

LA CASE DEPART

EST ARRIVEE

ROMAN

“Être heureux ne signifie pas que tout est parfait.
Cela signifie que vous avez décidé de regarder au-
delà des imperfections.”

Aristote

CHAPITRE I

Penser que l'on décide de son avenir est une énorme blague, ne rêvons pas, demain est une énigme. Pour ma part, aujourd'hui encore je me demande comment j'ai pu en arriver à un tel degré de prétention, à une telle démesure dans la vanité. En être arrivé à penser que mon avenir était tout tracé, que ma réussite était non seulement méritée, mais éternelle. Comment ai-je fait pour penser qu'une fois parmi l'élite, j'allais devenir intouchable et à l'abri des chausse-trappes, et dans un domaine où tout va de plus en plus vite, hérésie, que cela. Mais la montée est si enivrante, qu'il m'a été facile de l'imaginer sans fin. L'on se sent si fort, si sûr de soi, indéboulonnable lorsque l'on plane au-dessus du lot. Même moi, malgré mes origines, j'ai très vite ressenti l'ivresse des cimes, je détenais de telles possibilités, un tel niveau d'attractivité, j'étais devenu l'homme miracle, celui qui rendait plus riche les riches, imaginez...

C'est ce contexte qui a fait que je n'ai pas vu venir l'improbable, le tremblement de terre ignoré des sismographes. L'effroyable réalité, j'ai vécu la fin du monde, ou plutôt d'un monde, le mien ! Cela a été brusque, destructeur, aussi effroyable qu'inattendu, cruel. La tronche sur le trottoir et vu la hauteur d'où je suis tombé, je vous laisse deviner l'état du bonhomme. Pour tout dire, je me suis pris un coup de pied au cul propulseur, ça fait mal la réalité, j'ai valsé de mon trône, un véritable coup d'État. Me faire ça « à moi » ! Moi qui me suis donné corps et âme, moi qui ai fait fi de ma conscience, accepté toutes les compromissions, me faire ça ! Moi, qui en étais arrivé à me croire indispensable, irremplaçable ! Ils m'ont fait ça. Dur en un instant de s'apercevoir que l'on est en fait, qu'un pion, un fat amusant de bêtise. Sur mon nuage, parmi les étoiles, je n'ai pas vu le changement qui

inexorablement me poussait vers la touche, arrivait une nouvelle donne ; un marché plus libre, plus fou, sans contraintes, ouvert ! Voilà le mot « ouvert ». La mondialisation, je pensais connaître, je m'en servais sans trop le savoir, pour faire du chiffre, ce que je n'ai pas compris est que cette mondialisation était le nœud de la guerre du fric, du gros pognon, elle mutait sans cesse et vite, moi, pas. Sans nous en rendre compte, nous sommes devenus mes collègues et moi « l'ancienne génération ». Les petits nouveaux, eux, élevés à cette mondialisation inévitable, nous ont balayés avec une facilité qui nous a laissés sur le cul. Pour eux, les règles n'étaient plus un obstacle, trop de monde prêt à tout, refusant d'être freiné par des règles ! Faire de l'argent, et qu'importent les dégâts collatéraux, portes ouvertes sur la misère pour les petits, qu'importe, pas de cadeaux, du pognon ! Nous étions arrivés dans l'air des traders ! Ensuite tout a été de plus en plus énorme, riche en un jour, qu'importe s'il faut raser la planète, rasons ! La guerre rapporte ? Faisons la guerre, la misère ? Rien à foutre ! Facile de comprendre pourquoi nous, nous sommes devenus de petits comptables inutiles. Dans ma carrière, j'ai fait tomber certains pour en enrichir d'autres, j'avoue en avoir tiré une certaine jouissance et cela a fait ma réussite. Mais en fait, je n'étais qu'un rigolo, un gentil, avec des méthodes de petit comptable, aujourd'hui en une fraction de seconde une fortune se fait ou disparaît, c'est la guerre !

Avoir des regrets ne servirait à rien, je n'ai pas pris le bon virage, terminé, ringardisé, vieux. J'ai beaucoup bossé, gagné beaucoup d'argent. Bien entendu, la chute a été terrible, et le réveil cruel, seulement voilà, c'est le jeu, les règles ont changées. L'acceptation forcée des peuples au capitalisme et à l'économie de marché, qui se mesure par la capacité de ceux qui dominent et dirigent à faire croire que leurs intérêts sont ceux de tous. Le but de la mondialisation réside dans le fait que sa finalité n'est pas de créer un monde meilleur, plus juste, mais de servir les intérêts de ceux qui détiennent déjà pouvoir et privilèges. Voilà ce que j'aurais dû comprendre plus tôt. J'ai raté le coche lorsque les clients ont commencé à demander plus, quitte à prendre des

risques j'étais persuadé que c'était une erreur et qu'ils allaient revenir bien vite à plus de prudence. Tout faux ! Dégage connard ! Aujourd'hui nous voulons une progression, à deux chiffres quel que soit les conséquences environnementales ou humaines, demain n'existe pas ! Le profit immédiat, voilà qui est bandant. C'est cela que nous avons raté mes petits camarades et moi, nous étions tellement sûrs de nous. Aujourd'hui, personne ne cherche plus d'où vient l'argent, surtout pas les banques, pas plus que les états, après tout l'argent sale, une fois blanchi devient propre, CQFD.

Pour nous, la suite a été classique, adieu messieurs, voilà un chèque pour penser vos plaies, il faut nous comprendre, le monde change, vous pas. Que dire ? Le chèque avait un nombre de zéros supposés guérir nos blessures, admettons. Nous sommes partis, tête basse, sans gémir, il m'arrive encore d'en avoir honte. Voilà comment tout peut basculer et une vie changer du tout au tout. Je n'étais pas assez accro à l'argent, et du coup je me suis laissé distraire, pas bon dans ce genre de travail. J'en ai profité, je l'avoue, j'ai même eu la possibilité de faire bien plus, ma femme n'en aurait été que plus heureuse, car pour elle, assez ou trop étaient des mots qui ne s'accordaient pas avec argent. Je pense que mon grand tort est malgré tout d'avoir voulu rester humain. Ce qui est une faute grave dans un monde où l'argent est roi. Tous veulent croquer la pomme, un jour les dents vont s'entrechoquer et là...

Je me suis donc retrouvé avec mes indemnités, conséquentes certes. Mais les traites d'une vie d'insouciances, elles, sont apparues telles qu'elles étaient dans la réalité ; lourdes, très lourdes. La déroute, la preuve ? Ma femme a préféré partir pour ne pas voir ça, pauvre chérie, trop sensible. Elle est partie les poches pleines, mon magot en liquide. Qu'était donc devenue celle que j'ai rencontrée ? La fille du l'HLM d'à côté, superbe, simple et timide comme moi. C'est la timidité, puis la simplicité qui ont disparu très vite, mais nous étions si heureux, surtout moi...

Je bossais pour qu'elle soit heureuse, plus je gagnais et plus elle y prenait goût, hélas ! Ce qui a fait qu'après avoir été habituée à une ascension régulière et rapide, le retour à la case départ, pas

pour elle, impossible ! Ses goûts pour le luxe sont chez elle venus naturellement et cela l'a transformée. Jusqu'à en arriver à devenir une bourgeoise hautaine, regardant les sans dents avec condescendance. Les « sans dents », lorsque j'ai entendu cela pour la première fois, venant d'un président de la République, j'avais envie que ce soit une erreur, mais non, le pire est toujours à venir, et il arrive.

Voilà comment je suis devenu chômeur à l'âge où les patrons ont plus tendance à vous pousser dehors qu'à vous embaucher, dur ! Si je m'étais ressaisi rapidement, je pouvais redémarrer bien entendu, en moins rémunérateur certes, mais sans aucun doute, seulement cette humilité ne l'aurait pas fait revenir. C'est ainsi que j'en suis arrivé à une constatation toute simple, recommencer à zéro ? Pour qui ? Pour moi ? Pas envie, la claque que je venais de prendre avec le boulot a été difficile à encaisser, mais, j'avoue que le plus dur pour moi a été son départ. Elle était ma motivation, l'argent l'a rendait heureuse, alors je gagnais de l'argent, autant dire que sans elle, ma motivation n'était plus la même. Il n'y avait plus rien à espérer de sa part, la connaissant, je savais qu'elle ne reviendrait pas, je ne gagnerais plus jamais assez. Elle a raison, c'est ainsi aujourd'hui, le respect par l'argent, l'amour par l'argent, du fric pour du fric, poussez-vous, je vomis...

J'ai donc renoncé, j'ai même oublié de m'inscrire au chômage, pas d'indemnités, bof ! C'est à ce moment précis que j'ai compris que sans elle, le naïf que j'étais, car je l'étais, ne ferait plus grand-chose, le fait qu'elle soit heureuse ne voulait pas dire qu'elle m'aimait, crétin ! La suite s'est faite naturellement, je me suis laissé dégringoler, je me suis mis sur la touche. J'ai réussi ! Aujourd'hui ? Je suis en vacances, je fais la route des vins. Patience, ça, c'est la suite...

La suite, c'est toute une vie qui vous revient à la gueule, les yeux qui soudain s'ouvrent et que voient-ils ? Le monde tel qu'il est, ils ont même fait mieux ces yeux, ils m'ont montré ce qu'était ma vie et en 3 D. Mon couple surtout. Tout cela en direct, avec

tout le temps nécessaire pour analyser en profondeur chaque image. Je vous jure, il n'est rien de plus impressionnant, ça peut faire très mal la réalité, que de surprises messeigneurs ! Rendez-moi mon bandeau, ce que je vois n'est pas supportable ! De grand bourgeois à RMIste, une sacrée différence du point de vue pécuniaire, mais je m'en fou à un point, mais à un point ! Plus rien n'a d'importance, le bonhomme est cassé, plus rien à en tirer. Ceci est-il suffisant pour expliquer ma présence ici ? Dans ce monde parallèle ? Je suppose...

Désormais, j'utilise une gomme à effacer la réalité, ce n'est pas ce qui se fait de mieux, car pour dire vrai, elle n'efface pas, elle estompe, elle trompe. J'ai fait ce choix, n'ayant plus aucun intérêt pour la vie en société, je me suis donc retiré ici, nulle part. Je suis descendu à un niveau que je n'avais jamais visité, même si je viens d'en bas, je descends toujours plus bas, toujours plus profond, j'ignore s'il y a une fin, un fond à tout cela. J'évite de me poser la moindre question sur ce que je deviens, je ne fuis rien, je laisse passer, triste d'en arriver là diront certains, peut-être, à condition, que ma condition intéresse quelqu'un. Je n'ai pas uniquement fait le choix de disparaître, je me suis trouvé une nouvelle compagne, fidèle, je vous dis pas, vous restez un moment avec elle, et elle ne vous quitte plus. J'ai découvert l'alcool, très efficace pour n'être plus rien, ne plus avoir envie de rien, se foutre de tout, c'est lâche l'alcool et cela rend lâche, pourquoi ne pas me flinguer carrément ? Je compte sur l'alcool pour faire le boulot, c'est lent, dégradant, parfait !

Me voici donc tombé dedans, le goulot est étroit, ce qui fait, qu'une fois dedans... sacrée farce la vie n'est-ce pas ? Là, je regarde mon verre, est-il à moitié plein, ou à moitié vide ? Désormais pour moi, il est définitivement à moitié vide, il lui manque cette moitié qui me le rend irrésistible. Une bonne raison pour que d'un trait j'avale le reste, pas de dégustation, je bois.

_ Patron, un autre !

Ici, ce n'est pas le cadre qui fait rêver, ni l'arôme du vin qui de plus est, contenu dans un verre à peine propre, ici rien ne peut faire

rêver, cet endroit est sans que je le sache celui que je cherchais, lorsque je suis arrivé ici, j'ai vite compris que j'étais arrivé, l'alcool a suivi. Si je vous disais que je ne suis plus sûr d'être moi ; un monde parallèle je vous dis.

Tiens pour vous donner une idée de l'endroit où je fais ma cure, il faut visiter ce truc vers lequel je me dirige en ce moment, absolument digne des lieux. Il en a fallu du culot pour appeler ce placard « toilettes ». Tu parles ! Une chiotte à la turque d'un mètre carré. Surtout ne rien toucher, des artistes ont avec ce qu'ils avaient sous la main, fait un travail d'enluminures très primaire. Quant à l'odeur, n'étant point né, nez, je ne saurai les distinguer toutes. Alors l'arôme du vin ici...

Tant de choses ont changé, par exemple la banque, que je fréquente toujours par obligations, du style dettes. Cet endroit dont j'étais jadis le client privilégié est aujourd'hui un de mes ennemis des plus acharnés. Avant c'était des voyous, aujourd'hui ce sont toujours des voyous, la seule différence est qu'aujourd'hui ils me volent moi ! Fini les courbettes et les placements avantageux hors de portée de l'état imposant. Non aujourd'hui plus rien de tout cela, je suis une sous merde, mais avec des dettes, et cela est la seule chose qui à leurs yeux à une quelconque importance. Je ne leur dois plus qu'une somme dérisoire, mais ils le veulent leur pognon, cela va finir par leur coûter plus cher de me relancer que la dette elle-même, mais, qu'importe, je dois rembourser jusqu'au dernier centime. Cela m'amuse, mais pour moi désormais, il n'y a plus vraiment quoi que ce soit de grave, je mène une vie de merde, mais légère. La légèreté de l'ivresse, c'est pourquoi je reprends ma place au zinc, puisque c'est ma place depuis mon premier verre. Ah ! Ce premier verre...

_ Patron !

Il est vrai que je buvais peu avant, et lorsque je le faisais ce n'était que du meilleur, désormais j'ai une cadence assez étonnante, à croire que le RMI donne soif. Très vite, j'ai pris mes marques, mon coin de zinc, toujours le même à lustrer pendant des

heures chaque jour, avec autour de moi toujours les mêmes têtes et quelles têtes ! J'ai autour de moi ce que je vais devenir, il y a ici présent, toutes les étapes de l'alcoolisme, et je peux me rendre compte que cela peut aller très loin, lorsque l'on voit l'état des bonshommes par rapport à leur âge, ça peut faire peur, et pourtant, pas un ne s'interroge sur cet état de fait. Tant que le bonhomme peut ouvrir la bouche et porter son verre à ses lèvres, il continue, il ne voit pas d'autre issue à sa vie, quelle vie d'abord ? Comment devient-on alcoolique aussi vite ? Je vais commencer par une évidence : en buvant trop et régulièrement, l'alcool est très efficace pour vous abrutir, pour éviter de penser. Seulement, l'alcool est un piège, le premier verre vous booste lorsque tout va mal, grâce à une légère euphorie les problèmes deviennent flous, c'est là que le piège se referme, car il vous en faut de plus en plus pour atteindre cet état d'euphorie, puis, à force d'à force, l'abrutissement propulse dans un autre monde, le vide sidéral.

En face de moi, il y a l'éternelle glace de café, qui elle se situe juste derrière les bouteilles alignées, cette glace qui bien que n'ayant jamais été nettoyée depuis le jour où elle fut posée, me renvoie néanmoins une image qui ne plaide guère en ma faveur ; d'ailleurs plus rien ne plaide pour moi. M'abrutir, ne plus penser, voilà mon but, j'ai encore le passé au bord des lèvres, il m'arrive dans des moments de délire alcoolique de lâcher sur ce passé, ce qui prouve que je suis encore loin de l'abrutissement souhaité. J'étais si sûr que nous étions heureux ensemble, je n'arrive pas à me mettre dans le crâne que tout était bidon, illusions !

_ Arrête de parler tout seul bourge ! Raconte donc dans ta tête !
Fais comme tout le monde, sinon on va plus s'entendre ici !

Il a raison, voilà un exemple de ce que je disais, j'ai dû marmonner tout en pensant, c'est la solitude qui fait ça. Croyez-moi, elle existe, ici, chacun de nous est seul, personne n'aime personne, nous buvons accoudés au même zinc, très beau d'ailleurs ce zinc, d'époque, mais nous ne nous connaissons pas, ou peu pour certains. Lorsque je regarde autour de moi, je peux dire, et ce sans beaucoup me tromper, que ceux qui sont alignés

comme moi avec un verre à la main, pour la plupart, ne sont plus vraiment ce que l'on peut appeler des vivants, juste des à peu près, ils sont ce que je risque de devenir, il n'y a pas d'avenir dans le boire. Mais je ne recherche pas à me construire un avenir, seul le néant m'intéresse.

Les verres s'accumulant, me voici arrivé au moment où plus rien n'existe, ni passé, ni avenir, le pied ! Je passe beaucoup de temps dans ce rade crasseux, cela m'évite de me retrouver seul à l'appartement sis dans un immeuble de trois étages, aussi pisseux que cet endroit, logique puisque juste en face. Il leur fallait garder une certaine harmonie à l'ensemble, et ils ont bien réussi...

Pas plus avenant qu'un HLM de banlieue mon immeuble, plus tranquille, ce qui n'est déjà pas si mal. Même si j'ai quelques voisins assez folkloriques, comme celui qui cogne sur madame, qui s'en plaint certes, mais sans trop insister, elle l'aime malgré tout son homme, alors elle l'excuse « ce sont ses nerfs qui sont malades » en fait un brave mari qui rentre chez lui bourré tous les soirs chantant du Bel Canto et passe ses fameux nerfs sur madame qui, etc. sans oublier la mémé du premier qui s'imagine avoir éternellement vingt ans et promet de grands moments de bonheur à tout ce qui porte, pantalons. Et d'autres sans grands intérêts, furtifs, irréels. Puis il y a moi ! Moi qui me fous de tout cela, je ne suis guère différent, surtout lorsque je rentre avec la musette pleine. Dans ces cas-là, je fais comme je peux, mais à chaque fois c'est la même chose, les marches se dérobent sous mes pieds, ce qui provoque une descente un peu bruyante et brutale. Cela, souvent, très, trop, il faut être solide, et pour corser la chose, cette putain de clé qui a chaque biture devient allez savoir pourquoi, bien trop grosse pour le trou de la serrure, pire encore lorsque je me trompe de porte. Ici, vous n'êtes pas dans le joli monde d'Amélie Poulain...

Nous sommes dans un quartier fait de quelques rues, tout y est vieux, sale, triste. Comment un tel quartier peut-il encore exister ? Sans doute une façon comme une autre de parquer la misère, ici, elle ne gêne personne, pas même les autres habitants, les vrais,

ceux qui vivent en pleines lumières, ceux qui forment la société. Quant aux hommes politiques, ils ne viennent jamais, de toute façon ici personne ne vote, personne ne croit plus en rien et surtout pas en leurs mensonges. « Circulez ! Y' a rien à voir ! » Venir ici, pour eux, ce serait reconnaître que nous existons, et si nous existons, ils risquent de se sentir obligés de faire quelque chose. En fait nous préférons qu'ils ne viennent pas, car ce quartier pourrait dans les mains de promoteurs avides devenir un fleuron de notre belle cité, et nous, ailleurs...

Je ne vais pas tarder à rentrer, je ne suis pas très loin du trop-plein en cet instant. D'accord, le vin est bon pour la santé, paraît-il, ce n'est pas moi qui le dis, ce sont des toubibs, peut-être pour se justifier allez savoir ? Moi cela m'aide à survivre ; du moins tant que je bois, ensuite c'est à nouveau la descente, les angoisses, la vie celle que l'on dit vraie, l'insupportable vérité. Un cauchemar oui, alors je me dope et je ne fais pas semblant. Je bois pour penser à autre chose, et si je ne sais plus pourquoi je bois, je continue par habitude.

_ Patron ! Un petit dernier.

Je ne sais trop pourquoi, mais, je pense à nouveau à ce connard de banquier, il représente trait pour trait la société d'aujourd'hui ; sans argent t'es qu'une merde monsieur ! Mais qu'attendre d'un monde où vous n'existez pas ? Rien ! Rien qui puisse changer ce qui est... mais bon, ma qualité d'alcool et d'assisté ne me donne pas raison pour autant, n'est-ce pas ?

Dans l'état où je suis, il arrive que je m'adresse à ces morts vivants qui m'entourent, mon auditoire, pas chiant, peu réactif le cerveau en berne, simple de cette façon d'avoir raison. Je peux dire ce que je veux, et avoir raison, je deviens un grand orateur, un philosophe, Socrate, Platon Aristote, et Bernard Henri Lévy, non là je déconne, là je tombe dans la bouffonnerie, j'en ai une remontée de pinard, c'est dégueulasse ! Bref ! Je déblatère.

_ Que sommes-nous ? Pas des gens ordinaires, non ! Nous sommes la sous-classe, des intouchables, nous sommes des assistés, n'est-il pas ces messieurs ? Qui paie l'impôt ici ? Ne me dites pas qu'il y en a, ne serait-ce qu'un seul ici, qui verse son obole à l'état ? Vous comme moi, sommes dans la catégorie de ceux qui réclament, pas de ceux qui donnent. Qu'importe, vous êtes aussi docile que ceux qui raquent, pour ceux qui dirigent c'est ce qui compte. Moi, j'ai payé des impôts, beaucoup, pute de l'état j'étais ! Et encore j'avais en plus du banquier et un comptable qui faisait en sorte que je n'en donne que la part congrue. Vous savez à quoi servent les impôts. À payer, non pas la dette, ne rêvons pas celle-là elle ne sera jamais réglée, mais les intérêts, et c'est là que l'enculage commence. (Savez-vous de quelle manière l'on détermine la soumission d'un peuple ? Mais au nombre de feuilles d'impôts qui reviennent remplies, autant dire une soumission presque totale. Donc avec ces impôts l'état va rembourser les intérêts de la dette, et à qui donc va-t-elle donner votre précieux argent ? À ceux à qui ont prêté bien sûr, et qui sont-ils ? Des états et bien entendu des banquiers, ces mêmes banquiers à qui l'état verse de l'argent lorsqu'ils ont perdu gros en spéculant. Autant dire que les banques achètent de la dette avec l'argent de l'état, et que ce même état leur verse des intérêts sur l'argent qu'etc. Ces gens-là s'appellent des banksters, et ceux qui nous gouvernent des complices, tout ce petit monde fait sa petite popote sans nous demander notre avis, ils seraient bien cons de le faire entre nous soit dit. N'oublions pas qu'ils viennent des mêmes moules, ce sont des copains d'école, L'ENA, polytechnique, etc. Ils ont donc tous été « élevés » de la même façon, avec la même avoine et notre blé. Ils sont l'élite de la nation, l'économie, la politique, la finance sont leurs prés carrés. Le peuple pour eux est une notion très vague, très chiante, une fiente qui dérange, qu'il faut écarter de toutes décisions. Pour cela, il y a « la démocratie » invention géniale, l'on nous fait croire que c'est à nous de décider quel candidat sera le plus apte à nous représenter, celui qui fera passer le peuple avant toutes choses. Je rigole ! Car messieurs sachez que quel que soit l'élu, ce n'est pas lui qui décide, mais le un pour cent qui détient et tient le monde, votez pauvres cloches ! Une seule chose les

intéresse le pouvoir et l'argent, quoique ce soit la même chose depuis la nuit des temps. Pour nos petits pantins nationaux, une fois élus, ils font ce qu'ils veulent. Ils n'ont dans notre démocratie aucun compte à nous rendre pendant leur mandat, ils peuvent nous plumer s'ils le désirent, ce sont eux qui décident, nous ne devons tout de même pas oublier que c'est nous qui leur avons donné ce fameux pouvoir ! Et qu'ils soient de droite ou de gauche même chose que pareil mes amis, rien ne changera jamais, ils sortent du même moule je le répète, ne l'oubliez jamais. Dans le même ordre d'idée, cessez de vous rendre ridicules à vous battre pour tel menteur ou tel guignol de tel ou tel parti ! À chaque fois, vous l'avez dans le baba, à tous les coups vous êtes les dindons de la farce. Et vous savez où on la met la farce ?

Lorsque je vois des abrutis se battre pour tel ou tel candidat, je me dis que ce peuple-là n'a décidément rien compris, pas encore assez pris sur la gueule ! Il en est même qui pleurent de joie lorsque « leur » candidat est élu, franchement, des veaux rien que des veaux ! Dépolitisez-vous, soyez uniquement des hommes, libres si possible, le monde est à nous, qu'ils nous le rendent avant de l'avoir totalement détruit pour leurs profits !

_ J'arrête ! Vous demande pardon de vous avoir distrait de vos angoisses et de vos hallucinations alcooliques, je ne recommencerais plus, de toute façon dans quelque temps je serais comme vous, donc ceci sera ma dernière diatribe. Et maintenant, j'ai soif.

_ Patron, toi qui mets plus d'argent sous la caisse que dedans, toi le roi du black, sert moi donc un verre, j'ai soif, je parle trop et dans le vide. Je me suis laissé emporter par un éclair de réalisme, que ce verre et ceux qui vont suivre me fassent retrouver le droit chemin, celui du zinc.

_ T'es gonflé toi ! Pourquoi moi, je paierais des impôts et pas vous ?

_ T'as raison, n'en parlons, plus, sers-moi, prends mon argent et mets-le de côté. Dans l'état où tu es ce n'est sûrement pas toi qui va en profiter, emplis bien ton compte en banque, l'état te remercie à l'avance, ce sera ta contribution dernière.

_ Ce que je fais avec mon argent ne te regarde pas !

_ Tu as raison, crèves avec !

_ Tu charries bourge !

_ Gros ! Dis-moi que j'ai tort...

_ Tu y vas un peu fort, c'est tout !

_ Bof ! Je cogne avec le marteau que j'ai dans la tête, c'est peu en somme...

Bien plus tard, alors que j'ai oublié mon homélie, je sens qu'arrive le moment du décollage...

_ Patron ! Le dernier, dernier.

Je sais, pas pire menteur qu'un alcoolique, car lorsqu'il annonce le dernier, il y croit, sauf que celui-ci ne fait que précéder le prochain. Tiens, le patron par exemple, il ne boit jamais avec la clientèle, ça, c'est la version officielle. Mais, lorsque l'on a l'âme commerçante, il faut savoir se forcer pour « faire plaisir ». Ce qui fait qu'il ne refuse jamais un verre, mais un ! Bon, voire deux... Mais vraiment pour ne pas contrarier le client. De toute façon si sa tronche violacée est prête à éclater ce n'est pas la faute à l'eau du robinet, d'ailleurs l'eau ici ne coule que pour le pastis ou la chasse d'eau. Lui par exemple, préfère garder son odeur corporelle, c'est plus sain qu'il dit le gravât. Cent trente kilos de saindoux rance, heureusement nous n'avons pas de critères rigoureux en ce qui concerne le service, le principal étant que le verre soit plein lorsque nous le demandons. Et ce gros tas est une saloperie, n'attendez jamais à ce qu'il vous paie un verre, il est commerçant pas donneur de sang. Je ne lui accorde qu'une chose, il a un pinard buvable...

Dire qu'il y a un an de cela, je ne serais jamais entré dans un café ordinaire, alors dans un rade comme celui-ci, ça tient de la science-fiction. Je n'aurais jamais parlé ainsi non plus, car question langage j'ai de sérieux dérapages ; je m'adapte. Parler comme eux est aussi une façon de tenir éloigné mon passé, ne plus chercher à tout prix le bon mot, la bonne grammaire, plaire en fait. Car en fait, lorsque j'y pense j'ai passé ma vie à essayer de plaire, à ma femme tout d'abord, puis à mon patron, à mon chef, aux institutions, la police et la sécurité sociale, à ma boulangère et boucher, tout comme à la dame pipi. Aujourd'hui, plaire c'est quoi ?

Pour ma femme, c'est la même chose, lorsque j'arrive à la bonne dose, elle ne me manque plus, ou alors s'est flou, car il y a l'autre, celle que j'ai aimée, celle-ci me manque, normal, elle est morte. Celle qui m'a quitté, il faut admettre qu'elle m'a tellement sidéré qu'il c'est plus facile. Et puis je me sens bien dans ce laisser-aller, cela va avec l'état d'esprit qui est mien désormais. Lorsque tu en arrives à être ce que je suis devenu, plus rien ne te touche, c'est presque reposant. Mais, les verres défilent et je m'embrouille, plus certain de savoir classer mes idées. Si je parle des femmes qui vivent ici, dans ce quartier improbable, ce que l'on remarque très vite, elles se ressemblent, belles ou pas, il y a tant de détresse dans leurs regards que tu ne peux que passer ton chemin, ce que je fais. Ou alors, t'embarquer dans une histoire de fous. Toutefois, je n'oublie pas que si j'en suis là aujourd'hui, c'est tout de même par amour. J'ai été trahi par une femme sur qui j'avais tout misé, elle a tout piétiné sans une hésitation, sans un remords. Malgré cela, il m'arrive encore de rêver à l'improbable, l'avènement d'un amour nouveau, comme le Beaujolais en somme. Soyons justes, cela me vient surtout après quelques verres, dans la partie euphorique de l'alcool, lorsque j'en arrive là, alors je me dis que peut être... et je me bâtis de beaux rêves. Mais vu que les verres continuent à défiler, je me retrouve vite dans la phase anxiogène de cette saloperie et là, les rêves deviennent des cauchemars ; c'est la destruction du moi, le triomphe du désespoir, alléluia !

J'ai passé ma vie à jouer mon rôle dans cette société, à être quelqu'un pour les autres, ce que j'ai parfaitement réussi. Le problème ? Aujourd'hui, j'ai une très nette tendance à haïr à tout va, pour moi, chaque habitant de cette planète est responsable de la connerie du monde actuel ! Ça y est, l'alcool fait effet, je délire à nouveau.

_ Patron ? Non pas la bouteille ! Il est quelle heure ?

_ Demande à la pendule, elle n'a pas changé de place !

C'est vrai qu'il y a une pendule et à l'heure qui plus est, ce qui tient du miracle ! Quoiqu'avec les chiasses de mouche et la crasse, c'est pas Noël pour voir l'heure. Me demande en même temps pourquoi je demande l'heure, pas besoin, lorsque le moment de rentrer est arrivé, je le sais, j'ai ma musette. Sauf que ce soir, je continue dans le souvenir, un cauchemar je vous dis !

Je me dirige vers la porte, je dis bien vers la porte, car il me faut plusieurs tentatives pour attraper la poignée. Une fois dehors, l'air me fou le vertige, j'ai peut-être un peu bu, je n'ai pas dit trop, trop, connaît pas. Je traverse la rue en faisant quelques crochets vers l'extérieur de la diagonale qui est la route initiale. Une fois devant l'escalier, j'ai l'impression d'être devant L'Annapurna, c'est en pente et je manque d'oxygène. Je vais faire une pause, je m'assois sur une marche, quoique l'on choisisse dans la vie, rien n'est simple, je suis fait et pourtant mon cerveau ne veut pas lâcher le passé, cet hier, avant, oui avant ! Le passé est une connerie énorme, ça vous bouffe la vie et bousille le présent. Le passé est un présent achevé, nous n'y pouvons plus rien, terminé, et malgré cela l'on s'y accroche comme des morpions sur une touffe. Et ce soir, le crétin fini que je suis essaie de détricoter ce qui a été et plus jamais ne sera. C'est comme les regrets, à quoi peuvent bien servir les regrets ? À rien, sinon nous gâcher le présent une fois encore, par exemple, je regrette que ma femme m'ait quitté, cela m'est-il utile ? Non ! Je peux regretter toute ma vie cet état de fait, cela ne la fera pas revenir. Il est une autre chose que je regrette, ce sont toutes ces œuvres d'art que cette putain de banque m'a piquées.

M'ont tout pris les rapaces, tout ce que j'avais accumulé pendant des années, avec amour et pas mal d'argent. Toutes ces choses que j'aimais, peintures, sculptures, meubles anciens, que du beau, cher parfois, mais bon l'art était ma danseuse. J'ai toujours aimé l'art, j'ai visité de nombreuses expositions, là où peintres et sculpteurs sont à la recherche d'une gloire qui tarde. J'y ai découvert de belles choses, surtout en peintures, j'avais même acheté des toiles de peintres totalement inconnus dont la cote a fait une belle montée. En sculpture, j'avais aussi quelques œuvres intéressantes, pour moi l'art était un havre de paix, c'est en tout cas ce que je ressentais. Pour posséder tout cela, j'avais travaillé et sans compter les heures. Jamais obligé, mais pour le grand bonheur de la boîte tout de même. C'est après que j'ai découvert une vérité simple, plus vous en faites et plus ils trouvent ça normal et plus ils trouvent cela normal, plus ils vous en demandent. À tel point que le jour où vous dites non, ils ne comprennent pas. Dans ma branche, il y avait les clients, puis les clients, rien d'autre, les week-ends ou les vacances, aléatoires, ou inexistantes. Sinon, j'avoue l'art me manque, ma femme a elle aussi embarqué quelques raretés dans ses affaires, est-ce mieux que ce soit elle ? J'ai fait un long là, de plus je me suis dispersé, c'est le signe que le cerveau n'arrive plus à trier, il n'ouvre plus les bons tiroirs. C'est vrai que nous men ions grand train, surtout ma femme d'ailleurs, elle a endossé l'habit de bourgeoise avec beaucoup de talent. Seulement, on n'a pas d'ailes, il ne faut pas rêver, il n'est pas possible d'être toujours au-dessus de la mêlée. En pensant à tout ça, c'est une envie de gerber qui me prend, le cerveau travaille trop, je disserte, je divague, j'ai ma dose, dodo ! Je me lève, la rampe de l'escalier me sert de béquille et tout se passe bien, aujourd'hui encore, j'ai vaincu l'Annapurna.

Pouah ! J'ai encore la bouche poubelle, la tête dans le brouillard, bref nous voici déjà le matin, un comme les autres. Après un décrassage au douze degrés, mes mains se calment, je vais à la salle de bain, ensuite café, intéressant non ? J'ai encore la tête dans le sac au moment où je sors de l'immeuble, j'ai cinquante ans, pourquoi je pense à cela ? I dont know ! Peut-être est-ce parce que

ce matin je les sens sur mes épaules ? Je rumine tout cela en marchant et... d'un coup, j'ai l'impression de me réveiller, c'est le mot marcher qui a tout déclenché, pour aller au rade je n'ai pas à marcher autant ! Je regarde autour de moi, merde ! C'est le chemin qui mène à la ville, la vraie ! Voilà ce que j'aime le moins dans ce que produit l'alcool en moi, ne plus savoir où est le réel et l'irréel. Le réel : je vais ! L'irréel : où suis-je ? Je me dégoûte dans ces cas-là, il y a quelques situations comme celles-ci qui me font penser que j'y vais peut-être un peu fort. Ce goût de dégoût aller comprendre pourquoi me donne soif, seulement là, je ne suis plus dans mon quartier, je n'ai pas le rade à portée de bouche. Je reconnais le chemin qui mène à la ville et à la banque, je déconne pour de bon, merde ! Je sais une chose avec certitude, il n'y a pas de banque dans mon quartier, que ferait-elle au milieu de la misère ? Je regarde autour de moi, des voitures, des passants, je me sens mal à l'aise. Il y a bien un café qui me fait face, seulement, il me pose un problème, ce n'est pas le rade. Je ne rentre jamais dans un café normal, je n'ai pas l'habitude, et celui-là à voir comme ça il fait presque riche, même s'il est en lisière de notre quartier. C'est dire où j'en suis, mais je ne vais pas plus loin dans la retenue, j'ai trop soif, j'entre.

_ Salut !

Pas d'écho, ils sont là chez eux et ici comme chez nous, les inconnus ne sont pas les bienvenus. Comme nous, ils n'aiment pas ça les inconnus. Je ne vois que des regards qui tranchent avec leurs jugements hâtifs, sauf ceux qui ont déjà dépassé un certain stade, eux n'ont plus peur de quoi que ce soit. Dès que j'ai commandé mon ballon de rouge, les muscles se détendent, en plus je n'ai pas la dégaine d'un huissier. Mon voisin de comptoir, lui, n'a pas bougé, pas plus maintenant que lorsque je suis entré, son regard est fixe, droit devant lui, direction les bouteilles alignées. Mais je ne crois pas que ce soit les bouteilles qu'il regarde, ce qu'il regarde est dans sa tête, un film qu'il se repasse peut-être pour la millième fois. Je connais ce genre de vidéos, nous avons tous la nôtre. Nous y sommes en bonne place avec le rôle principal, pas celui de jeune

premier, que nenni ! Celui du tocard, du raté, du pas de chance, du nul, bref, rien de brillant, seulement impossible de l'effacer cette vidéo, et pas de César au bout, pas d'honneur, que du mépris. D'ailleurs, un alcoolique ne regarde pas son voisin, il a trop peur de se voir...

Il y aurait tant de choses à dire sur la vie de ceux qui fréquentent ces endroits où l'alcool domine les hommes, et encore ici il y a aussi des gens qui ne sont pas là que pour écluser, ils tapent le carton, ils discutent entre eux devant un verre, rien de plus.

Nous, pour survivre nous nous assomons d'alcool. S'empêcher de vivre pour survivre, échapper au réel. Nous parlons de moins en moins, nous glissons vers la mélancolie sociale, nous devenons invisibles, inaudibles. Le vin n'est pas responsable, il est tout simplement d'un bon rapport prix, ivresse...

_ Vous me remettez ça S.V.P. !

Là, les visages se détendent pour de bon, j'ai la même cadence qu'eux, je suis des leurs. J'ai moi aussi mes cauchemars, comme eux, les miens sont horribles, dedans j'y suis heureux. Dire que je ne supportais pas de voir des gens plongés dans un verre pour oublier aller savoir quoi, cela me dégouttait. Boire pour oublier, tu parles ! Puis boire pour l'ivresse, avec l'excuse du malheur. Malheur que nous faisons durer pour avoir une vraie raison de continuer à merder, ce n'est pas tordu tout ça ? Je préfère boire mon verre pour ne pas avoir à me répondre. La pire connerie est tout de même le boire festif, tu parles d'une excuse à la con pour expliquer pourquoi tu bois trop ! Assumer son alcoolisme ? Tu parles, moi ? Mais, je ne bois pas, juste entre amis, pour le fun, j'arrête quand je veux ! C'est ça mon con.

Je ne vais pas rester ici, je n'aime pas quitter mon quartier, dehors il y a des gens que je ne connais pas, peut-être même des « gens biens », ceux qui me donnent encore envie aujourd'hui, d'expliquer pourquoi j'en suis là, que, que... Je culpabilise encore, je ne suis pas totalement anesthésié par l'alcool.

_ Un autre ! Merci.

Par moment, même si je n'ai pas de regret de cette vie bourgeoise, une vie un peu plus réelle, plus vivante, ne me serait pas forcément désagréable. Du moins, sortir du trou où je me suis laissé tomber et d'où j'ai l'impression pas très agréable de me complaire. Je n'en suis pas encore à la limite du non-retour, mais j'avance...

Tiens un truc génial, la dernière fois que je suis allé à l'ANPE, c'était juste pour savoir si je pouvais récupérer mes indemnités de chômage. Pas question ! Les délais sont passés, c'est fini. Heureusement que je n'étais pas venu pour demander du travail, car il suffit que je dise mon âge pour qu'ils fassent la grimace (rassurant non ?). Pour trouver du travail, pas trente-six solutions, ou vous connaissez untel qui va, etc. ou la chance. Sinon, vous faites des stages, c'est bien les stages, ça ne mène nulle part, mais pendant ce temps-là vous n'êtes plus chômeur, CQFD...

Personnellement, à dix-sept ans, j'étais déjà au boulot, je viens d'une famille d'ouvriers, j'ai suivi la même voie. Au début beaucoup de travail, peu de paies, puis avec « l'expérience » une vie un peu meilleure. Pas assez, disait madame, j'ai donc entamé une formation sérieuse, coûteuse, longue et acharnée. Une fois les diplômes obtenus, ma femme m'a fait comprendre qu'il me fallait regarder plus haut désormais, changer de vie. J'ai donc laissé l'usine pour la finance, étrange parcours je l'avoue. Là encore, il a fallu que je fasse mes classes. Mais j'ai réussi à me faire une place, puis j'ai grimpé dans la hiérarchie, pour enfin faire partie des meilleurs et des meilleurs salaires. C'était une autre époque, avec ses bons et ses mauvais côtés. Puis me voici ici...

_ La même chose, merci !

Le café est décoré avec des reproductions de vieilles pubs, c'est un peu cucul, mais propre et puis le décor... Dehors il y a les voitures, les piétons, je regarde ça comme s'il s'agissait d'un documentaire, plus l'habitude, qu'est-on venu faire sur terre ? Si je

me base sur ma vie pour répondre, je ne suis pas près de trouver la réponse. Je peux comprendre que ce monde existe, la nature sur cette terre est magnifique, mais si vous y rajoutez du vivant, tout est différent, les animaux par exemple, ils se bouffent entre eux, ont des territoires qu'ils ont conquis, chez eux existe la loi du plus fort, l'injustice, la haine, etc., mais si sur cette même planète vous rajoutez l'homme alors là, oui, à quoi sert que le monde existe, puisqu'il est voué à être détruit par ce cancrelat ?

Aller bonhomme oust ! Tu n'es pas chez toi là, pas ton ambiance, tu pisses trop haut là avec tes réflexions à la con, couché ! Retourne à ta niche.

Une fois dehors je me sens tout con, où suis-je ? Dans quelle partie du monde ? Retourne-toi et marche !

Putain un chat ! Assassin ! Tu as risqué de tuer un honnête homme, j'ai failli me ramasser, quelle engeance ces bestiaux ! Cela me fait penser qu'il n'y a jamais eu un seul animal dans notre vie, Françoise, ma femme trouvait ça « dérangeant ». À croire que moi aussi je devais avoir quelque chose d'animal en moi.

Arrivé devant mon palace, je regarde la façade, d'ailleurs, rien qu'à la regarder, tu devines l'intérieur. Elle est aussi grise et pelée qu'une terre volcanique. L'entrée de l'immeuble est aussi noire que celle d'une mine, jamais d'ampoule, il y en a qui doivent la piquer à chaque changement. Heureusement, l'escalier est là tout près, une fois que j'ai attrapé la boule de la rampe, il n'y a plus qu'à lever les pieds régulièrement et j'arrive à mon deuxième étage, ne pas oublier de s'arrêter, puis, première porte gauche. Oui c'est ça, gauche ! J'ai un peu siphonné, hein ? Bref pas bien compliqué, sauf les soirs où je n'ai pas le pied marin, alors là, c'est autre chose.

Une partie plus délicate s'il en est : la clé ! Tout d'abord, choisir la bonne, ensuite l'introduire en tâtonnant dans le trou de la serrure, tu laisses ton doigt guider la clé, tu t'écrases un peu le doigt, puis une fois la clé dans son logement, tu tournes dans le

bon sens, je ne me souviens jamais, à droite ou à gauche, ensuite tu pousses la porte pour découvrir le palace. Une immense pièce de vingt mètres carrés qui fait chambre et coin repas, une cuisine, ou plutôt un placard, juste pour faire le manger, les w.c. douche, il m'arrive certains soirs de confondre. Pour meubler le tout, une table, normale, quatre pieds un plateau, bref une table. Deux chaises, normales elles aussi, époque mille neuf cent trente environ, du luxe quoi. Je dirai même que par le fait que je sois seul et que je ne reçoive personne, une chaise est de trop, celle qui me rabâche sans cesse que je suis seul justement. Un lit d'une personne, là aussi c'est suffisant. Il n'y a guère de candidates à la misère, normal le RMiste alcoolique n'attire pas vraiment. En fait, ce pactole qui m'est généreusement octroyé me sert à payer mon petit loyer et quelques factures. Sinon, boisson, bistrot. Manger ? Pas de problème, j'ai petit appétit, quant au reste ? Je m'en passe... C'est fou comme l'alcool vous rend modeste. Il veut que vous ne vous occupiez que de lui, de rien d'autre. Donc voici cet endroit merveilleux qui me sert de gîte, je vous ai passé la couleur des murs et autres détail, cela n'a aucun intérêt, je suis plus souvent au rade qu'ici.

Que vois-je à terre une fois la porte refermée ? Une lettre ! Elle a été glissée sous la porte, je la ramasse, ce n'est même pas une facture, mais une lettre avec timbre et tout. Qui peut m'écrire ? Je n'ai même pas de boîte aux lettres, seules les factures trouvent le chemin, elles ont du flair. Depuis ma descente, je n'attends rien de personne, voyons qui a décidé de venir me réveiller ?

Compris, je reconnais cette écriture, pour cause c'est celle de ma femme. Que peut-elle vouloir de moi, je n'ai plus rien, je n'ai plus aujourd'hui la possibilité de procurer à madame l'argent qu'elle aime tant dépenser. À l'époque, lorsque j'ai remarqué qu'elle changeait de style et s'habillait de plus en plus chic, je n'ai jamais rien dit, au contraire, elle était superbe, elle ne faisait que suivre la progression de la rentrée d'argent. Ce que j'ai beaucoup moins bien vu, c'est son changement de mentalité, sa façon hautaine de regarder les gens. Tout cela je ne m'en suis rendu

compte qu'une fois les œillères envolées. Enfin, soyons honnêtes, j'ai bien remarqué qu'elle réagissait d'une façon différente, mais bon, je n'ai rien dit là non plus. Je lui passais tout, je n'ai pas réalisé le danger pour notre couple, j'ai tout accepté sans jamais rechigner. Je me rends compte aujourd'hui avec quelle aisance elle a réussi à se glisser dans la peau d'une bourgeoise de la pire espèce, celle des parvenues. À croire que là était sa destinée, elle avait enfin trouvé sa vraie place, moi, à part mon boulot, il ne me restait pas beaucoup de temps pour profiter de notre réussite, je faisais du fric, point. Aurai-je pu à l'époque la raisonner ? Rien n'est moins sûr, je l'aimais moi !

La lettre je la pose sur la table, la regarde, puis vais me chercher une bouteille dans la réserve. Je vais vous dire au sujet de l'alcool, trop se font des idées fausses sur son efficacité, car même une fois la bouteille vidée, la lettre sera toujours là, intacte. Il en est de même pour ceux qui boivent pour oublier leurs problèmes, une fois la gueule de bois passée, les problèmes sont toujours là, alors il faut recommencer pour les oublier à nouveau, je sais, je pratique, pas belle la vie ? Plus tard, sur le lit, un type affalé ronfle... Ce doit être moi.

Les lendemains sont tous ressemblants, avec quelques variantes, suivant la quantité éclusée la veille et ils ne chantent jamais. Le cerveau est serré dans sa coque, c'est douloureux, chaque geste est douleur, des crabes me grattent la cervelle, sales bêtes !

Sur la table la lettre n'a pas bougé évidemment, la décision reste à prendre, je lis ou bien je jette ?

Je vais me faire du café, pendant qu'il se fait, je regarde par la fenêtre, le temps est à l'avenant incertain. Il faut dire qu'ici, même le soleil a une couleur bizarre, nous sommes bien loin des plages. Pas même un arbre, juste des pavés et de la crasse. Si je n'avais pas aussi mal au crâne, je chercherais ce qui m'a conduit ici ; la vraie raison !

Cette lettre m'emmerde !

Je finis malgré tout par me retrouver avec le café dans une main et la lettre dans l'autre. Je l'ouvre, autant savoir ce que me veut la dame, si j'ai hésité à l'ouvrir, c'est tout simplement que je n'attends rien de bon venant d'elle, à part me démolir un peu plus. Je sais déjà qu'elle n'en veut pas à mon argent, que ce n'est pas une lettre d'amour, là aussi plus rien à donner. S'excuser ? Très drôle. Elle fait des cauchemars, il lui faut mon pardon ? Pas le genre de la dame, vu que je suis le seul fautif de nos déboires n'est-ce pas ? Je n'entrevois qu'une possibilité qui cadre bien mieux avec la personne que je connais. Il reste une seule chose que nous ayons encore en commun ; le mariage. Je ne serais pas étonné que madame veuille divorcer, les économies fondent, un nouveau pigeon doit se trouver dans la ligne de mire. Dans le mille ! Il me suffit de lire en diagonale pour savoir que c'est bien de cela qu'il s'agit, en des termes très distants, supérieurs, voire dédaigneux. Autant dire que je n'ai pas à discuter, elle ne demande pas, elle veut ! Elle me méprisait déjà avant, ce dont je n'ai pris conscience que vers la fin, lorsque cela a commencé à sentir le brûlé. Et j'avais un défaut aux yeux de madame, je n'étais pas assez « classe », à la limite du vulgaire en somme. Un autre défaut à ses yeux, je voyais petit, elle me rabâchait sans cesse que je pouvais gagner plus encore grâce à ses relations, mais que j'étais trop borné, trop étriqué d'esprit pour accepter. Il s'agissait de rendre certains services à des gens, du style : porter une mallette dans des pays accueillants, simple pour moi, vu que je voyageais beaucoup, même en Suisse et au Luxembourg. Des endroits de rêve pour bien du monde. Remarquez, je faisais déjà ça, mais presque légalement, pas en « passeur » tout juste en tricheur pour mes clients. Quant aux risques qu'il m'aurait fallu prendre, inutile d'en parler avec madame, je n'étais qu'un nul, je n'arriverais jamais à rien de grand de cette façon. Je ne lui ai jamais demandé ce qu'était ce grand, j'ai supposé et aujourd'hui encore que grand à ses yeux n'avait pas de limites.

Je suis persuadé qu'elle a eu mon adresse par la banque, cela n'aurait rien d'étonnant, c'est toujours la même, et comme nous sommes toujours mariés, aucun problème. Oh ! Quelle grandeur

d'âme, elle dit avoir payé mes dettes et laissé un peu d'argent en sus, s'est écrit. Pas de quoi se ruiner pour ce qu'il restait, elle a pensé que cela pouvait m'amadouer, un alcool, vous penser ! Elle devrait mieux me connaître tout de même. Madame veut se remarier, grandiose, je me régale, car je ne m'attendais pas à avoir son avenir entre mes mains, la vie me fait marrer par moments. À moi de décider de son avenir, génial !

Elle m'a laissé son adresse et son numéro de téléphone, je regarde la lettre, la relis, souris et vais chercher de quoi me détendre, elle m'agace désormais. Je me sers un verre, je le sers fort, mes mains tremblent. Elle m'a fait oublier ma dose matinale cette conne, pas bon ça, oublier le médicament du matin. En plus, elle est gonflée, car elle ose dire que j'ai choisi la vie que je mène aujourd'hui. Elle oublie que si j'en suis là où j'en suis, c'est un peu à cause d'elle, merde ! Elle n'était pas obligée de me laisser seul avec toutes les dettes, et partir avec tout l'argent disponible. OK, soyons honnête, elle m'a laissé me dépatouiller avec les emmerdes, mais, c'est moi qui ai choisis cette cure d'oubli.

J'ai dérouillé, car moi, je n'ai jamais cessé de l'aimer, cette femme je l'avais dans la peau, elle représentait beaucoup pour moi, c'est bien sûr ce m'a rendu aveugle si longtemps, aveugle ou ne voulant voir. Mais, je n'ai jamais oublié que nous avons été très heureux ensemble pendant nos premières années, était-ce réciproque ? Je ne saurais le dire, je doute de tout désormais, moi, j'étais heureux de la voir s'épanouir, son bonheur me comblait. Ce qui me décevait le plus, c'était de voir que ce changement était dû à l'argent. Je faisais ce boulot pour elle, pour qu'elle profite de la vie, de ma part, était-ce de l'amour ou de l'orgueil, l'ego qui vient s'immiscer sans que l'on en prenne conscience ? « Regarde ce dont je suis capable » pourquoi je dis ça ? Voilà, je doute encore, mais passons. Je n'avais aucune revanche à prendre sur la vie, elle oui sans aucun doute. Nous venions tous les deux du milieu ouvrier, aucun de nous deux n'était issu de la cuisse à Jupiter (pas même de la cuisine de la dame) même naissance au bas de l'échelle. Tout allait bien, sauf le regret de n'avoir pas eu d'enfant,

malheureusement elle ne pouvait en avoir, cela lui convenait parfaitement, je me suis fait une raison, j'aurais dû être plus curieux (voilà le doute qui s'immisce partout désormais). Nous ne sommes pas restés bien longtemps en HLM, je travaillais déjà comme un dingue ; le petit pavillon a été notre premier bonheur. Ma femme ? Elle a cessé de travailler dès que nous nous sommes mariés, elle était vendeuse en prêt-à-porter. Elle n'a pas voulu continuer, là encore j'ai fait avec, simple, ce qu'elle voulait je le voulais. Puis le petit pavillon est devenu indigne de notre standing du moins d'après elle, j'ai suivi. Seulement plus la maison devenait grande, plus je la sentais s'éloigner de moi, la grandeur des pièces sans doute, je découvre cela aujourd'hui quel con... naïf au-delà de tout, amour aveugle comme souvent, je ne suis pas le seul à être tombé dans ce piège.

Aujourd'hui, madame veut refaire sa vie, madame a sans doute trouvé un nouveau bancable, car je ne crois pas un instant que madame puisse aimer d'amour, m'en fou, mais pour le divorce madame devra attendre que mon humeur change. Elle m'a laissé m'enfoncer sans réagir alors que ce qu'il m'arrivait, de fait, « nous » arrivait, du moins c'est ce que j'ai cru sur le moment, naïf encore et encore. Dans la réalité, pour elle il était évident que j'étais le seul responsable de ce fiasco, enfin voyons, c'est moi qui me suis fait virer non ? Elle aurait pu rester par amour, mais bon, là je déconne...

Pour elle qu'importe le passé, seul son présent compte, de plus, elle n'a jamais douté de sa force de persuasion, sûre d'elle, toujours. Nous revoir n'est pas une idée géniale, mais après tout pourquoi pas, sauf que cette fois-ci elle ne va pas avoir affaire à un naïf. Pas de vengeance idiote, mais plus de naïveté béate non plus. Ce que je lui reproche le plus avec cette lettre c'est de me remettre en mémoire un passé que j'essaie chaque jour d'oublier, ce pourquoi je me gaze avec application, manque de pot elle revient pour une piqûre de rappel. Et merde ! De toute manière, je réfléchis trop, ça me donne soif et bien entendu j'abuse. Résultat, je retourne me coucher, j'ai ma dose !

Au réveil, l'état poubelle dans lequel je suis me dégoutte, cela ne dure guère, c'est cette impression de mâcher du papier journal avec de mauvaises nouvelles imprimées dessus. J'ai la tête comme une cocotte-minute, s'il vous plaît ! Ouvrez la soupape vite ! Une cuite sur une gueule de bois, ça décoiffe ! Tout ça pour une maudite lettre, pardonnez au martyr, ce n'est pas sa faute...

En réalité, avant cette vie alcoolisée qui est la mienne aujourd'hui, je n'ai qu'un seul souvenir de cuite. Nous avons été à trois en Pologne pour managers ces pauvres ignorants, leur montrer notre grand savoir... bref, pour nous remercier, ils nous avaient entraînés dans une nuit de folies. En y pensant, je me dis que j'ai eu tort de refuser ces jolies Polonaises. Par contre, j'ai essayé de suivre les Polonais dans la boisson pour l'honneur de la France. Bien sûr, nous avons été totalement ridicules et le lendemain seuls les petits Français avaient le teint gris. Aujourd'hui, qu'ils y viennent les Polonais tiens ! Aller ! Je retourne sous la douche ; la douche, voilà une grande invention à laquelle je dois beaucoup, elle me lave et me sort de bien des moments pénibles. Sous l'eau froide bienfaitrice, je pense à cette lettre. Je ne sais que faire, surtout avec la soupape de la cocotte-minute qui ne veut pas s'arrêter de siffler, réfléchir n'est pas commode. Pendant ce temps, le voisin vocifère à pleins poumons, je te revaudrai ça machin. Tout ce que je trouve comme remède, est nul certes, mais c'est bien le seul qui fonctionne désormais, je me verse un verre, cela s'appelle noyer le mal...

Plus tard, au café en lustrant mon coin de zinc, je continue de penser à cette lettre qui m'emmerde, le gros se paie ma tête, il ne comprend pas que je me foute en désordre pour une bonne femme, « envoie la chier ! ». Je l'assure que je ne vais pas me gêner si cela est nécessaire, là n'est pas le problème, la revoir le voilà le hic ! « Tue là ! » qu'il me balance, seulement là encore ce n'est cela qui m'apporterait le plus de joie. Je n'ai pas même eu l'envie de me venger, elle m'a trop sidérée, et ce qui m'arrivait était surtout dû à mon aveuglement.

Deux jours ont passé, je commence à me faire à l'idée de la revoir, elle ne s'attend sûrement à avoir devant elle un homme capable de lui dire tout le bien qu'il pense d'elle. Je regarde le verre qui est devant moi, je ne sais plus faire autre chose de toute façon, étrange ce produit que l'on considère comme festif, voir « culturel » tu parles d'une culture ! Alors qu'il n'est qu'un tueur en vérité, mais c'est pourtant ce que j'ai choisi, con, non ? Sinon, il est vrai qu'elle est tout de même la femme avec qui j'ai vécu plus de vingt-cinq ans, j'ai aimé cette femme vingt-cinq ans ! Elle ? Pas la moitié (ça aussi je l'ai compris depuis peu).

_ Dit donc bourge, t'en fais une gueule !

_ Les femmes gros, les femmes !

_ Encore ! Oublie cette engeance.

_ Pas évident, c'est ma femme, tu sais celle que l'on épouse pour le pire et le meilleur, personnellement, bien des années plus tard, je me demande où était le meilleur.

_ Tu fais chier avec madame bourge, tue-la je te dis !

_ T'es un sage gros, mais je suis trop gentil pour ça, je serais plutôt capable de retourner dans son lit si elle m'ouvrait ses draps, je suis con, c'est ainsi. Je ne le ferais pas, mais...

Le gros » est un brave type, une masse, c'est avec lui que je m'entends le mieux, sans exagérations, car nous sommes trop indépendants dans nos problèmes, mais potes tout de même. Alors qu'avec les autres c'est le néant, d'ailleurs ils sont le néant.

J'ai eu des nouvelles de la banque. Elle a bien payé mes (nos) dettes), mais bon, pour le peu qu'il restait, pas de quoi remercier. Elle a bel et bien versé une obole sur mon compte, cette femme est incroyable, elle m'a fait un don avec mon argent. Elle pense à tout « un petit cadeau ça peut aider » là encore elle se plante, et la raison en est simple, je n'ai pas besoin de cet argent, j'ai de petits besoins, et pas d'envies. À part dans le pantalon de temps en

temps, mais bon, ça prouve juste que ce n'est pas mort de ce côté-là...

_ Allez, un autre ! La modération n'est rien d'autre que de l'hypocrisie, cela ne veut rien dire, à la tienne, ma « chère » femme !

Pas de réponse, mes états d'âme n'intéressent personne. Ce que je comprends facilement à chacun sa merde, moi, je n'ai même plus pied, je coulerais même avec une bouée. T'es trop lourd en chagrin garçon. Je sais, je reste planté sur un accident de parcours, ton boulot t'a lâché, ta femme à suivie, et alors ? Tu t'laisse aller, tu t'lais salé ta vie bonhomme !

_ Patron un autre, et prépare le prochain !

_ Tu piques une pointe ?

_ Une pointe de regrets va savoir...

_ Tu sais bourge, je vais te dire ce que je pense, ta place n'est pas ici, tu n'aurais jamais dû passer la porte de ce rade, car crois-moi, la sortie est difficile à trouver si l'on y reste trop longtemps.

_ Il y avait de la lumière, il y régnait le calme d'un cimetière, exactement ce que je cherchais.

_ Un cimetière avec ses morts debout accoudés au comptoir.

_ Patron, remplit donc ce verre, cet homme m'énerve il parle trop et trop juste.

_ Que tu dis...

Je stoppe là la discussion, je préfère vider mon verre et demander le suivant, puis je me décide à rentrer, sage décision, mais pas facile à réaliser, j'ai forcé sur la nostalgie. Trouver la poignée de la porte du café, l'ouvrir tient déjà de l'exploit, et cette fois encore, l'air de l'extérieur me fout un coup de tournis pas possible. Oh ! Garde le cap moussaillon ! Droit devant sur la gauche (hein ?) enfin par-là, attention escaliers ! Du grand art avec

reprise d'équilibre juste avant de partir en arrière, holà ! Ils ont mis des escaliers mouvants ; après quelques figures réalisées sans filet, et la moitié d'un étage redescendu sur le ventre, me voici enfin devant ma porte. Ma porte ? La gauche !

_ Bonsoir jeune homme !

Elle fait quoi là, la mémé Bardot du premier au deuxième, elle rêve ou quoi ?

_ Pas chié toi !

Même, bourré j'en veux pas ! Mais au fait où en étais je ? Les clés ! Voilà. Le trou maintenant, je tâtonne avec mon doigt ça est, Aie ! C'est mon doigt ça du con ! Peuvent pas faire de gros trous avec de grosses clés, comme dans les châteaux ? Devaient être souvent bourrés dans les châteaux.

Réussi ! C'est bien la bonne porte, je la claque derrière moi, le lit maintenant. Je sais plus où est la lumière, au moins dans le noir je ne risque pas d'en voir plusieurs alors... Aïe ! Une chaise, juste ce qu'il me fallait pour que je me retrouve allongé sur le sol. Quel con ! Et je m'endors...

J'ouvre un œil, il fait jour, je vois le carrelage, oh, ma tête ! Un train circule à l'intérieur, si au moins il pouvait arrêter de siffler. Pas en grève à la SNCF ? Il y en a un paquet de wagons, fait chier ! De plus, j'ai mal partout, il y a sûrement un rapport entre mes douleurs et mon nez sur le carrelage, j'ai dû rater le lit hier au soir, et les trains qui continuent de passer, c'est jour de grands départs ou quoi ? Je me redresse, oh là ! Ça tourne ! Arrêtez le manège, je veux descendre ! Sur un manège dans un train qui roule, franchement...

Boire un café ? J'ai surtout une grande soif. Oui je sais, mais ne dit-on pas « toute honte bue » ? C'est fait ! J'ai réussi à me lever malgré les trains qui se croisent dans ma pauvre tête. Dans un état second, j'ai réussi à faire et à boire un café. Je vais passer mon corps sous l'eau brûlante, pour mes douleurs. Puis, je vais me

vider l'estomac d'un trop-plein, ça fera de la place. Encore un peu vasouillard, je vais à la réserve chercher mon médicament, je pose ma bouteille sur la table avec un morceau de saucisson et des biscottes, pas de pain, je ne vais que rarement au pain. Le saucisson n'est pas vraiment de toute première fraîcheur non plus, sûrement pas hier que le cochon a été tué, qu'importe, c'est juste pour me mettre quelque chose dans l'estomac, il râle...

Au moment de m'asseoir, je vois un carré blanc sous la porte. Voilà la relance, pas la peine de chercher. Tout d'abord un verre. L'éclaircie se fait, le train est rentré en gare, et le manège à fermé, ça s'arrose la forme est là, alors à la tienne ! Après le troisième, je me sens capable d'aller chercher la lettre. Elle s'étonne que je n'aie pas répondu, que je lui en veuille pour le passé, je ne devrai pas, elle n'y est pour rien (salope !) elle dit aussi que je me conduis comme un minable qui ne cherche qu'à se venger. Gonflée la garce, elle se permet de m'en vouloir de ne pas avoir su rebondir. Tu parles, elle est partie avant que j'aie le temps d'avoir la moindre réaction, elle a vite compris que je ne serais jamais plus au zénith. Là où sa lettre atteint les sommets, c'est le passage où elle me fait remarquer que l'argent qu'elle a emporté était aussi le sien... elle a raison, totalement. Mais les dettes aussi alors ! Elle me lance tout ça à la figure comme une évidence, elle est la victime, point. Autre moment choisi.

« Je passerai te voir mercredi matin à dix heures, sois là. »

Euh... Je rêve là, ou elle se paie ma tête, « sois là ». Elle a de la semoule dans la tête ma parole ! Pour elle, la vie a toujours été une voie royale, je bossais, elle faisait la belle. Des années passées en mondanités, rien que le mot me fait rire. L'argent gagné en bossant comme un damné est aussi à elle, bien entendu, je ne peux pas dire le contraire, cela s'appelle le régime de la communauté, chacun sa part, à moi le travail et les dettes, à elle le plaisir et l'argent. En somme, je n'ai pas eu droit à la moitié de l'argent et elle n'a pas eu à payer la moitié des dettes, la communauté c'est ça ! Je ne peux prouver quoi que ce soit, sur du liquide pas facile. Par contre sa part des dettes, ça je peux le prouver, tout est noir sur blanc à la

banque. Même si c'est moi, et moi seul qui ai décidé de tout prendre sur moi. Il est dommage qu'elle oublie sa responsabilité au sujet de ces dettes, c'est tout de même elle qui creusait merde ! Il est vrai qu'il lui a été facile avec un naïf amoureux en face d'elle de s'en sortir sans aucun dommage. J'aime moins lorsqu'elle dit que je me suis laissé aller au malheur, que je n'ai pas réagi, elle est encore plus garce que je ne le pensais. J'ai aimé cette femme très sincèrement, cela a même été réciproque j'en suis sûr, du moins jusqu'à ce que l'argent vienne tout pourrir. Une chose est indéniable, plus il est entré d'argent dans la maison, plus elle s'est éloignée de moi, j'étais devenu le banquier de madame, rien d'autre. J'ai emprunté sans lui dire pour couvrir ses caprices, j'étais capable des pires conneries pour elle, jamais elle ne m'a demandé si elle pouvait dépenser ou pas, à moi d'alimenter la pompe et de fermer ma gueule. Les emmerdes je me les réservais, je ne voulais pas l'ennuyer avec ça. Aujourd'hui, elle vient me relancer d'une manière totalement incroyable, droite dans ses bottes, hautaine. Merde ! Ma vache tu ne vas pas me marcher sur la tête cette fois-ci, je t'en fais serment. J'empruntais c'est vrai, mais tout en mettant de côté du liquide, un vieux réflexe de prolétaire. J'ai eu raison, c'est avec ça qu'elle s'est barrée, et avec ça qu'elle vit depuis le crash, con je vous dis.

Parce que je picole, elle s'imagine que je suis devenu débile ? Eh bien non ! Pas encore tout à fait, elle va pouvoir le constater. Je serai là au jour et à l'heure pour recevoir madame. Fêtons cette saine colère, aller vient ma pute ! Vient sacrée bouteille, vient faire ton œuvre, apporte l'oubli au pauvre abruti. Le voisin a décidé de me remonter le moral, j'ai droit à une envolée à l'italienne !

J'ai passé ma journée à oublier, ça a été de pire en pire, jusqu'au soir où enfin je suis tombé sur mon lit, et oh joie ! Cette fois-ci, le lit était à la bonne place, merci pour mes pauvres membres.

Ce matin encore, pendant quelques secondes je me dis « arrête Yann, c'est trop con de picoler ainsi, tu vas finir par crever comme un chien, tu ne peux avoir comme but de crever de cette merde, pourquoi vouloir souffrir de cette façon, que veux-tu exorciser,

trop, tu en fais trop » puis j'oublie. Ce matin est particulièrement dur. Ma tête est une caisse de résonance, dans mon ventre une bestiole est en train de me dévorer les tripes, mes mains s'apitoient dessus, j'ai les pieds gelés. Je suis de plomb, je n'ose plus bouger, le moindre mouvement déclenche tant de maux, que je reste immobile dans l'attente d'une rémission. J'ai l'impression d'avoir visité ma tombe et d'en être revenu, génial alcool ! Après un bon moment, la douleur ayant diminué, j'essaie de me redresser dans un effort surhumain, quel courage pour un poivrot. J'arrive à rester assis sur le bord du lit. Mais tout tangué, puis, mon estomac se fâche, étonnant, en trois bonds je me retrouve juste au-dessus de la cuvette des w.c... Je me marre, enfin, façon de parler, mais le fait de refiler du pinard, me fait me demander pourquoi je l'ai bu... Je vais vous dire un truc : à boire, c'est agréable, mais alors à vomir c'est une horreur !

Je me dégage de là et file sous la douche, plus tard, j'en ressors toujours détruit, mais la bestiole a quitté mon ventre. Je vais en sortir vivant cette fois-ci encore, j'y laisse des morceaux de vie à chaque fois, je le sais, rien d'anormal là-dedans. Chacun peut penser que vouloir se tuer de cette façon, lentement, avec méthode pour un échec certes cinglant, mais pas irréversible ça fait beaucoup, voire théâtral, je le sais, je me le dis, et je continue. Ce n'est pas l'échec qui fait le plus mal, c'est de se rendre compte que tout ce temps passer à travailler comme un malade, n'a été qu'illusions, si nous réfléchissions un peu plus sur nous, sur notre vie, ce que l'on voit fait mal. En fait, gagner de l'argent voilà où était la finalité de tout cela et le plus drôle, pour ne jamais en profiter. Faites pas les cons les gars, arrêtez tout ! C'est beaucoup donner pour peu de plaisir personnel, à part l'ego bien entendu. Belle maison, belle femme, belle voiture, plein la vue, et alors ? Tout cela peut se résumer par une photo sur le bureau bien en évidence, ego répondit l'écho ! Mais comme il rassurant de croire que notre petite vie est une réussite, cela évite d'en arriver où j'en suis. Certains boivent pour être ce qu'ils n'arrivent pas à être dans la vie, moi je bois pour me détruire, me dégoûter de moi-même, être une merde, j'ai un problème...

Allez, un rince cochon là-dessus et tout rentrera dans l'ordre. C'est dingue ? Je le sais ! Mais il faut bien un coup de raide pour un mou. Ça brûle tout sur son passage, ça tord les tripes, puis ça va mieux. Eh, bé ! Encore une de passée. Combien m'en reste-t-il des comme ça avant de ne plus me relever ? Et cette lettre aussi, j'étais tranquille, je crevais doucement, gentiment, et voilà que cette conne vient mettre le souk dans ce tableau de rêve. Pas étonnant que j'ai eu si soif...

Comment peut-elle oublier qu'elle m'a lâché comme si j'étais un raté définitif, alors qu'avec elle auprès de moi j'étais sûr de redémarrer, que n'aurais-je fait pour elle, j'étais si con. Alors que pour moi seul, non merci, je n'en ai rien à foutre de moi, pas suffisant pour me motiver. Et aujourd'hui, je ne suis plus qu'un pantin, le ressort est cassé. Je picole tout simplement parce que je n'ai pas eu le courage de me foutre une balle dans la tête, je ne suis pas le seul, j'en ai connu qui prenaient des risques insensés avec au fond d'eux cette attirance pour la mort, marquer sa vie par sa mort...

En plus, je me répète (ça, c'est la mémoire qui commence à en prendre un coup) je m'apitoie sur moi-même, lamentable. « Nous ne sommes plus des gosses », dit-elle. Non, c'est exact, seulement nous sommes devenus de biens piètres adultes.

Cochonnerie je n'ai plus rien à boire ! Très grave ça, très, très grave ! Ça sèche vite une plante en pot, j'en suis une, et mon pot c'est cet appartement. Descente rapide de l'escalier, j'ai des ailes, j'ai soif ! Traverser la rue et...

_ Salut tous ! Un pour le monsieur, le monsieur a soif !

_ Merci patron ! Hum ! À cet instant, ton vin, je vais te dire, il est divin, divin ? Non ? Laisse tomber fais pas cette tête et prépare-moi une douzaine à emporter, je suis à sec et la sécheresse, ça peut tuer....

Toute personne qui boit sait qu'elle boit, c'est d'ailleurs pour cela aussi qu'elle boit...

_ Dis-moi gros ! T'as déjà pensé à arrêter la tétine ?

_ Et pourquoi ?

_ Comme ça...

_ Si t'as pas mieux comme raison, passe là-dessus tu veux ?

_ T'as raison, c'est une question à la con.

_ C'est con en effet...

Ça passe vite une journée au rade, non pas que la discussion y soit passionnante, non, à part quelques vanes de-ci de-là, c'est vraiment « l'assommer » ; picoler un point c'est tout. L'antichambre de l'enfer, c'est ici, tout y est, entre le zinc, la glace crasseuse avec ses bouteilles alignées devant. Les trois tables « bistrots » où jamais personne ne s'assoit, les murs gris marron pisseux, qui ont dû être blancs il y a de ça bien longtemps. Quelques réclames accrochées à l'ouverture du rade, d'antiques antiquités, d'ailleurs elles sont recouvertes d'une telle couche de gras et de passé qu'elles en sont devenues illisibles depuis longtemps. Les vitres sont du même style, floues, crasseuses, à nettoyer à la spatule vue la couche de merde. Et c'est ici que j'ai décidé d'oublier un monde avec lequel je suis tombé en désaccord, il ne me sied plus (bof). Ici c'est nulle part, le bout du monde, les portes de l'enfer je vous dis, pourtant, oui, un tel endroit existe, mais personne ne le voit, car personne ne regarde la misère de près tellement ça fait peur. Misère aussi épaisse que la crasse de ce rade. Elle habite ceux d'ici, il n'y a pas que le drame de l'argent, non, le pire des drames se vit dans chacune de ces têtes penchées sur leurs verres. C'est pourquoi ils sont ici entre eux, et moi avec eux. Pratiquement tous ont été mariés, ont travaillé, eu des gosses, des factures impayées, etc., et pourtant tous n'ont pas la même histoire, il s'en passe des choses entre les murs d'une maison, d'un appartement, ou d'un palais. Tout le monde pense que ceux qui boivent sont des abrutis analphabètes. Que non ! Le QI de certains vous étonnerait, du moins avant que le cerveau ne soit grillé, le mal d'amour est un grand fournisseur de clients pour les alcooliers.

Tout comme le chômage et l'envie de se défoncer tout simplement, l'alcool est une drogue, putain ! Je me drogue...

Il n'y a pas de SDF ici, pas leur place, eux sont libres, autre particularité de mes camarades de rade, il n'y en a pas un qui regarde la télé ; normal, eux ne croient plus depuis longtemps à cette boîte à conneries. Ils ne le savent pas, mais par certains côtés, ils sont certainement plus lucides que bien d'autres, ceux qui se croient vivants, mais ne sont que les prisonniers d'un système, système qu'ils approuvent régulièrement en allant voter. Ce système qu'ils approuvent lorsqu'au nom d'une soi-disant sécurité on les prive peu à peu de leurs libertés, ce système qui les persuade que c'est pour la démocratie qu'ils votent, il y a de quoi dire au sujet de notre belle démocratie. Vous pensez que dans ce quartier ils y croient encore à ce que disent ces types en cravatés, qui mentent et profitent du manque de lucidité de ceux qui les écoutent, abreuvé d'images et de croyances, la société n'est qu'un troupeau de moutons, à la vôtre ! Nous sommes combien chaque jour accoudés à ce zinc ? Entre cinq et dix suivant les heures. Ici, celui qui ne vient plus n'est pas devenu abstinent, non, il est mort...

Lorsqu'un d'entre nous disparaît, nous le fêtons, à notre façon, car ici tout finit, tout commence et se poursuit avec un verre. Vous vivez dans l'illusion, pas eux. Voilà ce que je pourrais dire à celui qui voudrait entrevoir un bout de vérité. Voilà ce que je pourrais dire de cet endroit où tout est si discret, si minable d'apparence. Heureusement, je ne connais pas l'histoire de chacun, mais que de vidéos d'horreurs dans ces crânes ! La mienne n'est qu'une série B. Le plus vieux ici c'est « papy » je lui donne soixante-dix ans minimum, il paraîtrait qu'il en a dix de moins, possible, il est trop abîmé pour que ce soit uniquement le temps le responsable. Je suis le plus jeune avec mes cinquante ans. Sinon il y a un peu de tout, « la crevette » un être aussi hargneux qu'il est petit et maigre, les jours de vent il met du plomb dans ses poches. Trois se ressemblent, un certain âge, taille moyenne, jamais un mot, à peine un murmure lorsqu'ils se brûlent au mégot oublié entre leurs

doigts maigres (oui, ici on fume, nous sommes ailleurs je vous dis », ils sont nés dans la merde et sont toujours dedans, lorsque la vie vous prend en grippe il n'y a rien à faire c'est cuit. Sinon il y a aussi quelques ectoplasmes, dont je ne saurais quoi dire, ils sont là...

En attendant, à ressasser les vieilles rancunes, à sentir la bile qui remonte avec ses putains d'aigreurs, le temps passe. Il y a toute une philosophie dans le boire, celle de l'abrutissement, simple, mortel.

_ Gros ! Tu n'aimerais pas avoir un chat ?

_ Un chat ? Et pourquoi ?

_ Te tenir compagnie tiens !

_ Tu parles, un chat, ça traîne toute la journée, il rentre manger et repart draguer, merde j'ai pas les moyens de nourrir un fainéant !

_ N'est-ce pas ce que tu faisais avec ta femme en fait.

_ Comprend pas...

_ Tu faisais comme le chat...

_ Mais pourquoi je réponds, lorsque tu me parles, quel con je suis !

Moi j'étais plutôt un chien fidèle, pas mieux.

À la fin de la journée, je repars avec mes douze litres, c'est lourd surtout avec l'escalier et une légère biture ; biture du soir espoir !

Tiens un matin calme, j'ai juste la langue un peu râpeuse, sinon ça roule. Tu vois si tu le voulais, tu pourrais avoir des matins un peu plus agréables. Ça s'arrose, Banzaï !

Merde ! Il pleut, je n'aime pas, ça me donne le bourdon, il m'arrive parfois de penser à aller m'installer au soleil, du genre « la misère est moins dure au soleil » ce qui est très con d'ailleurs, mais peut être que le soleil me boosterait. En attendant, ce bourdon me donne soif. Je sais, tout me donne soif en fait. Alors, je descends...

_ Salut, messieurs ! Un pour la soif !

Drôles de tronches au zinc aujourd'hui...

_ Oh, les gars ! Il vous arrive quoi au juste ? Le vin est bouchonné ou la prohibition est arrivée ? Dites-moi vite que j'installe une distillerie dans ma cave.

_ Du con !

_ Quoi du con ?

_ Tu ne vois pas qu'il manque quelqu'un ?

Un coup d'œil au zinc, pour deviner la tronche manquante...

_ Le vieux, il est malade ?

_ Oui, de mort subite !

_ Aïe ! Ce n'est pas encourageant pour notre avenir ça.

_ T'en as rien à foutre quoi !

_ Bah quoi ! C'est vrai que ce n'est pas encourageant de voir que nous risquons tous de finir un soir d'ivresse. Emporté par des années de comptoir. Belle ou triste mort, à chacun de voir...

_ Mais t'es pas vrai ! Rien ne te touche, quel con tu fais et parles pour toi s'il te plaît.

_ Ah ! Parce que vous, vous ne buvez pas ? Bah, voyons ces messieurs, juste un verre... à la fois. Vous savez très bien pourquoi il a des ailes dans le dos le vieux aujourd'hui. Il n'est pas parti usé par les ans autant que je sache, il avait dix ans de plus que moi, ce

qui en âge n'est pas mortel, non le vieux n'était vieux uniquement que par absorption prolongée d'alcool. Mais vous ne pouvez pas vous en rendre compte, vous ne buvez pas vous. Et puis d'habitude lorsqu'une place se vide cela ne vous touche pas plus que cela, un coup pour saluer le mort et terminé.

_ Le vieux c'est un peu différent, depuis le temps qu'il était là. Et pourquoi tu nous traites d'alcoolos, je ne dis pas que je ne bois pas, mais alcoolo, tu déconnes.

_ Donnez-vous un autre nom, ça ne diminuera pas votre consommation, regardez les quantités que l'on s'envoie tous, et osez me dire que c'est une consommation « normale » et pourquoi aucun ici ne rentre le soir sans sa musette ? Pourquoi passons-nous nos journées à astiquer le zinc ? Pourquoi est-ce qu'ici, aucun ne travaille ? Pourquoi nos femmes se sont-elles toutes barrées ? Nous sommes des incompris, c'est ça ? Les autres, tous des cons et les femmes toutes des connes évidemment ! Qu'ils y soient pour quelque chose OK ! Mais c'est nous qui buvons nos problèmes, en tout cas moi je les bois. Je suis un alcoolo, je ne vois pas comment appeler autrement mon état de buveur excessif, quant au vieux, pour lui, terminé, plus de problèmes, il n'a même plus soif. Trinquons plutôt à sa sobriété retrouvée.

_ Enfoiré ! En plus, tu nous prends la tête comme toujours.

_ Je suis votre conscience, gros.

_ Quel con ! Aller au vieux !

_ Une autre, c'est ma femme qui paie, laissez tomber, trop compliqué ; buvez !

_ OK ! Je dédie au vieux ce verre, et tous ceux qui suivront !

_ Bravo gros !

_ Toi, quoi que tu fasses pour nous ressembler, tu restes un drôle de type, sûr que l'on ne vient pas de la même rue hein ?

_ Bof, pas bien loin sûr, ne joue pas à l'abruti, tu n'en es pas un, gros.

Le vieux nous l'avons bien arrosé. Le retour à la maison a été difficile pour tout le monde. Personnellement, je ne sais pas comment je suis arrivé sur mon lit.

Cela devient récurrent que je ne me souviens plus de ce que j'ai fait la veille. En plus, personne n'est là pour me raconter ce qui me convient en fait soyons franc ; de toute façon la honte de boire j'ai plus ça en magasin. C'est pour cela que le verre du matin efface au plus vite la plus petite rébellion, et quelques tremblements. Avant, la première chose que je faisais en me levant était de me faire du café. Je le choisissais moi-même dans une boutique spécialisée, je humais (comme pour le vin), je goûtais. Et chaque matin, une douce odeur flottait dans la cuisine. La cafetière y passait, c'était un moment de bonheur pour moi. J'étais bien, ma femme dormait, la femme de ménage n'était pas encore arrivée, ce devait être ça mes vacances à moi, une demie heure chaque matin...

Tiens aujourd'hui puisqu'il n'y a plus de femme de ménage, je vais faire la lessive. J'te jure repenser à tout ça, quelle connerie je trimbale. Je me bois deux coups à la suite, je viens de me faire peur là. Ménage ? Aller ! Pas terrible comme corvée, cela ne prend pas trop de temps, vu la surface...

Du coup j'embraye sur la lessive. J'ai même une machine. C'est avec le frigo les seuls biens que je possède qui ont à eux deux une valeur dépassant le R.M.I., le RMI étant une échelle de valeurs surtout utile aux RMistes !

En parlant de cet argent qui tombe à pic (merci la société), lorsque je me suis retrouvé avec si peu, je me suis demandé comment j'allais pouvoir vivre avec ça ! Il me fallait pourtant faire avec puisque j'avais oublié de m'inscrire aux ASSÉDIC et autre chômage. Ne sachant pas ce que cela pouvait représenter vraiment, au départ j'ai essayé de me loger dans des quartiers

«raisonnables», mais en matière de location, le raisonnable n'existe guère, on peut vous louer pour un prix non raisonnable une jolie merde. Ce qui a fait que même avec les aides au logement, vu mes moyens je me suis enfoncé de plus en plus dans les quartiers bas de gamme ; désolé, mais c'est exactement cela. C'est ainsi que l'on crée des ghettos et une France d'en bas, autant dire des citoyens bas de gamme. Tout cela avec des hommes politiques de luxe, et un pays dit démocratique, le tout étant, paraît-il, le garant de notre liberté, de l'égalité, et de la fraternité ; je m'arrête là, ça me donne envie de vomir. Voilà donc en partie ce qui m'a conduit dans ce merveilleux quartier. Par contre ce qui me fait rester est bien plus confus. J'oubliais, ensuite il y a eu l'ennui ; des jours et des jours à ruminer ma déchéance, j'ai un peu (beaucoup) pleuré sur mon sort, et c'est dans un de ces moments confus, qu'un jour je suis descendu boire un coup dans ce bouge merdique, là, l'inexplicable est qu'à aucun moment je n'ai eu un geste de recul devant ce que j'avais sous les yeux, comme s'il était naturel que je me retrouve en un tel lieu. Là, que j'aie commandé mon premier verre, c'est à ce moment précis que j'ai découvert ce dérivatif assassin. L'alcool est un anesthésiant efficace au tout début, puis peu à peu, cette déchéance est devenue ma pénitence, il me fallait payer pour ce qui m'arrivait ; passons. Aller, sincèrement comment fait-on pour ne plus penser ? Ou l'on se saoule, ou l'on se flingue, ou l'on est équilibré et l'on accepte, on ferme les écoutilles, petite vie, petit bonheur, ce jusqu'au tombeau... je pouffe !

Aujourd'hui, je me sens toujours aussi seul. L'alcool bouche plus ou moins les trous, de toute façon une vie avec l'alcool te coupe des autres, surtout des femmes d'ailleurs, mais c'est très compréhensible. Il n'empêche qu'une femme de temps en temps...

J'irai bien me balader, mais pour aller où ? Sortir de ce quartier m'effraie, déjà eue une expérience mitigée, ici au moins je connais, personne ne m'emmerde, invisible je suis. En dehors, ils me voient, savent d'où je viens, quelle merde je suis, ils jugent eux ! D'ordinaire, je reste autour de chez moi, l'épicier arabe, le

boulangier nivernais, le café banlieusard, et le boucher beauf, rien que du banal, mon quartier quoi. Le trou sombre de la ville. Nous représentons le côté gris de la ville, la pauvreté doit être grise, vous voyez la pauvreté en bleu ou en rose ? Ça le ferait pas, alors que grise, ça va bien avec les gens, ces mauvaises gens, vous savez les pauvres.

Dans leurs « cafés », vous entrez, vous dites « bonjour ! » personne ne répond, pas grave, sont pas obligés. Certains sont au bar, les autres assis dans une grande salle. Les chaises et les tables sont modernes, les murs décorés de tableaux montrant des scènes de chasse, des cerfs en rut et des biches qui galopent en tous sens sous des chênes centenaires ! (C'est vous dire si l'on cultive l'art ici môssieur !) Tout ce petit monde discute plus ou moins vivement, des rires enrichissent le bourdonnement général. Ils sont là pour se retrouver entre copains, pas pour noyer leurs problèmes, boire n'est pas leur préoccupation première. Il y a mêmes femmes et enfants c'est dire la différence. Ils m'ont servi mon premier verre presque avec le sourire. Mais le regard a changé rapidement lorsque j'ai commandé le troisième, là je me suis senti repéré, j'ai bu trop vite, ça sent le soiffard, son regard est très parlant « tu ne te saoules pas ici toi ! » C'est bon j'avais pigé, j'ai vidé mon godet payé (cher), et je suis retourné d'où je venais, au diable quoi. Pas de problème, je m'excuse de m'être mis dans la lumière, c'était sans provocation, j'ai juste eu l'imbécillité de croire qu'il m'était permis de traîner ma merde dans ce monde de lumières. Je retourne à ma grisaille, elle me va mieux au teint, ne changez rien surtout c'est moi qui fais tache. Le chemin retour a été vite parcouru, je me sentais tout de même l'âme un peu fripée. J'ai de ces nostalgies parfois...

Ce jour-là je l'ai trouvé magnifique le rade.

_ Salut, hommes des ténèbres ! Sachez que le monde des lumières est obscur pour nous autres !

_ Qu'est-ce que tu nous sors encore machin ?

_ Je vous parle d'un ailleurs, là où la lumière brille et les couleurs pétillent ; là où la parole saoule plus que la boisson.

_ Putain t'as vidé la cave toi !

_ Non môssieur ! Justement je n'ai pas pu, il y avait trop de lumière. Patron ! Toi, qui dans ton rade crasseux et triste, nous alimentes sans restriction, sers-moi un verre !

_ Comprends rien à ta philosophie de fond de verre.

_ T'as raison patron, un autre pour oublier ce cauchemar. Heureusement, il n'y a que des sages ici, messieurs, à la vôtre !

Il est vrai qu'ici, l'on ne parle pas beaucoup, l'on ne parle jamais de la pluie ou du beau temps, pas plus que de la dernière voiture ou du dernier film. Tout cela fait partie d'un monde oublié...

Ici rien n'a de véritable sens, tout le monde se fout de tout, la seule chose qui compte c'est l'histoire que l'on se raconte à soi-même à longueur de verres. C'en est si vrai que le temps passe malgré tout aussi vite que les regrets et que seule la nuit qui tombe nous indique qu'il est l'heure de penser à l'escalier qu'il va falloir monter sans se ramasser la tronche.

_ Messieurs au revoir et merci de votre amabilité !

_ Va hé coconarrrrd !

Hé oui ! C'est ainsi...

Ce matin, tout se déroule comme d'habitude, je descends au rade, le zinc m'attend. J'ai une vie très réglée en somme.

_ Salut les piliers !

_ Salut connard !

_ Dis-moi Gros, tu ferais quoi toi si ta femme revenait ?

_ Trop tard ! J'ai emmagasiné trop d'aigreurs, c'est pas bon les aigreurs.

_ Bien ce que je pensais.

_ Et comment ? Tu ne connais pas ma femme.

_ La tienne, non, mais la mienne oui.

_ Alors ? Elle est de retour ?

_ Non ! Elle vient juste m'emmerder.

_ Et tu as des aigreurs ?

_ Plutôt !

_ Bois un coup, ça les fera, passer.

_ Ça, j'y crois plus non plus.

_ Alors pourquoi bois-tu ?

_ Comme tous ici, je ne sais plus très bien...

_ Évite de nous le rappeler.

_ Désolé, patron un verre pour mon ami et moi.

Il a raison, je secoue un peu trop mes pauvres méninges, c'est mon problème, mais je ne dois pas emmerder les autres pour autant. Malgré tout comme je suis resté un homme correct, je remonte avant qu'elle n'arrive, et je l'attends en buvant un verre, ne serait-ce que pour l'emmerder.

Dehors un soleil prudent perce les nuages, mais quelle importance, même avec le soleil le gris reste gris. J'ai toujours aimé le soleil, l'hiver est pour moi une calamité. Je l'attends, le seul petit stress que peut m'apporter cette rencontre, c'est uniquement le fait de la revoir. Lorsque l'on s'est rencontré, j'ai bien senti le Tilt ! C'était un beau brin de fille comme disait ma grand-mère. Chance ! J'étais à son goût, tout a été magique, notre

amour a été très fort, bonheur et plaisir. Jusqu'au jour où elle m'a fait une scène parce que j'étais incapable de la sortir de notre putain d'HLM ; je n'ai rien dit, j'ai mis les bouchées doubles, la suite, le petit pavillon, etc. Elle avait changé, et moi j'étais toujours dingue d'elle, alors j'ai continué à bosser, elle a commencé à me mépriser, moi à encaisser sans rien dire...

L'attente n'aura pas été bien longue, j'entends frapper. J'ouvre la porte, j'ai un petit coup au cœur, elle est telle que je l'avais vue la dernière fois. Moulée dans un Jean, un chemisier blanc avec un blouson du même Jean. La chevelure opulente, pas un cheveu blanc dans cette tignasse brune, j'ai devant moi une superbe femme de cinquante ans.

_ Bonjour, Yann !

_ Bonjour, Françoise !

Elle entre, regarde autour d'elle ; fronce le nez comme si elle était entrée dans une étable alors que c'est très propre chez moi, modeste certes, mais propre.

_ Tu mérites mieux !

_ Merci.

_ J'ai bien envie de te demander pourquoi tu en es là, mais je sens que cela va me retomber sur le nez.

_ Tu fais bien de ne rien dire en effet, cela va me permettre de ne pas avoir à te répondre. Choisis ta chaise...

Elle s'assied, me regarde, fait une nouvelle fois le tour de la pièce du regard puis me sourit.

_ Je suis étonné de te retrouver encore bel homme, à ce que l'on m'a dit, tu es... Comment dire ? Très alcoolisé, en danger même.

_ Si tu es venue pour l'extrême onction, il va te falloir attendre, je fais ce que je peux pour ne pas trop traîner, mais il va me falloir encore un peu de temps tout de même...

_ Tu n'es pas drôle !

_ Ah bon ? Écoute, tu me dis pourquoi tu es venue jusqu'ici, toi la belle et noble bourgeoise, puis nous retournons chacun à nos occupations, d'accord ?

Je rigole intérieurement, car d'un coup d'un seul elle devient douce et aimable ; elle se perd un peu dans des considérations sans intérêt, je laisse venir. Elle en arrive enfin au sujet qui l'a fait venir ici, le divorce. Je ne comprends pas trop pourquoi elle a pris des gants pour en arriver là, peut-être croit-elle que son charme peut faire pencher la balance ; elle a fait ce qu'il fallait pour cela, elle est superbe. Seulement, voilà ma belle, ça ne fonctionne plus ce stratagème, non pas que je ne puisse plus assumer, mais nous deux j'ai effacé, autant dire que je ne risque pas de tomber dans ce piège trop évident.

_ Ne te fatigue pas Françoise, c'est non ! Mais comme tu es venu avec une tenue pour séduire, si tu veux on peut passer au lit que tu ne sois pas venue pour rien.

_ Très drôle, regarde toi, cela t'amuse de te servir de ce prétexte pour te venger, c'est puénil, tu n'es plus l'homme que tu as été, tu fais même dans le vulgaire, pourquoi refuser ?

_ C'est vrai, je ne suis plus l'homme que j'ai été, l'homme qui a travaillé tant et plus pour que tu aies une vie au-delà de tout ce dont tu avais rêvé. Le crétin qui cédait à tous tes caprices par amour, sans s'apercevoir que plus tu en avais, plus tu en voulais. Seulement, plus tu en as eu, et plus tu t'es éloignée de moi. Pire tu as fini par me mépriser. Il est vrai que je n'avais aucune classe, c'est toi qui me l'as si gentiment fait remarquer, j'en avais suffisamment pour plaire à ceux qui appréciaient mes services heureusement pour toi, la classe, tes amis l'avaient, eux, la classe, des crétins mondains, des gigolos.

Je ne sais pourquoi, mais la voyant ainsi charmeuse, puis cruelle, je me demande allez savoir pourquoi, combien de fois j'ai pu être cocu ? Cela n'a plus guère d'importance, mais c'est comme

un flash, j'étais si aveugle, trop occupé à bosser, donc, si cela est arrivé je n'y ai vu que du feu. Pourtant, maintenant, je revois ces hommes jeunes, beaux, élégants qui lui tournaient autour lors de ses nombreuses fêtes où justement je ne pouvais être, je me dis que j'ai décidément été un grand naïf. Drôle tout d'un coup, de se sentir cocu à retardement, étrange sensation. Il est vrai que je n'étais plus que son tiroir-caisse. Et j'ai eu le tort de mépriser quelque peu ses amis, et de prendre ses amies pour des femmes futiles. Ce doit être sans doute une des raisons qui lui faisait dire que je n'avais aucune classe.

_ Je dis non aussi pour toutes les fois où tu m'as cocufié.

Elle reste bouche bée, elle ne s'attendait pas à ça, puis...

Plaf ! Ça, c'est le bruit de la baffe que je viens de me prendre !

_ C'est donc ça, alors merde ! J'ai vraiment été aveugle et con à ce point ? Mais quel crétin j'ai pu être !

_ Crois ce que tu veux, je m'en moque. Tout ce que je te demande, c'est de divorcer !

_ Je te signale chère Françoise, que j'ai déclaré ton abandon de domicile à l'époque. Alors, prends de bons avocats, de toute façon même avec de bons avocats tu en auras au moins pour deux ans...

_ Tu n'es qu'un pauvre type, un alcoolique, un malade !

_ À la tienne, ma chère femme !

_ Écœurant !

_ C'est à ton mari que tu t'adresses, respect !

Elle se lève, tente de m'en remettre une, je retiens sa main.

_ Non pas deux fois ! Ne prends pas de risques inconsidérés. Ta façon de prendre tout ce que tu as fait à l'époque comme normale me donne à moi une envie de te remettre les idées en place, disparaît ! Reste loin d'ici, ne reviens jamais, merci.

_ Je gagnerai, d'une façon ou d'une autre, mais je gagnerai !

_ S'il est riche je te comprends, il faut le ferrer et vite !

_ Imbécile !

Sur cette douce vérité, elle sort en faisant trembler les murs en refermant la porte derrière elle.

Par la suite, je suis resté devant mon verre, plein, vide, plein, vide, ce jusqu'à je ne sais plus. Même un Polonais n'aurait pas suivi ! Je me suis écroulé sur la table, puis tombé de ma chaise, pour me retrouver le nez sur le carrelage. Je me suis dégueulé dessus, pissé dans mon froc, et j'ai dormi sur le tout.

Je ne suis pas étonné par ce que j'éprouve au réveil, mais ce matin, chapeau ! Un réveil avec les cloches de dix cathédrales qui sonnent en même temps, et ça dans une seule tête. Le tout agrémenté d'une odeur qui vous fait vous demander s'il est vraiment nécessaire de respirer. Trempé et collé par la vinasse et le reste, l'enfer se rapproche camarade ! Ne pas bouger, surtout ne pas bouger, pas même un doigt. Je ne savais pas qu'il y avait tant de cloches dans nos cathédrales, ils ont dû en rajouter, sans oublier les trains à vapeur, les supersoniques, et un troupeau d'éléphants en cavale ! J'oubliais, le train siffle, il siffle toujours dans ces cas-là. Puis je ne sais comment, je me retrouve debout, propulsé aux w.c. la tête dans la cuvette ; tout en me faisant une belle bosse en rapport sans doute avec le bruit qu'a fait le crâne sur la tuyauterie ! Ça, c'est de la douleur ma bonne dame ! Du coup les cloches filent en sifflant direct à Rome, avec les éléphants en supersoniques à vapeur ! Ça fait même des bosses de vomir, vais-je survivre ? À ce moment précis à quatre pattes, la tête dans la cuvette, je ne miserai pas un sou sur le résultat.

Mais je devrais survivre cette fois encore, je commence à pouvoir bouger, c'est ça le signe. Je me relève de la cuvette des w.c. (oui j'y étais toujours !) et je me laisse glisser sous la douche, sous l'eau glacée avec mes fringues, elles méritent bien ça. Seulement après, il me faut un bon moment pour les retirer, car des

fringues mouillées bonsoir. Une fois changé et après avoir nettoyé mes saloperies, j'essaie de me faire du café, mais pas moyen, mes mains refusent d'obéir, j'ai mal dans tous mes membres. Adieu café, je descends, mais très prudemment, putain d'escaliers ! C'est la première fois que j'arrive si tôt au rade, j'ai l'impression étrange d'être encore hier ou avant-hier. Ils sont tous là présents dès l'aurore, à croire qu'ils ne décollent pas du zinc ni le jour ni la nuit. Et pourtant tous les soirs, il ferme ce bouge. Ils doivent avoir peur que quelqu'un vienne leur piquer leur place, cette place que chaque jour ils astiquent comme un meuble précieux. Leurs pieds sur le carrelage ont eux aussi leurs marques, il y a des rites à respecter, ce que je fais moi-même...

_ Salut, mes petits camarades !

_ Salut toi !

_ Dites ! J'ai eu un doute, mais non ! C'est bien vous, vivants, enfin vivants... un jour, vous m'expliquerez comment vous faites pour donner l'impression de dormir ici.

Heureusement, je n'attends aucune réponse, où donc est le problème ?

_ Un, et un à la suite patron ! (j'ai soif, mal partout, il me faut un remède, me demande même comment j'ai la force de parler et de blaguer)

Le premier, je n'ai pas tout bu, le deuxième presque entièrement, le troisième a effacé les tremblements, après ça, la journée a pu démarrer.

_ Tu viens avec ta tremblote maintenant !

_ Je t'emmerde gros, toi et le reste du monde !

_ J'en doute pas un instant connard.

_ Il fait chaud !

_ Oui, et en hiver, il fait froid, en automne il pleut et y'a plus de Printemps ; voilà un an de conversation de liquidé...

Je n'insiste pas, je n'ai pas encore récupéré tous mes moyens. J'ai un peu dépassé la dose hier soir, mais quelle dose n'est-ce pas ? Pour être honnête, je suis bien incapable de dire ce qu'est « la dose », hier la dose était très élevée c'est la seule certitude. Quelques verres plus loin, j'ai retrouvé un peu de moi-même, enfin bref, ça va mieux, le mélange sang et alcool est à nouveau équilibré...

C'est ce moment que choisit le patron pour prendre la parole, ce qui est exceptionnel !

_ Pour rire, y aurait-il quelqu'un, ici présent qui aurait envie de bosser ? De gagner sa vie quoi, avoir un peu de monnaie dans la poche, ne serait-ce que pour se payer une pute par exemple, ou boire du supérieur, avoir une occupation, personne ? Et toi le bourge t'es jeune encore...

Je le regarde, tout d'abord étonné de l'entendre prendre la parole et avec envie de l'étrangler pour la simple raison qu'il s'adresse à moi.

_ Pas le jour, comme tu me vois là, je ne suis pas vraiment en état, alors garde pour toi tes conneries, si tu m'offres un verre encore, je peux écouter sinon...

_ Un verre gratuit ?!

_ Oh ! Ne va pas nous faire une attaque, je plaisantais !

_ Pas drôle !

_ Tu veux quoi au monsieur qui a mal aux cheveux ?

_ Bois ton verre, ça ira mieux, je te demandais si cela pouvait intéresser un petit boulot ?

Je tourne la tête en tous sens puis je le regarde.

_ Je t'ai fait quoi moi, pour que tu me gâches mes premiers verres ? Pourquoi tant de violence ? C'est ma femme qui t'envoie, elle t'a demandé de m'achever ? Dis-moi ça que je t'étrangle avec tes bretelles !

_ Si c'est ta femme que j'ai vu ressortir de l'immeuble hier, je me demande ce que tu fais ici à picoler, sacré morceau la dame ! La chair m'a paru de première fraîcheur.

_ Dis-moi machin, tu fais dans la bidoche maintenant ?

_ Je disais ça...

_ Hé bien ferme-la !

_ Donc je disais...

_ Stop ! Ne répète pas, tu vas devenir vulgaire !

_ Oh ! Et puis merde ! Je m'en branle après tout.

_ C'est ça, va te branler, ensuite, reviens pour me servir, tu peux même pour une fois te laver la main, une, je ne suis pas chiant tu vois.

Il part en grognant, mais aller savoir pourquoi son histoire me rend curieux...

_ T'iras te branler plus tard, aller roule les dés !

_ Un type laisse des annonces partout dans le coin, il recherche un esclave, enfin un employé comme il est écrit, boulot simple, mais sérieux.

Et là, en ce moment difficile pour ma tête, il me parle d'un type qui fait dans les bouquins, vente en gros, et qui aurait besoin d'un type pour s'occuper d'un entrepôt. Pas clair machin, ou est-ce moi qui suis bouché. Une histoire de types qui...

En fait, il cherche quelqu'un pour gérer cet entrepôt où se trouvent les bouquins. Il ne trouve que des branleurs qui soit ne

sont jamais à l'heure, ou ne viennent plus au bout de quelques jours. Et ça l'étonne le monsieur, faut pas, il devrait savoir que ce que recherche certains ce n'est pas le boulot, mais la paie. Ce fameux entrepôt se trouve à quelques brasses d'ici, il est vrai que des hangars sont implantés pas très loin d'ici, la société nous grignote, ce doit être une zone industrielle vu le nombre. Il paraît, toujours selon le monstre, que je serai seul dans un bureau, que je serai peinarde. Pourquoi je ? Et pourquoi ce type viendrait dans ce quartier de chomistes invétérés pour trouver du personnel, pas clair tout ça, ici c'est la misère, mais de là à aller bosser à part quelques cas, il rêve.

_ Tu voudrais tas de saindoux, que je me fasse chier à reprendre le collier pour une paie de merde ? Pourquoi est-ce que je ferais ça ? Pas besoin d'argent, et des chômeurs il y en a des millions alors cesse de me faire mal au crâne ducon !

_ Hé, ho ! Ce que j'en dis-moi, rien à foutre, je passe le message comme on m'a demandé, le reste rien à branler (encore) ! Que tu finisses comme eux, c'est ton problème, regarde-les, ils sont morts, tu crois qu'ils sont vivants, mon cul ! Ils sont morts, je te dis, manque plus que l'odeur, quoique pour certains... Je te le dis, là tu peux me croire, je le sais, car je suis mort moi aussi. Ils me tiennent compagnie, pour eux je suis le dernier endroit avant l'inéluctable. Comme le vieux et tous ceux qui l'on précédé, tiens je vais t'étonner je te l'offre celui-là et crève ducon !

Pas faux ce qu'il dit ce vieux débris, y aurait-il une étincelle d'intelligence dans ce crâne pourri ? C'est la première fois que je l'entends parler autant, et de façon réfléchie, voilà une journée qui débute bizarrement.

_ Tu deviens samaritain toi maintenant, tu veux me sauver de la fatalité, tu dialogues, tu apaises, tu parles avec les mots d'un être humain, je rêve !

Je ne sais ce qu'il lui a pris, mais là il a parlé pour six mois au moins. Bien sûr qu'ils ne sont pas frais mes potes de comptoir,

bien sûr que je vais devenir comme eux, bien sûr que je vais en crever de cette merde, mais n'est-ce pas moi qui ai fait ce choix ? Pourquoi changer maintenant, pour de l'argent ? Pas besoin, pour m'occuper ? Là, à la limite cela peut se discuter, la journée entière au zinc, ce n'est pas bandant, mais franchement, aller bosser, c'est retrouver tout ce que j'ai rejeté, même si cela peut aussi dépendre du contexte...

Je reste un moment à réfléchir, pas simple. Certains sont devant leur machine à écrire et réfléchissent, d'autres font de même devant leurs verres. L'un a peur de la page blanche, l'autre du verre vide...

Une fois entre les quatre murs de ma solitude, je regarde autour de moi, et là je me dis que ces quatre murs sont peut-être bien mon cercueil. Il n'y aurait rien eu d'étonnant la nuit dernière à ce que le couvercle se soit refermé sur moi, néanmoins, j'en suis le seul responsable, pourquoi encore me plaindre de ce que j'ai choisi.

J'avais une petite faim, mais les temps sont durs, le pain aussi, j'ai dû l'acheter avec ma dernière paie, ce qui lui a laissé le temps de durcir, quant au fromage, il est aussi fade que le RMI. Pour une fois que je me mets à table avec l'idée de casser une croûte, ce n'est pas une réussite. Quoiqu'avec la faim que j'ai, cela n'a pas grande importance, un seul regard au menu me nourrit. Par contre une ch'tite goutte, je ne dis pas non ! Je vais même faire une sieste, il faut que je repose ce qui me reste de neurones pour pouvoir réfléchir... à plus tard, à jamais en somme.

L'œil que j'ouvre est presque clair, j'ai rêvé que je retournais bosser et que ma femme revenait, que tout recommençait comme avant, ce qui me rassure du moins au sujet de ma femme, ce n'est qu'un rêve, dingue à quel point je la déteste aujourd'hui. Mais en même temps, c'est con les rêves, ou bien ça cache quelque chose...

De plus, la légère sieste c'est transformée en un gros somme, il est six heures et j'ai soif, voir un peu faim même. Je m'envoie une rasade, et vais chercher du pain et un clacos.

Le boulanger est sympa, la boulangère, elle, regrette sa campagne, elle ne fait que geindre du sort qui l'a amenée ici (elle aussi !). Je pense qu'ils ne vont plus rester bien longtemps dans le coin, « la farine est meilleure au pays, té ! »

L'épicier lui est toujours de bonne humeur.

_ Salut Mo, je viens me faire voler.

_ Comme tous les clients de ce coin de paradis mon camarade.

_ Un camembert, un saucisson, met des gants pour le saucisson !

_ Je suis musulman, Kabyle, mais pas débile, c'est du saucisson d'âne !

_ Alors c'est français, tiens ! Prends mes sous, et agrandis ta maison là-bas au pays.

_ Avec toi comme client je dors sur le sable oui !

_ A un de ces jours mon ami !

_ Fais attention à ton régime camarade !

Une fois rassasié, je me sens en pleine forme, la bouteille est vide, tout va bien après tout. Il me vient en mémoire l'époque où j'ai commencé à bosser, j'avais donc dix-sept ans et un CAP de tourneur en poche. Je me suis retrouvé à travailler à côté de types qui avaient assez d'années derrière eux pour qu'à leurs yeux je ne sois qu'une crotte, c'est d'ailleurs ainsi qu'ils me voyaient. Puis comme j'étais bosseur, peu à peu j'ai eu droit au respect, je l'avoue, j'étais fier d'être l'un d'eux, sauf pour la bouteille, ils éclusaient dur à cette époque. Peu avant, il y avait encore des gars qui arrivaient en bleus, et repartaient de même, la musette, le vélo, le béret. Tout a changé en 68, chacun peut penser ce qu'il veut de cette époque, mais sans 68, l'ouvrier serait resté deux bras, vite usés comme ceux qui ont précédé. Terminées les semaines de quarante-cinq heures minimum. Les jeunes n'étaient plus du tout d'accord pour travailler comme des bœufs pour pas grand-chose.

Les salaires et les conditions de travail se sont améliorés. L'ouvrier est devenu une personne (il a même eu le droit de s'asseoir) il n'empêche que le changement a été évident, ceux qui pensent différemment n'ont pas eu la joie de travailler en usine à cette époque ou bien avant. Hélas, tous ces avantages arrachés aux patrons disparaissent peu à peu, sans beaucoup de réactions de ceux qui sont concernés, les syndicats merdiques qui sont les nôtres en ont leur part de responsabilité, les esclaves, l'autre partie. Moi, ouvrier ce n'était pas un déshonneur, j'y gagnais ma vie, mais il paraît que je voyais petit, et que dans la vie d'aujourd'hui, il faut viser toujours plus haut. Ma femme était de ceux-là, j'ai cédé, et retourné à l'école, moi qui n'ai jamais aimé ça, mais madame (ma muse à cette époque) avais de grands projets pour nous, j'ai décroché plusieurs diplômes et en changeant de branche (comme les singes) je suis assez vite devenu « quelqu'un » ma femme est devenue très fière de... se montrer, etc., etc. désolé, mais après quelques verres, dans ma cervelle de semi-débile le film de ma vie parfois resurgit, un film où je regrette d'être l'acteur principal.

J'ai passé la soirée au rade, mais sans conviction, j'ai chipoté cinq ou six verres, pas la tête à ça, il y a quelque chose dans mon crâne qui bloque la descente.

_ Dis, bourge, tu vas nous pondre une pendule ou quoi ? T'as envie de retourner au chagrin toi comme t'es là. Tu ressembles à une vieille fille devant son verre de Porto, tu suçotes, si ça te démange autant, va s'y merde !

_ J'en ai refusé des dizaines des boulots de merde, et là, j'hésite, c'est con... toi tu ferais quoi si on te trouvait un travail ?

_ Je suis honnête, j'le rendrai à celui qui l'a perdu !

_ OK ! J'ai rien dit ! J'ai le droit d'hésiter merde !

_ Ton envie de repartir est sans doute plus forte que tu ne le penses toi-même, ou t'as envie de léguer tes futures économies à ta femme, pauvre minou va !

_ Dis-moi gros, pourquoi toi qui n'est guère bavard, tu ne l'ouvres que pour m'emmerder, d'accord ce n'est pas évident avec les autres, de plus tu n'as pas tort à cent pour cent, donc tu fais chier quoi.

_ Bien entendu que j'ai raison, tu le sais, retournes avec maman, vas rejoindre les autres malandrins, tu cries merde à la société et tu t'interroges lorsque l'on te propose de la rejoindre, décide-toi.

_ Quel con tu fais !

Je me sens tout chose en ce matin de douceur, ayant peu bu la veille, je me sens presque bien, je file un mauvais coton. Je prends tout de même ma dose médicamenteuse pour mes tremblements, ensuite un café avec un morceau de pain rassit, je fais des folies. Ensuite après la douche je me rase de frais comme pour aller à la messe, je sors mes plus beaux atours, un jean potable, un sweat-shirt, puis j'endosse mon cuir. J'ai la tronche qui mériterait bien un coup de fer à repasser, mais bon, je n'ai plus que celle-ci à offrir, heureusement que j'étais beau gosse, j'ai des restes. Facile de deviner ce que je vais faire, ça s'est décidé tout seul au levé, je me suis dit que d'aller aux renseignements ne m'engageait en rien, je verrais sur place. Que s'est-il passé dans ma tête ? Me demandez pas, cela s'est fait pendant que je dormais...

Me voici arrivé dans la zone industrielle, pas très gaie tout ça. Mais ce qui me plairait par contre ce serait de trouver ce fameux entrepôt. Tu parles, il y en a dix, vingt ! Je n'ai même pas l'adresse, si au moins j'avais le nom, penses-tu ! Le gros tas ne se souvient plus. Bref, voyons, si je cherchais un nom ayant un rapport avec les livres ?

Dans ma vie d'avant lorsque je lisais, j'aimais aller traîner chez les bouquinistes, mon préféré, s'appelait « Le livre des pages » très bon bouquiniste. J'ai aussi le souvenir d'un « Paul et les Polards », fouiner dans les bouquins, voilà des moments magiques. Ce Paul justement, avec ses phrases bien à lui pour ses clients « change de page avant qu'elle ne tourne », chaque nouveau y avait droit ! Ou

« les livres n'ont pas été écrits pour qu'on les regarde, mais pour qu'on les lise » ça, c'était en direction des traînards. En parlant des livres qu'il n'a pas aimés, il disait « j'aurais dû en rester à la page de garde, là au moins je ne risquais rien » d'autre encore et des meilleures, mais ma mémoire est en baisse ! Ah oui ! « Ne te fie pas aux noms connus, c'est rarement eux qui écrivent, eux ils vendent » ainsi que « Pour être édité, ce n'est pas du talent qu'il te faut, mais un nom, ou alors écrire sur quelqu'un de connu, sinon beaucoup, beaucoup de chance, ils lisent ton manuscrit en diagonale et bien sûr tombent sur le mauvais côté ». Il aimait les écrivains, les vrais tout comme pour les éditeurs. « Qu'est-ce qu'un bon livre ? Un livre qui plaît ? Ou bien, un livre qui ME plaît ? » Il savait de quoi il parlait...

Devant moi, un hangar un peu plus coloré que les autres, bingo ! « Le Livre libre » voilà une enseigne comme je les aime c'est un bon début. Nous y voilà donc, une tache de couleur dans la grisaille. Entre, n'entre pas ? J'entre, je vais aller jusqu'au bout, sinon je vais encore pleurnicher par la suite, ce sera à moi de décider, tu es encore libre de choisir, tu minaudes, aller, entre !

Une porte sur le côté, j'ouvre, c'est vaste, bien éclairé, des étagères rien que des étagères où sont rangés bien alignés des livres, beaucoup de livres sous blister. Jamais vu autant de livres en un seul endroit, des petits des grands, si c'est ici le boulot, ça me paraît tranquille, ce qui est un bon point pour moi.

Arrive un type, grand comparé à un petit (bof) à peine la quarantaine, le cheveu frisottant une bonne bouille franche, les yeux pétillants, tout sourire, un peu enveloppé, il a deviné pourquoi je suis là, il me tend la main et m'en sert une, une vraie.

_ Vincent Trent ! Pas pour autant sur mon trente-et-un ! Désolé, je ne peux m'en empêcher !

Bonne tête, parais sympa à première vue.

_ Salut ! Moi, c'est Yann, je suis le candidat.

_ Salut, Yann !

_ Vous êtes sûr que vous n'avez personne d'autre ?

_ Personne, et vous vous ne paraissez pas vraiment enthousiaste, je vous montre ou pas ?

_ Allons pour la visite, mais seulement ça pour l'instant.

_ C'est vous qui déciderez de la suite Yann.

_ C'est bien ainsi que je le vois.

Cool le garçon, mais attendons. Nous visitons, il vend aussi des CD, il m'explique le boulot, j'ai un ordi, et je dois gérer le stock : entrées, sortie, réapprovisionnement, pas compliqué. Seulement je sens que je fais une erreur, ce boulot ne m'apportera rien, l'ennui déjà me gagne. Lui continue, le genre de type qui aime ce qu'il fait, mais qui ne joue pas au patron, continuons.

_ Si vous me faites ça comme cela doit être fait, personne ne viendra mettre le nez dans votre travail, je dois pouvoir compter sur vous c'est tout, le reste c'est votre problème, c'est vous qui gérez, d'accord ?

Je le regarde, je souris. Ça, oui monsieur, moi comprendre. Je sais que je suis venu avec un a priori pas très favorable, mais après tout, un petit boulot peinarde, je peux faire un essai, qui sait, je vais peut-être refaire carrière, là, je rigole. Ce qui fait que j'accepte de faire un bout de route avec lui, sa bonne tête et ses manières cool, néanmoins je le préviens que je ne sais pas combien de temps je resterais, je lui mets le marché en main, à lui de dire si cela lui convient. C'est oui. Voilà qui est réglé ; quant à savoir d'où me vient cette étrange décision, mystère, probablement l'ennui, qu'importe, chercher plus loin ne servirait à rien.

_ Merci Yann, alors un mois d'essai, ensuite nous trouverons la formule la plus adaptée à notre marché ; demain matin, huit heures, ça vous va ?

_ OK !

Donc j'ai dit OK, comme si cela paraissait évident, tout ça sans avoir abusé de la bouteille, je dois avoir le cerveau qui laisse passer la lumière tout d'un coup. Ou bien, n'est-ce qu'un défi envers moi-même ? Un défi qui malgré tout ne m'empêche pas de pousser la porte du rade.

_ Salut, les tocards !

_ Salut connard !

_ Enfin un peu d'amour dans ce monde cruel.

_ J'en ai encore si tu veux.

_ Gardes-en pour une autre fois, sinon je risque de tomber amoureux.

_ Alors, ne reste pas derrière moi.

_ Trêve de balivernes camarade, tu as à tes côtés un nouveau travailleur, je reprends du service, du boulot quoi ! Vous savez, se lever le matin, travailler toute la journée et rentrer le soir. Je ne parle pas de ça pour vous insulter, mais c'est ça que l'on appelle travailler ; comme quoi vous voyez, ça existe vraiment !

Un grand silence suit, celui du mépris bien sûr...

_ J'ai toujours su que t'étais un bourge tu vois j'avais raison.

_ Possible que tu aies eu raison, même si le doute subsiste sur le mot bourge, car je ne sais même pas combien je vais gagner, j'ai oublié de lui demander.

_ Tout compte fait tu as raison, tu n'es peut-être pas aussi bourge que je le pensais, mais con, ça, tu le prouves une fois de plus.

_ T'as pas tort, car je ne sais pas pourquoi je fais cela...

_ Remarque-moi, ce que j'ai du mal à comprendre, c'est ce que tu fous ici, t'es pas comme nous, réfléchis à cela.

_ Toi aussi tu te répètes gros, pas comme vous ? Regarde-moi, je suis où en ce moment, au même endroit qu'hier et que demain, non ? Ce boulot ne signifie pas que j'entame une nouvelle vie, pas pour le fric non plus, je m'emmerde un peu ici, ça va m'occuper, pourquoi chercher plus loin ou plus profond ?

_ Arrête ! Pas pour le fric d'accord, mais t'as la normalité qui coule toujours dans tes veines. Même avec le pinard, t'as pas tout dissous, t'as des restes c'est tout.

_ Et dix sous c'est pas cher !

_ Quoi ?

_ Rien, je disais que j'offre la tournée, même si vous, vous avez tout dissous depuis longtemps.

_ Quoi ?

_ Laisse, à la bourgeoisie messieurs !

_ Noyons-les !

_ J'en boirais bien un autre moi.

_ Et t'attends quoi ? L'autorisation ?

_ Gros, tu sais pourquoi tu bois, toi.

_ Et toi, tu sais pourquoi t'as soif.

_ M'embrouille pas hein, tu ferais quoi à ma place ?

_ Je retournerais à la mienne !

_ Pas drôle !

En tous cas je préfère partir avant de me noyer, demain j'ai promis d'être présent à huit heures ! Sans gueule de bois si possible. Allez dodo ! Et qui dort dîne, ai pas faim de toute façon.

Lorsque j'entends la sonnerie du réveil, j'ai l'impression que c'est dans ma tête comme trop souvent, ou un autre de mes

cauchemars. Mais non, c'est bien le réveil. J'ai perdu l'habitude, surtout que lorsque je travaillais je ne le mettais que très rarement, j'étais capable de programmer dans ma tête l'heure à laquelle je devais me lever. La question du matin, celle qui va me hanter désormais : pourquoi fais je cela ? J'ai déjà travaillé trente-deux ans, et aujourd'hui après avoir été au plus haut niveau, je me lève pour un travail minable. Tu t'ennuies donc tant que cela, bonhomme ? Il faut bien avouer que passer toutes tes journées à glander au zinc, ce n'est pas très motivant, en même temps je ne vois pas pourquoi je me motiverais, je ne vois vraiment pas. Quel embrouillamini dans cette putain de crâne.

L'époque où j'ai le plus bossé, c'est lorsque j'ai décidé de changer de métier pour gagner plus et ne plus être ouvrier, quoique ça, c'est plutôt ma femme qui l'a décidée. Donc, je faisais ma journée à l'usine et le soir, «art et métier» j'ai choisi l'informatique et la finance, cela devait m'ouvrir un avenir lucratif (toujours ma femme...), et j'avoue, je n'ai pas bossé pour rien. J'étais crevé, qu'importe, samedi et dimanche il fallait sortir madame, naze j'étais, mais j'ai réussi. Je souris, car il faut bien avouer que ces flashes qui me reviennent ne sont pas pour autant à mon honneur, j'étais manipulé tout simplement, comment tout a changé dans sa petite tête, j'avoue, je n'ai rien vu, peut-être se voyait elle avec une vie ressemblant à celle de ses parents. Petite vie sans ambition, terne, et avec moi, heureux de mon sort, elle s'est vue mal barrée, alors elle m'a bousculée, elle savait que j'étais prêt à tout pour elle, elle a réussi.

Au présent maintenant, allons-y ! Une douche, du café, un petit coup de douze degrés cinq, me voilà redevenu un prolétaire. Le sac, voyons, une ou deux quilles ? Deux, soyons prévoyant.

Je passe chez le boulanger et l'épicier, ils sont déjà ouverts, je vais m'acheter juste de quoi casser une petite croûte.

_ Salut camarade émigré !

_ Salut gaulois !

_ Tu me met un calendos bien fait, un saucisson, mets donc aussi deux ou trois pommes.

_ Tu fais des réserves pour l'année, ou t'as des invités ? Tu es venu y'a pas longtemps, tu t'es marié ?

_ Toi le voleur de pauvre respectes le travailleur !

_ Toi ! Tu vas au boulot ?

_ Pendant que tu fais la sieste, oui !

_ Je vais pouvoir te voler plus que les autres alors.

_ Aller salut Momo, qu'Allah veille sur toi et te pardonne pour le saucisson !

_ Merci incroyant et bon courage !

Je pars dans le matin frisquet, une petite marche, qui n'est pas désagréable, je me sens en forme en arrivant au dépôt.

Me voici sur les lieux de mon délire ; le silence y est total, je m'entends marcher, j'existe ! J'arrive à un petit bureau niché au milieu des étagères, chaises, table, bureau, frigo, tout quoi. J'allume l'ordinateur, je parcours le programme, pas terrible, à revoir au plus vite, mais commençons avec celui-ci pour aujourd'hui.

La journée s'effiloche doucement, je profite de la pause de midi pour m'attaquer au programme, vu ce que je mange, cela me laisse du temps. J'en crée un qui soit un peu plus convivial, plus pratique, donc plus rapide. En même temps, je constate que si j'ai perdu une poignée de neurones il m'en reste tout de même suffisamment pour jongler avec un ordinateur. Je me souviens du début, je me suis étonné moi-même, très vite j'ai senti que c'était « mon truc » et très vite, j'ai fait ce que je voulais avec. J'ai d'ailleurs tout fait avec, surtout gagner de l'argent, j'étais devenu la machine, aujourd'hui je suis peut être alcool, mais encore capable de dominer la machine.

L'heure de la sortie finit par arriver sans aucune anicroche. Je ne ressens ni ennui ni enthousiasme, j'ai fait mon boulot, point. Par contre, j'ai vidé mes biberons (hé oui !), je vais tout de même user un peu de zinc.

_ Salut les piliers !

_ Salut, pue la sueur !

_ Tout de suite les insultes ! Et comment peux-tu sentir ma sueur dans cette odeur de chiottes bouchées ?

_ Sont pas bouchées mes chiottes, c'est juste que certains sont trop bourrés pour chier dans le trou ! Sinon ça va, pas trop dur ?

_ Écoutes patron de chiottes bouchées ! Tu ne me parles pas boulot d'accord ? Sinon je t'y fous la tronche dans tes putains de chiottes !

_ Oh ! T'es pas mort le premier jour, c'est plutôt bon signe, et personne ne t'oblige d'y retourner.

_ Ressers-moi et file ! Là tu commences à prendre beaucoup de risques. Va, Satan !

_ Tu ne sais pas ce que tu veux, toi ! (Ça, c'est le Gros)

_ Et toi ?

_ Moi ? Rien.

_ Moi non plus !

_ T'es sûr ?

_ Pas vraiment...

_ Tu vois !

M'emmerde le Gros, comme si je ne me posais pas suffisamment la question. Tiens ma femme par exemple, depuis que je sais qu'elle m'a cocufié, même si je m'en doutais sans me

l'avouer, eh bien, j'ai encore du mal à l'accepter ; l'ego, je suppose. Il y a surtout que je m'en veux d'avoir été aussi con, tout simplement. J'aurais pu y penser avant vu son nouvel état d'esprit, elle était en pleine gloire, belle et affriolante, comment rester insensible à tous ces hommes jeunes qui lui tournaient autour. Soyons francs, je crois bien que j'ai évité de me poser la question tout simplement, celle-ci et combien d'autres ?

Je m'étonne, je chipote encore mes verres, je suis distrait, tous ces bouts de passé m'interpellent ; mais où étais je donc ? Dans quel monde je vivais, comment avoir été aussi absent de ma vie ? Qu'importe, tu te fatigues les méninges pour pas grand-chose, du passé dépassé tout cela, tu encaisses et tu oublis. Je me décide à rentrer faire dodo, demain je recommence, même si je ne sais toujours pas ce qui m'y pousse. Aurai-je quelques velléités de retour dans cette noble société ? M'étonnerait, cherche autre chose...

J'ai un peu de mal à m'endormir, mais une fois fait, je rêve d'un gros boudin qui me veut à tout prix, je n'en suis pas arrivé là, alors je cours et vite, elle pleure, je m'en tape, je file ! Plus loin, c'est une superbe nana qui me sourit, j'hésite, puis je continue à courir, j'ai peur. Désormais, je me méfie de toutes, belle ou non, femme égal danger, ou alors vite fait, et encore !

Deux semaines ! Étonnant que j'aie pu tenir aussi longtemps ; mais tout compte fait je ne suis pas si mal dans ce bureau. Même si je n'éprouve toujours ni satisfaction ni amertume, ce n'est pas si nul. Je ne peux pas dire que ma vie se trouve bouleversée, je bosse, puis je finis ma soirée au rade. Je bois un peu moins, mais ça va. Disons que je me ramasse moins de bitures de dingue, néanmoins je rentre encore avec du vent dans les voiles. C'est la tête qui décide, elle est la seule à pouvoir dire stop. En fait, dodo, boulot, picole, dodo ! C'est pas chouette la vie ? À se demander si on ne devrait pas se flinguer à la naissance pour ne pas vivre la suite.

_ Salut, Yann !

_ Salut patron !

_ Ta paie ! C'est la fin de mois, je te dois seize jours exactement, je suis content de t'avoir, je t'ai amené ton contrat, un CDI, c'est ce qu'il y a de plus simple tu pars quand tu veux, ton préavis, ce sera la formation de ton remplaçant. Mais surtout ne te presse pas, tu me conviens parfaitement, reste avec nous, surtout que je vais me lancer sur Internet. J'ai tout planifié, un bon créneau, optimiste à souhait. J'aurais sûrement besoin de tes compétences. Je ne sais pas pourquoi tu en es là, tout ce que je vois moi, c'est que j'aimerais assez te prendre dans mon staff, tu sais bosser, alors réfléchi.

_ Merci, mais ne compte pas là-dessus ce que je suis me suffit, et quoi que tu en dises, tu ne sais pas vraiment de quoi je suis capable, ce n'est pas ce programme qui peut prouver grand-chose.

_ Je le sens c'est tout, mais c'est bon, j'ai compris nous en reparlerons plus tard. Je t'ai fait un contrat avec le salaire maxi de la catégorie, mille trois cent cinquante euros nets.

_ Donne ton papier, je signe où ?

_ Tu ne lis pas ?

_ Pourquoi ? Ce qui est écrit là dans ton contrat ne m'empêchera pas de faire ce que je veux. Si j'ai envie de partir, je pars ! Si tu me jettes pareil ! No problem ! Il y a eu hier, il y aura peut-être demain. Quant à la paie, ce n'est pas ça qui va changer ma façon de vivre et mon statut dans cette merde où l'on vit. Je n'ai pas de gros besoins, le fait de travailler ne veut pas dire pour autant que je suis redevenu une fourmi.

_ Tu es un cas, mais je t'apprécie cela me suffit.

Encore un flash-back, cela me rappelle ma première paie, je m'en souviens encore, nous étions payés en liquide à cette époque. La payeuse passait dans l'atelier et nous venions prendre notre enveloppe. Lorsque j'ai vu tous ces billets, je me suis senti un géant, c'est moi qui avais gagné tout ça ! Je m'apercevais bien

vite que ce n'était pas grand-chose une paie d'ouvrier, une misère pour une famille.

Sympa le patron, nous nous entendons bien, seulement l'amitié j'ai donné là aussi, ce, avec autant de réussite que le reste. De plus j'ai déjà du mal à être en accord avec moi-même... cela n'empêche pas que j'aime discuter avec lui, c'est vrai que nous nous apprécions.

Aller ! Stop les sentiments, c'est l'heure de la seconde partie de la journée...

Je pousse la porte du rade, je retrouve cette bonne odeur de pisse, mêlée au laisser-aller de certains, tout cela pour un non initié ne pourrait que paraître surréaliste, et pourtant ! Sincèrement, ouvre les yeux, quel plaisir peut-on ressentir à venir ici, marrant j'ai toujours la bonne question, néanmoins jamais la bonne réponse.

_ Messieurs c'est ma tournée, c'est le patronat qui paie !

_ Va au diable avec ton patronat !

_ Au diable ? Pas sans toi pour m'ouvrir la porte.

_ Toujours aussi con !

_ Une tournée payée avec ma sueur, mon travail, je sais, cela ne vous dit pas grand-chose, mais buvez donc !

_ Patron, sers-nous ce verre, ne serait-ce que pour qu'il arrête de nous emmerder avec ses phrases à la con.

_ J'essaie juste de réveiller vos esprits avachis.

_ Je bois ou je l'assomme ?

_ Bois ! Grosse brute avinée.

_ Aviné ! Moi ? Toi t'es raviné de la tête ; vendu au patronat !

_ Vendu ? Mon cul ! Acheté carrément, la différence est subtile vas-tu me dire, mais elle est ! Ce dont je suis sûr, c'est que je bosse pour que vous continuiez à boire et moi aussi.

_ Vous marrez pas de ses conneries vous tous ! Sinon il ne va pas arrêter, il adore qu'on l'écoute, il aime tel un paon qui fanfaronne montrer l'étendue de son érudition.

Je regarde à qui il parle pour une fois, et je les vois, ils sont quatre, quel putain d'endroit tout de même, je suis prêt à parier qu'il n'existe pas un autre endroit comme celui-ci, impossible, ailleurs il serait interdit. Ce que je vois ce ne sont pas vraiment des êtres humains, c'est recroquevillé, ça pue presque autant que les chiottes, ils viennent d'ailleurs, pas possible, néandertaliens, voilà ce qu'ils sont, d'un autre âge, tu les fous dans une tombe tel qu'ils sont là, tu ne brises pas la chaîne de la vie, non, tu gagnes du temps sans plus.

_ Tu as raison gros, je fanfaronne, ça masque l'intérieur.

_ Tu devrais y aller mollo mec tout de même, un jour il y en a un qui va pas saisir que tu plaisantes, et tu vas t'en prendre une.

_ Patron, tu es un sage, si si, un sage, mais aussi très con ! Tiens, sers-moi le dernier, ce sera peut-être celui de la sagesse justement.

Ça faisait un moment que je n'avais pas eu de réveil douloureux, pas terrible, mais tout de même suffisant pour me demander « j'y vais ou j'y vais pas ? That is the question » interrogation vraiment d'actualité ce matin. Néanmoins, je me lève ; par contre bonjour les paluches qui jouent les marionnettes, vite mon calmant !

Les verres du matin, à part pour la tremblote, sont là aussi pour empêcher la lucidité de venir s'immiscer dans la pensée, car la pensée est fragile le matin, il suffit d'un doute parfois pour vous conduire à l'abstinence...

Ne pas se poser de question, permets de ne pas avoir besoin d'y répondre. Du genre : pourquoi je bois ? Que fais-je sur terre ? Et un paquet d'autres avec des réponses tout aussi connes.

_ Pourquoi t'es sur terre toto ?

_ Pour aller dans la lune, m'sieur !

CHAPITRE II

Debout camarade prolétaire, c'est l'heure d'aller gagner ta croûte ! Enfin lorsque je dis la croûte, au vu de ce que je mange, autant rester couché. Pour le litron d'accord. Je suis persuadé que cela doit paraître débile à ceux qui ne savent pas ce que c'est, pourtant cela est assez simple, on boit pour trouver le paradis et l'on vit en enfer, ne mettez pas le nez dans un verre, vous ne pouvez-vous pas vous imaginer où cela peut vous entraîner, c'est un conseil donné par un baisé, adieu plaisir ! Ça fait sept mois que chaque matin je me hisse de mon lit pour aller bosser, jamais lorsque j'ai mis les pieds dans cet entrepôt pour la première fois je ne me suis imaginé y être encore sept mois plus tard. Le temps passe, peu de choses changent, j'ai fait la connaissance de la femme du patron, Édith, femme charmante, très jolie et sympa, ils vont bien ensemble, ils ont en eux la belle intelligence, celle qui est connectée, cœur et cerveau. Sinon, le moins génial ce sont les

litres que je continue de vider, « tout n'est pas rose chez les Flamands roses. »

Ma femme me poursuit toujours en m'envoyant un monceau de paperasse auquel je ne réponds qu'avec parcimonie ; elle insiste pour que j'accepte le divorce, mais vu que je ne fais aucun effort pour que cela avance, elle en est arrivée aux menaces. Son ami va finir par se fâcher qu'elle m'a dit la dame, qu'il se fâche, il n'aura pas un ingrat face à lui, le fait d'avoir été cocu me rend encore plus têtu. Je sais, qu'importe, tout cela aujourd'hui, mais j'ai le droit d'être con après tout.

Bref ! Je vais au boulot, machinalement comme si c'était devenu naturel, je ne me pose même plus de questions, c'est dire ! Ce matin dans l'escalier je suis tombé sur mon voisin, le chanteur de bel canto, ce qui est très rare, c'est un homme débordé.

_ Hé, m'sieur Yann, ça va ? Pas trop dur le boulot, z'êtes un courageux vous hein !

_ Et toi, pas trop fatigué de frapper ta femme ?

_ Frappez, n'exagérons pas, je la tiens dans le droit chemin sans plus...

_ Enfoiré !

Marrant ce genre de type, sûr de son bon droit, putain de bourrin oui, mais la dame refuse que l'on fasse quoi que ce soit contre « son homme » grandiose ! C'est aussi con qu'un feuilleton télé !

Depuis que je me suis fait un programme sur mesure, tout va plus vite. Ce qui me laisse du temps pour aider Vincent à mettre en place son site Internet. Attention ! Je ne cherche pas à m'immiscer dans son projet, je fais juste quelques propositions. Pour l'instant ils en ont retenu quelques-unes, c'est plutôt agréable. Ainsi je passe mes journées sans m'ennuyer, ce que je fais en plus n'est pour moi qu'une manière de passer le temps, rien d'autre. Je n'en tire pas plus de plaisir qu'avant, néanmoins, le temps que je passe à bosser, m'empêche de penser, ce qui dans mon cas est une bonne

chose. Je bois moins, bien que cela ne soit pas le but. Car, soyons honnêtes, même moins cela reste beaucoup.

Avec le boss, enfin Vincent, l'entente est vraiment bonne, tout à l'heure, il m'a proposé de venir manger chez lui au prétexte que sa femme désirait que nous fassions mieux connaissance. Je dois avouer que je ne suis pas chaud, pas même tiède, j'ai essayé de lui faire comprendre que je n'étais pas un invité de classe, peu bavard en plus, seulement il a tellement insisté que j'ai dit oui ; irai je ? D'ordinaire, je me contente de mes collègues de bistrot. Eux parlent peu, ou pas. C'est très bien ainsi d'ailleurs, qui plus est ils ne posent pas de questions non plus.

La journée terminée, je vais passer un moment à ma place attitrée. En fait je me suis mis à cet endroit le premier jour, depuis je n'ai jamais changé. Rites et coutumes de comptoir. Là-dessus, une constatation, regardez les gens autour de vous, mettez-les autour d'une table vous avec. Le premier repas ils vont prendre une place, n'importe laquelle, seulement au prochain repas presque tous retourneront à cette même place. Pareil avec une place de parking, voir au cinéma, au café, etc. essayer ce soir en vous mettant à table de changer de place...

Ronron, les petits moutons ont peur de l'inconnu.

En sortant je revois le chat qui a failli me foutre à terre, il me regarde droit dans les yeux, je fais de même, me jauge-t-il, me juge-t-il ? Je l'ignore, il se détourne et continue sa route, je fais de même...

J'ai un peu traîné ce matin, il va falloir que je me remue, je fais rapide. Lorsque je sors, pressé et énervé, je fais le pas de trop, je me prends les pieds dans un paquet posé sur mon paillason, et me retrouve sur les fesses, sans oublier de me cogner la tête sur le mur d'en face.

_ C'est quoi cette connerie ? Font chier à mettre leur merde partout !

Seulement à mon grand étonnement, le paquet se met à bouger et à parler.

_ Excusez-moi, je suis vraiment désolé.

Une tête sort du paquet, à ce que je peux constater, ce doit être un être vivant, pas vraiment de première fraîcheur, mais vivant.

_ Qu'est-ce tu fous là toi ?

Apparemment une nana, quoi qu'avec la crasse pas facile d'en être certain, surtout emmitouflée comme elle est dans ses guenilles... je m'approche, voyons ?

Elle fait un tel bond que je me retrouve sur le cul face à elle.

_ Vous faites quoi là ?

_ Moi ?

_ Vous voyez quelqu'un d'autre machin ?

_ Commençons par le commencement, vous êtes sur mon paillason et je n'ai pas ma carte d'identité sur moi, désolé monsieur l'agent.

_ Désolée patron, c'est moi la fautive, il ne faut pas m'en vouloir, je me méfie c'est tout.

_ Vous auriez pu me tuer !

_ Dé...

_ OK j'ai compris !

_ Il faut m'excuser, hier au soir il ne faisait pas chaud dehors, alors, vu le quartier, je me suis planquée ici, votre paillason étant plus propre que celui du voisin, voilà.

Pourquoi est-ce à moi que cela arrive ? Ne soit pas parano Yann, ce n'est qu'une coïncidence sans incidences. J'allais lui demander d'où elle vient, etc. heureusement, je me suis mordu la langue, ça

ne me regarde pas. Et je ne pense pas que le moment soit bien choisi, elle préférerait sûrement un bon café chaud, ce que je comprends. Je lui propose le café, tout en la prévenant qu'elle va devoir le faire elle-même, n'ayant pas le temps de m'occuper d'elle, je lui laisse l'appartement qu'elle se débrouille, je lui montre la douche, la cuisine et le lit. Et lui dit de laisser la clé sous le paillason si elle décide de partir.

_ Vous me laissez votre appart, comme ça ?

_ Vous savez pour voler, il faudrait déjà trouver quelque chose, de toute manière, rien ne me manquera...

Vous pouvez aussi faire un somme sur mon lit, mais après la douche ! Allez bye !

_ Merci ! Merci beaucoup ! Vous n'êtes pas banal vous.

Pas le pot moi, avec les nanas, mais franchement, elles sont chiantes non ?

J'arrive un peu en retard, qu'importe, personne n'est présent pour me faire de remontrances, juste que je n'aime pas ça, j'ai gardé en moi un truc appelé « conscience professionnelle », un peu désuet certes, mais c'est plus fort que moi. Je dois dater du temps des dinosaures. Qu'importe, je vais rattraper ça. Sept mois, étonnant pour sûr, t'inquiètes, dans deux tu pourras accoucher.

Voilà encore une journée de tirée, dehors le temps est aussi triste qu'un jour sans zinc. La nuit est déjà en vue, ce qui n'arrange pas mon moral, surtout que lui change plus vite que les saisons, pour moi depuis un bon moment il dépend beaucoup de la dose d'alcool absorbée. Ce n'est plus moi qui décide de quoi que ce soit, mais la bouteille. Sur le trajet appartement, boulot, je rencontre chaque jour les mêmes personnes, nous nous saluons de la tête, comme quoi j'en connais du monde. Chacun de nous rencontre un nombre important de personnes chaque jour, souvent les mêmes, il arrive que certains se saluent, d'autres sont devenus des compagnons de voyage avec qui l'on discute. Et d'autres

pendant des années vont se croiser, faire le même trajet à la même heure chaque jour, et pendant toutes ces années s'ignorer, l'être humain, c'est quelque chose...

Je pourrais aussi parler des arbres qui longent ma route, de l'herbe folle, des fleurs sauvages et du vent caressant mon visage, de ce temps qui hésite entre soleil et nuages, passionnant ! Sur ces fortes pensées, je pousse la porte du rade sans même l'avoir consciemment décidé.

_ Comment va le travailleur ? Sale gueule, t'es viré ?

_ Tiens ! C'est toi qui passes à l'offensive aujourd'hui ?

_ Bah ! T'as pas sorti ta connerie habituelle en entrant.

_ Peut-être qu'il y a trop longtemps que j'entre ; en fait j'étais dans de profondes pensées, trop pour vous y rencontrer, enfants de Satan, le sperme qui vous a fait, devait traîner au fond d'un verre, et votre mère avait très soif.

_ T'es pas bien toi ! Tu sais ce qu'elle te dit ma mère ?

_ Pourquoi tu sais qui elle est maintenant ?

_ Mais... oh ! Et puis merde, tu fais chier !

_ C'est toi qui as réclamé des conneries, alors, te plain pas !

_ Bois connard !

_ Je ne fais que ça.

_ Bravo ! Continue et oublie-moi.

_ C'est fait !

Yann, tu crois qu'elle est toujours là, la fille du paillason ? Je l'avais zappée celle-là, quelle importance je verrai bien. Seulement après quelques verres, je ne peux résister à la curiosité, ce n'est pas tous les jours que j'ai de la visite. En plus l'idée de voir à qui j'ai affaire me titille, simple curiosité, que vais-je découvrir une fois

qu'elle sera déçassée ? Il faut me comprendre, je n'ai pas grand-chose pour me distraire dans ce quartier.

Tiens ! Pas de clé sous le paillason, voyons voir...

Elle est assise sur le lit et bouquine. Vêtue en tout et pour tout d'une de mes chemises. Merde, je rêve, impossible que ce soit la même ! Elle est comment dire... belle ? Jolie ? Superbe ira très bien. Elle sursaute en me voyant, normal moi je n'ai pas changé. Néanmoins, j'ai droit à un grand et beau sourire, j'ai envie de lui demander si c'est bien elle, qui ce matin dormait devant ma porte emmitouflée dans ses chiffons, mais je m'abstiens. Et ce que la chemise légère me permet de deviner est à la hauteur du reste. Que n'ai-je dix ans et cent litres de moins ! Surtout les cent litres...

Étrange la beauté dans un tel décor.

_ Heureux de vous voir ; tout va bien ?

_ Merveilleusement, un grand merci à vous ; je vous attendais pour vous remercier, j'ai repris figure humaine, c'est bon. Et toutes mes excuses pour ce matin, les circonstances ont fait que j'étais sur la défensive, dans ces cas-là je deviens mauvaise.

_ À vous voir ainsi, ce matin paraît loin.

_ Merci !

_ Avez-vous mangé ?

_ Oui ! Je me suis permise...

_ Très bien ! Mais avec ce qu'il y avait dans le frigo, vous n'avez pas dû vous gaver. Je vous avais un peu oubliée.

_ J'en ai profité aussi pour laver mes affaires, c'est pourquoi la chemise...

_ Vous avez bien fait, elle vous va bien mieux qu'à moi.

Voilà qu'elle m'annonce qu'elle veut repartir dès que ses affaires seront prêtes, pour aller où, sur quel autre paillason ? Seulement madame se cabre, elle monte sur son destrier « je pars si je veux, quand je veux, et pour aller où je veux ! » sauf qu'il se fait déjà tard, qu'elle n'a aucune raison d'être agressive et qu'il y a toujours une solution (c'est moi qui dis cela, marrant...). Elle se radoucit cette fois encore, son agressivité étant sa seule arme dans la rue, c'est devenu un réflexe lorsqu'elle veut se défendre, car je suppose qu'une femme seule dans les rues cela ne doit pas être simple, il doit falloir s'accrocher, je peux comprendre son agressivité. Mais la petite dame est réellement têtue, elle veut tout de même partir, ne pas me gêner, en plus je n'ai qu'un lit donc affaire classée. Elle a l'habitude dit-elle, là je me marre ; l'habitude de quoi ? D'avoir peur ? D'avoir froid et faim ? Conneries !

_ Je ne vous propose pas de partager ma couche, mais mon lit, celui-ci étant composé de deux parties, un matelas et un sommier.

_ Pourquoi vous encombrer avec moi ?

_ Nous en reparlerons demain.

Lorsqu'elle se lève pour que nous puissions faire les deux lits, j'ai d'un coup une boule à l'estomac, je sais bien que ce n'est pas là qu'il devrait se passer quelque chose, mais pour moi cette beauté est une souffrance, je suis désormais si loin de ce que je vois.

_ Vous avez l'air fatigué jeune fille, dodo !

_ Vous n'allez pas dormir vous ?

_ Non ! J'ai un tête-à-tête à terminer.

_ À demain et encore merci.

_ C'est cela, à demain.

Le tête-à-tête avec le jus de raisin fermenté n'a pas duré longtemps, de la savoir là, m'a fait comme un blocage, alors je n'ai pas insisté, dodo moi aussi...

Tiens, ça sent le café ! La nuit s'est mieux passée que je l'aurais crue, le matelas suffit en fait, surtout lorsque l'on a déjà, et a plusieurs reprises, dormi sur le carrelage. Comment va ma locataire ? Le sommier doit être moins confortable, mais elle en a vue d'autres, j'ai du mal à imaginer une femme de cet âge et aussi jolie vivre dans la rue, comment peut arriver à se protéger, elle doit avoir un sacré caractère.

Elle où est-elle d'ailleurs ? Vu que je dors à poil, je ne voudrais pas qu'elle saute par la fenêtre. Ma vieille robe de chambre, vestige d'un passé, passé, quoiqu'un peu courte va faire l'affaire.

Juste au moment où je boucle ma ceinture, elle sort de la douche avec une serviette autour d'elle, les cheveux ébouriffés, elle est nature, c'est agréable. Elle en paraît à peine trente-cinq ans, tout ce qui se laisse deviner, me confirme le diagnostic d'hier au soir, jolie créature. Cheveux courts châtain foncé, de jolis yeux marron clair, un nez adorable et une bouche juste sensuelle. Pour terminer, des pommettes de gamine. Bien longtemps que je n'avais pas ressenti tout cela en voyant une femme, mais bon, ce n'est plus de ton âge Yann, trop jeune, trop jolie, à toi désormais il te reste à la rigueur la pêche au thon...

_ Vous avez un problème ? (Si tu savais ma belle !)

_ Non ! Non ! Bonne la douche ? (Bravo, c'est original)

_ C'est bon de retrouver un peu de bien-être en se levant, on oublie vite, tout s'oublie vite... Dans la mouise plus rien n'existe vraiment, demain fait peur quant à après-demain ça ne veut plus dire grand-chose ; vous avez l'air troublé, c'est moi qui vous fais cet effet ?

_ Oui ; enfin non ! C'est que j'ai l'habitude d'être seul.

Je file sous la douche, besoin de reprendre mes esprits, troublé le monsieur, longtemps qu'une femme dans cette tenue ne s'est approchée de moi, de quoi réviser mon jugement, non, l'effet de surprise va se dissiper. Juste le mâle qui sommeillait qui se réveille ? Je plaisante, surtout que la glace me dit de me calmer, faut voir la gueule du mâle ! Après l'eau de lavage, je vais m'envoyer en douce un grand coup de raide avant de me laver les dents et de la rejoindre.

Elle m'accueille toujours souriante. C'est elle qui a préparé le café.

_ Merci pour le café.

_ Plaisir !

Je la regarde, elle me fait face toute en lumière, je me revois bien des années en arrière, avec en face de moi ma femme tout sourire, c'était si bon, l'on se sentait si bien tous les deux ainsi. Sûr de notre amour, de notre force, à chaque fois que je l'avais ainsi face à moi confiante, amoureuse, que la vie était douce et simple. La suite est moins belle, mais comment oublier tout cela. Partant de là, pourquoi ne pas se dire que tout est encore possible, une rencontre heureuse, qui sait ? Peut-être ? Possible que ? Voilà que je me laisse aller à rêver, trop tard pour tout ça, je suis devenu bien trop méfiant, agressif même, et il y a l'alcool, qui lui ne risque pas de me lâcher aussi facilement, et avec ça, qui voudrait s'encombrer de moi ?

_ Vous êtes partis ?

_ Pardonnez, je rendais visite au passé, c'est exactement ce qu'il me faut éviter pourtant, lorsque le présent n'est pas à la hauteur.

_ Je comprends cela, si je prends ce qui m'est arrivé, j'ai un passé pas très éloigné où j'avais une vie agréable. Puis un présent que vous avez pu voir de près, tout va si vite, mon histoire est presque banale aujourd'hui. Cela fait deux mois que je suis sur les routes. Pourquoi j'avance, parce que j'espère qu'un jour je

retrouverai quelque part une nouvelle vie. Avancer, c'est espérer, même si le système est le même partout, pas question de baisser les bras. Cette vie de SDF est un vrai cauchemar en fait. Être une femme n'arrange rien, je passe mes nuits avec d'autres femmes à chaque fois que cela est possible, sinon je me planque pour dormir. Quoique même entre femmes ce n'est pas toujours facile, croyez-moi, j'ai eu bien des surprises à ce sujet, car même là, il y a les vols, les bagarres, un autre monde en somme. Si je n'étais pas tombé dès les premiers jours sur deux femmes qui m'ont pris sous leurs ailes, je me serai fait violer, voler, voire tuer lorsque je dormais. Il y a pire que les femmes, il faut voir les hommes entre eux, c'est une guerre perpétuelle, surtout lorsqu'ils ont trop bu, chez eux pour être tranquille mieux vaut ne pas dormir la nuit. Le plus dur est cette peur permanente.

Aller, je vous lâche mon histoire. Comment je me suis retrouvé à la rue ? Au départ bon boulot, bonne paie, une vie agréable, et boum ! La dure réalité de la mondialisation. Chez ces gens-là monsieur, pas de pitié, non, on compte. Et les comptes sont vite fait, l'Europe de l'Est est grande ouverte, pas besoin de la Chine forcément. Un vendredi comme un autre vous quittez votre bureau insouciant, vous dites à tout le monde « bon week-end ! À lundi ! » Tous vous répondent « toi aussi ! » et voilà !

Le week-end passé, vous repartez pour le boulot. Et là : oh ! Surprise ! Le vide, il ne reste rien, pas même un crayon. Plus de plaques sur les portes, un grand courant d'air, juste un groupe de crétins et de crétines, la bouche grande ouverte, prête à crier aux voleurs. Jusqu'à ce que le cerveau accepte l'incroyable. Tout a été déménagé pendant le week-end, révolte ! Mais contre qui ? Plus de société plus de patrons, évidemment, donc pas de licenciement, pas d'indemnité, pas de chômage puisque pas de licenciement, plus personne pour signer les papiers. Alors, imaginez l'administration sans papiers, impossible ! Résultat, vous n'avez droit à rien, désolé. Voyez RSA désormais, et encore... Mais nous, comment fait-on, la loi elle dit quoi la loi ? Quelle loi ? Il n'y a pas de loi pour ces cas-là. Et les patrons, vous faites quoi contre eux ?

Rien, ils ont disparu. Ils sont dans un autre pays pour monter une autre société, c'est courant, ils vous emmerdent, finis pour vous. Rien pour les petits naïfs, rien qu'une mauvaise farce. La suite ? Essayez donc de retrouver du travail à quarante ans, aujourd'hui ce n'est pas évident. Puis, l'argent diminue et un jour, plus rien sauf la rue ; la boucle est bouclée.

Quarante ans, hé, bé merde !

_ Vous viviez seule ?

_ Oui ! Divorcé deux fois, je sais ça fait beaucoup, mon premier mari était aussi jeune que moi, et très beau. Un jour paf ! Enceinte. La tronche du bellâtre, déjà que marié ça nuisait à sa réputation, alors un gosse... Comme j'étais jeune, conne, et follement amoureuse, j'ai avorté. Seulement là, mes yeux se sont ouverts, je me suis aperçue que j'avais un con en face de moi, un con que j'avais eu le tort d'écouter. Le divorce a suivi, j'aurai mieux fait de le quitter avant, et garder le gosse, mais bon, ça s'appelle acquérir de l'expérience, énorme connerie oui ! Deuxième, malgré la première fois, nunuche a recommencé, un type beau autant qu'il était fainéant, il était vraiment beau alors imaginez. Mauvaise pioche ; j'ai été cocue comme pas possible, et aveugle, jusqu'au jour où mes yeux ont vu, là il a dégagé. Ensuite, je suis resté seul, des copains, mais aussi un ventre vide à tout jamais. Lorsque je me suis retrouvée sans boulot je me suis battu, seulement tout a commencé à aller de travers, je n'arrivais plus à rien, alors, la rue et l'arrivée sur votre paillason.

Je lui raconte ma propre histoire en faisant court et par politesse.

_ Vous ne travaillez pas ?

_ Le dimanche ? Jamais ! Personnellement cela ne me gênerait pas, mais la messe alors, c'est qu'ils y tiennent à leur pardon ces bons paroissiens.

_ Nous sommes dimanche ?

_ Oui ! Si vous aviez rendez-vous, dépêchez !

_ Non, juste étonnée du temps qui passe. En plus, pas marrant de savoir que son avenir est dehors, c'est dingue d'en arriver là si vite. Ceux qui nous gouvernent devraient faire un stage de SDF, une petite semaine, ils auraient sûrement une idée un peu moins simpliste du problème. D'accord dire cela est simpliste aussi, mais merde, ils s'imaginent quoi ? Que tous ceux qui sont dans la rue sont fainéants ? Mais bonsoir ! Qui fait ce qu'il faut pour leur donner une chance ? Des assocés, oui, le gouvernement, rien ! Comment font-ils, pour voir ça et trouver que tout va bien, une fois dans la rue, plus personne ne fait de politique, plus personne ne peut croire en leur baratin !

_ Nous sommes d'accord sur leur incompétence, mais ce sont eux qui tiennent les rênes, tout mauvais qu'ils puissent être. Je vais vous dire ce que cela me fait, ça me donne soif ! Ça vous intéresse ?

Je sors une bouteille, elle me regarde avec méfiance.

_ Pas du tout, vous buvez ?

_ Je siphonne ! Cela dérange ?

_ Z'êtes chez vous ! C'est dommage, vous êtes plutôt bel homme, des soiffards j'en ai vu assez dehors.

Je la regarde, je comprends vite qu'à la façon dont elle a dit cela, que je ne vais pas voir ma cote de sympathie monter, dommage. Je ne vais pas non plus changer d'un coup de baguette magique pour lui faire plaisir, je suis ce que je suis, à elle de savoir si elle peut me faire confiance ou pas.

_ Je vous trouve sympa, ne me le faites pas regretter.

_ Pourquoi faites-vous tout cela pour moi ?

_ Franchement ?

_ Bien sûr !

_ J'espère pouvoir vous violer, cela m'est venu dès que je vous ai vue.

_ Vous avez la dent dure, oubliez ce que j'ai dit, j'ai confiance en vous.

_ Pourquoi je fais tout ça pour vous ? C'est vrai ça ! C'est forcément anormal, ça cache quelque chose... Eh bien non, ça ne cache rien, ce que j'ai fait, je l'aurais fait pour toute personne retrouvée sur mon paillason, je suis ainsi, et je vous le fais sans l'auréole.

_ Vous êtes rare.

_ Si vous le dites. Écoutez, je vous laisse, je vais faire un tour à mon QG. Vous pouvez rester si vous le désirez, vous ne me dérangez pas, posez-vous si vous avez besoin d'un peu de temps pour réfléchir, par contre si vous partez, la clé, etc.

_ Merci !

Dehors le temps est quelconque, pisseux, c'est exactement cela, pisseux, tout est toujours ainsi ici alors à quoi bon en parler. Le rade et sa façade tout aussi pisseuse me tend les bras.

_ Tiens salut le chat ! C'est toi qui interfères dans mon histoire ? Qu'aimerais-tu que je fasse ?

Il me regarde, se frotte au bas de mon pantalon, miaule et continue sa ronde.

Encore un qui ne dit pas ce qu'il pense.

_ Mécréants, le seigneur vous attend en sa maison, et vous, vous préférez traînez en enfer ! Soyez maudits pour des siècles et des siècles ! Quant à toi tavernier du diable, sers-moi un verre et vite, c'est le sang du seigneur !

Un prêcheur de mes deux, attends-toi...

_ Merci pour le sermon frère alcool.

Il sursaute, me regarde.

_ J'essaie d'élever vos esprits, de sauver vos âmes, mais avez-vous une âme ?

_ Et toi, es-tu là pour boire le calice jusqu'à la lie, serais-tu prêt à souffrir pour nous ?

_ Qui es-tu maudit qui ose te gausser de dieu et de ses lois ?

Je me tourne vers le Gros.

_ Je parle à qui là ?

_ Aucune idée, il est arrivé avec son bâton de pèlerin, depuis il s'abreuve aux vignes du seigneur, et sermonne dans le vide ici, apparemment cela ne l'arrête pas.

_ Que viens-tu faire pèlerin dans cet estaminet d'incroyants ?

_ Je me suis égaré de quelques compagnons, mais pas de dieu, je t'ai entendu blasphémer, homme de peu de foi.

_ D'aucune foi pèlerin, aucune ! Je ne supporte aucune croyance et assume chacun de mes actes et chacune de mes paroles.

_ Pourquoi ne pas finir ta phrase « Je suis un homme libre moi ! »

_ Aucun homme sur cette planète n'est un homme libre pèlerin.

_ Dieu est liberté !

_ Qui est ce prétentieux ?

_ Ah ! Qu'il est facile de nier.

_ Ah ! Qu'il est rassurant de croire...

_ Comme nos chemins sont différents, maudit !

_ Pourtant nous nous rencontrons et buvons le même breuvage.

_ Le sang de dieu !

_ Le sang des hommes, nierais-tu le travail de l'homme ?

_ Qu'ils en remercient Dieu !

_ De leurs douleurs, de leur misère ?

_ Je préfère me retirer, les forces du mal sont concentrées en cet endroit.

_ Tu préfères surtout ne pas répondre, néanmoins, que tes jambes te mènent là où tu veux aller.

_ Dieu m'y mène et lui seul !

_ Va au diable tête de mule ! Mais n'oublie pas de payer, dieu n'a aucun crédit ici, le diable non plus d'ailleurs.

_ Je prierai pour vous, brebis égarées...

Il a disparu dans ce dimanche pisseux, le divertissement est terminé, chacun retourne à ses pensées et à son verre. J'ai l'impression de voir une femme s'éloigner, vilaine curieuse !

Le tenancier s'approche de moi, l'œil malicieux (et globuleux).

_ C'est la petite qui est chez toi mon salaud !

_ Tu fais comment pour savoir ça toi le tavernier du diable ?

_ Tout se sait ici et très vite, ils n'ont que cela à faire ; regarder les autres vivre, ça meuble leur misère.

_ Mais, toi tu ne peux pas t'occuper de ton gros cul espèce d'impossible réalité !

Mais ce n'est pas un type à s'inquiéter de ce que je pense, il va même plus loin, oh combien ! Puisqu'il me propose de s'occuper de mon invité, de la couvrir d'or, car lui il a de l'argent, elle serait la patronne et aurait une vie de rêve, la princesse du quartier (étrange destinée s'il en est.).

Il lui arrive quoi à ce tas de suif ? Une SDF, cela peut faire une bonne proie, et pour lui, elle a tout à gagner au point où elle en est. Dans sa tête de veau tout est simple à ce con, se rend-il compte de ce qu'il dit au moins ? La question reste en suspens.

_ Je croyais que tu étais mort gros dégueulasse ?

_ Un baiser d'elle et je reviens à la vie !

_ T'es pas vrai ! Tu plaisantes j'espère ?

_ Non, je peux lui offrir mieux que la rue, elle ne manquera de rien, avec moi elle retrouvera une vraie vie.

Je le regarde, il a l'air sérieux ce tas de saindoux aux yeux globuleux à la tronche violette, toujours mal rasé, lorsqu'il ouvre la bouche, t'as l'impression qu'il y a un égout derrière le zinc, avec une dent sur deux t'as la grille ! Mais il y croit toto à son conte de fées. Il a de l'argent alors tout est possible non ? Voyons voir...

_ Écoutes ! Je lui en parle, après tout, tu as t'as chance beau gosse comme t'es, riche en plus !

_ Fais ça, je te le revaudrai !

_ Je vais faire ça pour toi, j'y vais même de ce pas, j'imagine déjà sa joie.

_ Dis-lui aussi que je suis à peine plus vieux que toi après tout, que j'ai de l'argent, une vie de reine je lui ferais !

_ Approche (ce qu'il fait hélas), dis-moi tu es sérieux là ? Je veux dire... tu penses à ce que tu dis ?

_ Bien sûr que je suis sérieux, elle n'a rien, je lui offre tout, elle t'appartient ? Tu as une femme dont tu ne t'occupes même pas alors que ferais tu de celle-ci ?

_ Tu as raison, qu'en ferais-je ? D'ailleurs je vais lui porter ton message de ce pas, t'as raison après tout, une SDF n'a pas à faire la difficile merde !

Je reste ébahi devant tant de conviction. Une fois dehors, je me demande si j'ai rêvé cette discussion ou si j'ai trop bu, mais non, il a osé et oser étant l'apanage des cons... j'ai là l'annonce du siècle, le mariage de Cosette et du Thénardier ! Je peux faire mieux que Victor Hugo.

Si l'on était assez lucide pour se voir tel que l'on est, est-ce que le monde serait différent ? J'en doute, ce n'est pas encore demain le grand jour. Les riches se croient beaux, les instruits aussi, les connus de même, et pourtant... Après avoir bafouillé avec mes pieds dans l'escalier, mais cette fois-ci pas à cause de l'alcool, je ne peux m'empêcher de voir l'autre avec la dame de là-haut !

J'ouvre la porte, elle est assise sur « son » lit, elle lit...

_ Ah ? C'est vous...

_ Vous attendiez quelqu'un ?

_ Non ! Surprise de vous voir si tôt, c'est tout.

_ Alors, comment trouvez-vous ce bouge ?

_ Comment je le trouve ?

_ Attendez ! Vous êtes venu voir de près cet endroit où je me perds, je vous ai entraperçue, curieuse ?

_ Vous m'avez vu ?

_ Hé oui !

_ Je voulais essayer de comprendre, essayer de savoir pourquoi un homme comme vous boit. En plus dans un tel endroit, ça fait peur ! Même si j'ai beaucoup apprécié votre duo avec le pèlerin, vous l'avez plié, cela m'a beaucoup amusé.

_ Vous voulez savoir pourquoi je bois, et dans un tel endroit ? Je vais vous le dire ; parce que je n'ai pas eu le courage de me mettre une balle dans la tête, alors je me mets des litres dans le foie. Et surtout je n'aime pas les armes, contente ?

_ Vous êtes si malheureux que ça ?

_ Malheureux ? Pourquoi devrais-je être forcément malheureux ? Je suis vidé, plus rien dans le bide j'erre dans ma propre vie. Bien sûr qu'il faut avoir une raison pour continuer ainsi, moi, c'est la lâcheté, vous c'est recommencer qui vous fait avancer, chacun ses choix.

_ C'est monstrueux ce que vous dites, moi j'aime la vie, même celle d'aujourd'hui. Oui c'est vrai, j'espère que demain me donnera encore ma chance, cela peut paraître idiot pour vous, malgré tout, je sais que j'ai raison.

_ Vous allez finir par trouver le temps long.

_ Vous avez tort, vous devriez croire un peu plus en demain.

Je la regarde en souriant, attend ma belle, j'ai quelque chose pour toi !

_ Quoique, attendez, croyez-vous au conte de fées ? Le prince charmant, etc. ?

_ Hélas oui !

_ J'en ai un pour vous alors, mais en tant qu'actrice.

Je lui raconte ce que le patron du bouge m'a conté, elle en ouvre des yeux comme des sous coupes. Me demande si je me moque ou si je pense qu'elle puisse dire oui. Qu'elle voyait en lui le Thénardier en pire ! Elle me demande si c'est moi qui ai inventé ça, ou si c'est l'alcool ?

_ Pas du tout, je ne fais que rapporter ses paroles. Non, ce n'est pas l'alcool ! Ne commencez pas à m'emmerder avec ça ! Il vous fait une proposition débile soit ! Pas une raison pour vous en

prendre au porteur du message, ici, rien n'est vraiment réel, ce qui fait que tout y est possible, même moi je suis peut être réel. Pour les gens comme vous, moi, je ne suis plus que les morceaux de quelque chose, qui voudrait recoller ces morceaux dites-moi chère madame ?

_ Arrêtez de boire avant d'espérer quelque chose, ayez un peu de courage sortez-vous de là. Recommencez, mais vraiment, cessez de pleurnicher sur une petite vie ratée. Si tout le monde était comme vous à tomber au moindre coup de vent, le monde n'existerait plus.

_ Tant mieux !

_ Vous souhaitez le chaos parce que la vie vous a joué un mauvais tour, vous n'êtes qu'un petit homme !

_ Vous n'avez pas appris grand-chose dehors apparemment, vous aimez toujours cette société, vous êtes prête à prêter serment une nouvelle fois, vous n'êtes pas assez révoltée pour vivre hors des clous !

N'ayant aucune envie de continuer cette discussion à la con je préfère lui tourner le dos, je me sers un verre, que je boive pour ça ou pour la mort d'Henri IV, ce n'est pas Ravillac qui m'en voudra. Je suis minable ? Bien possible...

Elle non plus n'insiste pas, elle préfère partir avec ses affaires...

J'ai passé une bonne partie de la nuit devant mon verre, je le remplis et je le vide, pas d'autres coupables que moi. Me voici à réfléchir sur ma vie, tout y passe, elle n'a pas tout à fait tort, mais me réveiller pour quoi, pour qui ? Si c'est juste pour mener une vie saine, laisse j'ai déjà fait. J'ai besoin d'avoir quelque chose à défendre. Quant à elle, ce n'était qu'un courant d'air, frais certes, pas grave, bois, tu vas voir ça va s'arranger, la vie est si belle...

J'ai fini par m'endormir sur la table, ce qui me vaut un réveil en douleurs, mes membres tordus, et ma tête dans un étau. Aller « vieux » au boulot ! Comme ce mot « vieux » est désagréable.

C'est en me rasant que je sens comme une odeur de café, je regarde dans la cuisine, elle est là, souriante, tout en me regardant de la tête aux... merde ! Je suis à poil ! Oh le con, je n'ai pas réalisé, je ne l'ai pas entendue rentrer cette nuit, ce qui fait que je suis resté tel que je me suis levé, là c'est pour le coup qu'elle porte plainte !

Je me sauve tout en me disant que c'est une bonne chose qu'elle soit revenue, je ne sais trop pourquoi, content c'est tout, elle est peut-être moins conne qu'elle veut le faire croire !

Je la rejoins à la table, une fois habillé bien sûr et après m'être envoyé un coup de raide en cachette pour mes tremblements.

_ Bonjour ! Je m'excuse pour tout à l'heure, je me croyais seul, je vous assure !

_ C'est ma faute, vous ne saviez pas que j'étais revenu cette nuit. Je suis de retour pour la simple raison que vous étiez dans le vrai, la rue n'est pas la bonne solution. Alors, si vous êtes toujours d'accord j'accepte votre proposition de rester le temps de réfléchir et de chercher un travail. Le travail avant tout, je ne veux pas vous ennuyer trop longtemps, votre vie vous appartient.

_ Faites comme chez vous ! Pour le travail, cela peut prendre du temps, vous le savez. Restez le temps qu'il faudra.

_ Merci, vraiment !

_ Je serai votre père, je veillerais sur vous sans jamais avoir une mauvaise pensée.

_ Trop jeune et qui plus est, je suis plus rassurée avec vous que dehors. Vous êtes quoi qu'il en soit un type bien, merci pour tout.

_ D'accord, passons, je ne pose qu'une condition, évitez les conseils.

_ Je vais essayer.

_ Hum !

Quelques jours ont passé, elle est toujours là, une fois ses griffes rentrées, cette femme est d'une grande gentillesse, très douce. Elle est vive, et garde en elle une soif de vie étonnante malgré ce qu'il lui est arrivé, au contraire de moi, l'on sent qu'elle a envie de rebondir, peut-être a-t-elle raison après tout ? En tous cas, c'est agréable qu'elle soit là, c'est tout de même mieux que de prendre un chat...

_ Je ne suis pas mécontent que vous soyez là (je ne lui parle pas du chat) votre présence m'est agréable. Vous resterez un bon souvenir pour moi.

_ Merci, je vous apprécie aussi, malgré ce que vous vous forcez à être.

_ Ne vous encombrez pas de ce genre de soucis, bientôt vous allez partir et vous oublierez ce vieux pocheton, ce sera tant mieux pour vous. En attendant, je vais m'occuper sérieusement de votre avenir...

Sur ces mots, je me lève et pars au boulot.

_ À ce soir !

_ À ce soir, Yann, je vous déteste !

Bof ! Je suis arrivé au boulot, j'ai encore le crâne en feu, le patron m'accueille avec le sourire, il a deviné que j'avais quelques problèmes ce matin. Néanmoins, il n'est pas là pour me surveiller, juste pour un boulot supplémentaire, pas de problèmes, même avec la gueule de bois je peux. J'en profite pour lui demander s'il n'a pas un boulot pour une femme avec de bonnes références. Bien entendu la première réplique « tu t'es trouvé quelqu'un ? »

Lorsque je lui explique que je l'ai trouvée sur mon paillason, allez savoir pourquoi ça le fait rire, mon histoire ne passe pas. Pourquoi irais-je inventer un truc pareil ? Je continue en insistant sur le fait qu'il n'y a rien entre cette femme et moi ; il me regarde, fait la grimace, il doute encore ce con !

_ Lorsque tu la verras tu comprendras vite qu'il ne peut rien y avoir entre nous, donc je répète as-tu oui ou non quelque chose ?

_ Si elle est compétente, j'ai ! Du moins ma femme, elle a besoin de quelqu'un pour l'aider, elle gère tout le personnel, et avec le site internet qui arrive, le boulot ne manque pas, je lui en parle et demain je te dis.

_ Merci pour elle.

_ Tu viens avec elle dimanche prochain ?

_ Je verrais...

_ Tête de mule, tu préfères moisir dans ton coin, arrête de repousser les gens systématiquement. Tu sais ta copine, elle pourrait beaucoup plus mal tomber, t'es un type bien, avec un vilain défaut, mais bon...

_ Moi ! Un défaut ?

_ Si elle reste, c'est qu'elle t'a à la bonne.

_ C'est un raccourci ça, non ?

_ Tu sais comment j'ai rencontré ma femme.

_ Désolé, je n'étais pas là.

_ Oui, bon. En lui faisant une bosse ! J'ai ouvert une porte brusquement, elle était derrière. Depuis je ne l'ai plus quitté, sûrement pour voir si elle s'en remettait.

_ Bien amené, salut !

En arrivant au troquet après le boulot, je vois le chat droit sur son cul qui me regarde, je rêve ou je l'ai bel et bien vu hausser les épaules ?

_ Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi ?

Pas de réponse, il s'en va sans un regard. Petit con !

J'ai la main sur la poignée gominée (de crasse) de la boutique à godets, je suspends mon geste. Et si j'en faisais un peu trop dans le genre pauvre type perdu pour toujours...

OK ! Je pousse donc la poignée (bien qu'elle soit repoussante)

_ Messieurs, mes hommages du soir !

_ Salut prolo !

Tiens ! Ce n'est pas le gros qui répond ? C'est un petit bonhomme chétif, « la crevette » bouffé par la bibine. Me souviens pas de l'avoir entendu parler une seule fois, il est toujours à côté du gros ce qui fait que je ne le vois guère. Il est devenu porte-parole, qu'est-il arrivé au gros ?

_ Mais il parle le poisson-pilote !

_ Quel poisson ? Je ne suis pas un poisson, arrête tes conneries toi !

_ Arrête ! Mais il a de l'humour la crevette ! Il est où mon pilier droit ?

_ Quel pilier ?

Lui le jour où il va voir un médecin lui, il n'en ressort plus.

_ Le Gros ! Doit pas te rester beaucoup de neurones de connectés camarade.

_ L'est malade ! C'est quoi tes n'ronnes ?

_ Laisse ! Il est malade de quelle maladie, dis-moi ça.

_ Il doit garder le lit.

_ Pas du genre marrant ça de rester debout devant le lit et monter la garde.

_ Tu te paies ma tête ?

_ Moi ta tête ? Non merci, même gratuite, je n'en voudrais pas.

_ Ah bon ! Oui, il doit rester couché, il a des vertiges, de la tension il m'a dit, il doit faire attention c'est tout !

_ Attention à sa tension quoi !

_ Si tu le dis...

_ Tu veux que je te dise ? Continue à boire, c'est bon ! Tu arrives au bout.

_ C'est une vanne ça ?

_ Penses-tu.

_ Bon ! Alors... Bon !

Je bois distraitemment, j'espère que ce n'est pas grave pour le Gros, il me manquerait machin. Une autre chose me taquine, cette fille là-haut me rappelle le temps d'avant, du moins le meilleur. Seulement voilà, le meilleur ne dure jamais, moi ça je l'ai appris en une seule fois, le jour où elle m'a quelque peu refroidi en me balançant d'une façon un peu hautaine, qu'en m'épousant elle espérait avoir une vie meilleure. Je n'ai pas réagi vraiment, juste tiqué, j'étais amoureux. Aujourd'hui, je reconnais que c'est à ce moment-là que tout a commencé à coïncider, j'ai tout de même échangé mon bonheur contre la réussite. Mais, je m'arrête là, la nostalgie n'est pas loin, pas bon pour toi tu vas nous péter un plomb, ce genre de retour en arrière te donne soif en général, alors gère ! Elle me fait trop réfléchir, miss machin.

Lorsque j'ouvre la porte de l'appartement, personne, pas un bruit. L'oiseau aurait-il quitté le nid pour de bon cette fois-ci ? Ce n'était pas la peine que je me démène, mais en même temps c'est peut-être mieux ainsi. Elle a aussi le droit de sortir et de revenir, tu veux en faire une exclusivité ? Ça va, c'est juste que j'ai vite pris l'habitude de la voir là tous les soirs, une vie de couple en somme, d'accord, pas drôle. Je ris de ma connerie, c'est bon de rire...

_ Me voici ! Déçu ? Vous étiez content que j'aie disparu, car en fait vous me détestez n'est-ce pas, je vous dérange, je vous fais

culpabiliser, pas bon ça. Manque de chance me voilà, vous voulez que je parte ?

_ C'est quoi ces âneries ? Pourquoi dites-vous ça ? Écoutez-moi bien, partez, restez, faites comme bon vous semble, mais arrêtez ce cirque.

_ Depuis un moment, j'ai l'impression d'être transparente pour vous, c'est désagréable, sinon je n'ai aucune envie de partir pour l'instant, je commence seulement à retrouver la fille que j'étais. De plus, je vous apprécie, plus que je ne devrais d'ailleurs, cela m'étonne moi-même. Il y a quelque chose en vous que vous tenez caché bien profond, qui me dit que vous trichez en étant ce que vous êtes aujourd'hui.

_ Laissez-le celui-là, il est mort. Au fait, vous oubliez, vous avez horreur des hommes qui boivent.

_ Je n'ai pas dit cela pour vous draguer et c'est vous qui sans cesse mettez votre problème sur la table. De plus alcool comme vous dites, je n'aime pas ce mot, je préfère tricheur !

_ Mais je suis alcoolique ! C'est le seul terme à employer pour ce qui me concerne, changer les mots ne change pas la situation. Un balayeur qui devient technicien de surface n'est pas mieux payé, mieux considéré, il continue de balayer, donc laissez donc l'alcool alcool et voilà.

_ Il me rend triste ce mot, il est trop définitif.

Il y a bien plus triste, mais à quoi bon insister.

_ Je suis déçu que vous ne vouliez pas me draguer, alors arrêtons là, j'ai soif !

_ C'est malin...

_ Chut...

_ Vous vous détestez donc à ce point ? Garder les yeux fermés ne résoudra pas vos problèmes, le drogué n'a pas moins de problèmes en se droguant, au contraire, alors ?

_ Alors ? Il s'en remet une giclée et il repart jusqu'au prochain réveil.

_ Ne m'en veuillez pas, j'essaie de vous aider à mon tour, j'aimerais beaucoup vous voir en pleine forme, oui j'aimerais.

_ Laissez tomber, gardez votre pitié, j'ai horreur de ça, je vous dégoûte c'est normal, je ne vous en veux pas, vous m'agacez, vous ne deviez pas revenir là-dessus, à part ça, vous ne devez rien, je vous l'ai dit, je l'aurais fait pour n'importe qui, ceux qui n'ont pas grand-chose, sont fier de partager.

_ Mais ce n'est pas de la pitié, je n'arrive pas à comprendre c'est tout, vous n'êtes qu'un crétin !

_ Foutez-moi la paix !

Je ne l'ai plus regardée, j'ai picolé un moment, puis je suis allé me coucher. Je ne veux plus rien entendre, ne plus rien savoir !

Me voici là, couché, les yeux ouverts, j'ai de ces nuits faites de quelques heures de sommeil, l'alcool et les remises en question ne sont pas très confortables. Je regarde de son côté, elle dort, ses épaules nues, ce visage calme, beau, je ressens un gros bout de tendresse. Ridicule, j'admets, pardonnez ce moment d'égarement. Je vais m'envoyer le coup du matin, je me dégoutte, juste le temps que l'alcool face son effet. Je prépare le café, une fois qu'il est fait, je me sers et m'assieds à la table, je fais face à la porte, elle est moins émouvante, elle. En tout cas je m'étonne d'être encore capable de m'émouvoir. Puis je passe à la douche. Lorsque j'en sors, une serviette autour de la taille, je tombe nez à nez avec elle, son regard refait le même chemin que l'autre matin.

_ Vous avez tort de ne pas entretenir un corps pareil, c'est du gâchis !

_ Ça va, faites pas chier !

Ensuite j'ai filé au boulot, ne pensant qu'à une chose fuir ; fuir cet appartement. J'avais l'impression d'être poursuivi par des rires qui sortaient de tous les coins de la pièce. Une fois passée la porte, j'ai continué à foncer. Ce n'est qu'une fois assis à mon bureau que je me suis dit que je venais de perdre les pédales. Elle doit bien rire...

_ Salut, Yann !

_ Salut patron !

_ Patron, patron ! Tu t'es levé du mauvais pied ? Je voulais juste t'annoncer que ton amie à rendez demain neuf heures au bureau du personnel avec Édith.

_ Merci patron !

_ Patron... tête d'âne ! Et surtout, garde ton enthousiasme, j'espère qu'elle est plus drôle que toi.

_ Elle l'est.

Lorsque je rentre le soir, il est tôt, j'ai été au rade juste comme ça par habitude, pas très soif. J'avoue, j'avais très envie de lui annoncer la bonne nouvelle, je serais heureux qu'elle continue sa route loin d'ici.

_ Bonsoir, Yann ! Au fait moi, c'est Christine, Chris pour les intimes, je vous dis ça au cas où vous auriez envie de le savoir, vous, me fatigue.

_ Je dis quoi moi ? Christine ou Chris ?

_ Chris bien sûr !

_ Alors, allons-y pour Chris. Tant que je vous ai sous les yeux, demain matin à neuf heures au bureau du personnel de la boîte où je bosse, vous allez être reçue par la patronne, à vous d'être à la hauteur.

_ Vrai ?

_ Évidemment.

_ Vous êtes géant, vous devriez en faire autant pour vous que vous en faites pour les autres, je vous remercie du fond du cœur, s'il existait plus de gens comme vous peut-être que le monde serait moins con. Vous voyez, j'ai beaucoup marché, beaucoup galéré, tout cela sans jamais perdre espoir, j'ai eu raison, je suis tombée sur le bon paillason, merci Yann.

_ Plus de gens comme moi ? Mais il faudrait replanter de la vigne ! N'oubliez pas demain neuf heures !

Je la laisse, je me bois quelques verres pour ne pas être en manque, avoir ma dose ! Ma dose ! Putain de con ! Je lance mon verre contre le mur où il explose. Je me dégoûte, je vais me coucher.

Le réveil est clair, ce qui n'empêche pas mes mains de danser la gigue comme les autres matins, mais bon, je connais le remède.

Elle dort encore, je fais du café, m'assieds, la regarde, dire que je préfère l'alcool...

Elle me rejoint, en pleine forme.

_ Bonjour, Yann ! Ça sent bon.

_ Bonjour Chris ! Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

_ Vous avez l'air en forme ce matin, vous devriez casser un verre tous les soirs cela vous réussis.

_ Je suppose que c'est de l'humour ?

_ Oui et non...

_ On arrête là !

_ Nous pourrions nous tutoyer ?

_ J'aimerais autant pas, restons-en là.

_ Ah bon...

_ Yann s'il vous plaît, j'ai besoin d'un service.

_ Dites !

Elle désire simplement un peu d'argent pour pouvoir s'acheter de quoi se présenter pour l'entretien. Je reconnais que pas un seul instant, je n'ai pensé à lui demander si elle avait besoin de quoi que ce soit pour elle, je lui donnais de l'argent pour faire les courses c'est tout. Cela me change une femme qui ne réclame pas d'argent. En plus elle promet de me rembourser, comme quoi.

_ Cent euros, ça vous va ? Je peux aller en chercher si vous avez besoin de plus.

_ C'est parfait, juste un Jean et un haut, et des babioles de femme, merci, Yann !

Je descends, pas de chat, des reproches en moins.

J'arrive au boulot je me sens bien, il est des jours...

_ Pensif Yann ?

Je sursaute je ne l'avais pas entendue entrer.

_ Pas plus qu'un type qui se pose des questions idiotes.

_ Ta copine ?

_ Elle est aux anges.

_ Elle va l'avoir le boulot, si elle capable elle l'aura.

_ Je lui souhaite, il ne faut pas qu'elle reste dans mon taudis.

_ Tu n'habites sûrement pas un taudis, m'étonnerait de toi.

_ Qu'importe, c'est un quartier de merde, elle n'y est pas à sa place !

La journée passe comme les autres l'ont fait, le soir je m'arrête comme d'habitude à mon QG, avec l'intention d'y rester tard. Pas envie de savoir si elle a réussi ou pas, qu'elle parte, ce sera une bonne chose pour moi, sa présence est néfaste, trop agréable. Qu'elle me haïsse et qu'elle se barre !

_ Dis-moi gros, l'alcool ça peut faire une vie ?

_ M'emmerde pas avec tes questions à la con alors que tu connais la réponse. Tu te fous la tête à l'envers parce qu'une femme, jolie certes, a atterri devant ta porte, réveille-toi garçon, tu réagis comme un môme là. Et la grande question est : qui est le plus fort ? Elle ou la picole ? Et tu voudrais que je réponde à ta place ? Démerde toi, moi j'ai fait mon choix depuis bien longtemps, assume bordel, assume !

_ Patron, fait couler l'oubli !

_ Tu vois que tu peux.

Si je peux, tu parles, c'est ce que je fais de mieux depuis des mois, je sors du rade en m'accrochant aux murs, tout en me racontant un tas de conneries sur la vie. Avec l'alcool l'on verse souvent dans la philosophie de pissotières, heureusement cela reste incompréhensible. La lune éclaire d'une lueur blafarde un quartier blafard, je suis dans le gris jusque dans ma tête. Je saisis la boule et moitié debout, moitié à quatre pattes, je monte l'escalier tout en hurlant que j'emmerde tout le monde et même au-delà, l'univers ! J'ajoute d'une voix de stentor qu'il n'y a dans cet immeuble qu'une bande d'enculés, sauf moi, car moi je me respecte ! Genre de truc à enregistrer et à passer le lendemain pour déguster en famille. Ce n'est pas la première fois que je fais un ramdam pareil, sauf que cette fois-ci je le dédie à quelqu'un de précis, j'espère atteindre un sommet dans l'effroyable, ne serait-ce que pour qu'elle ravale jusqu'à la dernière miette de sa pitié, qu'elle me hait enfin. Les femmes, l'amour, quelle engeance !

J'ouvre la porte d'un grand coup de pied, entraîné par mon élan, je m'effondre sur le carrelage, puis me traîne très difficilement

jusqu'au lit ou je m'écroule alors que je m'apprêtais à hurler pour l'emmerder.

Le réveil ne me surprend pas, trop de semblables précèdent celui-ci, j'attends pour me lever, je vois un peu flou, nouveau ça. Une minute plus tard, tout est à clair, ce que je vois, un, je suis seul, deux, je suis en retard pour le boulot et trois, sur la table deux assiettes se font face, couverts, verres, une bouteille de champagne dans un seau, bref une table de fête. Bien entendu, même si j'ai la tête prête à exploser, je sais le pourquoi du comment, elle voulait que nous fêtions son embauche, j'ai bien fait de ne pas rentrer, elle m'aurait gonflé.

Pour le boulot, je n'ai jamais que deux heures de retard, si cela ne plaît pas à monsieur patron, qu'il me vire ! Marre de ce boulot de nase, alors qu'il fasse ce qu'il veut, pas le jour ! Je me prépare comme d'habitude, sans courir, tout sera fait malgré tout. Me voici prêt, en désordre, mais prêt ! Je n'oublie pas de garnir la musette, jamais sans mon médoc, je les emmerde tous !

_ Yann ! Gentil d'être venu.

_ Ça, c'est vrai, pas une raison pour parler si fort merde ! Et si monsieur patron n'est pas content qu'il me vire, mais pas de casse-couilles ce matin, merci !

_ À quoi joues-tu ? Faire le con ne te mènera nulle part, t'es un type bien, ne joue pas à l'abruti tu joues faux.

_ Tu fais chier Vincent ! Je fais ma journée ou je rentre ?

_ Je te laisse, tu es trop compliqué.

_ Je me mets au travail bouana !

Il a raison je ne suis pas bon non plus dans le style grand-guignolesque, j'en ai fait une tonne hier au soir, seulement c'est comme tout, cela fini par ne plus être crédible. J'ai montré et démontré combien je pouvais être petit, je me suis comporté comme un type désespéré, ce que je ne suis pas, n'exagérons rien,

l'alcool multiplie le ressenti tout simplement. Il n'empêche qu'il ne faut pas qu'elle reste avec moi, je risque de m'attacher inutilement, il ne faut pas, je ferais mieux de penser à autre chose. Dingue aussi de me dire que si je ne buvais pas... et de me servir vite un verre pour oublier cette pensée. Et ce soir, si elle est encore là, je fais quoi ? Je continue à me conduire comme un porc ou je me planque dans un coin ? Je tiens mon verre machinalement, je suis fatigué, je ne suis plus celui que j'ai été, le biberon commence à faire son effet, je glisse lentement et cela va aller en accélérant. C'est un choix étrange que j'ai fait, cela ne me ressemble guère. J'aurai pu partir refaire ma vie ailleurs, dans une autre région, un autre pays, je connaissais suffisamment d'endroits où cela aurait pu être possible, mais non, plus de jus dans le moteur, puis cette rencontre avec l'alcool, moi qui buvais peu je m'étonne chaque jour de ma persévérance. Quoique je puisse en dire, elle était ma motivation ma garce de femme, même si je voyais bien que pour elle je ne comptais plus guère, mais moi j'y tenais encore, que ce soit au lit ou dans la vie. C'était une vraie personnalité, trop sans aucun doute, je ne disais rien, j'acceptais, j'espérais que... comme quoi aimer a toujours un côté un peu puéril, qui ne dure pas certes, sauf pour les naïfs dans mon genre. Et c'est encore une femme qui vient troubler une vie si bien organisée. Bref ! Si je me regardais mieux dans la glace le matin, je ne laisserais pas mon imagination me jouer des tours.

La journée terminée, je fais un tour au rade, j'y traînasse, puis je me décide, j'en avale un dernier et je monte. Elle est là, dans la cuisine, je regarde la porte, j'y suis allé fort hier au soir, il va falloir que je revisse la serrure, elle regarde dans ma direction, pas sûre qu'elle me voit, je me trompe, elle me voit.

_ Tu manges ce soir ?

_ Pourquoi pas.

_ Alors, assieds-toi.

_ Mais je...

_ Tu as soif ? Tiens !

Elle dépose une bouteille devant moi, je me sers sans vraiment en avoir envie, elle me joue son scénario, chacun son tour. Scénario classique, elle me ramène une deuxième bouteille qu'elle pose près de l'autre sans rien dire, comme si elle faisait cela tous les jours. Elle amène ensuite le manger sur la table, steak pâtes, je ne suis pas fan de viande rouge, ni de pâtes, elle le sait, ce doit être la suite du sketch. Elle commence à manger, je coupe un morceau de viande à peine cuit, cela me donne envie de gerber, je mange si peu que cette bidoche saignante m'écœure, je ne peux pas. Elle ne dit rien, fini de manger, ramasse les assiettes sans aucun commentaire, vide la mienne dans la poubelle, j'attends la suite ou la chute avec méfiance. Elle revient me sert un verre de vin se rassied, elle prend une pomme qu'elle épluche consciencieusement, me regarde.

_ Tu ne bois pas ?

_ Si, enfin pas tout de suite, après la fin de ton sketch, je suis impatient de voir la suite.

Son visage se crispe, puis se détend, elle respire un grand coup.

_ Tu as raison je ne suis pas plus intelligente que toi, une erreur de ma part je te l'accorde.

_ Je n'ai pas été mieux hier au soir, j'ai trop improvisé, surjoué.

_ Avec ce que j'ai vu et entendu hier au soir je plains très sincèrement les femmes qui vivent avec des hommes comme toi Yann, comment elles font pour rester avec de tels hommes ? Pourquoi ne se sauve-t-elle pas en courant ?

_ Souviens-toi Chris, toi, c'était les hommes beaux et cons, comme quoi... sinon, va frapper chez la voisine, demande-lui. Tu peux même frapper « sur » la voisine, elle aime...

_ Tu deviens pathétique, je vais partir sans regret alors que je te dois tout ce qu'il m'arrive de bon aujourd'hui.

_ Va et emmène ta pitié avec toi, tu ne me dois rien, je me suis conduit en être humain pas spécialement pour toi, mais pour ce que tu représentais pour moi, une personne en détresse, je peux recommencer demain, rien à voir avec Chris tout ça.

Trois jours de passé, trois jours pendant lesquels je me suis laissé porter par le courant, j'ai fait la planche, au travail comme à l'appartement, personne ne m'a entendu, pareil au troquet, j'ai bu, point. Par contre, j'ai revu le chat, il m'a bien regardé, a secoué la tête (je le jure !), miaulé et est reparti fier comme un lion. S'il s'y met lui aussi, ça ne va pas le faire à force.

Chris ? Elle s'éclate au travail, alors ma tronche elle s'en balance, elle a retrouvé la vie, elle est resplendissante. Je ne dis rien, elle fait de même, pourtant j'aime lorsqu'elle me parle, j'aime sa voix, sa façon d'être, bref, elle va bien...

Une qui va moins bien c'est ma femme, elle commence à ruer dans les brancards par rapport à mon refus de divorcer. J'ai eu droit à un avocat que j'ai envoyé dinguer, monsieur a voulu me prendre de haut, m'a pris pour une crotte, je l'ai jeté comme une merde, logique. Elle m'a menacé plusieurs fois, elle connaît du monde, je vais avoir des ennuis, etc. avoir des ennuis, moi, mais je m'en tape ! Elle est folle de rage, je m'attends à une suite gratinée, ça l'occupe remarquez...

Ce soir lorsque je rentre il y a du nouveau, c'est Chris qui range ses quelques affaires dans une valise, j'ai un pincement au cœur, voilà donc arrivé ce jour, cela devait être, cela est, mais sinon ?

_ Yann, je suis désolée de briser ton vœu de silence, mais voilà le moment est arrivé, ce soir je dors chez moi, tu vas retrouver ton lit en entier et ta tranquillité. Je regrette que nous ne soyons pas devenus de vrais amis, nous pouvions mieux nous entendre, je le regrette, beaucoup. À qui la faute ? Peu importe, je regrette ce gâchis. Aujourd'hui, j'ai l'impression que tu me détestes, je suis ton amie Yann, c'est pour cela que je n'arrive plus à te comprendre, tu m'appréciais au début puis je suis devenu ta cible.

Je suis triste de partir avec ce malentendu entre nous, je te laisse mon adresse, tu seras toujours le bienvenu quoiqu'il t'arrive. Je ne voulais pas parler de cela, mais faire comme si de rien n'était serait malhonnête de ma part. Yann, tu es quelqu'un de bien, tu vauds mieux bien plus que ce que tu fais voir. L'alcool te garde loin des autres, c'est ce que tu désires, je sais, mais en même temps elle te détruit, elle détruit celui que tu es vraiment et je trouve cela exagéré. Tu es encore jeune, ne gâche pas une vie qui pourrait être riche et t'apporter encore bien des joies, je suis certaine que tu peux rendre une femme heureuse, tu es un tendre, un homme rare, mais voilà, il y a cette saloperie que tu mets bien en évidence pour nous chasser, nous tous qui t'aimons.

_ C'est fait ? Tu as dit ce que tu avais à dire pour partir le cœur léger, c'est bien, maintenant je peux crever, tu auras sauvé les apparences « je l'avais prévenu, un homme si bon » alléluia ! Je vais te dire Chris, ce qui t'arrive, j'en suis ravi, vraiment, sincèrement, mais moi, que suis-je pour toi au fond de ton cœur ? Et puis merde, ne répond pas, c'est bien comme cela. Aller va ! Disparais et bon vent, tu recevras peut-être un faire-part, mais comme je serais mort je me fous de savoir si tu seras là lorsque je serai réduit en cendre. Chut ! Plus rien, bonne chance avec ton prochain beau gosse ! Oust !

J'ai refermé la porte sur elle, putain que j'ai mal à moi, une douleur venant de nulle part, mais qui dit bien ce que je ressens, elle va me manquer. Je ne la verrais plus lorsque je rentre le soir, calme, souriante, et le matin dans ma chemise, ces jambes superbes, c'est mon choix, je vais essayer d'assumer. Elle est persuadée que je la déteste, tout va bien, ça, c'est mon côté honnête.

Drôle de nuit, cauchemars, réveils brusques, une bouteille vidée dans la nuit, tout cela ne peut donner un réveil agréable, logique oui, mais quelle merde ! Pas une grande envie d'aller au boulot, ni aujourd'hui ni jamais, seulement je me dois de tenir une promesse faite, ne pas laisser tomber Vincent du jour au lendemain. Donc debout, tu vas avoir la journée pour décider de la suite.

_ Salut !

_ Vincent !

_ Christine a passé la nuit chez nous, cassée par tes bons soins. Tu as fait fort, si tu voulais lui faire mal je te rassure, totale réussite. Tu représentes beaucoup pour elle, alors, pourquoi t'acharner, il est plus facile de rendre les autres coupables de ce qui ne va pas chez toi, pas beau ce que tu as fait, tu me déçois.

_ Je t'apprécie beaucoup Vincent, tu as de la chance.

_ Me cogner dessus ne te rendra pas plus intelligent, la méchanceté et les muscles ne font pas un homme.

_ J'arrête, je préfère. Je formerai mon remplacement comme promis.

_ Pas la peine, ce n'est pas nécessaire il n'y a rien d'insurmontable dans ce boulot, tu auras ton dû ce soir.

Me voici remis à ma juste place, il n'a pas tort, je ne suis pas fier de mon comportement, ils n'ont donc pas compris que j'ai fait tout cela pour qu'elle ne se préoccupe plus de moi, comprenez qui veut. J'ai passé une journée un peu irréaliste, incapable de réfléchir correctement, deux personnes en moi se font la guerre pour prendre le pouvoir, je crois avoir compris qui est le gagnant et pourquoi.

Le soir venu, je le vois arriver, il ne dit rien, me tend une enveloppe que je ne prends pas.

_ J'aimerais rester.

Le plus dingue est que je n'ai rien prémédité, cela me sort de la bouche sans que ce soit passé par mon cerveau.

_ J'espérais t'entendre dire ça crétin, je suis content que tu restes avec nous, tu as toute mon estime Yann ; je peux en partie comprendre ton comportement, tu as peur de Chris, alors tu l'as

dégoutté de toi. Ce que j'ai dit ce matin, c'était pour te titiller sans le penser. Mais pourquoi avoir été aussi loin pour l'éloigner ?

_ Tu as compris, je préfère. C'est très bien ainsi, pour elle, pour moi, que veux-tu, je n'ai plus toutes mes facultés et de toute façon elle n'a rien à faire dans ma vie.

_ Bah voyons ! À demain.

_ Demain !

Je m'arrête au café comme d'habitude, voilà le mot qui fait peur « comme d'habitude » je ne bois plus que par habitude, triste et con. Mais je sais faire semblant. Ici est mon domaine, autant dire nulle part, je ne pourrais trouver cercueil plus accueillant. Ici c'est le bout, tu regardes autour de toi et tu comprends très vite que l'espoir reste dehors, que dis-je, il reste même en dehors du quartier !

_ Salut, les morts !

Six pieds de verres, pas une réponse. Seraient-ils vraiment morts ?

_ Patron, sers-moi, et dis-moi pourquoi tu as accroché des cadavres à ton zinc ?

_ Bois et fais comme eux !

_ Tu donnes des ordres toi maintenant ?

_ Nous, on s'inquiète pour le gros, toi tu t'en fous, tu te fous de tout !

_ Dites-moi, bande de faux culs, vous n'en avez rien à foutre du gros, vous voulez juste vous donner une image d'êtres vivants, allons ! Vous ! Inquiets pour un autre ? Vous me faites rire, bande de connards, merdes vivantes, et toi le faux cul en chef, verse ton poison !

_ T'es un malade toi !

_ Ne joue pas avec mes nerfs, grosse merde !

Après quelques verres, je préfère rentrer chez moi, ces cons m'agacent, les verres passants ils sont encore plus tristes, mais ils ne savent plus pour quoi et moi je n'ai pas ma dose.

Tiens le chat !

_ Je te salue, oh toi ma conscience ! Tu sais que tu vas finir par me faire passer pour un con, manquerait plus qu'ils me voient te parler...

Tu t'en tapes, t'as raison va !

Il me regarde, secoue la tête et disparaît...

J'ai des visions, sûr !

Une fois chez moi, je rallonge ma soirée de quelques verres, puis je vais me coucher. Une fois au lit, une rage folle m'envahit, je me lève et descends deux bouteilles, une façon comme une autre de leur dire merde à tous, sauf que je suis seul, autant dire l'efficacité de ma rage, elle se résume en somme à un moment de pure connerie, ce qui n'a rien de nouveau.

Le lendemain matin, les cloches sont de retour, la langue collée au palais, mal au crâne, et honteux. Mais je m'arrange avec le tout, question d'habitude. Aller ! Au boulot esclave volontaire ! Je dois encore avoir en ce matin délicat quelques grammes de merde dans le sang, mais bon je suis vivant !

_ Salut, Yann !

_ Lut !

_ Holà ! Matin difficile, tu vas y arriver à ce que tu veux, je pensais que tu allais faire un effort en restant avec nous, mais bon.

_ Me fais pas rire, cela me secoue le cerveau et ce n'est pas le moment !

_ Tu es en pleine accélération en ce moment dit moi !

_ J'ai des soucis.

_ Que tu crées toi-même.

_ Ça va, ne me fait pas réfléchir en ce matin diabolique.

_ Tu cherches tu trouves...

Pendant les jours qui ont suivis, j'ai diminué les doses, j'essaie aussi d'être un peu plus sociable, Vincent en est ravi, chic type il est toujours prêt à m'aider, m'encourager, cela fait des mois qu'il aurait dû me virer, il croit en moi, lui aussi est fêlé quelque part.

Diminuer ma consommation n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît, le corps réclame, en même temps il a l'air d'aimer, je me sens mieux plus décontracté, je me sens bien au boulot. Mais ne nous y trompons pas, ce que je consomme encore aujourd'hui reste excessif, mais il y a une sacrée amélioration, c'est peu dire sur ce que je buvais avant.

_ Bonjour, je dérange ?

Cette voix, pas demain que je l'oublierai.

_ Bonjour, Chris, tu t'es perdu ?

_ Il y a si longtemps que je n'ai aucune nouvelle de toi que je me suis décidé à venir te voir dans ton antre.

_ Tu vois, je vais.

_ Tu as bonne mine, c'est le printemps qui arrive qui te revigore ?

_ Ce doit être ça. Comment va le boulot ?

_ Super ! Avec Édith je me régale, beaucoup de travail, beaucoup d'heures, mais travailler avec elle c'est magique, une femme exceptionnelle elle est toujours disponible. J'ai entendu dire que tu refusais de venir travailler dans les bureaux, dommage.

_ Je leur passe quelques idées, ils en font du pâté s'ils le veulent, peu m'importe, cela me distrait de mon boulot répétitif.

_ Ils s'en servent, je le sais.

_ Qu'importe, je te dis !

_ J'étais venu pour te dire mille choses, mais à quoi bon, tu ne changes pas, comment parler avec un mur d'insensibilité ? Je ne peux pas, pourquoi m'en veux-tu autant, qu'ai je fais pour que tu m'évites ainsi. Tu ne comprends décidément rien à rien, tu ne sais pas toi-même où tu es, où tu vas, va voir un psy fait quelque chose, tu ne réponds rien, d'accord j'ai compris je te laisse...

Je ne réponds rien pour la simple raison que je ne vois pas ce que je pourrais dire ...

Les jours succèdent aux jours (je pioche de temps en temps dans les clichés moi aussi), le temps va avec la saison, il est printanier. Moi, j'oscille entre deux décisions, j'arrête ou je continue, ce qui a pour résultat des moments d'inconfort, mais j'avoue, me soigner n'est pas à l'ordre du jour pour le moment. Me mettre au régime zéro alcool, je n'arrive pas à me mettre ça dans la tête. Je n'ose pas la quitter cette salope de bouteille, j'ai peur qu'elle me manque trop, ou qu'elle me reprenne aussitôt, c'est ça l'amour ! Arrêter est une envie, puis une fois devant ce putain de bouge, je craque, ou une fois chez moi, avec moi comme seule compagnie ce n'est pas la joie, alors un petit verre ma foi. Tout buveur est un faible qui pense pouvoir résoudre ses problèmes en buvant, une utopie bien pratique...

Les jours passent et je me rends compte que je n'ai pas revu Chris une seule fois depuis le jour où elle est venue me rendre visite au hangar. Elle m'a rayé de sa vie comment lui en vouloir. Par contre, j'ai fini par accepter l'invitation de Vincent, Édith sa femme, est une belle femme, brune aux cheveux mi-longs, un visage fin et ouvert, rassurant, silhouette parfaite, elle est souriante, d'une gentillesse naturelle, j'ai été reçu comme si j'étais un ami de la famille, ils m'étonnent ils sont nature, souriant

(pourquoi je fais toujours la gueule moi ?) J'ai passé une journée agréable avec eux deux. Ils possèdent une belle propriété qui leur vient du grand-père de Vincent, un très grand jardin, où des arbres centenaires vivent paisiblement le temps qui passe, des parterres de rosiers multicolores, des coins de verdure, lieux de détente, un endroit de vie, cela me rappelle un lointain passé dont je n'ai guère profité. En fait, je suis bien embêté lorsque je cherche à me souvenir précisément comment était notre dernière propriété, ma femme elle doit s'en souvenir, elle y passait sa vie, alors que moi je ne saurais pas la décrire avec exactitude. Elle était grande, moderne, un grand jardin planté d'arbres exotiques, des coins festifs (ainsi appelés par madame), l'intérieur très... tape-à-l'œil, toute la prétention de ma femme y était étalé, sinon dans le détail, je ne me souviens plus. Pour avoir et garder tout cela, il me fallait beaucoup travailler, et ma femme adorait ce décor et tout le cirque qu'elle y organisait pour ses très chers amis, très chers...

Chez eux, pas un seuls meuble ou bibelot qui soit récent ou en plastique, c'est très beau, cette maison à beaucoup de charme, « le charme discret de la bourgeoisie » (beurk !) non pas de cela ici, pas le genre des occupants, même si tout y est posé, cela reste vivant, tout semble raconter une histoire, les objets comme les meubles, j'y ai ressentie une sensation de bien-être, apaisant voilà le mot apaisant. Nous avons dîné dans la salle à manger où tout y est patiné par les ans à l'atmosphère feutrée, tranquille, je n'avais qu'une envie, toucher, comme pour saisir la mémoire qui y est enfermée, ici ils doivent se sentir comme à l'abri de tout, dans un nid.

Rien à voir avec les dîners ou soupers du temps où ma femme invitait tout ce qui se faisait de connu ou de représentatif d'où qu'ils viennent. Toutes ces heures à n'entendre que des balivernes, des phrases toutes faites, tartinées d'hypocrisies. J'y ai entendu des êtres dits humains parler d'autres êtres humains et pauvres d'une façon écoeurante, je les ai entendus vomir ce SMIC trop élevé qui les ruinait disaient-ils, j'ai beaucoup vomi à cette époque, car il était inutile que j'ouvre ma grande gueule, mon opinion ? Ils s'en

battaient les burnes, ma femme les y aidait. (Je n'aurais jamais parlé de cette façon à cette époque). C'est parce que je n'appréciais pas ces agapes de faux culs qu'elle a décidé que je n'avais aucune classe. J'ai profité de ce verdict pour y échapper la plupart du temps, je retrouvais mon atavisme prolétaire. Chez Vincent, il n'y a pas eu un moment où je me suis senti mal à l'aise, ils sont tout simplement étonnants. Édith a toujours un petit sourire posé sur ses lèvres, cette femme est attirante par la sympathie qui émane d'elle. Ils sont à l'aise tous les deux, très soudés, j'aime. Il ne faut pas croire, la vue d'un couple heureux me ravit, tout comme je regrette le couple que nous formions avec ma femme les premières années. Aujourd'hui je me prive de tout ça par peur de me ramasser un nouveau gadin et par haine. Pour certain c'est la raison pour laquelle je bois, l'alcool éloigne l'amour, compliqué je sais, pourtant il y a une partie de vérité dans tout cela.

Il est tout de même arrivé le sujet que je savais inévitable, Chris et l'alcool. Édith qui a tenu à me dire combien Chris m'appréciait, mais qu'elle n'osait plus me rencontrer vu la façon dont je la traitais lors de nos rencontres. Je passais un moment trop agréable avec eux pour le gâcher, alors j'ai fait dans la métaphore.

_ Je remarque tout de même que ma vie et ce que j'en ai fait vous intriguent, vous avez envie de savoir. Tout comme l'on aimerait savoir pourquoi une jolie femme fait le trottoir, tout ce qui sort de la norme interpelle, attise la curiosité. Pourquoi fait-il cela ? Pourquoi fait-elle une chose pareille ? Vous demandez vous pourquoi les gens se marient sans passion, pourquoi l'on peut faire un métier que l'on n'aime pas, pourquoi ceci, pourquoi cela ? Vous ne vous interrogez pas sur ce genre de sujets, car ils font partie des interrogations normales de la vie. Et y répondre est simple, il fait un métier qu'il n'aime pas, car il doit gagner sa vie, et voilà, terminé on peut passer à autre chose. Alors que, « pourquoi est-ce qu'il boit ? » là vous aurez autant de réponses que d'individus, donc pas de réponse globale et simple. Ce qui fait qu'un alcoolique devient une énigme et qu'importe le pourquoi. Je ne suis pas sûr moi-même de le savoir précisément, peu m'importe ce que les

gens pensent en me voyant, je ne demande pas à plaire, mais je vous remercie de m'accorder votre sympathie.

Ils n'ont pas insisté, Édith m'a pris la main «vous êtes quelqu'un de bien Yann, vous vous y prenez mal avec les gens, mais c'est ainsi que vous voulez que ce soit, je respecte »

Que je m'y prenne mal avec les gens n'est pas nouveau, je le sais, il faudrait que j'arrête de prendre tous ceux qui m'approchent pour des ennemis potentiels déjà. En fait, si je n'ai pas d'amis, je n'ai pas plus d'ennemis, pardon, à part ma femme, je l'oubliais.

Aujourd'hui est le début de la fin, le boulot est de plus en plus ennuyeux, j'arrive au bout, je veux bien bosser, mais pas m'emmerder. Mais, quitter la boîte ne m'enchanté pas, un patron pareil ça ne se quitte pas comme ça, seulement je m'emmerde !

_ Salut, Yann !

_ Salut patron !

_ Soucieux ?

_ Pas plus que ça.

_ Une femme ?

_ Une femme ? Quel malheur !

_ Et pourquoi donc ?

_ Parce qu'il faudrait que j'arrête de boire, sais-tu seulement ce que cela représente ? Non tu n'en as aucune idée, je suis un drogué, tu entends, un drogué ! Il faudrait dans mon cas cesser de voir l'alcool comme un médicament, un anti social, mais comme le mal. Il y a un moment que j'ai déjà dépassé le côté plaisir, j'en suis plus à l'addiction qu'au plaisir désormais, le mot drogue est tout à fait le bon, il me faut ma dose sinon j'explose, je crève !

_ J'avoue ne jamais avoir vu cela sous ce jour, l'alcool drogue, qui y pense vraiment ?

_ Pense s'y ! Ah au fait, mon boulot commence à m'emmerder sévère, si tu as autre chose à me proposer, je suis preneur.

_ J'ai, viens travailler avec nous, vu ce que tu nous as déjà apporté, tu as ta place dans notre groupe. Si tu nous rejoins, tu pourras te régaler.

_ Pas question, je parle d'un boulot simple, si je te suis, je vais retourner dans le circuit à la con de la réussite, il veut plus le monsieur, il veut rester une crotte puisque crotte il se sent.

_ Que veux-tu en somme ? Que je te dise que tu n'es pas une crotte ? Alors je te le dis, Yann tu n'es pas une crotte, si tu veux jouer à en être une c'est de l'auto flagellation. Mais comme je tiens à te garder, je vais voir ce que je peux te proposer comme boulot « simple ».

_ Plus de boulots simples, pas étonnant qu'il y ait tant de chômeurs, bon en attendant j'y vais, sinon le patron va gueuler.

_ Réfléchis tout de même à ma proposition.

_ Et toi à la mienne.

_ Tête de mule, tu m'énerves !

Moi, qui avais pris un boulot pour ne penser à rien d'autre, aujourd'hui encore c'est raté, je gamberge toute la journée sans qu'il en sorte quoi que ce soit qui puisse m'aider. Je change d'avis sans cesse, alors je m'engueule, j'ai bien peur de ne plus être capable de prendre une vraie décision. C'est ainsi qu'à l'heure de la sortie je me retrouve au même endroit que les autres jours.

Devant le café, le chat est assis droit sur son cul, « toi le Sphinx garde tes énigmes, j'ai les miennes », il se contente de me regarder passer, je fais celui qui ne le voit pas, j'ai assez de soucis merde !

Me voici à ma place, glandu comme pas deux, je regarde mon verre et pour la première fois je le regarde comme s'il était coupable. C'est idiot, lui ne demande rien, c'est moi qui suis

demandeur, peux pas accuser les autres du fait que je boive, je déconne sérieux là, personne ne me pince le nez pour m'obliger à boire. J'avale, le liquide dévastateur prend le circuit habituel, sauf que là j'ai l'impression de suivre le parcours avec lui et je me demande quel morceau de mon intérieur va lâcher en premier. Au bout de trois je n'y pense plus, mais je m'arrête, il se fait tard. Pour une fois, il s'est passé plus de temps que de verres.

Je m'emmerde au boulot, mais je ne peux pas dire que je m'amuse une fois chez moi, je m'emmerde tout autant au café, ma vie m'emmerde ! Un seul lien dans tout ce cirque ; l'alcool qui soi-disant rend gai, tu parles d'un gag ! Ou alors comme une histoire qui vous fait rire, mais qui perd de son humour si elle est répétée dix fois de suite. Je suis un peu con tout de même, je passe mon temps à penser que l'alcool est mauvais, que l'alcool, l'alcool, l'alcool, bref ! Plus une phrase ou une réflexion sans que ce mot en fasse partie, cela m'obsède, incroyable !

Me voici à nouveau au boulot, je bois un café (j'alterne), qui entre dans mon bureau ? Le soleil tout entier, Chris.

_ Je te dérange ?

_ Toi, jamais !

_ C'est nouveau, dis-moi.

_ J'ai été nul avec toi, j'ai vraiment merdé, te détester me permettait de garder une certaine distance entre nous, tu m'as toujours fait peur, tout en toi a toujours l'air tellement parfait que je me vois d'autant plus nul, inacceptable ! C'est ce que je vois moi par tes yeux, je te demande de me pardonner, je ne sais pas si je changerai un jour, cependant aujourd'hui je sais que j'ai eu tort, désolé.

_ Tu sais que dans ton genre, tu es diabolique toi ! On peut t'admirer ou te prendre pour un cinglé. Mais qu'importe cela n'a aucune emprise sur toi. Tu vis dans ce quartier minable, comme pour faire pénitence. Tu n'exprimes rien, sauf ton regard qui

parfois te trahit. Mais tu fais bien attention surtout à n'exprimer aucun sentiment. Ne rien brusquer, ne rien risquer, partir plutôt que d'affronter, tu t'enfonces dans ta bouteille et tu mets le bouchon par-dessus, un peu réducteur non ? La bouteille c'est ta façon de dire « foutez-moi la paix ! » dehors les candidats à l'amitié, ou les candidates à l'amour ! Pour toi l'amour d'une femme ne peut être que néfaste. Même s'il t'arrive de regarder une femme dormir avec un peu tendresse. Mais attention, il faut se reprendre et vite. N'est-ce pas Yann ?

_ La bouteille, c'est mon cerveau, c'est elle qui mène la danse.

_ Tu peux arrêter, ne dis pas le contraire, tu en parles trop pour l'aimer vraiment, je te déteste lorsque tu veux passer pour un pauvre type, tu sais très bien que tu ne ressembles pas à tes compagnons de comptoir. Laissez-moi au moins t'aider, tu peux y arriver, tu es assez fort pour cela. Dis oui, je serais heureuse de t'aider, oublie tes aigreurs, je vais finir par croire que ton obstination vient du fait que tu ne veux pas admettre que tu as tort, que tu t'es trompé, que ta vie c'est autre chose que ça.

Bien évidemment je ne réponds pas, je pourrai dire oui, je pourrai aussi dire « fais pas chier » alors je ne dis rien. Elle a raison, je fuis, j'évite, j'esquive, bref je me suis empêtré dans un paquet de fils, comment savoir sur lequel tirer.

_ Sinon tu vas bien ? À te voir toujours plus belle et bien dans ta peau, je suis étonné de te savoir encore seule, n'y aurait-il plus de beau gosse ?

_ Je te remercie, tu es si gentil aujourd'hui, quant à celui qui pourrait partager ma vie, je l'attends, il ne vient pas bien vite, et moi, un jour arrivera où je tirerais un trait pour continuer à vivre.

Cette femme me trouble, ce n'est pas d'aujourd'hui, d'où cette obsession à l'écarter de moi ? Bref, je rêve, je vois des éléphants avec des tutus roses, des pétales de roses voleter dans l'air et des cœurs gonflés d'amour tournoyer au-dessus de nous, le tout dans un bonheur parfait...

_ À quoi penses-tu pour sourire ainsi ?

_ À Roméo et Juliette.

_ Roméo et Juliette ?

_ Pourquoi pas ?

_ Toi ?

_ Moi la brute infâme, oui !

_ Yann...

_ Arrêtons là ! Sinon je risque de déconner, restons sur ce moment agréable.

_ Je me disais aussi, chassez le naturel... je ne reviendrais plus Yann, nous nous reverrons, mais je pense que ce sera différent. Adieu !

Je ne dis rien, que pourrais-je dire ?

À peine est-elle partie, que je n'arrive pas à résister à l'envie de m'envoyer une rasade de cette sacrée bouteille, il va falloir que je passe par la case soin, je pensais pouvoir l'éviter, mais il est évident que seul je n'ai aucune chance, à l'hosto, une petite. J'appelle l'hosto, cela s'appelle « battre le fer pendant qu'il est chaud » je prends rendez-vous avec un alcoologue, c'est fait, ira, ira pas, à moi de décider, et seul.

Le soir venu, je vais au troquet comme d'habitude, tiens pas vu de chat depuis un moment, lui aussi il se lasse de mes conneries.

Je pousse et ça s'ouvre.

_ Regardez-le celui-là il l'a senti, ma parole !

_ J'ai senti quoi ? Vu le nombre d'odeurs qu'il y a ici, faut préciser.

_ Que je payais ma tournée tient ! Quant à l'odeur, ne me regarde pas, si ça sent le cadavre ce n'est pas le mien.

_ Ton retour me ravit gros. Ton remplaçant n'était pas à la hauteur, par contre, question odeur lui les a toutes, une usine d'épuration à lui tout seul !

_ Dit gros ! Tu vas pas le laisser dire ça de ton pote, hein ?

_ Écoute scoubidou, désolé, mais je serais plutôt d'accord avec lui pour une fois.

_ J'sens rien !

_ Commence par te laver le nez !

Et tout ce beau monde à se gondoler...

Le scoubidou lui plonge la tête dans son verre. (Il a une petite tête)

_ Merci pour le verre gros ! Tu arroses ton retour à la compétition ?

_ Déconnes tiens ! J'ai eu chaud, mais tout est rentré dans l'ordre. La tension : un cachet par jour à vie, pas de quoi hurler ; c'est reparti !

_ Sans une seule restriction ?

_ Quoi ?

_ Ils ne t'ont rien interdit ?

_ Pas de tabac, les cons ! Je ne fume même pas !

_ La bibine ?

_ Tu sais bien que si on les écoute, c'est plus une vie ! Je ne fume pas donc je respecte à cinquante pour cent, pas mal non ?

_ T'es bien aussi con que t'es gros, mais t'n'as pas tout à fait tort.

_ Toi tu picoles alors que t'as une femme, et une petite amie. Une jeunette en plus qui n'attend que toi, alors, dis-moi, c'est qui le plus con ?

_ Tu parles ! Une qui ne pense qu'à son divorce et l'autre, bah ! L'autre, rien ! Pour le reste, je cherche « la » solution, certains cherchent dans la boule de cristal, moi dans le verre.

_ Tu dis toi-même qu'il n'y avait rien au fond du verre, que l'on ne buvait que pour ne plus rien voir justement.

_ J'ai raison, cela signifie que je cherche ce qui n'existe pas. Allez un petit dernier !

Je le bois et je rentre. Ils commencent à me courir, s'ils se mettent à poser des questions eux aussi merde ! Je vais aller m'installer au pôle Nord ou au pôle Sud, qu'importe ! Le principal étant d'y aller à pied et de prendre son temps. Voilà que les escaliers m'angoissent maintenant ; ça doit être l'altitude, ou alors j'ai peur de me retrouver en tête à tête avec moi-même, surtout après avoir pris une telle décision. Je vais faire un tour devant la glace, les ravages ne sont pas encore trop voyants, je devrais m'en sortir de ce côté-là. Je sais, il y a la beauté intérieure, mais vous remarquerez qu'il n'y a que les moches qui ont une beauté intérieure, les beaux n'en ont pas besoin. Si t'es assis dans un coin, ta beauté intérieure, pas facile de la voir, à la différence de ton air con ! Et pourtant, plus tu vieillis, plus t'as intérêt à la cultiver ta beauté intérieure !

CHAPITRE III

Je sors du boulot, j'ai mon rendez-vous dans une heure, j'y vais, j'y vais pas, là se décide mon devenir. Une fois à l'appartement, je prends une douche, me change, seulement au moment de partir, je ne peux pas, je suis incapable de faire un pas, je tremble de tous mes membres, j'ai une suée terrible, j'ai envie de hurler comme le font les loups à la nuit tombante. D'un coup je ne pense qu'à une chose, boire, boire à m'écrouler, me sentir mourir, à quoi bon tout ça, j'ai besoin de cette ivresse, comment pourrai-je vivre sans cette béquille, je refuse de voir la vérité, leur vérité quelle connerie ! Moi je n'ai eu droit qu'à des mensonges, je n'ai le droit à rien, à quoi bon. Une femme, une vraie, aucune chance, je suis trop vieux, trop fatigué, plus envie d'être pour une autre personne que moi. Ma petite vie n'est pas trépidante, mais elle a l'avantage de me simplifier la vision que j'ai du monde. Société de merde, où plus rien d'autre ne compte que le pognon, j'ai donné merci, crevez de vos conneries, mais sans moi ! J'arrive à me décoller du sol, aller à la réserve me donne des ailes. La première gorgée ressemble à mon premier biberon, c'est merveilleux, comment renoncer à un tel plaisir, l'ivresse arrive vite comme pour me remercier (il faut dire qu'au goulot...). Ça y est, j'ai quitté ce monde hypocrite pour un monde beaucoup plus léger, sans soucis. Comment ai-je pu en arriver à me mettre cela dans le crâne ? Pour le sourire d'une fée ? La gentillesse d'un couple de magiciens ? Pour échapper à la vilaine sorcière ? N'importe quoi, que dalle mes petits ! Je reste ce que je suis, un mort vivant ! Après avoir bien ri, énormément bu, chanté à tue-tête, insulté le monde entier, et pisser contre la porte d'entrée, rideau...

_ Comment est-il ?

_ Vivant apparemment, mal en point, mais vivant.

_ Vous allez l'envoyer à l'hôpital ?

_ Vous savez ils n'ont pas besoin d'un poivrot de plus, ils en ramassent assez pendant la nuit, il va s'en remettre, je lui ai fait une piqûre qui devrait le sortir de sa léthargie. Il est en réhydratation, pas besoin d'autre chose.

_ À l'hôpital, ils pourraient...

_ Contre son gré ? Inutile, cela ne marcherait pas.

J'entends, mais de qui parlent-ils ? Ils ne sont pas là pour moi tout de même, pas pour une simple gueule de bois. Bon d'accord je me sens pas très frais, néanmoins, une fois de plus, vivant, je les emmerde.

_ Yann tu m'entends c'est Vincent !

Vincent ? Que vient-il faire ici ? J'ai dû oublier d'aller bosser, allez savoir avec les effets parfois étranges d'une cuite. Vincent d'accord et l'autre ? Car il y en a un autre, faut pas me prendre pour un con, les lendemains de cuite, je maîtrise !

_ Yann ?

C'est moi, je ne suis pas sourd, il veut que je lui réponde peut-être.

_ Hon, hon !

_ Mon salaud, tu m'as fait peur avec tes conneries !

Je l'aime bien Vincent, mais il fait chier là, dormir, laissez-moi dormir...

J'aimerais bien ouvrir les yeux (ne serait-ce que pour voir Syracuse), mais mes paupières sont si lourdes, ma tête si douloureuse, que j'y renonce. Je ne sais pas trop où je campe, chez moi ? J'espère. C'est bien la pire cuite que je me suis prise depuis que je picole, j'ai mal partout, la sensation d'être a un rien de l'implosion. Si c'est cela que je cherchais, j'y suis, je vois devant moi un tunnel lumineux, une haie de vierges m'accueille, je suis heureux ! (J'arrive encore à plaisanter alors que je frôle le crématoire, quel talent !). Je refais un effort pour ouvrir ne serai ce qu'un œil, m'y voilà presque, mais c'est trouble, tu parles j'ai les yeux collés, le mauvais qui est en moi ressort aussi par les yeux. J'ai les yeux chassieux et une envie de picoler sévère, je sens que

si je n'ai pas le biberon bien vite je vais voir des rats ou des araignées, ou...

_ Boire ! Boire !

_ Yann enfin ! Tu as soif ?

_ Non, boire !

_ D'accord, je t'apporte de l'eau.

_ Non, BOIRE !

_ Tu veux dire, boire, mais boire de l'alcool c'est ça ?

_ Oui !

_ Je ne sais pas si je peux, si tu peux.

_ Vite !

Je commence à trembler de partout, je n'ai jamais eu de crise pareille, je suis comme sous électrochoc, mon corps se raidit et retombe, j'ai mal à moi. D'abord qui est là, c'est une femme, ce n'est pas Chris, Édith ? Si c'est elle il faut qu'elle comprenne et vite !

_ Boire vite, mal !

_ Je crois que je n'ai pas le choix, pas même le temps de demander un avis, calme-toi Yann, j'ai compris.

Merci, dépêche s'il te plaît ! Je vais y passer bordel ! Je vais crever comme une merde ! Je vois d'ici mon épitaphe « il a pas bu, il est mourut », mais en attendant vite ; à boire !

_ Tiens, bois !

Un verre, quelle conne !

_ Bouteille !

_ La bouteille ? Mais... d'accord tiens voilà la bouteille.

Je sens le goulot sur mes lèvres, cela va déjà mieux, rien qu'à voir la piqûre de calmant le malade a déjà moins mal. Le liquide commence à couler dans ma gorge, enflamme mon estomac et mes intestins, putain ça rince ! Puis très vite l'alcool calme toutes les douleurs dues au manque. Peu à peu mon corps retrouve sa vraie fonction, il s'approprie sa dose, le calme revient en moi.

J'ai juste oublié que je n'aurais peut-être pas du vider les trois quarts de la bouteille, car si cela me calme sur le coup, je retombe dans l'ivresse très vite, normal vu l'état dans lequel j'errais déjà avant, le contre coup en fait. Là c'est le délire, je marmonne des trucs pas possibles, pauvre Édith qui doit se demander si elle n'a pas fait une erreur en cédant à ma supplique.

« Sur la plage, la mer monte, sur le corps nu des femmes se posent les méduses, il est tard, il faut rentrer... »

_ Yann, tu m'entends ? Je n'aurai jamais dû te donner cette bouteille, tricheur ! Te voilà saoul à nouveau, tu es un être impossible, et Chris qui doit venir, je vais lui dire quoi ? Que j'ai payé ma tournée ? Remarque si c'est ainsi que tu désires mourir, pourquoi ne pas te laisser faire. Chacun de nous a le droit de choisir sa mort, la tienne est débile, cependant si c'est ton choix... bon d'accord, je ne pense pas un mot de ce que je viens de dire, mais tu m'énerves ! Mais pourquoi fais-tu cela ? Tu peux être heureux tête de mule ! Malgré ta folie, tu restes bel homme mon salaud, pas en ce moment d'accord, en général du moins. De plus, je te parle et toi tu délirés, qui est le plus fêlé en ce moment ? Tu triches avec ceux qui t'aiment.

« La belle s'éloigne sur son destrier noir, elle est nue, ses cheveux dessinent des arabesques dans le vent du soir... » Il est entendu que je ne prononce pas aussi bien, à entendre en direct c'est plutôt quelque peu confus.

_ Une autre ! Une autre !

« Chris, crissait des dents devant son amour ivre mort, saoul comme un cochon polonais. » Pas très poétique celui-là !

_ Attends ! Attends !

« Elle le prit dans ses bras et son corps s'illumina, irradié... »
J'aime ! J'aime !

_ Mon pauvre Yann, où es-tu, où vas-tu ? Je ne te trouve pas drôle, pardonne-moi d'avoir pitié de toi, mais tu n'es plus qu'un pantin obéissant à une drogue imbécile.

_ « Euthanasiez-moi, je paierai la piqûre... » Clip, clop, il est mort !

J'ai beaucoup ri avant de sombrer à nouveau.

C'est encore un putain de mal au crâne qui me réveille, je suis toujours dans mon lit, je pue la vinasse, j'ai dû me dégueuler dessus pour que ça pue autant, j'ai horreur de cette odeur. Ils m'ont laissé dans ma merde, mais comment pourrai je leur en tenir rigueur soit dit en passant, je ne dois pas être un spectacle agréable à regarder, Édith a eu sa dose avec mes conneries, je ne sais plus exactement ce que j'ai pu dire ou faire, mais je connais bien mes délires pour lui pardonner. J'entends la porte s'ouvrir et un cri étouffé une sorte de « Mon Dieu Yann ! » qu'est-ce que dieu vient foutre chez moi, dehors les ectoplasmes ! Pourtant cette voix je connais, Chris ! M'étonne plus le cri. Autant faire le mort, enfin le dormeur, épargnons-lui cette horreur, la faucheuse tourne autour du lit depuis un bon moment, mais je l'emmerde la vieille salope !

_ Yann, pourquoi t'être mis dans un tel état ? Ta vie n'est pas aussi insupportable pour que tu en arrives à de pareilles extrémités. Qu'est-ce qui te pousse à te mettre dans cet état, que gardes-tu caché au fond de toi ? Comprendre est impossible, tu vas trop loin. Je vais te laver, tu ne peux pas rester ainsi.

Pourquoi les gens ont-ils cette tendance à parler de tout et de n'importe quoi aux malades, surtout s'ils sont inconscients ? Me dirait-elle tout cela, comme Édith tout à l'heure, si elle me savait éveillé, pas sûr... en tout cas elle parle bien, c'est Shakespearien !

Ma tête elle est plutôt Bukowskienne, je lui ressemble pas mal en ce moment, lui, tient mieux le coup le vieux bandit.

Maintenant qu'elle m'a fait tout propre et changé les draps, je me réveillerai bien officiellement, j'ai tout de même une appréhension qu'elle me sermonne encore la tendre Chris. Pourvu qu'elle ne tombe pas dans le pathos la pêche ma grande, la pêche !

_ Tiens Yann daigne s'ouvrir au monde, bienvenue Yann, as-tu besoin de quelque chose ?

_ « Le bateau ivre », j'ai poétiquement soif.

Je divague...

_ Je traduis et je t'amène ça !

_ De l'eau, hé bien c'est fameux lorsque l'on a soif. Merci !

_ Faim ?

Ce mot rien qu'à l'entendre me donne le tournis et envie de vomir, au cas où j'aurais de quoi dans l'estomac. Bientôt il me faudra ma dose, j'espère qu'elle est capable de comprendre, sinon il va y avoir conflit.

_ J'erre dans le néant depuis longtemps ?

_ Nous sommes le matin du troisième jour.

_ Le pentateuque, la genèse du mensonge.

_ Le quoi ?

_ L'Ancien Testament.

_ Tu délires ? Dieu t'est apparu ?

_ Il a bien fallu que je le lise avant d'être sûr que cela racontait bel et bien les pires conneries jamais avalées par l'homme et que le monde était vraiment bas du culte pour y croire. Les autres religions ont, elles aussi leur livre a conneries rassure toi, nous

sommes tous égaux devant la soumission, ça la politique, le profit à tout va, et quelques autres du même acabit sont le scellement de notre belle société.

_ C'est bien toi, c'est bien Yann qui parle là ? Je ne t'ai jamais entendu parler autant d'un sujet autre que de ton petit monde. Captivant, rare !

Je ne sais pas comment j'ai pu parler autant surtout dans l'état où je me trouve, étrange être humain. Quant à toi ma belle tu vas être beaucoup moins emballée lorsque je vais te dire qu'il me faut ma dose avant que le manque ne fasse son œuvre.

Comme si elle avait deviné, son sourire a disparu. Moi je me fais vaseux, le manque commence à œuvrer.

_ Je sais, je vais te donner ce que ton regard insistant réclame, mais tu devras te contenter de la dose que l'on m'a conseillé de te donner.

Je ne réponds pas, au fond de moi, je sais que je n'ai aucune envie de m'en remettre une, je veux bien en crever, mais pas couché ; debout devant le zinc, ça a tout de même une autre gueule ! Je me redresse sur mon lit, ma tête a suivi sans trop regimber. Je veux mon nonosse !

Elle tient un verre d'une main et serre la bouteille de l'autre, dur de ne pas me jeter dessus, j'ai vraiment chopé une frénésie d'alcool, c'est quoi ça ? Elle me verse un verre, me le tend, à ses gestes j'ai l'impression qu'elle me tend un verre d'huile de foie de morue, elle grimace à l'avance pour moi. Sauf que je ne grimace pas moi, ça fait du bien un petit verre, peut pas me faire de mal dans l'état où je suis.

Oh joie, une fois avalé le premier, elle m'en ressort un deuxième, le meilleur celui qui commence à faire effet sur le métabolisme du bonhomme, sauf que le calme ne vient qu'au troisième, heureusement j'y ai droit. Dose de gamin, mais bon, il est préférable que je me calme, je suis trop drôle, je devrais

m'enregistrer ; moi, être raisonnable, je déconne vraiment. Chris, elle, est une personne raisonnable, elle ne déroge pas aux consignes, même pour me faire plaisir, trois verres, point !

_ Je te dégoutte n'est-ce pas ?

_ Non, ce n'est pas ça, je trouve cela regrettable c'est tout. J'ai pensé que tu pouvais t'en sortir, j'ai osé penser que je pouvais te donner envie de choisir une autre vie, ratée. De plus avec ce coup que tu viens de nous faire, je pense qu'il n'y a plus trop à espérer, tu ne fais qu'aller de plus en plus loin dans ta folie d'échapper au monde. C'est ton choix, je n'insisterais donc pas, à quoi bon...

_ Je... je suis fatigué, dormir...

Comme toujours, je botte en touche, ses yeux posés sur moi sont hostiles, ce qui me paraît justifié. Je sombre dans le sommeil, besoin de récupérer.

Elle est toujours là, il faut que je me bouge, qu'ils puissent retrouver leur travail, ne plus être une fois encore un poids pour eux. Je lui demande de bien vouloir m'aider à me lever, ce qu'elle fait. M'asseoir au bord du lit me fou un vertige que je finis par maîtriser après une pause, heureusement elle me tient, deuxième phase du projet, me déplier pour me dresser sur mes deux jambes, même punition, mais avec son aide j'arrive à rester debout, pas simple, si les vertiges disparaissent les douleurs restent. Je crois comprendre ce qu'a souffert l'Australopithèque lorsqu'il s'est déplié pour la première fois. Heureusement qu'elle me tient bien, elle a de la poigne, j'avance un pied, puis l'autre, pas mal, je fais quelques pas hasardeux, puis je la lâche pour partir seul, je rate le carrelage de peu, puis mes jambes reprennent le pouvoir, quelques pas plus tard, je maîtrise suffisamment, pour terminer sous la douche pour finir ce que Chris a commencé, me décrasser, effacer.

_ Bon voilà le bonhomme remis sur pied, merci à vous, merci de ne pas m'avoir rejeté, ce que vous auriez dû faire, j'avoue, je viens de dépasser les bornes. Demain boulot !

_ Tu n'as plus de travail.

_ Je suis viré ?

_ D'après toi ?

_ Je le mérite, Vincent ne peut se permettre en tant que chef d'entreprise de pardonner tous les excès d'un employé.

_ Tu n'es pas viré.

_ Tu voulais savoir ce que j'allais dire, raté, j'ai beaucoup de respect pour Vincent, et Édith.

_ Pense ce que tu veux, pour le travail, tu iras voir Vincent.

_ Merci, madame, je ne vous retiens pas, merci beaucoup de votre dévouement.

_ Tu énerves Yann, arrêtes !

Elle sort, c'est très bien ainsi, je n'ai pas très envie qu'elle reste, la voir ne m'aide pas, devant elle je me sens si minable que je me dégoûte et à un point...

Vincent me met en vacances pour une semaine, je n'ai pas à discuter ! Pourquoi pas ?

J'ai eu raison, puisque deux jours plus tard j'ai l'immense joie d'accueillir ma femme en ma demeure. Je l'ai laissé entrer par pure curiosité, besoin de divertissement. Toujours aussi étincelante la bourgeoise de cinquante ans, l'habit moderne et toujours aussi appétissante, mais bon, je n'ai pas faim. Nous aurions pu faire un couple réussi, seulement voilà. Je sais ce qu'elle est venue me demander, je sais aussi que je vais refuser et qu'elle ne va pas être contente, elle n'a pas de chance, je ne suis pas d'humeur.

_ Bonjour, Yann !

_ Françoise, soit la bienvenue, assied toi.

_ Yann, je ne vais pas tourner autour du pot, tu sais ce que je suis venu te demander, je sais que tu travailles, que tu as des amis et une petite amie. Le fait que tu redémarres une autre vie devrait t'aider à comprendre que moi aussi j'aimerais pouvoir en faire autant, je désire me marier. Pour ce faire, il faut que nous divorcions Yann, à quoi bon continuer ce jeu idiot, cela peut se révéler utile pour toi aussi, alors signons ces papiers, et terminons cette querelle futile.

Son regard est fuyant, elle est mal à l'aise, ou elle retient son envie de me rentrer dedans plein fer.

_ Vois-tu Françoise, il y a une chose que je déteste par-dessus tout, que l'on se mêle de ma vie, ne proteste pas s'il te plaît, ne me prend pas pour un abruti. Tu sais que je travaille, que j'ai des amis, tu dois savoir bien d'autres choses sur moi, je te fais confiance, ton avocat ne se prive pas pour les utiliser. Tu veux fouiller dans ma vie ? N'hésite pas, tu y trouveras sans aucun doute de quoi me faire du tort, qu'importe, mais rien que pour cela je ne signerais pas tes papiers, pour cela et pour le passé, désolé.

_ Tu ne changes pas, rancunier et idiot, car des ennuis tu vas en avoir, ton alcoolisme déjà est contre toi et...

_ Stop ! Mon alcoolisme ne te fera pas gagner, nous ne vivons plus ensemble, donc mon alcoolisme ne te cause aucun tort, je ne te tape pas dessus, etc. donc oublie cela ne peut te servir contre moi, trouve autre chose. À propos de petite amie, là aussi erreur, je n'ai pas cela en magasin, je vis seul. De plus te connaissant je sais que si tu veux te marier, ce n'est pas par amour, tu n'aimes que toi, par contre par intérêt là je comprends mieux, tu aimes trop le luxe pour aimer d'amour. Alors je dirai qu'en refusant de divorcer, je sauve un pauvre homme de tes griffes acérées, et comment divorcer, tu n'es plus celle que j'ai épousé.

_ Je te méprise, j'ai honte que certaines personnes sachent que tu es mon mari, honte de voir ce qui t'entoure, je vais te dire ; tu peux crever Yann !

Elle est adorable cette femme, je la regarde partir en me demandant ce qu'elle va bien pouvoir encore inventer contre moi, qu'importe, je verrais bien et je m'en fou. Franchement Yann, es-tu certain que c'est pour cette femme que tu es tombé si bas ? Même moi, je ne te crois plus, tu n'es qu'un pauvre malade, je ne sais plus ce que tu cherches et pourquoi ?

Ces quelques jours de vacances je ne les utilise pas pour partir dans de lointaines contrées, ou sur des plages de sable blanc à m'emmerder. Non je traîne dans le quartier, j'ai un peu de mal à récupérer, je ne suis pas passé loin du bûcher tout de même. J'essaierais bien de faire le point, seulement pour cela il faudrait que je sois honnête envers moi-même, et ça, je n'y arrive pas. Traîner dans le quartier est amusant, car il est petit notre quartier, notre îlot de merde au centre d'une ville en plein essor. Ceux ou celles que je rencontre, ne sont que des spectres, certains depuis la naissance, d'autres comme moi le sont devenus. Ici pas même un brin d'herbe pousse, pas de pots de fleurs, mais des odeurs, de la crasse, mais tout y est réel, juré !

Je me trouve de bonnes raisons pour être ce que je suis devenu, de bonnes raisons pour trouver ridicule de changer. Durant mes vacances, je n'ai vu personne, ils ont compris que je devais rester face à moi-même, ils ont été formidables avec moi. Là je me dirige vers le troquet, le chat me suit, si je m'arrête, il s'arrête, me regarde avec l'air de me dire « alors ? » je ne lui parle plus, je ne tiens pas à entrer dans son jeu. Dès le moment où je tiens la poignée de la porte, il se met sur son cul, hausse les épaules (je vous l'assure, il le fait) et fait demi-tour, est-ce sa façon de réprouver ce que je fais, allez savoir...

_ Le soleil brille, mais pas pour vous ombres de toutes vies, victimes d'une civilisation judéo-chrétienne — islamiste crétinisée !

_ Ta gueule !

_ Oh subtilité alcoolique de la langue française, voilà bien une réplique de pieds nickelés.

_ Arrête de nous prendre pour des merdes, tu es qui pour te permettre ce genre de chose.

_ Qu'entends-je ? Une phrase complète, une récrimination formulée avec classe. Non, pardon, nous ne sommes pas des merdes, tout au plus l'écume d'une vague qui s'écrase sur le sable, mollement, sans éclat, sans intérêt, inaperçue.

_ Bois un coup tu délires, c'est le manque.

_ Dis-moi gros, si cela n'est pas indiscret, que faisais-tu avant ?

_ Quelle importance ?

_ Simple curiosité.

_ J'étais prof.

_ Prof ? Tu veux dire maître d'école, instituteur, merde ! Il ne t'en reste pas grand-chose, enfin, je veux dire que je n'aurais pas deviné, et le rapport avec ici ?

_ Les gosses m'ont gavé, j'ai gavé ma femme, j'ai atterri, ici, maintenant, tu me lâches !

_ Tu as pris le pli de la maison, car jamais à ta façon de parler et d'être je n'aurais deviné. Je te voyais avec une histoire plus enlevée, un aventurier échoué ici après avoir tout vu, tout vécu, et qui, devenu trop clairvoyant a définitivement fermé les yeux sur le monde.

_ Et toi t'es Mickey !

_ Drôle, je souris. Il n'empêche que pour un ex-prof, ton langage n'est pas à la hauteur.

_ Dis-moi comment tu fais pour passer de con pleurnichard à rigolo de service.

_ J'ai rencontré la bonne humeur un jour de suicide, étonnant nan ?

_ Ce qui m'étonne et m'étonnera toujours est : que fais-tu ici ? Tu as ce qu'il te faut pour repartir, pars !

_ Impossible tu me manquerais trop, prof !

_ Et merde !

En rentrant chez moi, j'ai un peu de vent dans la voile, je l'admets. Pourtant avec la faible lueur venant

du dehors, je vois bien une femme nue sur mon lit, langoureuse, superbe, je me déshabille et la rejoins...

Me voici réveillé cherchant une trace d'elle, rien de rien, pas la moindre odeur de femme, donc, ou j'étais bien plus saoul que je le pensais, ou j'ai eu une vision, un mirage, un délire. Un âne plane...

Après cet étrange intermède, je pars faire un tour, prendre l'air, que je remettrai à sa place à mon retour d'ailleurs. Donc me voici chaland nonchalant, il fait beau, le soleil arrive même jusqu'à notre misère, la poussière brille, et moi je me sens léger, j'aime le soleil. Soudain je vois surgir devant moi un gus, sapé comme dans un film anglais, il fonce sur moi, dévie vers moi alors que je m'écarte. C'est à moi qu'il en veut le lord ?

_ C'est vous ! Vous êtes Yann ! Je ne vais pas y aller par quatre chemins, vous allez faire ce que vous demande Françoise et nous laisser vivre notre vie. Je vous cherchais, j'ai les papiers, je vous assure que vous allez les signer !

Je ne dis rien, je lui colle une baffe de catcheur, ils se retrouvent sur son cul.

_ Au fait vous disiez quoi exactement ?

_ Là ! Vous venez de faire une grosse erreur (dit-il à moitié assommé) ce coup ne va pas arranger vos affaires, je vais porter plainte de ce pas, voyou, ivrogne !

Dire que c'est avec ça que mon ex veut se marier, il doit avoir beaucoup d'argent, sinon je ne vois pas comment elle pourrait tomber amoureuse de cette structure humaine. La police va venir m'emmerder, vu où cela s'est passé, ils vont se faire un plaisir de débarquer, je n'habite pas un quartier qui a la cote auprès de la police.

Ce qui a pour finalité que je me dirige vers mon QG.

_ Ah que coucou les morts !

_ Il va falloir que tu cesses de nous traiter de tous les noms toi !

Je me tourne vers l'endroit d'où vient la voix, un échelas de cinq mètres de haut au moins, ce n'est pas la première fois que je remarque son existence, même si je n'en fais pas une priorité.

_ Tu veux quoi Eiffel ?

_ Je t'ai dit d'arrêter de faire chier les gens alors arrête !

_ Vous vous êtes donné le mot pour m'agresser ainsi aujourd'hui ? Toi tu retournes à ton godet et tu m'oublies, OK ?

Penses-tu ! Il a dû forcer sur la dose ce matin, le voilà qui s'approche de moi, lève le poing, il n'aurait pas dû, un gauche dans le foie qu'il doit avoir fragile, suivi d'une droite au menton, le voilà au sol suffoquant, pleurnichant, grand et con va !

_ Mollo ce n'est pas un ring ici !

_ Toi le tenancier ta gueule, sinon tu vas faire le troisième de la matinée.

_ Mais bon, ne me casse pas mes clients merde !

_ Gargotier, sers-moi et svp ne t'approche pas trop, tu refoules du goulot comme tes chiottes du tuyau, fait quelque chose, rince-toi la bouche à l'eau de javel, ensuite recrache dans les chiottes tu économiseras, je préfère ne pas penser au fond de ton slip gros dégueulasse !

_ Tu as le langage bien fleuri ce matin bourge !

_ Salut gros ! J'ai beaucoup appris avec vous et j'avoue, parler ainsi m'amuse, alors j'en abuse.

_ Tu t'entraînes pour un grand combat futur ou quoi ? J'ai appris qu'avant d'arriver ici tu avais déjà usé de ta force, tu vas bien au moins ?

Je lui explique, il me dit que le type a bien été au commissariat et que j'allais sûrement avoir de la visite. Il me demande de rentrer chez moi, qu'il ne faut pas faire venir les flics ici. Ce que je comprends, alors je rentre.

Si le gros dit que la police va venir, c'est qu'elle va venir, en fait, c'est le tas de saindoux l'indic, comment fait-il, simple, tout se sait ici et à une vitesse étonnante. Méthodes que je n'apprécie guère, mais c'est ainsi que cela fonctionne. Je n'éprouve rien à l'annonce de cette visite, juste agacé, m'emmerder pour cette histoire de divorce m'agace oui, mais je ne céderais pas pour autant. Je me sers un verre, j'aurais eu d'étranges vacances tout de même, que des problèmes à la con.

On frappe, voici les archers du roi, vais-je être pendu haut et court, lapidé, ou subir le supplice de la roue, voir du pal. Me voici avec un avenir bien incertain, Mandrin vient à mon secours !

J'ouvre, ils sont trois, rien que pour moi.

_ Monsieur Delaing ?

_ C'est moi !

_ Veuillez nous suivre s'il vous plaît.

_ Pour ?

_ Cela vous sera communiqué au commissariat, ne compliquez pas notre tâche s'il vous plaît, monsieur Delaing.

_ Je désire juste savoir pourquoi je devrais vous suivre, rien d'autre.

_ Très bien, coups et blessures cela vous va ?

_ Sur qui ?

_ Monsieur Delaing, vous savez très bien de qui nous parlons !

_ Je crois deviner, mais allons-y puisqu'il en est ainsi et que vous représentez la loi, et ne connaissant pas tous mes droits, je ne vois d'autre possibilité que de vous suivre.

Je monte en voiture avec ces messieurs, j'ai envie de leur demander de faire fonctionner la sirène, pour pouvoir effacer un rêve de gosse, mais je m'abstiens, il se dit que la police d'aujourd'hui n'a plus vraiment d'humour. Je vais perdre un temps que je ne rattraperai jamais avec tout ça, non pas que mon agenda soit plein, mais mon temps m'appartient. Du temps où je carburais au pognon, j'avais un agenda démentiel, parfois je prenais l'avion pour une heure de discussion avec un client qui tenait à ce que je sois devant lui, lorsqu'il s'agit de grosses sommes les gens deviennent méfiants. De mon côté je ne me déplaçais pas pour de petites sommes (petites, énormes pour un smicard). J'ai perdu totalement ce feu qui brûlait en moi et qui me faisait fonctionner à grande vitesse, je consacrais à mon boulot un nombre d'heures inimaginable, lorsque l'on travaille sur du gros, du lourd, il n'y a pas de vacances, pas question de rater un coup, le coup ! J'appréciais mon travail, d'ailleurs je lui ai tout donné, même ma femme, c'est pour cela que lorsqu'ils ont gentiment largué le Trade-Center nous est tombé sur le crâne, cela paraissait tellement improbable, tout autant que le 11 septembre !

Nous voici arrivés, nous descendons, je suis ces messieurs, cela me gonfle à un point ! Pour une baffé me voici au commissariat, il

n'y a plus d'homme, que des avocats. Je risque quoi dans ce monde aseptisé, mou, sans couilles, pour une baffé ? Fût un temps la police n'aurait même pas enregistré la plainte, un monde en déconfiture, à vouloir surprotéger tout le monde, tout le monde peut à tout moment devenir coupable, mais oui bonnes gens ! Trop de sécurité diminue vos libertés, réfléchissez... ils m'emmènent dans un bureau pour recevoir ma déposition, c'est ainsi que l'on dit je crois.

Nom prénom, etc.

_ Reconnaissez-vous les faits qui vous sont reprochés ?

_ La baffé oui.

_ Pourquoi avoir frappé cet homme ?

_ Parce qu'il m'a agressé et menacé.

_ Menacé, vous êtes sûr ?

_ Oui, c'est pour cela que j'ai voulu remettre les choses dans le bon ordre.

_ Vous auriez pu lui expliquer ce qu'il risquait de lui arriver au lieu de le frapper sans prévenir.

_ Il était excité, j'ai compris tout de suite que la discussion ne pourrait rien arranger, il aboyait trop fort, j'ai écourté l'entrevue. Et puis je suis de la vieille école, on ne caffe pas, on assume.

_ Vous avez de la chance, des personnes l'ont vue vous agresser verbalement. Nous n'allons pas aller plus loin pour cette fois, évitez de recommencer, car dans ce cas-là nous serions obligés d'aller plus loin, et cela nous ennuerait. Vous signez, ensuite vous pouvez rentrer chez vous, monsieur Delaing.

_ Merci, messieurs !

Par contre, ils ne s'emmerdent pas à me raccompagner, c'est ma peine...

Tout devient mou dans ce pays, les gens qui avalent tout, votent sans convictions réelles; amusant, vu sous un certain angle. Nous voici avec un nouveau président, celui-là, jamais je n'aurais pensé qu'il puisse arriver là où il est, déjà qu'en tant que chef de parti je le trouvais léger. Il nous a débarrassés du grand petit homme, mais pas des grands requins blancs de la finance, hélas. Mais enfin où est la gauche ? J'en ai souvent entendu parler, mais je ne l'ai jamais rencontré. Moi par exemple, je me dis de gauche, et pourtant je n'ai fait que jouer avec l'argent, tout fou le camp ma bonne dame...

Je retrouve mon bout de Zinc avec plaisir, m'évitera de penser à la bêtise humaine.

_ Tiens, ils ne t'ont pas enfermé !

_ Je n'ai rien avoué, même la gégène a échoué.

_ Quel con tu fais !

_ En fait, tout s'est bien passé, mais il m'a été recommandé de ne plus distribuer de baffes inconsidérément.

_ T'as tout de même une sacrée patate, tu n'es pas aussi ramollie que tu en as l'air.

_ Je n'aime pas que l'on m'emmerde, c'est tout.

_ Tu n'as pas tort. Dis-moi, si l'on parlait patois par ici tu parlerais patois, toi ?

_ Pas toi ? Moi ?

_ Et merde !

Je me bois quelques verres puis je rentre, trop d'émotions pour un même jour, je fatigue.

Lorsque je m'éveille, il fait encore nuit, je ressens une grande fatigue, une angoisse m'étreint, mon corps n'est plus que souffrances, j'ai mal dans la poitrine, je suis tendu, pratiquement

bloqué. Je ne peux m'empêcher de crier. Ma tête va exploser je ne contrôle plus rien, c'est une souffrance autant mentale que physique, à cet instant précis, une seule idée m'est possible, mourir, je deviens fou, je pète les plombs.

« La paix ! Fichez-moi la paix ! Je veux crever, je n'en peux plus, je ne peux plus ! »

Puis je me noie dans un flot de larmes, qui se transforme en sanglots, puis en gémissements. J'ai ouvert les vannes et à fond. Je suis arrivé au bout, pas comme je le souhaitais, mais j'y suis...

Je n'y peux plus rien, le poids dans ma poitrine est devenu tout d'un coup trop lourd, les gémissements sont devenus des cris. Tout mon corps se révolte. Je vais exploser, implorer, une immense boule de chagrin m'arrache les tripes. Des images défilent devant mes yeux, je vois ma femme avec un homme jeune, ils font l'amour. Puis je vois Chris au bras d'un vieillard qui se moque de moi en lui pelotant les fesses et moi seul au milieu de la mer où je disparaîs doucement. Et enfin rideau !

Plus tard, enfin je crois, ça recommence, je vois Chris nue, un corps superbe, bien comme je me l'imaginais. Elle s'approche de moi... « Regarde bien, car c'est la première et dernière fois que tu me vois ainsi » puis elle s'éloigne, j'essaie de la rattraper, mais mes jambes refusent d'avancer. Pas étonnant, puisque je suis un très vieux bonhomme décharné, je flotte dans mes vêtements, je bave lorsque je veux l'appeler, elle disparaît, mes larmes coulent pisseuses entre de profondes rides, je veux crier, mais...

Je me réveille d'un seul coup, en sueur, complètement hébété, égaré. Je regarde autour de moi, je suis chez moi, dans mon lit, mes douleurs se sont apaisées. Mais je sens que je replonge, je commence à me tortiller, ma tête explose à nouveau, je repars...

Des femmes toutes plus laides les unes que les autres me tournent autour en criant « je t'aime, je t'aime » et partent dans des éclats de rire de folles ! Puis quatre hommes arrivent, ils me saisissent, je suis nu, ils me tiennent avec force alors qu'arrive un

cinquième homme la tête recouverte d'une cagoule. Le bourreau, mais pourquoi ? Il m'entraîne jusqu'au billot. Il va me couper la tête ! J'ai fait quoi pour mériter ça ? Il s'approche, seulement, c'est mon sexe qu'il tend sur le billot et qu'il coupe... NOOOOON !

Je me réveille, je suis pratiquement hors du lit, la peur est encore là, je ne sais plus quoi penser, je me sens épuisé, mes conneries me rattrapent. Peu à peu je retrouve mon calme, je viens de me faire une crise d'angoisse dévastatrice, la dépression plane, toujours présente, j'avance, plus de doute, j'avance. J'ai repris possession de mon corps, mais je suis ébranlé, ça valse en ce moment, si je continue ainsi, c'est l'asile qui me guette.

Et si je partais ? Changer de décor, plus de café, plus de tout ça, un trou perdu ravitaillé par les corbeaux, mais à quoi bon, je n'irais pas seul, ma bouteille me suivra, alors à quoi bon. Je ne sais plus, même si je déraille ces derniers temps, je n'éprouve aucune envie de changer, je ne suis plus maître de moi-même. Ceux qui boivent avec dans l'esprit qu'ils courent aucun risque sont des abrutis, un jour ou l'autre cette merde met la balle en face du percuteur...

Je me suis remis de ce mauvais trip, j'ai terminé mes quelques jours de repos à traîner, j'ai un peu réappris à regarder autour de moi, j'ai refait le tour de mon quartier, avec un autre œil, mais pour y voir les mêmes choses, mais avec un autre état d'esprit. Il est vrai qu'il est unique en son genre, très courant dans les années cinquante, à se demander comment il peut encore exister. Vous pouvez partir dans n'importe quelle direction, vous tomber sur la ville telle qu'elle est aujourd'hui, vivante, bruyante, polluée, avec ses boutiques à gogos, une ville comme toutes les villes en somme, puis vous avez ici. Comment expliquer qu'un promoteur, la ville, ou je ne sais trop quel bandit, n'ait pas encore racheté toute cette merde pour la raser et construire du neuf ? À n'y rien comprendre, ici personne ne vient voir ce qu'il s'y passe, l'hygiène reste en dehors, la DDASS aussi, de même pour les services de la mairie, la police rarement (sauf pour moi) simple ce quartier n'existe pas, personne n'y passe, certes ce n'est pas bien grand, mais tout de même. Peut-être ne veulent-ils pas à avoir à reloger toute cette

sous-population que nous représentons, ici c'est comme dans un camp, vous y êtes et on vous y oublie. Et pourtant, c'est devenu mon quartier, j'y suis tranquille, j'en partirai peut-être un jour, ou jamais, qu'importe, demain ne veux rien dire.

Me voici de retour au boulot, je ne sais trop ce que Vincent m'a préparé, je verrais bien. Finis le hangar de toute façon, ce qui signifie qu'il va me coller avec d'autres, cela ne marchera pas, je n'accepterais jamais de ne pas être libre dans mon travail, de ne pouvoir boire un coup lorsque j'en ai envie. Je vis avec mon vice, même s'il est destructeur, il ne m'empêche pas de faire mon boulot d'ailleurs.

J'arrive au bureau du patron, sa secrétaire me demande mon nom, pas envie, mais je lui donne.

_ Monsieur Trent vous attend.

Elle est à peine potable, ce doit être Édith qui l'a embauchée. J'ouvre la porte après avoir été annoncé.

_ Yann, soit le bienvenu, heureux de te voir, comment te sens-tu ?

_ Pas aussi bien que toi, mais je suis debout. Que m'as-tu préparé patron ?

_ La même chose qu'avant, mais en beaucoup plus grand.

_ À entendre ce que tu viens de dire, je n'aime pas.

_ Viens allons faire un tour.

_ Dis-moi, ta secrétaire, c'est Édith qui te l'a choisie ?

_ Non ! C'est Chris et comme toujours elle a fait un très bon choix.

_ Alors...

Nous sortons pour nous diriger vers un bâtiment tout neuf, et là, une fois à l'intérieur je me retrouve un peu soufflé. D'immenses étagères chargées centaines de produits différents, sur une longueur à n'en plus finir, avec tout un système de tapis roulant où des femmes prennent les paquets pour préparer chaque commande. Ensuite les paquets partent dans un atelier plus loin toujours sur le tapis roulant, là ils sont identifiés et partent pour être livrés par différents moyens.

_ Grandiose, mais que veux-tu que je fasse ici, tu n'as pas besoin de moi.

_ Au contraire, j'ai besoin de toi pour diriger et coordonner tout ça justement.

_ Mais enfin ! Ça fonctionne tout seul.

_ En ce moment, c'est moi qui m'en occupe, seulement tu me connais, je ne suis pas un homme de terrain, et pas assez de temps de toute manière. J'ai donc besoin de toi, tu peux apporter les changements que tu désires, tout ce qui peut apporter un mieux à tout le monde est le bienvenu. Ton bureau est là, tu as tout ce dont tu as besoin dedans, alors ?

Cela me paraît correct, un bureau pour ma tranquillité et de quoi m'occuper, il y a juste que je ne voulais plus aucune responsabilité, mais c'est Vincent...

_ Je fais un essai, je ne te promets rien.

_ Ton salaire va avec les responsabilités évidemment, tu vas me signer ton nouveau contrat.

_ M'en fou, merci Vincent de te casser la tête pour ma pomme, je ne suis pas sûr de le mériter, mais, comment peux-tu supporter un type qui n'en fait qu'à sa tête ? Personnellement, je me serais déjà viré depuis longtemps.

_ Nous pensons que tu en vau la peine, question travail je n'ai rien à redire, au contraire, pour le reste, tu sais ce que j'en pense...

_ Je sais ce que tous vous en pensez, mais pour l'instant je ne vois pas de changement en vue à ce sujet.

Je ne suis pas entré dans cette nouvelle fonction avec un grand enthousiasme, pourtant, toute tête de mule que je sois, je me suis pris au jeu, ce sont celles avec qui je travaille qui m'ont donné la motivation nécessaire. Elles sont sympas mes libellules qui travaillent avec moi, elles sont gaies, le verbe facile, tout comme les garçons qui ne râlent pas pour un oui ou pour un non, l'ambiance y est légère, je n'ai pas à jouer au chef. Ayant carte blanche, je fais les changements utiles à une meilleure qualité de travail, tout le monde y trouve son compte, moi ça me va.

_ Chef! (tout le monde m'appelle chef, j'ai fait la bêtise de dire que je ne voulais pas que l'on m'appelle ainsi) nous avons terminé les commandes pour aujourd'hui, ce n'est pas la bousculade en ce moment, tout le monde est un peu inquiet, ça baisse trop.

_ Ne vous mettez pas la tête à l'envers, les débuts sont toujours un peu hésitants, il faut que nous fassions notre place sur le marché.

_ Si vous le dites chef...

Je la regarde partir rassurée, par contre moi, je ne suis guère convaincu par mon propre discours, Vincent n'est pas assez agressif, internet est le domaine des loups, tout le monde veut manger tout le monde, pas de place pour les bisounours.

Je me décide à aller le voir, je n'aime pas ça, mais bon.

_ Salut, Yann ! Alors tu t'y fais à ton travail ?

_ Ça va, mais là n'est pas le but de ma venue.

_ Un problème ?

_ Pour moi non.

_ Ça ne tourne pas très fort, c'est cela ?

_ Oui, j'avoue, le personnel s'inquiète ce qui me semble justifié, je suppose que cela te questionne aussi.

_ Le démarrage a été bon, la curiosité a joué pour nous, maintenant il faut fidéliser, c'est la partie la plus difficile, la concurrence veille.

_ Manque d'agressivité.

_ Pardon ?

Je lui explique comment moi je vois les choses, pas simple pour lui de s'entendre dire qu'il est trop gentil, qu'il manque d'agressivité, il ne dit rien, écoute, puis une fois que j'ai terminé, il se redresse, pose ses mains sur son bureau, me regarde droit dans les yeux, la colère y brille.

_ Merci Yann, merci beaucoup pour tes conseils, mais désolé je ne suis pas un loup, pas plus que je ne suis un agneau. De par ta longue carrière et ton ancienne réussite, tu penses pouvoir me dire ce que je devrais faire, eh bien non ! Je suis chef d'entreprise depuis assez longtemps pour savoir mener ma boîte seul et d'une façon qui ne regarde que moi, tu peux disposer !

_ Comme tu veux, désolé d'avoir blessé le grand chef !

_ C'est ça occupe-toi de « tes » problèmes, je m'occupe des miens, moi !

Donc lui aussi peut être très con, bien. Là-dessus et sans prévenir qui que ce soit, je pars après être passé à mon bureau pour ramasser mes affaires, bye ! J'aurais tout de même tenu deux mois, décidément...

Je passe au café, où je reste jusqu'à la fermeture. Je ne pense à rien, la vie est ainsi ? Très bien, je fais avec. Lorsque je rentre chez moi, sans pour autant être ivre mort, j'ai la musette. Putain d'égoïsme et d'orgueil mal venu, quoique...

Il se passe deux jours pendant lesquels je traîne, je tourne en rond chez moi ou rond au café, je vivote quoi.

Ce matin j'étais en train de faire un peu de ménage lorsque j'entends frapper, c'est Chris, je suis surpris, nous ne nous sommes pas même croisés depuis des semaines.

_ Bonjour, Yann.

_ Bonjour, Chris, entre, tu veux le balai ? Je plaisante !

_ Très drôle, cela fait un moment que nous nous sommes vus, j'ai hésité, mais tout cela est tellement ridicule que je me suis décidé à venir te voir. Édith voulait venir, seulement elle se demande toujours comment te prendre, et par quel bout. De plus, elle s'agace de te voir ainsi, elle dit que tu es l'image même du gâchis.

_ Viens-en au fait s'il te plaît, tes circonvolutions m'agacent.

_ Toujours aussi aimable avec moi, bref, je suis là parce que je suis déçu par votre comportement à tous les deux, Édith m'a raconté votre entrevue. Vincent est un homme intelligent, mais cela ne lui évite pas pour autant une poussée d'ego, c'est ce qui lui est arrivé lorsque tu lui as mis les points sur les I, personne n'aime cela, tu le sais...

_ Il n'a pas aimé qu'un poivrot lui dise qu'il faisait fausse route ? Désolé pour lui, mais je ne regrette pas de l'avoir fait, je lui devais bien ce moment d'honnêteté, je ne lui en veux pas d'avoir réagi de cette façon. Mais je ne vois pas pourquoi tu joues les intermédiaires, c'est tout de même un grand garçon.

_ C'est parce que c'est moi que tu dis cela ?

Je la regarde, elle est superbe, la fille récupérée sur mon paillason est loin, j'en suis heureux.

_ Je crois t'avoir déjà parlé de partir, c'est ce que je vais faire, pour moi, pour vous. Je n'ai plus rien à faire ici, je n'ai jamais rien eu à y faire d'ailleurs, je vais vous débarrasser d'un poids mort.

_ Si tu savais...

Sur ce, elle disparaît en essayant de casser la porte, quant à moi je suis resté comme un con appuyé sur mon balai.

Rien de nouveau n'arrivera ce jour, il est tard, j'ai encore beaucoup perdu aujourd'hui.

Il est midi lorsque l'on frappe à la porte, qui peut bien venir me voir en ce jour nouveau ?

C'est Suzanne, une de mes libellules, je suis plutôt surpris, elle regarde la table sur laquelle traîne un peu de fromage et une pomme, ce qu'elle voit surtout ce sont les bouteilles, une vide, une entamée.

_ Vous habitez un drôle de quartier-chef ! J'y passerai pas la nuit, déjà là j'ai hésité, z'êtes bizarre chef tout de même. Je vous voyais autrement au travail, j'imaginai une gentille maison, avec une vie plutôt gaie. Alors que la réalité est bien différente, vous habitez ce coin merdique, vous vivez dans un appartement pas terrible, et le plus dingue chef, vous picolez, sur mon cul, chef, franchement sur le cul je suis.

_ Toi au moins tu dis ce que tu penses, tu y vas à la truelle, c'est mérité, j'aime autant, va, tu vois le chef n'est qu'un minable, je fais illusion au boulot, mais la vérité est devant toi.

_ Remarquez, je m'en moque vous savez, moi ce que je sais c'est qu'avec vous le boulot est agréable, ça tourne rond, vous êtes un bon malgré ça. Le patron essaie bien de vous remplacer, seulement il n'est pas à la hauteur, c'est un patron, pas autre chose. Il se dit beaucoup de choses sur votre départ, surtout que vous êtes partis après avoir vu le patron justement. Nous ont saisi pas, mais si vous pouviez revenir cela nous ferait bien plaisir, le boulot arrive chaque jour plus important, nous ont veu bien bosser, mais il

nous faut un chef comme vous, vous savez nous motiver, vous êtes sympa avec nous, on rigolait bien tout en bossant dur. Moi je ne juge pas, votre vie elle est la vôtre. J'efface ce que j'ai vu, je vous ai dit ce pourquoi je suis venue, revenez si c'est possible c'est tout, pardonnez chef.

_ Vous me manquez-vous aussi, mais rien n'est vraiment simple, vous le savez tous aussi bien que moi, et c'est moi qui m'excuse d'être parti comme un voleur, quant à revenir, je ne peux te répondre Suzanne.

_ Le patron, va falloir qu'il nous explique !

_ Ne prenez aucun risque pour ça, regarde autour de toi, je ne vaudrais pas que vous risquiez votre travail pour moi, je te l'assure.

Elle hausse les épaules, je ne sais trop quoi lui dire de plus, je n'aime pas ce genre de situation, ça fait mélodrame, comment cela peut-il exister dans la vraie vie diront certains, et pourtant cela est. Quant à eux, ils vont bien s'habituer à une autre façon de voir le travail, à un autre « chef » et voilà, cela se termine toujours ainsi. Ça me fait penser à ces histoires de présentateurs de la télé que l'on pense irremplaçable et qui un jour disparaissent de l'écran, sur le moment ce sont des sacs entiers de lettres de protestation, puis quelque temps après, tout le monde a fini par s'habituer au nouveau, il est différent, mais après tout, ça change, il est bien aussi celui-là tout compte fait. Néanmoins c'est sympa de leur part, car il est vrai que nous nous entendions bien. Allez, la roue tourne, faites vos jeux, moi je ne joue plus. Je tourne en rond pendant un moment puis je descends au café, je ne voulais pas, mais bon...

Que vois-je en entrant ? Le gros derrière le bar qui sert les clients.

_ T'as racheté le fond gros, l'odeur et les déchets de comptoir avec ?

_ Le tenancier de cet aimable établissement est à l'hosto, impossible de dire s'il va revenir. Comment savoir, surtout s'il est dans les mains du diable ? Le foie, étonnant pour un homme qui buvait si peu, cirrhose t'imagines le problème ?

_ Il a de la famille l'infâme ?

_ Heureusement que non, si cette espèce se reproduisait où irait le monde ?

_ Dans la même direction gros, à sa fin hélas. Comment allons-nous pouvoir survivre si ce bel estaminet ferme ?

_ S'il survit, je le prends en gérance, s'il meurt alors là, terminé. Quant à l'acheter avant que son foie n'explode, je ne le peux. Nous allons droit à la catastrophe mes amis, pour ma part, pas question de boire chez moi seul comme un con.

_ Tu es seul lorsque tu bois ici, chacun de nous est seul.

_ Ferme là philosophe de mes deux ! Lorsque je suis ici c'est un peu comme si j'étais de sortie, ou oui monsieur comme si j'allais au boulot, je fais mes huit heures de zinc, puis je rentre chez moi, fatigué, par l'alcool certes, mais fatigué et mon lit est là pour que je récupère de ma journée avant d'en entamer une autre. Cela t'étonne machin ? Normal, t'es pas des nôtres, toi tu noies quelque chose de réel quoique tu en dises, des gens t'attendent, ils attendent que tu ne viennes plus ici.

_ Personne n'attend personne gros, personne n'aime personne dans cette foire d'empoigne. La faucheuse est la seule qui ait cette patience, car elle, sa vie est notre mort, elle ne peut pas perdre.

_ Ne vient plus ici et tu verras que tu as encore un avenir, seulement voilà monsieur est très con et pleurnichard, tu te complais dans ton malheur.

_ Je t'emmerde gros !

_ Pas simple d'entendre la vérité n'est-ce pas ?

M'énervent les gens qui ont raison, pour les contredire il faut mentir ou changer de conversation, ce que je fais très bien.

_ Coûte cher un endroit comme celui-ci ?

_ Il faut acheter les murs, une somme qui pourrait sembler ridicule ailleurs, néanmoins trop pour moi et ceux qui sont ici, c'est bien ça la merde.

_ Il faudrait trouver un mécène ou un sponsor.

_ Encore plus con que je ne le disais tout à l'heure, un sponsor...

_ Je ne sais pas, mais bouge ! Joue au loto, braque une banque, trouve un autre troquet, ou bois de l'eau !

_ Si tu pouvais t'arrêter là, tu ferais une bonne action. Bois et oublie-nous, au moins moi.

J'ai fait ça, ni trop ni trop peu ; en sortant je regarde le troquet, sa façade noirâtre, ses vitres opaques, pas sûr qu'il me manquera, en tout cas pas pour sa chaleur humaine. Ce n'est qu'un trou à rats, mais qui à son utilité quoique l'on puisse en penser, il faut « l'habiter » pour comprendre.

Ce matin, j'ai rendez-vous avec Vincent, cela fait un moment que nous nous sommes vus, je vais au moins écouter ce qu'il a à me dire.

Nous y voici, il paraît gêné, il a tort. Après m'avoir dit de m'asseoir pour détendre l'atmosphère, il m'explique le pourquoi du comment il a réagi si brutalement à notre dernière rencontre. Il était mal dans sa peau devant le succès mitigé de son site, il avoue avoir fait l'erreur de gérer une entreprise de cinquante personnes, de la même manière que celle qu'il avait avant avec ses dix employés. Quant à son manque d'agressivité c'est dans ses gènes, difficile de passer outre, il a buté sur son éducation trop policée et il a failli tout perdre, il était en passe de se faire manger avant d'avoir eu le temps de commencer. Ce que je suis venu lui dire ce jour-là n'a fait que renforcer une évidence, hélas, au lieu de

reconnaître ses erreurs, il s'en est pris comme cela arrive souvent au porteur du message. Il m'a détesté d'avoir tout compris, alors que lui a été naïf de penser que d'avoir vendu des Bouquins et des CD en gros, l'avait préparé à se bagarrer sur le Net, dans ce nœud de vipères écarlate du web, avec en plus aujourd'hui un catalogue dix fois plus important. Malgré tout avec l'aide d'Édith et de Chris, il a réussi à redresser la barre, il a rendu coup pour coup, en a même rajouté.

Le redressement a été étonnant, preuve de ses capacités de réaction. Il m'a avoué qu'il n'avait pas vu cela de cette façon en se lançant dans cette entreprise, il pensait faire du commerce comme n'importe quel marchand, entre gentilshommes en somme, et il s'est fait mordre le cul. Ce n'était pas ça son rêve, mais maintenant que c'est parti, il ne lâchera plus le morceau. Et si j'acceptais de revenir, cela l'arrangerait bien, lui, mais aussi mes fans (s'il croit m'avoir à l'orgueil, il tape à côté). Je lui réponds que c'est de sa confiance dont j'ai besoin avant tout, je lui promets de ne plus jamais dépasser mes attributions, qu'il mène sa boîte comme bon lui semble, qu'il l'a coule si tel est son bon plaisir. Il proteste, j'en profite pour lui demander si je peux avoir deux personnes de plus. Il est d'accord, Chris va s'en occuper, pour finir, il m'a invité à boire un verre chez lui le soir même, j'ai accepté, je les aime ces deux-là.

L'après-midi je suis retourné dans mon entrepôt, j'ai été reçu chaleureusement ce qui n'est pas désagréable, en effet le volume de travail a bien augmenté, il me les faut ces deux supplémentaires. J'ai repris les manettes sans attendre, l'inaction me pesait.

Le soir vers vingt heures, je me suis donc rendu chez Édith et Vincent, j'ai été reçu avec beaucoup de gentillesse par Édith qui m'a assuré que j'avais fait le bon choix en revenant parmi eux. Puis étonné j'ai vu arriver une femme ravissante, Chris dans toute sa splendeur, moulée dans un jean rouge et un haut en cuir noir très fin, magique, ma langue devait traîner sur le sol.

Yann réveille-toi, c'est Chris !

Elle m'a fait la bise, jamais elle ne m'avait fait cette impression, je crois que j'ai toujours eu peur de la regarder vraiment.

_ Heureuse de te revoir parmi nous Yann, je suis sincère.

_ Te voir est un plaisir Chris, tu es tout simplement... trop !

J'ai droit à un excellent vin comme d'habitude, je fais signe à Vincent que j'apprécie ce que je bois. Par contre si je discute avec plaisir avec eux, je n'arrive pas à m'empêcher de regarder Chris. Édith s'en est aperçue, elle sourit. Chris aussi s'en est aperçue, je ne suis pas spécialement discret. Je ne sais plus comment me comporter, quel con, un môme ! Alors je me tourne vers Vincent, je lui parle boulot, les filles rigolent derrière leur coupe de champagne. Lorsque nous nous séparons, je m'aperçois avec étonnement que j'ai peu bu, comme quoi. Au moment des au revoir j'ai plaisir à respirer la douce odeur de Chris, un parfum, c'est un peu comme un rêve, peu à peu il se dissipe.

Le week-end est là, ces deux jours hebdomadaires de repos, dont je n'ai jamais profité pendant des années, pour cause de pognon à amasser. Je constate que depuis que je me suis remis au boulot avec des semaines normales, je n'en profite pas plus. Que je bosse ou pas, je m'en fou royalement, le boulot me distrait de ma vie merdique et mes jours de repos font partie de ma vie merdique, alors je m'ennuie. Dans notre société ce terme week-end est portant magique, c'est un peu comme une permission pour un prisonnier, une illusion de liberté. Avoir cette impression de liberté tout en restant avachie devant la télé pendant deux jours, il faut vraiment vouloir y croire. Tout comme passer des heures sur la route au cul à cul avec des milliers d'autres nanars, bonjour madame la liberté. Peu en profitent vraiment, peu se libèrent vraiment des contraintes habituelles, car même ces deux jours ont leurs obligations, des rites à respecter, cette société de merde nous colle encore et toujours aux semelles. Le problème est que dans

nos têtes, libres nous ne le serons jamais, c'est bien trop dangereux la liberté...

Pour me prouver que j'ai raison, quelqu'un frappe à la porte, je cris « entrez ! » et horreur ! Ma chère femme me fait face.

_ Entre donc Françoise !

_ Bonjour, Yann !

_ Dis-moi tout !

_ Je ne suis pas venu pour te déranger (c'est fait ma grande), mais pour te demander de bien vouloir nous excuser, nous n'aurions pas dû nous conduire comme nous l'avons fait avec toi, surtout moi connaissant ta façon de réagir lorsque l'on tente de te forcer la main, de plus sachant combien tu m'en veux de ma réaction lorsque tout s'est écroulé, je...

_ C'est bon Françoise, n'en rajoute pas, cela te coûte et moi cela m'agace, alors donne-moi ces fameux papiers, je suis certain que tu ne les as pas oubliés, et qu'entre deux sanglots tu me les aurais sortis. Donc abrégeons, donne je te les signe, surtout pas de remerciements, par pitié pas ça !

Ce qui ne l'empêche pas de m'assurer de sa reconnaissance, moi qui allais lui permettre enfin de vivre honnêtement avec l'homme qu'elle aime. Il a presque failli que je la foute à la porte pour qu'elle parte, « fausse » derche ! Je viens de me libérer d'une connerie, c'est déjà ça de fait. Je me récompense d'un verre de vin que j'ingurgite sans aucune modération, même si j'ai diminué à nouveau ma consommation, mais tout est relatif, bien entendu. Sinon, comme dit précédemment, je m'emmerde comme je l'ai toujours fait, je descends au café, bien que ce soit encore plus morose depuis quelque temps (c'est dire !).

Le gros est toujours derrière le bar, morose lui aussi...

_ Regardez-moi ça, il est derrière le zinc, la clé de la réserve dans sa poche et il fait la gueule !

_ Le gros dégueulasse est mort, les emmerdes vont commencer.

_ Merde ! Il ne t'a même pas légué son bouge ?

_ Il y a pensé, mais en même temps il espérait revenir, ça se comprend.

_ Et si tu continuais comme si de rien était ?

_ C'est bien ce que j'ai l'intention de faire mon camarade, je ne suis au courant de rien, je ne sais rien, je me contente de faire tourner le commerce, ce, sans mettre un petit sou dans ma poche, les comptes sont net, pas d'embrouille à ce sujet.

_ Faisable, même si la loi est contre, ici tout est possible. Sauf si des petits malins décident que c'est l'occasion pour commencer à grignoter le quartier, ce serait le coin enfoncé pour avoir le reste.

_ Nous pensons la même chose, mais ils savent qu'ils ne nous auront pas si facilement.

_ Je vous le souhaite !

_ Toi tu t'en fous.

_ Moi demain, je boirais ailleurs, aucune importance.

_ Tu devrais partir carrément, fait ça !

_ Peut-être bien...Au fait gros, tu sais que lorsque tu vas mourir tu vas voir défiler toute ta vie ?

_ Et alors ?

_ Ça risque d'être monotone tous ces verres qui défilent non ?

_ Mais que t'es con !

Je bois mon verre tout en réfléchissant ; combien de personnes qui gravitent autour de moi, m'ont dit un jour que je n'étais pas fait pour cette vie, que je devrais arrêter ? Que mon vrai faux malheur ne dupe personne, je me recroqueville sur moi-même, rien

de plus, qu'importe ! Pour une approche un peu plus réelle et lever un coin de voile, je dois chercher au fond de moi, derrière mes mensonges cette vérité dont je ne suis pas fier : la peur de l'après-alcool. Accepter de regarder le monde en face, accepter que les autres existent, être des leurs, dur ! J'en ai presque la nausée. Tout d'abord, il faut en arriver à l'après-alcool, ensuite ? Je ne veux pas d'une vie triste, toute tracée, aujourd'hui je travaille, mais je peux arrêter le boulot et me contenter l'alcool, il peut couvrir tous mes besoins, sans, je ne sais plus comment cela est. Tout passe avec lui les réussites nous rendent fiers, d'autant plus qu'elles sont rares, quant aux mauvaises plus nombreuses elles passent avec une facilité déconcertante, tout passe avec l'alcool je vous dis, la lâcheté, la trahison, la branlette, tout ! Merci à lui ! Aujourd'hui je peux si je le désire vivre dans un appartement plus grand, plus clair, ailleurs. Je gagne bien ma vie désormais, seulement voilà, je n'en vois pas l'intérêt. Si j'arrête de boire, je redeviens lucide, si je redeviens lucide, je deviens quoi ? Merde, regardez autour de vous et dites-moi que cette société mérite que l'on se casse le cul pour elle. Démocratie mon cul, vous votez et vous subissez, vous protestez les CRS vous matraquent, c'est ça la démocratie ? Le peuple ne décide de rien, la démocratie est une façon comme une autre de nous tenir dans l'illusion. Les CRS sont une milice d'état, faite pour nous empêcher de n'être pas d'accord ! Matraquer des ouvriers ou des infirmières est un déni de démocratie ! Si vous voulez que l'ordre règne, ne vous mettez pas le peuple à dos, messieurs n'oubliez pas que dans une démocratie c'est le peuple qui « devrait » décider, mais ça...

Je sais je parle beaucoup de bourgeoisie, de riches, des politiques, mais c'est quoi un bourgeois ? Un type suffisamment installé pour vouloir que rien ne bouge, lorsqu'il trouve que cela ne va pas, il gueule, mais ne bouge pas, oh que non ! Ceux qui bougent lui font peur. Sauf s'ils bougent pour lui, regardez notre fameuse et glorieuse révolution de 89, elle a été fomentée par la bourgeoisie qui s'est servie de la colère du peuple à son profit. Elle a distribué des armes, mais ces armes, une fois le nettoyage terminé, ils les ont récupérées en offrant 40 sous par fusil rendu,

40 sous cela représentait une somme pour tous ces pauvres bougres, bien vue, les fusils sont pratiquement tous revenus dans les arsenaux. Ils n'étaient tout de même pas assez crétins pour laisser des armes en grand nombre dans les mains du peuple ! Aujourd'hui ce que l'on appelle la classe moyenne est la bourgeoisie d'avant, rien ne change, sauf les mots. Ce sont eux qui font stagner un pays, et moi lorsque j'ai bu...

Les riches, je tape sur les riches, oui c'est vrai, mais je les connais, je les ai côtoyés dans mon boulot. Il en est qui peuvent nous étonner, d'autres qui peuvent nous écœurer, mais ils ont tout de même une chose en commun, l'amour de l'argent. Lorsque vous avez devant vous une personne qui possède des milliards et qui est capable de tous les coups bas pour un petit million de plus, croyez-moi, si vous n'êtes pas dans cette mentalité vous ne pouvez pas comprendre, car cela paraît trop dingue. Cette même personne qui est plus que riche est prête à faire travailler des enfants pour augmenter son profit. Déjà chez nous, s'ils le pouvaient ils élimineraient le SMIC, que vous creviez avec la moitié ne leur vient pas un instant à l'idée. Ils sont contre la surpopulation, pour eux il y a sur terre des milliards de gens inutiles : Ils ne CONSOMMENT PAS, et oh horreur, ils coûtent ! Un verre à leur santé !

J'avoue, je hais les hommes politiques ! Ceux qui ne pensent qu'à une chose, être élus, ou être l'élu ! Tous ces mensonges, ces magouilles, tous ces compromis, je vomis tout ça. Je méprise ceux qui font de la politique un métier ! Dans un article Octave Mirbeau a eu sur ce sujet de superbes envolées, l'article s'appelait : « La grève des électeurs » il y dit entre autres : « qu'un député, ou un président de République, ou n'importe lequel parmi tous les étranges farceurs qui réclament une fonction élective quelle qu'elle soit, trouve un électeur, c'est-à-dire l'être irrêvé, le martyr improbable, qui vous nourrit de son pain, vous vêt de sa laine, vous engraisse de sa chair, vous enrichit de son argent, avec la seule perspective de recevoir, en échange de ces prodigalités, des coups de trique sur la nuque, des coups de pied au derrière, quand

ce n'est pas des coups de fusil dans la poitrine », en vérité, cela dépasse les notions déjà pas mal pessimistes que je m'étais faites jusqu'ici de la sottise humaine, en général, et de la sottise française en particulier, notre chère et immortelle sottise, ô chauvin ! ». Plus loin il rajoute « Ô bon électeur, inexprimable imbécile, pauvre hère bonhomme assez stupide, assez déraisonnable, assez aveugle à ce qui se voit, assez sourd à ce qui se dit, pour voter bleu, blanc ou rouge, sans que rien l'y oblige, sans qu'on le paie ou sans qu'on le soûle ? ». Et cette idée du vote en disant « Urnes homicides ». Que pourrais-je rajouter, en tout cas pour moi je pense que tout est dit. Je sais je parle bien, mais que fais je de plus qu'eux ? Car il est évident que ce n'est pas moi en picolant qui puisse changer quoi que ce soit à ce merdier.

_ Gros, il t'arrive de penser à l'avenir ?

_ Jamais, sinon je me flingue tout de suite. Tu veux quoi ? Que je pense au moment où comme l'autre mon foie va éclater ? Tu ne voudrais pas en plus que je devienne sobre pour préserver ce bel avenir dont tu parles. Toi tu peux encore en avoir un d'avenir, moi, trop tard.

_ L'avenir rend con quoi.

_ C'est un peu ça.

_ Sers-moi donc j'ai besoin de réfléchir...

Je me regarde dans la glace entre les bouteilles et les chiures de mouche, un peu abîmé le garçon, certes, mais cela ne semble pas irréversible, du moins pas encore. Et ? Rien, c'était juste pour voir.

_ T'es encore beau gosse va, mais ne traîne pas trop si tu veux pouvoir encore en profiter.

_ Toi aussi gros t'es beau gosse, mais commences par ôter ce masque !

_ Connard !

Lorsque je sors, je me retrouve pile devant le chat, droit sur son cul, je me baisse et je lui demande ce qu'il me veut, il me regarde, miaule, secoue la tête et s'en va. Lui un jour je vais lui botter le cul, il est comme moi, impossible de savoir ce qu'il veut exactement, ce chat m'emmerde...

Au boulot ça tourne rond désormais, je suis dans mon bureau et je m'emmerde. La paperasse voilà en quoi consiste mon job désormais, je gère. Vincent vient me rendre une petite visite.

_ Salut !

_ Salut patron !

_ Pas l'air en forme Yann.

_ Regarde, regarde ce que je fais, tu trouves ça excitant ?

_ Tu gères ce que tu as créé, c'est bon.

_ Non ! Ce n'est pas bon, je m'emmerde avec toute cette paperasserie moi !

_ C'est explorateur que tu devrais faire, là, tu aurais de quoi te défouler, toujours sur le qui-vive, stress permanent, l'aventure.

_ Tu te paies ma tête là ?

_ Oui et non, tu es ainsi fait, jamais satisfait.

_ Je n'étais pas ainsi avant.

_ Hé bien tu as changé, tu es devenu instable, voire chiant, malgré cela tout le monde t'aime ici, à part toi bien entendu.

_ Je vais partir, faire autre chose.

Il se marre m'assurant que quoi que je fasse, tout ira bien tant que cela restera nouveau, créatif, qu'ensuite j'aurais envie d'arrêter de partir ailleurs, pour faire encore autre chose. Faisable, mais est-ce bon cette insatisfaction perpétuelle ? Pas sûr. Car

bossier sans motivation réelle, sans création, juste faire et refaire la même chose tous les jours, ce n'est ce que je recherche.

_ Tu vois ce que je fais là, à pôle emploi, l'on m'a gentiment dit que ce n'était pas pour moi, je n'avais pas les bons diplômes, mais qu'en même temps avec mon expérience, j'étais trop cher.

_ Ils sont formatés, rien n'a attendre de gens comme ça.

Moi aussi je vais finir formaté, je lui reparle de mon envie de partir. Il fait la grimace en comprenant que je suis sérieux, il me fait le coup du type indispensable, je rigole, puis plus traître, il me fait le coup de l'amitié, là je rigole moins, car il est mon ami et il le sait. Aussitôt, il se reprend, me demande de l'excuser, m'assurant que cela ne doit en rien intervenir dans mon choix. Un peu peut-être, tout de même.

_ T'as raison, je suis un insatisfait, admetts que ce n'est guère facile en ce bas monde d'être satisfait, sauf devant mon verre, avec lui je m'éloigne quelque peu de toutes ces contingences.

_ Tu es vraiment très con quand tu t'y mets, chapeau !

_ Tu me fatigues patron.

_ Je te laisse, à la tienne !

_ Ça, ce n'est pas sympa...

Lorsque j'arrive devant le troquet, je vois un attroupement devant la porte. Il est fermé, les huissiers sont là ? Quelle merde est arrivée ? Je m'approche et regarde, mes yeux eux-mêmes n'y croient pas, c'est le gros qui fait le ménage, incroyable ! Du jamais vu, depuis que ce machin est ouvert, ce doit être la première fois que cela arrive, allons-nous retrouver nos places respectives, retrouverons-nous nos marques ? Sacrilège ! Je m'avance, en effet le gros a tout ouvert en grand, et je le vois frotter le sol avec le balai-brosse, ça mousse noir, il sue à grande eau, il va claquer ce con !

_ Gros ! Oh gros !

_ Quoi ? Tu veux un balai ?

_ Merci, tu fais quoi là ?

_ D'après toi ?

_ L'impossible !

_ Je l'aurai !

_ Un siècle de merde ?

_ Tu charries, il fut un temps où le ménage était fait régulièrement.

_ Une fois par décade alors.

_ M'en fout, je l'aurai !

_ Tu fais chier, donne le ton balai !

Moi, les types décidés quoi qu'il en coûte, je ne demande qu'à les aidés, plus c'est dingue plus j'aime, j'adore les causes désespérées et celle-ci en est une ! Nous vivons dans un monde où ce genre de fous deviennent trop rares, oui, nous vivons dans un monde de mous, à voir ceux qui nous gouvernent ou nous ont gouvernés t'as tout compris. Désormais nous sommes deux à suer, nous virons l'eau noire dehors, ce qui permet en même temps de virer les curieux. Quant aux habitués ils se frottent les yeux, nous regardent, n'insistent pas, ils repartent chez eux. La nuit arrive lorsque nous estimons ne pas pouvoir, quel que soit notre courage faire mieux. Malgré tout, l'intérieur du café (café c'est mieux déjà) est méconnaissable, simple par rapport à avant, il paraît neuf ! Les vitres, les murs, les glaces, les bouteilles, tout respandi, ça n'est pas devenu neuf pour autant attention, c'est la comparaison qui donne cette sensation de neuf. Il n'y a que le sol qui ne soit pas nickel, impossible tout simplement, mais il est propre...

_ Putain ! Nous y sommes arrivés.

_ Merci pour le coup de main.

_ Laisse tomber j'adore l'inutile.

_ Il vaut bien cent sous de plus non ?

_ C'est pour attirer l'acheteur tout ça ?

_ Pas d'autres solutions.

_ Paie donc un verre, pour la sueur que tu viens de me faire couler.

Nous buvons quelques verres rien que nous deux, le café est fermé. Nous regardons ce nouveau décor, je suis sûr que nous pensons la même chose, était-ce bien utile ce que nous venons de faire ?

Lorsque j'y retourne le lendemain, j'ai l'impression d'être ailleurs, ce n'est pas devenu un palace, loin de là, la peinture a toujours sa couleur indéfinie, le sol est bel et bien usé, les fenêtres, les glaces, rien de tout cela n'a changé, sauf ! Que tout est propre.

Les habitués n'osent rien, ils ont repris leur place, mais ils peinent à retrouver leurs aises, même les chiottes sont propres avec rouleau de papier et antiodeur, un must qui les déstabilise. Il me vient l'idée, si l'on passait le quartier au Karcher, peut-être y aurait-il plus de soleil, allez savoir.

Le lendemain au boulot je suis dans mon bureau lorsque je vois Chris arriver, elle me demande si elle peut entrer, je lui fais signe que oui. Elle est venue me demander si j'étais satisfait des derniers employés qu'elle m'a trouvés. Je le suis et je l'en remercie, grâce à elle et eux, ça roule. Elle est contente pour moi, je suis content pour elle, je lui demande si nous sommes obligés de nous comporter comme deux abrutis, elle me répond qu'elle se conduit comme je me conduis, ce qui est exact, mais n'arrange rien. Elle me dit qu'elle ne sait plus comment se comporter avec moi, qu'elle aimerait venir me voir plus souvent, seulement à chaque fois elle hésite, ne sachant jamais comment elle va être reçue.

Bien entendu je réponds une connerie, je lui dis que la prochaine fois qu'elle viendra me voir je rameuterais la fanfare et les majorettes. Résultat, elle fait demi-tour et sort, j'ai encore merdu.

Dans l'après-midi c'est au tour d'Édith de venir me rendre visite, elle n'est guère souriante, étonnant, par contre elle attaque d'entrée.

_ Une question Yann, pourquoi faire souffrir Chris de cette façon ? Cela t'amuse ? Qu'elle raison te pousse à te venger sur elle d'un mal-être bien à toi, tout le monde est responsable à tes yeux, seulement le problème Yann, il est dans ta tête, nulle part ailleurs. Cesse de rendre les autres responsables !

_ Je déteste tout, sauf vous ! Chris y compris, désolé je n'en ferais pas plus, peux pas !

_ Arrête de boire, tu auras peut-être une autre vision du monde !

_ Vous m'emmerdez avec Chris et mes problèmes ! Arrêtez de me prendre pour un débile, occupez-vous de votre cul !

_ T'es viré !

Un air glacé pénètre le bureau, elle frissonne, moi aussi, elle, parce qu'elle vient de se rendre compte de ce qu'elle vient de dire, moi, parce que je ne m'attendais pas à ça venant d'elle.

_ Yann, je...

_ Laisse Édith, tu viens de me rendre service, je n'arrivais pas à me décider sur mon avenir à cette place, merci de l'avoir fait pour moi. Je ne suis qu'un malentendu, je vais cesser de vous emmerder.

Elle part sans se retourner, moi je regarde autour de moi, je rigole, je réunis mes quelques affaires et je pars sans un au revoir, plus personne ne me fera revenir, je tourne une nouvelle page. Ça fait combien de fois que je prends la porte ?

Je file direct à ma place au zinc, je ne ressens ni regrets ni angoisse, je bois mon verre en souriant, je me fais rire, c'est ainsi.

_ Salut, les morts !

Je me retourne, deux jeunots dans les trente ans, plutôt grands, bien foutu, jeans chemises blanches, vestes grises légères, cool quoi.

_ Messieurs ?

_ Deux Perrier !

Le gros les regarde, il me regarde l'air de me dire, sent pas bon ça.

_ Pas de ça ici.

_ Jus de fruit ?

_ Non plus.

_ Café ?

_ Deux ?

_ Deux ! Dites c'est vous le patron ?

Encore une fois le gros les regarde me regarde, souffle, ils font chier les petits.

_ Non !

_ Y'a plus de patrons c'est bien ça ?

_ Vous êtes venus pour racheter le fond ?

_ Exactement, pour un euro symbolique, nous avons les papiers, tu nous dis où est le proprio, il signe et voilà, tout le monde est content ; la paix règne. Ce quartier est promis à un avenir florissant, laissez donc la place aux jeunes, c'est nous l'avenir ici.

Le gros regarde autour de lui, il semble las.

_ Vous prenez possession des lieux, c'est bien ça ?

_ Oui mon gros, tu commences à comprendre.

Tout en buvant je me rapproche d'eux, moi aussi ils m'agacent, nous sommes tous là pour avoir la paix, picoler tranquilles, c'est simple non ?

_ Et cela se passe comment ?

_ Pour l'instant, eux, ils disparaissent et toi mon gros tu nous donnes les clés puis tu les suis, ça rentre ça dans ta tronche de veau ?

_ Les gars, dehors, allez vite, dehors !

Les habitués sortent tous, sauf moi.

_ Et lui là, sors-le aussi.

_ Moi je reste.

_ Casse-toi poivrot, va te bourrer chez toi !

Cette phrase c'est le signal, celui qui venait de s'approcher de moi, se prend un grand coup de boule qui lui éclate le nez, suivi d'une droite gauche et d'un coup de savate dans le bide, il tombe, se tortille sur le sol en gueulant, ce que je comprends ce doit être douloureux...

Pendant ce temps le gros pilonne l'autre de ses gros poings, je lui dis de s'arrêter, il le lâche, le pauvre s'écroule sans un mot.

_ Un peu facile non ?

_ C'est internet qui les ramollit, ils sont virtuels.

_ Tu penses qu'ils ont plus important au-dessus d'eux ?

_ Eux ? Penses-tu ! Ils ont regardé trop de films, comme si cela était aussi simple. Ceux qui voudront prendre le quartier, ils

l'auront sans jouer les gros bras, ils sortiront les enveloppes et ce sera bien plus simple.

_ Donc le quartier est bel et bien dans le collimateur de certains.

_ Bien peur que oui gros, eux ils ont entendu dire, c'est pour cela qu'ils sont venus. Bon, maintenant il faut les remettre sur pieds qu'ils disparaissent.

Le gros va chercher de la flotte et leur balance, ils sont vites debout, ils grimacent de leurs douleurs.

_ Enculés ! On aura votre peau, on va vous pendre par les couilles vous allez le payer cher !

_ Mais ils nous menacent ! J'ai peur, gros !

_ Vous êtes morts, alcoolos de merde !

Je ne peux m'empêcher de lui envoyer un coup de savate supplémentaire, ça m'ennuie, mais il en fait trop, c'est chiant. Il cri pour la douleur et hurle pour l'orgueil blessé. Ils finissent par disparaître, pas demain qu'ils vont draguer avec la tête qu'ils ont.

_ On s'en fait un ?

_ Deux oui et bien servis !

Ça faisait longtemps que je n'avais pas ramené de cuite à la maison, pas inoubliable celle-ci, néanmoins suffisante pour une future gueule de bois en chêne massif !

Le lendemain lorsque j'arrive au troquet, je vois le gros qui nettoie encore les vitres, une manie ? Je comprends lorsque je vois les croix gammées et les insultes taguées sur les vitres. Pas besoin d'être très extralucide pour savoir d'où cela vient, c'est minable, je lui donne la main, nous faisons un joli couple tous les deux. Pas content le gros, ceux qui ont fait ça et que nous connaissons n'ont pas intérêt à s'approcher même à dix mètres, un gros en colère...

_ Pourquoi tu te fais chier à me donner un coup de main à chaque fois toi ?

_ Je ne sais pas, j'aime bien les gens qui y croient et se battent contre des moulins, si ça t'emmerde tu me dis.

_ Je ne suis pas un Don Quichotte, juste un peu têtù, ce café ne fermera pas !

_ Eh bien, voilà une raison qui me convient parfaitement, tu te bats.

Soudain retentit un grand coup de frein, une BM s'arrête juste devant le café, ils sont quatre, dont nos deux amis, chacun tient négligemment une batte de base-ball dans la main, ils ont lu trop de Mickey les jeunes.

_ Salut, les biturins, c'est jour de fête aujourd'hui, la vôtre !

Le gros ne répond rien, je fais de même.

Nous rentrons, le gros passe derrière le bar, moi, à ma place.

_ Passe-moi une bouteille, gros.

Il me tend une bouteille que je dépose sur le zinc, ils avancent sourire aux lèvres.

_ Nous sommes venus prendre ce qui nous appartient, vous virez fissa ou vous êtes mort, et dans la douleur.

_ Vous faites chier, retournez jouer dans votre cité. Remontez dans votre chignole et oubliez cet endroit.

_ Toi le gros, je vais d'exploser !

Le gros sort lui aussi une batte, moi je casse ma bouteille contre le zinc, j'attends. Ils nous jaugent, ils ont compris que cela risquait d'être chaud, seulement voilà, reculer ça la fout mal, alors ils foncent. J'évite un coup et lance mon bras en avant, la bouteille cassée rencontre un bras inconnu, suit un hurlement. Manque de

pot j'évite mal la deuxième batte, je m'en prends un coup sur le côté de la figure, j'agite mon tesson de bouteille devant moi pendant que je m'efforce de reprendre mes esprits, pas suffisamment puisqu'il y en a un qui me couche d'un coup derrière un genou. Si je tombe, je vais être très mal, malheureusement je tombe, une fois à terre il y en a un qui se fend la gueule en me regardant, il se délecte à l'avance. Erreur, il aurait dû frapper de suite, car pendant qu'il jouissait de son avantage, j'ai mis la main sur la batte de celui que j'ai saigné et moi je n'attends pas, et sous le coup que je lui assène il hurle à la mort, putain de cri ! Là, il ne va pas s'en remettre avant un moment, apparemment les genoux ont trinqué (eux aussi ?) ils font de bonnes prothèses aujourd'hui, c'est rassurant, il faut qu'il garde espoir. Je regarde autour de moi, le gros est debout, il se tient le bras, mais ces deux adversaires sont dans le pays des songes.

_ Dis-moi bourge, d'où te vient cette putain de haine ? Un de saigné à blanc et un qui ne remarquera pas demain, pourquoi tu ne les tues pas après tout ?

_ Je fais ce que je peux, quant à ma haine, elle vient de cinquante ans de frustrations de toutes sortes, j'ai été con trop longtemps. Grave ce que tu as ?

_ Aucune idée, j'ai du pot, c'est le gauche.

C'est avec beaucoup de difficultés qu'ils arrivent à se redresser pour partir, nous les aidons, mon gars n'a qu'un genou d'atteint, mais il y a du dégât, ils ne porteront pas plainte, pas leur intérêt ; j'appelle les secours pour le gros, ils l'emmènent à l'hosto. Moi je me regarde dans la glace et je me demande pour de bon d'où me vient cette haine affreuse, affreuse, car je n'ai aucun remords, au contraire ces cons ont pris pour tous ceux que je n'ai pas descendus pour de vagues raisons sociétales...

L'alcool décuple les frustrations et les frustrations entraînent à la haine, je n'ai jamais cogné qui que ce soit avant de me mettre à

boire, à part des bagarres de jeunes sans grande importance, j'étais déjà costaud, cela suffisait pour que l'on me foute la paix.

Je ferme la boutique et je rentre chez moi, je ne suis pas gargotier, ils attendront que le gros revienne, en attendant, ils ont la télé pour leur donner une bonne raison de picoler.

Le reste de la journée, je le passe allongé sur mon lit, les idées tournent dans ma tête, je finis par en arriver à la conclusion que je ne sais plus trop qui je suis, ce qui n'a rien de surprenant, pas la peine de réfléchir une journée pour comprendre ça.

C'est le lendemain que Vincent est venu me voir, pas vraiment pour que je revienne, il a compris que cette fois-ci que je ne changerais pas d'avis. Il est venu pour essayer de comprendre, car pour lui il est difficile d'admettre qu'un type capable, décide d'arrêter ainsi alors qu'il a encore beaucoup à apporter, sacré Vincent, gentil Vincent. Je lui explique que je ne sais pas, que j'ai un trou dans le cerveau, des fuites. Ce que je vais faire désormais ? Aucune idée. Pourquoi ai-je le côté de la figure abîmé ? Bagarre de poivrot. Il n'a pas l'air de me croire, que n'importe, pas envie de raconter. Un dernier pour quoi ; celui qui a un rapport avec l'endroit où j'habite, je peux m'offrir mieux. Je suis très bien ici, fini les pourquoi ? Merci.

Il me remet des papiers pour que je puisse bénéficier du chômage, en me disant que je n'oublie pas de faire la démarche cette fois-ci. Je lui fais remarquer que c'est moi qui suis parti. « Tu as bossé, tu y as droit, c'est pour les années que tu leur as données la dernière fois ». Je ne réponds rien, il n'a pas tort, je vais m'en occuper. « Tu nous manques tête de mule, à tous, Chris nous a dégotés un nouveau responsable, comme elle a un nez assez étonnant, je pense qu'il te ressemblera un peu dans sa façon de concevoir le travail. » Je lui promets que nous continuerons à nous voir, il n'y a aucune raison pour que cela ne continue pas. Il a fallu tout de même qu'il me demande d'excuser Édith, ce qui me fait sourire, car je ne lui en veux pas une seule seconde, elle reste mon amie, elle n'a fait que défendre son amie, comment lui en vouloir ?

Elle s'en veut ! C'est inutile, qu'il l'a rassure, tout est comme je voulais que cela soit. Nous discutons un moment de tout, même de politique, c'est dire. Notre amour très modéré pour les hommes politiques est à l'unisson, lorsqu'il s'en va, nous sommes heureux tous les deux que notre amitié soit intacte, je me dis que je ne suis pas si seul que je le pense trop souvent. Je me sers un verre, je bois tranquille, je suis dans une période calme en ce moment, ça durera jusqu'à la prochaine poussée. Je verrais bien, je ne lis pas dans le dépôt qui est au fond des bouteilles.

Je vais jusqu'au troquet voir s'il est ouvert, il l'est ! Le gros est à sa place derrière le zinc, un bras en écharpe sourire aux lèvres, il me montre sa main droite.

_ Il me reste la bonne, tout va bien.

_ Cassé ?

_ Fêlé, j'en ai pour un mois environ.

_ Fêlé, c'est le bras ?

_ Quel humour !

_ Tu sais gros pour ici, si personne ne vient y mettre son nez, et que toi de ton côté tu continues à payer les factures, les impôts, bref si tout continue comme avant pourquoi viendraient ils t'emmerder ? Dans le cas contraire, s'ils apprennent que ce troquet est en déshérence, nous en avons déjà parlé, terminé. Ils doivent avoir envie de la raser cette cour des miracles, j'en doutais, mais tout compte fait il faut bien reconnaître que c'est trop énorme, ce quartier est trop bien placé depuis qu'ils ont construit tout autour. Cette merde représente une fortune pour les proprios.

_ Arrête tu me fous le cafard, surtout qu'avec cette putain de soif de profits qui domine tout, nous ne représentons rien de rien. Mais je continuerais comme tu l'as dit jusqu'à ce que...

_ Faisons comme ça, ce monde pue de toute manière.

Si l'on se place d'un point de vue purement esthétique, il faut bien admettre que ce quartier fait un peu tache. Par contre si l'on se place côté habitants, ils sont très bien ici, c'est leur village en quelque sorte, les sortir d'ici pour les reloger ailleurs n'est pas si évident, d'ailleurs certains ne sortent jamais de ce quartier, c'est où ailleurs ? Sur Mars ?

_ Bonjour !

Surpris, je me retourne, dans ce troquet, une personne qui entre en disant bonjour, n'est pas d'ici. En effet, un homme d'une quarantaine d'années, frais et pimpant, assez ressemblant à ce que j'ai dû être avant, le cheveu bouclé, il émane de lui de la détermination et de la sympathie.

_ Bonjour !

_ Pardonnez-moi de vous déranger, je cherche la zone industrielle.

_ Vous prenez en face, vous allez sortir de la ville, continuez tout droit encore, vous tombez dessus.

_ Merci !

_ Vous cherchez quelle boîte ?

_ « Verticale »

L'entreprise de Vincent, je crois même deviner ce qu'il vient y faire.

_ Je connais, une fois entré dans la zone, troisième à gauche, deuxième à droite.

_ Génial encore merci !

_ Un verre ?

Il regarde nos verres.

_ Désolé, je ne bois pas, mais sympa !

Je le regarde partir, de suite me vient une évidence, l'homme idéal pour Chris, elle ne pourrait trouver mieux. Tout de même, drôle de réflexion.

_ C'est ta boîte ça non ?

_ C'est bien là que je travaillais en effet cher ami, tu as vu ce jeune homme, je te parais que c'est mon remplaçant.

_ Il a l'air bien comme ça au premier regard.

_ Il a l'air bien comme tu dis.

_ Moi je dis que t'as été un peu con de laisser tomber.

_ Tu dis, tu dis ! Eh bien moi, je te dis que ce type avait ce que moi j'avais avant, c'était flagrant si tu regardais mieux les gens, il en a dans ventre, il a envie, ce que moi j'ai perdu.

_ Au fond du verre ! Mais tu en vois des choses...

_ Sers-moi gros, et cesse de m'énerver s'il te plaît.

Je ressens un pincement au cœur, mais à quoi bon, il a une autre allure que moi il faut bien le reconnaître. Je pourrais... bref, cet homme devrait plaire, c'est très bien ainsi. Du coup, je me sens, comment dire ; inutile. Des types comme moi, comme nous ici, sommes inutiles, nous n'apportons rien, l'ivresse pour l'oubli de l'ivresse étant notre seule vision de la vie. Que nous soyons vivants n'a aucun intérêt, morts nous pourrions aider au désendettement de la sécu, nous devrions avoir honte d'être.

_ À quoi servons-nous gros ?

_ Ne te pose donc pas ce genre de question, ou alors accepte la vérité : nous sommes des lâches, nous n'avons pas de vraie vie, nous trichons chaque matin en nous levant. Je le sais, tu le sais, mais nous continuons, le matin le jour se lève, le soir il se couche, moi, cela me suffit. Personnellement je ne suis pas contre le fait de continuer même si cela doit paraître minable, j'avoue, la mort ne m'excite pas. Toi si tu voulais...

_ Tu te répètes gros, tu te répètes.

Cela fait un moment que je glande, j'ai envie de nouveau, nouveau quoi ? Aucune idée...

Si je ne fais plus partie de la boîte, ils restent mes amis, Vincent est heureux de me voir, il me trouve presque en forme. La boîte tourne à un bon régime, quant à mon successeur, Chris a encore fait bonne pêche il est à la hauteur. Nous discutons de la boîte en général, il avoue que le fait de faire de l'argent ne suffit pas à combler sa déception, plus la boîte tourne, plus elle se déshumanise, l'enthousiasme de départ s'estompe. Pour eux, c'est ce qui est le plus difficile à accepter. Puis il me demande si je vais aller dire bonjour à Chris et Édith, je bafouille une excuse nulle, ce qui le fait sourire, mais sans pour autant faire de commentaire. Il m'invite le lendemain soir pour boire un verre, grignoter, discuter gentiment. J'accepte puis je le laisse à ses occupations. Dehors le soleil assume, lorsque le temps est ainsi, je me demande pourquoi je ne file pas loin de la ville profiter un peu de la nature, il fut un temps où j'aimais lorsque j'avais un peu de temps à moi, partir faire de longues balades, souvent j'emmenais avec moi un appareil photo, je chassais l'insolite, ou j'immortalisais de simples fleurs sauvages. Je me sentais bien, il faut dire que cela était suffisamment rare à cette époque pour que j'en jouisse au maximum lorsque l'occasion se présentait. J'aimais les terrains difficiles, la fatigue me désintoxiquait de ma vie de dingue. Petit, disais ma femme, « ce que tu fais est toujours petit » j'aurais dû faire du golf sans doute, cet amusement de promeneurs. Être simple, voir petit me changeai de tous ces gens que je côtoyais sans cesse, chacun étant bien entendu plus important que l'autre, j'ai encore cette odeur de parvenus, odeur âcre de sueur prétentieuse. J'ai avalé des boas pour gagner toujours plus d'argent pour ma boîte et évidemment pour moi. J'étais de ces pue la sueur prétentieux, je me croyais l'égal des grands (l'ego madame, l'ego), dans un monde où en fait je n'étais rien. Et il y a ceux qui sont au-dessus du dessus, intouchables, trop hauts, trop grands, le monde est dirigé par peu de personnes en fait, les autres ne sont que des

pantins qui donnent le change. Même les hommes politiques bien entendu, qui eux, gardent cette prétention de diriger, alors qu'ils n'ont de pouvoir que sur leurs citoyens trop crédules. Pantins qui se couchent devant ceux qui détiennent le vrai pouvoir, le fric, les emplois pour nous autres cerfs modernes.

Repenser à tout cela aujourd'hui me donne peut-être un bout de réponse au fait que je sois ici désormais...

_ Gros, j'arrête de boire !

_ Enfin !

_ Aller c'est décider, sers moi que j'arrose cette grande décision.

_ Je croyais que...

_ Je rigole ! Les viticulteurs sont assez dans la merde comme ça, il faut aider les petits métiers.

_ Ton degré de connerie me laisse pantois.

_ Toi ?

_ Merde, tiens bois !

Je me marre, dérision, qu'importe, je bois...

Je finis par rentrer chez moi le soir venu, me sert un dernier verre, ça aide à dormir, pardon ! À s'endormir rien de plus. Je suis un homme sain moi, je ne me bourre pas de somnifères (un ange passe en haussant les épaules).

Ce matin je me suis éveillé avec une grande idée dans ma petite tête, si je faisais tout ce que je n'ai pas fait lorsque je travaillais comme un dément ? Les musées, j'y suis allé, néanmoins pas autant que j'aurais aimé, le grand palais surtout. J'y vais, chiche !

Me voici sapé comme un parisien, je pourrai presque faire illusion si ce n'était mes yeux quelque peu marqués. Je vais

jusqu'à la gare, prend un billet pour Paris, le train arrive, j'y monte, je m'assieds et regarde par la vitre. Putain de banlieue, c'est parfois beau, souvent moche, toujours trop tassée, entre les pavillons trop serrés et les HLM trop vieux, minables, je perds de ma motivation. À la troisième gare je descends pour prendre un train qui me ramène chez moi, j'ai essayé c'est déjà ça. Je ne devrais pas prendre en compte le décor ou les gens, je devrais y aller sans me préoccuper de rien d'autre que de ma destination finale, seulement voilà, je scrute, décrypte, analyse, découvre tout le négatif qui est en chaque chose, c'est ainsi...

Arrivé dans mon quartier, dans ce putain de troquet, je me sens mal, triste, ma dégringolade ne m'amuse plus du tout, pire, je ne la comprends plus vraiment, si je bois en ce moment c'est surtout parce que mon corps réclame, car ma tête n'y est plus, je bois je veux faire disparaître ce cancer, le doute...

CHAPITRE IV

Dans l'après-midi je fais un somme, j'ai envie de paraître en forme ce soir chez Vincent et Édith. J'ai dormi trois heures,

étonnant, il est vrai que mes nuits ne sont pas terribles, et pourtant, dormir c'est s'oublier un peu. Je suis sous la douche, j'ai l'impression d'avoir rêvé ma matinée, pratique l'oubli décidément. Je m'habille avec des fringues neuves, j'ai fait des achats, une envie. Jeans hyper délavés, chemise blanche en lin par-dessus, au pied des « Converse » sympas ces godasses, je ne suis pas loin d'avoir l'air de ce que je ne suis plus.

Lorsque j'arrive chez eux, Vincent et Édith sont séduits par mon apparence, je leur réponds qu'il était temps que je renouvelle ma garde-robe. Nous nous sommes installés dehors, il fait encore un temps superbe, je bois un verre en grignotant quelques olives, la discussion est agréable, je me sens bien, je me dis que ce matin j'ai eu tort de faire demi-tour. Ce n'est pas en m'enfermant dans mon quartier de merde que je vais pouvoir m'ouvrir à une autre vie. Une autre vie, me voilà bien euphorique ce soir, une autre vie...

La soirée avance, l'ambiance est agréable, Édith adorable. Personne ne parle boulot, je les en remercie intérieurement. Ils ont ce petit truc qui fait d'eux des personnes de qualité. Je me sens détendu, c'est agréable. Quelqu'un sonne au portail, il est neuf heures, ils se regardent haussent les épaules et demandent qui est là. « Chris et Denis ». Heureuse surprise apparemment, ils vont les accueillir, tout le monde s'embrasse, je regarde Denis depuis ma chaise (non je ne suis pas allé accueillir les héros) donc ce Denis est bel et bien celui que nous avons vu, mon remplaçant, bras dessus dessous avec Chris, cela a été plus vite que je ne l'aurai pensé. Chris me voit, elle me regarde des pieds à la tête, puis vient vers moi, m'enlace pour m'embrasser d'une manière comment dire... chaleureuse.

Denis m'en sert cinq d'une poigne vigoureuse, tout sourire. M'embrasse et me regarde.

_ Heureuse de te voir Yann, tu es superbe !

_ N'exagère pas, il n'y a que la couverture qui change, rien d'autre.

_ C'est un début.

_ Je n'en suis pas sûr, quant à toi toujours aussi... enfin bref, tu vas bien ?

_ Oui, je pourrais aller mieux, néanmoins j'avance.

_ Tu t'entends bien avec Denis apparemment.

_ Il est adorable.

_ Alors...

_ Yann !

_ Oui Édith ?

_ Viens m'aider à ramener des verres.

Je la suis, elle sort des verres me les colle entre les mains, me fixe.

_ Arrête ton cinéma dans ta petite tête, Denis est homo, ils sont amis, OK ? Amis !

_ Je n'ai rien dit ! Et je m'en balance !

_ Yann, on lit en toi comme dans un livre ouvert dès que Chris apparaît dans ton champ de vision, tu perds les pédales, admet que tu es amoureux et fait ce qu'il faut pour la mériter. Ne réponds pas, oublie ce que je viens de dire, ne me sors pas ton laïus incompréhensible ; merci !

_ C'est moi qui décide !

_ J'ai dit on oublie, tu sais faire ?

_ Alors ces verres !

_ Allons-y.

La soirée est plaisante, nous bavardons, blaguons, il m'arrive même de rire, la nuit est douce, Chris adorable, si je me laissais

aller je finirais par croire que la vie peut être belle, positive ; quelle horreur !

La nuit est bien avancée lorsque nous décidons que le moment est venu de nous séparer. En me disant au revoir, Chris me glisse à l'oreille qu'elle a beaucoup aimée le Yann de cette soirée, agréable, séduisant, « continu » m'a-t-elle glissée, j'ai souri, ne sachant sur quel pied danser, moi qui danse si mal.

Ce soir-là je me couche sur une belle épaisseur de points d'interrogation, ça encombre le cerveau, et ce n'est guère confortable.

Lorsque j'ouvre les yeux, il fait jour, le soleil est prêt pour faire sa journée, il fait son boulot, lui. Moi par contre ce n'est pas la bonne humeur qui me submerge, je vais me lever du pied droit qui sait cela peut rétablir l'équilibre. Je me suis couché plein d'optimisme, je me réveille pessimiste, génial ! Mais voyons Yann, la vie est belle, de quoi te plains-tu ? Tout va bien, tu viens de t'envoyer deux canons pour effacer les tremblements, tu maîtrises mec, tu maîtrises.

Fut un temps, je serai déjà parti à la course aux profits, sortant d'un hôtel, d'une ville, d'un pays dont je ne connaîtrais rien, pas le temps de faire du tourisme, une réunion, un accord signé et retour au pays. J'ai voyagé dans bien des pays, mais pour être honnête je n'en connais aucun, dommage, néanmoins à cette époque je m'en moquais, je n'étais pas payer pour faire du tourisme. De même, durant ma carrière, j'ai rencontré beaucoup de personnes importantes, ce qui fait que lorsque je me suis ramassé, j'ai pensé à faire appel à elles, quelle rigolade ! Bien entendu, ils ne se souvenaient pas de moi, ils n'avaient jamais fait attention à ma petite personne (chute d'ego égale à ma connerie !), je n'étais qu'un intermédiaire entre eux et l'argent à venir, rien d'autre. Pour être honnête, il n'est pas vrai que cela m'est surpris, j'ai trop côtoyé ces gens pour cela. Le monde devient fou, souhaitons que la fin soit proche, avant qu'il ne soit plus qu'un globe vide, n'ayant plus que ses déchets pour survivre, ah ! La fin du monde... (Pour

Bugarach, c'est manqué !) Et cela va arriver à des humains incapables de se gérer eux-mêmes, tellement habituer à tout avoir sans trop de peine, cela va être dur de passer de trop à pas assez, j'imagine facilement le massacre, ils vont se bouffer entre eux. Et même si cela est inéluctable, ne leur demandez pas de s'y préparer aujourd'hui, ils vont vous rire au nez, tout va bien dans le meilleur des mondes. Ceux qui gouvernent leur serinent à longueur de conneries télévisées, « tout va bien ! » cet écran d'où jaillit la vérité, la seule admissible, le politiquement correct. Diriger des veaux a tout de même des avantages... (j'en suis aussi)

Il m'arrive quoi là ? De quoi je me mêle ? M'enfin, un peu de modestie !

Je descends, car si je reste ici je vais finir par délirer vraiment.

_ Tiens voilà mon bourge, je t'ai vu hier, tu ressemblais à un homme. Pourquoi ne t'habilles-tu pas aussi bien pour venir ici ?

_ Pas envie de me salir.

_ T'as qu'à pas baver.

_ Alors, sers-moi un crachoir.

_ J'ai reçu une lettre qui me demande des renseignements sur l'établissement, qui, que, quand, quoi, etc.

_ Ne répond pas poubelle ! La poste fonctionne mal dans ce quartier.

_ Si je ne réponds pas, ils vont venir.

_ Ils savent, c'est plus un piège qu'autre chose, si tu te fais passer pour l'autre, ils te niquent, alors laisse les venir, pas le choix, quelqu'un a dû les brancher sur toi.

_ Les mêmes ?

_ Possible, les enfoirés ce n'est pas ce qui manque, ce n'est que le début.

La valse lente de fin de bal est annoncée, la fête est terminée. Une semaine peut être deux (ce sont des fonctionnaires), avant qu'ils ne viennent finir la partie. Je vois à sa mine que cette lettre, il espérait bien ne jamais la recevoir, que personne ne s'intéresserait à ce troquet paumé, qu'aucun fonctionnaire ne prendrait une minute de son précieux temps pour une chose plantée dans un endroit qui n'existe pas vraiment. Mais voilà un imprudent, un assassin a réveillé le monstre, il ne faut jamais secouer l'administration, sinon elle vous le fait payer. Un fonctionnaire qui se trouve dans l'obligation de s'occuper de vous est un fonctionnaire qui vous hait dès le début. Ne l'excitez pas, ne remuez pas même la queue, il se peut qu'il se rendorme si vous ne l'intéressez pas vraiment.

_ Ne fait pas cette tête ros, rien n'est perdu.

_ Tu t'en fous toi, tu ne te rends pas compte de ce que cela représente pour nous la fermeture de cet endroit.

_ Tu as raison, je ne vois pas...

_ Ici, nous nous sentons libres, seuls dans notre tête, tout en étant pas seuls. Ici je me sens plus chez moi que chez moi, tous ceux qui sont là éprouvent la même chose. Ils ne supportent pas de rester chez eux enfermés, ici ils n'ont pas cette impression de solitude mortelle, je ne suis pas psychologue, démerde-toi avec ce que je dis, quant à aller ailleurs, c'est trop de changement, ils sont si différents ailleurs.

_ Tu as le temps après tout, tu peux faire durer tant que les bulldozers ne sont pas devant la porte, tout est possible, tu feras un rempart de ton corps, la boule peut rebondir, va savoir.

_ Je t'aime bien bourge, néanmoins tu ne vois pas la même chose que nous, tu as toujours une partie de toi de l'autre côté, tu cherches, tu hésites, mais tu finiras avec eux.

Je préfère ne pas répondre, je plonge mon nez dans mon verre, il sourit et me ressert. Il a raison, si je me sens si mal dans ma peau, c'est que je ne sais pas de quel côté est ma vie.

Vers mes dix-huit ans, je savais déjà comment se terminerait ma jeunesse, d'une façon assez simple et très commune à cette époque, un boulot, une femme, deux gosses, une baraque à payer en trente ans, bref la caricature du bonheur dans toute sa splendeur. Heureusement, ce grand bonheur je me le voyais pour plus tard, à cet âge je me disais profite, regarde ceux qui se sont rangés, ils s'emmerdent ! Je voyais mon avenir, mais je n'étais assez con pour précipiter les choses, il y avait trop de de jolies filles pour que je m'arrête longtemps avec la même. Ceci ne m'a pas empêché de faire « comme tout le monde », l'amour, le voilà le piège, ça en fait faire des conneries que l'on paie cher, plus tard... par contre lorsque je pense à mon présent, ce n'est pas tout à fait le rêve, j'ai écarté l'amour de ma route par peur de revivre cette tromperie que cela représente. Peur de payer une fois encore une note bien trop élevée, là je ne parle pas d'argent, juste d'échec. Pourtant ; aimer et être aimé est motivant et si beau, si bon à vivre, tant que cela dure...

Me voici dans la mélancolie maintenant, l'alcool peut vous faire passer par tous les états, triste, gai, suicidaire, plein d'espoir, con surtout, mais ça...

J'aime parler de mes réveils, ce sont toujours des moments qui m'étonnent, ce matin par exemple, la langue est épaisse, l'estomac lourd, mais malgré cela il y a la vie. Le soleil est là, même s'il perce plus difficilement dans notre grisaille, il est là. Je me vois au bord de la grande bleue, les pieds dans la vague, face à l'infini, la mer m'impressionne toujours, cette eau qui là-bas au fond de l'horizon me fait la nique, la douceur du sable entre les doigts de pieds, sensation plaisir. Une jolie brune nue masse mon corps nu, sous les cocotiers d'une île déserte avec eau courante et électricité, à la main un cocktail aux mille parfums à base de rhum, bref, le genre de conneries auxquelles les hommes rêvent. Aller suffit pour ce matin, je vais me rendre malade, surtout la femme brune...

Me voici, me voilà !

_ Salut gros !

_ Salut bourge !

_ Six clients au zinc, dix au moment chaud de la journée, une rentabilité pas très juteuse pour arriver à vendre.

_ Détrompe-toi, ils consomment, tiens rien que toi, tu participes pour une part non négligeable au bon fonctionnement de ce commerce.

_ Admettons, pas bandant pour autant. Que comptes-tu faire si ce merveilleux endroit disparaît ?

_ J'y ai pensé, je crois que je vais retourner dans mon village.

_ Ton village ? Et où est-il ce village ?

_ Dans le nord, du côté de Calais.

_ Tu vas aller bibiner là-bas ? Remarque, c'est un bon endroit pour ça.

_ Pas sûr, j'y suis connu comme prof, de plus mon fils en est le maire.

_ Tu vas te mettre au diablo menthe ?

_ Je vais faire gaffe en jouant aux cartes avec les vieux amis.

_ Belote, crapette, tarot, dominos, ou à la bataille c'est moins intellectuel certes, mais plus simple. Si tu as tout cela là-haut, tu fais quoi ici ?

_ J'ai été muté ici en début de carrière, puis j'y ai rencontré ma femme m'y suis marié, puis, lorsque tout cela s'est écroulé, c'est ici que j'ai trouvé mon havre de paix, ici je ne suis rien et j'aimerais assez que cela puisse continuer.

C'est aussi ce putain de passé qui nous fait un présent de merde, lorsque tout s'écroule autour de toi, ou tu te redresses pour te battre, ou tu t'installes au zinc. Le zinc, ce n'est pas forcément de la lâcheté (oui je sais...), mais cela peut-être un choix de fin, l'alcool remplace le curare. Je ne conseille à personne de faire ce genre de choix, regardez la tronche de ceux qui y croupissent, pas terrible. Le gros a raison en ce qui me concerne, je suis entre l'envie d'en sortir et la peur d'en sortir, si j'en sors il va me falloir redevenir une personne parmi les autres, seulement voilà quelle personne, avec quel genre de vie ? Laisse, la réponse n'est pas urgente...

_ Une fois là-bas, achète-toi un bassin avec des carpes, ça te rappellera ici.

_ Arrête ! Imagine qu'ils parlent, ils n'auraient plus assez de temps pour boire.

_ Tu ne les aimes pas spécialement en fait.

_ Ils sont, cela me rassure, je ne suis pas seul et lorsqu'une place se vide je me dis que mon tour approche, logique...

_ Crever de la bibine il est des jours où je me demande si nous ne sommes pas un peu débiles...

_ Ça me crame la cervelle, ça m'anesthésie, je ne demande rien d'autre. Tu vois même tes questions prouvent que tu n'es pas vraiment dedans, alors sort !

_ Je n'ai plus aucune ambition, comment veux-tu que j'avance ?

_ Vis, ce sera déjà pas mal.

_ Vaste réflexion que tu me proposes là, juste vivre et sans boire ? Combien de temps avant de me flinguer ? Nous ne sommes pas sur terre jute pour vivre, ce serait trop triste.

Une fois rentré chez moi, je m'allonge sur le lit, j'essaie de ne plus penser, mais voilà bien un truc que je n'ai jamais réussi à faire, ne pensez à rien, amusant...

J'ai rêvé que je tenais un bar, pas n'importe quel bar, un bar à la mode avec de superbes créatures accompagnées de types riches, dépensiers, des flambeurs pathétiques. Moi, je trônais patron incontesté, craint par certains, admiré par d'autres, à mon bras une femme de classe belle et souriante. (Je crois qu'elle ressemblait un peu beaucoup à Chris, mais allez savoir dans un rêve...) dehors, certains regardaient avec envie le succès de l'endroit et l'argent qui y coulait à flots, trop pour ne pas avoir dans l'idée de se l'approprier. Et c'est lorsque les flingues ont commencé à fumer que je me suis réveillé. Juste lorsque cela devenait intéressant, au moment où je m'attendais à voir de la cervelle gicler sur les murs, j'ai pour toute perspective le plafond de l'appart, merde pour une fois que j'avais l'occasion de me défouler, il faut reconnaître qu'elle manque un peu d'action cette vie qui est la mienne. Voilà encore une journée qui commence bien, une frustration de plus. De l'action ! Je vais cambrioler une banque ou voler des poules, faire sauter l'assemblée ou un de ces putains de rond-point qui poussent partout, ou plus pacifique je vais aller m'en jeter un, plus lâche aussi, ce dont je me moque n'ayant plus désormais une haute opinion de moi-même.

Lorsque je pousse la porte du rade, je suis encore surpris de voir que chacun est déjà à sa place, je n'arriverai jamais le premier, ils doivent attendre devant la porte que ça ouvre. Que vont-ils devenir ces zombis si ce merveilleux endroit ferme ? Chez eux, ils ne vont pas tenir longtemps, l'ambiance mes bons, l'ambiance, seuls ceux qui sont ici peuvent vous en parler. Cela peut paraître incroyable qu'il puisse exister une quelconque ambiance ici et pourtant. Le gros a raison, nous sommes hors du temps, nous sommes seuls et pourtant pas seuls, chaque verre à la même durée, c'est un rite, ici c'est un peu comme dans un cimetière, le silence des corps, ici aussi la chaire se décompose. Ici

la mort ne fait peur à personne, chaque verre en est une infime partie, un jour à un moment indéfini, ce sera le dernier, alors ici...

_ T'en fait une tête bourge !

_ Je dépressionne.

_ Tiens ! Prends ton remède !

_ Merci toubab !

Il m'explique qu'il a vu des types venir faire des photos du rade et des environs, ça sent la fin. Ça sent le soufre certes, mais rien de perdu, soyons optimiste, mais ça sent le soufre ! Il se peut qu'ils le voient arriver là-haut sous peu le gros. Bonjour les amis, les parties de cartes en éclusant modérément en présence des autres, l'honneur de la famille est en jeu. Par contre rien ne l'empêchera de continuer son œuvre de destruction une fois chez lui. Les petits enfants ? Il s'en bas les couilles de ces emmerdeurs, il a élevé les siens, chacun son tour, papy ? Ne faites pas chier l'ancêtre !

Je n'ai pas eu de mômes, je ne sais si je dois le regretter ou pas, qu'importe, malgré tout je suis d'accord avec lui, il n'y a rien de méchant à dire cela, néanmoins lorsque l'on voit avec quel mépris les mômes regardent les vieux, tiens, demandez-leur à quoi ça sert les vieux, à rien ! « Mon papy y fait rien que boire », imagine un peu la gueule des autres. Pour certains, les vieux sont une charge pour la société, et surtout pour eux, ils oublient qu'un jour, si on ne les pique pas avant, ce qui il faut bien l'avouer libérerait des lits pour des malades et ferait faire des économies à la sécu ils deviendront vieux à leur tour. Mon cynisme n'est que provocateur, j'adore l'être lorsque moi-même je me sens mal dans ma peau, je suis un enfoiré.

« Les vieux, plus c'est vieux, plus c'est chiant, il faut s'en occuper alors que l'on a déjà soi à s'occuper, puis ça déblatère, ça se pisse et chie dessus, aucun enfant n'a envie de devenir un vieil emmerdeur qui pue, c'est un signe... » Et les gosses c'est comme tout le reste, il faut assumer !

Pour en revenir au gros, il sait que chaque jour qui se lève peut être le dernier de son abreuvoir, au début il les aurait bien accueillis avec de la chevrotine, aujourd'hui il s'en fout puisque c'est inéluctable. Il ne veut même plus que je paie, il me dit qu'ils ne vont pas s'amuser à contrôler les comptes, c'est le fond qu'ils veulent, point. Il me demande si je veux me faire une réserve, vu ce que contient la cave, il y a de quoi s'en faire une intéressante. Je dis oui, et en une heure, j'ai chez moi une cinquantaine de bouteilles, certaines anonymes ce sont celles qui m'attirent le plus. Sinon, que des grands crus, comment se fait-il qu'il ait possédé ces trésors l'autre tas de saindoux, aurait-il eu un passé de connaisseur ? Aller savoir, nous ne connaissions que peu de chose sur lui. Le gros me dit qu'il a toujours bu le même vin ici, alors pour qui toutes ces bouteilles, qu'importe, elles sont, nous les boirons.

Quelques jours plus tard, alors que nous sommes comme d'habitude penchés sur nos verres et droits dans nos bottes, arrive le mal...

Il fait beau, accoudé au zinc je sirote, pas besoin de clim ici, les murs gardent suffisamment la fraîcheur pour que l'on se sente bien pendant l'été, l'hiver moins, mais la sensation de chaleur que procure l'alcool compense. Dans la glace qui me fait face, je vois entrer trois trous du cul en costard, vu la tronche et le gabarit c'est du fonctionnaire ça madame, le jour du début de la fin est arrivé. Je ne suis pas le seul à l'avoir compris, la moue que fait le gros est significative, il arrête son astiquage de verre deux secondes, puis le reprend ça calme les nerfs. Ils disent bonjour, personne ne leur répond, un binoclard famélique sort un document et le lit. Pas besoin d'être bien malin pour comprendre ce qu'il va dire, lorsque vous voyez un huissier vous savez bien qu'il ne vient pas pour le gaz (quoi que). En gros, cet établissement appartient désormais à l'état, il doit fermer, bien entendu nous devons déguerpir dans l'heure. Est présent outre l'huissier de justice, un représentant de la mairie et un je ne sais quoi, que je donnerai bien comme promoteur vu la façon dont il détaille le bâtiment, sauf que lui n'a

rien à faire ici. Le gros demande une journée avant de fermer définitivement, ils lui refusent. Je me tourne vers eux et demande qui est cette troisième personne, qu'elle est la raison de sa présence, il plane soudainement comme une gêne sur le trio. Miracle, ils nous laissent jusqu'à demain soir en nous précisant gentiment qu'il ne sera fait aucun inventaire, ils sont adorables...

Le gros me demande qui était le troisième type (une rencontre) je lui explique, que vu leur gêne, il n'aurait pas dû être là. Eux aussi sont venus en terrain conquis face à une poignée d'alcoolos débiles, coincés, ils nous ont laissés une journée et la cave, juste de quoi nous amadouer, nous n'allons pas les décevoir.

_ Gros, tu sers un verre à ces messieurs les habitués puis tu les vires, ils n'ont pas bougé un cil alors que l'on venait leur prendre leur nécropole, qu'ils aillent crever ailleurs. Ils auraient tout de même pu défendre leur tombeau, comme les croisés !

_ Tu en veux au monde entier toi, t'es un enfoiré qui n'en a pas l'air.

_ Parce que le monde dont tu parles il s'intéresse à nous peut-être ? Lorsque ton foie va exploser, que crois-tu qu'il va se passer dans ton village merveilleux ? Ils vont te foutre dans une caisse faite avec des planches de palettes, ou mieux dans la fosse commune, sous le fallacieux prétexte que tu n'as pas un rond pour un cercueil. Le pognon mon camarade, le pognon même après ta mort ils vont t'en réclamer, la mort qu'elle aubaine pour les vivants. Et je ne suis un enfoiré que par pure haine de la connerie. Nous allons faire la fête tous les deux, vire-moi ces morts, ils puent déjà, comment pourraient-ils rire.

_ Je suis aussi enfoiré que toi tout compte fait, t'as raison, pas besoin de leurs tronches tristes.

_ Ensuite, va à la cave et remonte-nous de quoi rêver.

Ils partent tous, sans un mot, rien ne sort d'eux en ce moment où leurs vies, aussi étonnant que cela puisse paraître, basculent. Cela

fait si longtemps qu'ils se laissent porter par leur douce ivresse, ils subissent, s'adapte. Chez eux, ils n'auront plus le rythme d'ici pour boire, ils vont augmenter leur consommation, ils n'auront plus le rythme lent de la pendule, l'espace-temps entre deux verres. Au moins ils sortaient de chez eux, en venant ici se suicider lentement, désormais va accélérer la course vers la mort, quelle autre solution pour eux ? De toute manière tout le monde s'en balance...

Le gros a fait plusieurs voyages avec les bras chargés de bouteilles poussiéreuses, avec ou sans étiquette, j'en salive à l'avance, surtout avec le moral de merde que je me trimbale en ce moment.

Une fois la porte fermée à clé, les rideaux tirés, nous commençons notre folle ronde des vins. Quelques blancs pour commencer, de petites merveilles bien en bouche, qui ouvrent la voie à une suite majestueuse. Ensuite, de petits rouges gouleyants à souhait, avec leur fraîcheur et cette légèreté de jeune fille qui les rend si plaisants. Puis les grands, les seigneurs, les grands crus, ces vins typés, chacun d'entre eux ayant une surprise à nous offrir. Et ces bouteilles sans étiquettes où nous nous bataillons à la recherche d'une identité que nous ne sommes pas même sûrs de connaître, qu'importe puisque le plaisir est là. Évidemment dans un tel cas arrive le moment de l'ivresse, cet instant où plus aucune de ces sublimes bouteilles n'éveille en nous le plaisir de départ. À partir de ce moment, l'ivrognerie est maîtresse du jeu, tout y passe sans plaisir, seul reste le fait de boire encore et encore. Nous chantons, dansons, hurlons, la démence alcoolique nous accompagne. Puis le taux d'alcool dépassant notre résistance, nous sombrons là où le dernier verre absorbé nous a fait tomber, sans gloire, vaincu par nous-mêmes.

Lorsque j'ouvre un œil, chance, je sais où je suis, et pourquoi je suis allongé dos au comptoir dans une position plutôt inconfortable, l'avantage avec ces vins est qu'ils sont doux avec la gueule de bois. Je ne me sens pas dans une forme éblouissante, mais vivant du moins, ce qui une fois encore m'étonne. J'ai mal

partout, l'estomac bouge tout seul, nous n'avons rien mangé, je souris de me savoir si con. J'aurais pu crever dans cette folie alcoolique, pourtant je ne regrette rien, je fais avec le mal. Mon moral n'est pas meilleur qu'hier, c'est bien le seul regret que j'ai ce matin.

_ T'es vivant ?

_ Oui gros, enfin si tu m'entends je dois l'être.

_ Je t'entends, comme dans un aquarium, mais je t'entends. Je vais attendre d'avoir retrouvé un peu plus de force et d'équilibre pour essayer de soulever mes cent trente kilos, t'es où ?

_ Contre le zinc, et toi ?

_ Dans la poubelle, du moins je me suis effondré sur elle et elle me l'a bien rendue. Ils peuvent bien le prendre le démolir si tel est leur souhait, faire ce qu'ils veulent de ce putain de rade, nous l'avons honorablement enterré.

_ Voir plus !

Pendant une dizaine de minutes, le silence règne, chacun rassemble ses forces pour pouvoir reprendre la position horizontale. Je m'y essaie, je n'ai pas trop de difficulté pour y arriver, une fois debout, je regarde autour de moi. Le plus étonnant ? Le dessus du zinc, un nombre impressionnant de bouteilles presque tous vides sont alignées, braves soldats morts au combat. Ça en fait tout de même beaucoup, comment avons-nous pu boire tout cela et être encore vivants, mystère...

Je vois la tête du gros qui peu à peu s'élève au-dessus du zinc, si j'ai la même tronche que lui, je dois être bien attaqué. Lui a en plus quelques détritrus qui le rendent quelque peu clownesque.

_ Salut !

_ Salut !

_ Vais essayer d'aller aux chiottes...

Il prend la bonne direction, pourvu qu'il n'y reste pas coincé dans ces gogues trop petits. J'ose me regarder dans la glace, si j'étais un poisson avec les yeux que j'ai, mieux vaudrait ne pas m'acheter, je ne fais pas frais.

_ Putain de chiottes à la con !

_ Tu devrais maigrir !

_ Je t'emmerde bourge ! Trouve-nous plutôt dans ce tas de cadavres une bouteille de blanc buvable.

_ Idée lumineuse, il nous reste un souffle de vie profitons-en.

Je dégote l'objet demandé, l'ouvre, le goûte, pas très frais, mais de qualité.

_ Sors des glaçons c'est de la pisse ton truc !

_ Pourquoi pas, avec le palais qu'il nous reste de toute façon...

_ Voilà, frais à point, juste ce qu'il nous fallait. Dis-moi bourge, tu es sûr que nous n'étions que nous deux hier au soir et cette nuit ?

_ J'y ai réfléchi moi aussi et je peux sans me tromper dire, oui !

_ Merde ! On a sûrement dû en renverser dans l'état où l'on était.

_ Même pas gros, ou si peu !

_ Merde alors ! Remarque, c'est toujours ça qu'ils n'auront pas.

_ Parce qu'il en reste à la cave ?

_ Peu, mais il en reste.

_ Remarque vu leurs tronches, pas eux qui les boirons.

Après quelques verres, nous nous installons au plus confortable pour un roupillon, pourquoi ne pas rentrer chez nous ? Mais pourquoi s'arrêter là, n'avons-nous pas jusqu'à ce soir ?

Plus tard, puisqu'il en restait, nous avons picolé tranquilles sans folie, installés à une table, ce qui change beaucoup les paramètres habituels. Nous nous sommes un peu raconté, qu'importe puisque nous ne nous reverrons plus. Il vient d'une famille de mineurs, un même des corons, dans le nord, il est le seul à n'être jamais descendu dans les galeries, ses trois frères y ont fait carrière comme le père qui est mort avant ses soixante ans, la silicose, un de ces frères est mort lui dans un éboulement. S'il n'est pas descendu, il le doit au sacrifice des trois autres, qui eux dès qu'ils ont pu, sont descendus récolter cette merde noire, il était doué pour les études, aimait ça, alors vas-y ! La condition ? Qu'il devienne maître d'école, qu'ils soient fiers de lui. Il a réussi, le contrat a été rempli. Plus tard, il s'est retrouvé dans la région parisienne, il était heureux, une jolie femme, un gosse en bonne santé et il adorait son travail. À ce moment-là si on lui avait demandé comment il se sentait, il aurait répondu « heureux ». Mais voilà et c'est là où l'on se retrouve lui et moi, il avait une femme secrétaire de son état qui elle aussi espérait bien grimper les échelons de la société (est-ce le défaut des jolies femmes ?). Lui pensait qu'ils avaient leur aise avec ce qu'ils gagnaient, funeste erreur qu'il n'a comprise que le jour où il est rentré de son école, pour découvrir au vu des placards vides qu'il était désormais le seul habitant de la maison.

Il n'a revu son fils qu'après le jugement de divorce, à ses torts bien entendu, coupable de quel méfait ? Aucun, c'est ainsi, il pourra voir son fils un week-end sur deux plus la moitié des vacances. Par contre il lui faudra verser une pension pour le gosse tous les mois. Il leur a dit « je peux très bien m'occuper de mon fils ! » la réponse là aussi est mystérieuse « vous n'y pensez pas ! » Cocu, piétiné, il a continué sa vie de prof jusqu'à ce qu'il soit muté pour manque d'enthousiasme dans un lycée dit difficile. Pour être difficile, il l'était à ne pas croire, il a craqué et n'a plus jamais enseigné quoi que ce soit à qui que ce soit. Après une bonne cuite, il s'est dit que c'était peut-être ça la solution, depuis il continue, et n'a aucune intention de changer. Un monde où des gosses peuvent dégoûter un adulte de s'occuper d'eux, est un monde bien malade, hélas sans bon médecin. Les ministres de l'éducation se succèdent,

chacun avec sa petite réforme pour passer à la postérité, mais jamais une amélioration dans le système éducatif. Ceux qui décident estiment que l'éducation nationale est leur bien, pas touche ! Bien entendu rien ne peut avancer dans ces conditions, plus aucune discipline, aujourd'hui ce sont les profs qui vont au coin, ils n'ont plus rien à dire et apparemment pour beaucoup s'en contente, ils font partie du sérail, pas touche ! Qu'ils prennent dans la gueule puisqu'ils l'acceptent !

Moi aussi j'ai retracé mon parcours, et c'est en le faisant qu'une évidence m'est apparue, « j'ai oublié de vivre » j'ai bossé, j'ai rendu ma femme heureuse (tu parles !), mais sans moi.

Nous avons un peu pleuré sur nous, c'est l'alcool. Puis il a repris son sérieux pour me dire d'arrêter, de faire aujourd'hui ce que j'ai raté hier, essayer d'être heureux, loin de la bouteille et trouver celle qui pourra me rendre le sourire, le vrai, le sincère. « Tu vas mal finir et tu le sais, c'est nul ! » J'ai resservi à boire...

À l'heure fatidique nous nous sommes regardés droit dans les yeux, nous nous sommes serré la main, un grand coup de franches paluches, de grandes tapes sur les épaules, du sincère, lui comme moi savons que c'est la dernière fois que nous nous voyons, à quoi bon tricher, nous avons laissé les bouteilles vides là où elles étaient, cadeau ! Terminer pour le rade, le reste va suivre, ce quartier vit ses derniers moments, dans quelques mois la boule va commencer à faire disparaître cette verrue, il y en a qui ont déjà été relogés ailleurs, d'autres sont sur le départ, tous acceptent sans broncher, il n'y a que des soumis ici, pas de risque de révolution, le gros a raison de partir. Moi ? J'attends que l'on me foute dehors, de toute façon je n'irai pas là où ils me diront d'aller. Je vais m'exiler en Mongolie extérieure, l'intérieur me casse le moral, ou sur une île déserte qui ne le sera plus vu que j'y résiderai. Bref, j'ai le droit de partir où je veux, où ? Je l'ignore encore, je dois prendre une décision, comme si je n'avais que cela en tête, et décider...

J'ai beaucoup voyagé pour mon travail, parcouru bien des pays, avec parfois l'impression que certains seraient un bel endroit pour

y vivre, mais que savais je vraiment de ses pays où je n'étais que de passage ? Rien. Changer de décor est une chose, changer de vie une autre. En pensant à tout ça, je repense à ma femme Françoise, elle est certainement remariée aujourd'hui, heureuse ? Pourquoi pas, si elle est tombée sur le bon pigeon, faire la belle suffit à son bonheur, je lui fais confiance pour y arriver.

Les escaliers où je bute sont durs au malheureux (clic) que je suis, monter chez moi avec la musette bien chargée est un effort qui n'est en somme qu'une bien légère punition. Je n'ai aucune idée de l'heure lorsqu'à peine déshabillé je m'écroule sur mon lit, dormir, voilà tout ce que je désire, je suis démoli. Seulement, voilà, la nuit ne se passe pas comme espérée, je m'agite dans mon lit, je suis en sueur, je ressens des bouffées d'angoisses, je vais mourir cela me paraît évidant, ces angoisses sont cruelles à vivre, elles prennent toute la place dans ma tête dans mon corps. La souffrance est là, sans pitié aucune, celle de l'esprit est effroyable, facile de comprendre pourquoi certains se suicident, pour que cela s'arrête et ça n'a rien à voir avec la folie, c'est le moi qui se révolte, les angoisses sont la nourriture des psys.

Après avoir visité des mondes tous plus étranges les uns que les autres, j'y ai même rencontré des gens heureux, et je n'aime pas les gens heureux, ils m'énervent, le bonheur, il devrait être interdit de l'étaler ainsi au vu de tous. C'est dangereux le bonheur cela peut faire des morts. Par contre, moi je ne suis pas mort, ou alors l'œil que j'ouvre est l'objectif d'une caméra qui raconte mon histoire. Vivant je suis, néanmoins mes boyaux m'annoncent qu'il est temps pour moi d'aller me vider et vite, ce que je fais. Dix minutes plus tard, je me sens épuisé, je vais me recoucher après être passé à nouveau sous la douche, ce matin je ne suis qu'un trou de cul pas propre, la suite à plus tard.

Plus tard n'est guère plus rose, mais il est, ce qui en soit est une prouesse. J'ai devant moi un bol de café *accompagné d'un morceau de pain dur (rien mangé en quarante-huit heures !)* je regarde par la fenêtre, le soleil est là éclatant de lumière, le ciel est bleu, mais je n'entends pas le bruit des vagues, l'amer gagne.

Tout pour être optimiste, seulement voilà, je ne le suis pas. Je suis dans le même état que lorsque j'étais même, lorsque je ramenait à la maison un devoir avec une note médiocre, je m'en voulais, car je savais que cette note reflétait ma médiocrité du moment. Je ne craignais pas les récriminations de mes parents, pour moi, ils ne faisaient que leur devoir de parents, mais pour moi cette note représentait ce que je serais plus tard si je continuais ainsi, « médiocre ». Je ne voulais pas être médiocre, je ne me voyais pas en Einstein, mais médiocre, jamais ! Eh bien, ce matin, je me sens comme à cette époque, médiocre je n'aime pas cela. Il faut bien avouer que désormais, je fais tout pour le rester. Je fais même de ma médiocrité un drapeau que j'agite fièrement au vent, « regardez comme je suis médiocre ! Voilà pourquoi je bois ! » Je pourrais ajouter « mais aimez-moi tout de même, je veux de l'amour » même si je n'en donne pas. Contradictions contradictoires, je triche, je joue un rôle, celui du pauvre type, du malheureux, du seul malheureux que porte la terre, de l'incompris, pourquoi ne pas m'aimer tel que je suis ? Vous voulez quoi ? Que je fasse un effort ? Mais je ne peux pas, je suis si malheureux. Pourquoi je bois ? Mais, pour oublier ma souffrance, le malheur m'entraîne dans le fond de la bouteille ce n'est pas ma faute, rien n'est de ma faute. Mais vous que faites vous pour m'aider ? Vous faites ? Alors ce n'est pas assez, un effort merde ! Vous ne pouvez comprendre, personne ne peut comprendre combien je suis malheureux...

Comme je suis honnête je dois avouer que j'en suis là, minable et dépressif, l'alcool rend toujours dépressif et la dépression pousse à l'alcool, je suis presque lucide sur mon cas, ce qui en soit est admirable de connerie. Dommage que je ne m'y attarde pas !

Quel jour sommes-nous ? Bonne question en soi, seulement voilà, je n'ai pas de calendrier, tout comme je n'ai pas de télé, pas d'ordinateur, pas de téléphone, pas de montre, juste un réveil. Je vais savoir, un doigt cogne contre ma porte.

_ Entrez !

Vincent, tout sourire, l'œil vif comme un gardon tout frais pêché, rien que pour cela je me sens moins bien.

_ T'as une sale tête !

Tu parles ! Il arrive toujours au bon moment, je devine ce qu'il voit.

_ Toi, par contre, toujours le teint frais.

_ Un corps sain dans un esprit sain, rien de tel. Toi tu continues ton entreprise de démolition à ce que je vois.

_ J'avoue ces derniers jours avoir sortie le marteau piqueur, si je voulais trouver une excuse, je dirais qu'il fallait bien fêter la fermeture de l'abreuvoir, c'est triste de ne plus avoir de chez soi tu sais.

_ J'ai vu, mais cela ne joue pas du tout sur le décor ni plus ni moins cafardeux ton quartier.

_ Ici se joue l'histoire avec un grand M comme misère !

_ N'y reste pas tu n'es pas un misérable que je sache.

_ Il me sied d'être un d'ici.

_ Tu es vraiment impossible, tu vas l'arrêter quand ton film ? Tu vas finir par devenir ringard.

_ Dis-moi Vincent, toi et Édith, comment pouvez-vous, supporter tous mes caprices ? Je bosse, j'arrête, je demande pour reprendre, vous dites oui. Ce qui serait insupportable pour n'importe qui ne l'est pas pour vous. Vous me laissez continuer mon jeu stupide de malade, comment faites-vous pour ne pas me dire « terminé ! Va te faire voir ! »

_ Tu es l'enfant que nous n'avons pas eu, un sale gosse turbulent, mais pour lequel nous ne désespérons pas, car un jour il changera, ce sera notre fierté.

_ Vous êtes deux malades oui !

Deux jours à profiter du beau temps, balades, pas trop de picole, je me sens bien. En passant devant le rade, j'ai comme une bouffée de nostalgie idiote, le chat qui était devant la porte vient se poser devant moi, frotte sa patte sur ma jambe, griffes rentrées, puis repart non sans se retourner pour me regarder. Un peu comme s'il me disait « t'en fais pas la vie continue ». Voilà une bonne raison d'aller me coucher « la vie continue » tu parles d'un leitmotiv, joli certes, mais sans vraie signification pour moi.

J'ai rencontré Chris en faisant un tour à la boîte, nous nous sommes fait la bise, puis elle m'a demandé ce que je faisais. « Rien ! » ai-je répondu. Elle s'est alors emportée sur mon manque d'ambition, pourquoi me parler de cela à moi ? Elle me connaît, qu'elle ne soit pas d'accord soit, mais merde, sommes-nous donc obligés d'avoir de l'ambition pour passer pour normal, je n'ai pas d'ambitions, désolé. Je pourrais être ! En voilà une connerie ! Je n'ai aucun problème pour avec mon ego, d'ailleurs quel ego ? Tout le monde met les mains dans la merde, même si cette merde est représentée par des lingots d'or, de là l'expression « à chacun sa merde ! ». Elle m'énerve, je bafouille mes mots !

Pendant le week-end je vais traîner le long du fleuve, j'ose sortir de mon quartier désormais, je regarde les péniches passer, elles vont leur petit bonhomme de chemin, elles ont de moins en moins de marchandises à transporter, tout est urgent aujourd'hui. Ce temps qui aujourd'hui est si précieux pour faire de l'argent, toujours à flux tendu, pas de réserves, de plus en plus de camions sur les routes pour livrer sans cesse en urgence. J'aime bien ces péniches, il doit être doux de se laisser glisser ainsi sur l'eau, la seule chose qui m'ennuierait ce sont les limites, un fleuve dompté ne laisse pas beaucoup de place à l'aventure, mais tout de même plus agréable que de se faire des escarres dans un camion. Quoiqu'aujourd'hui en conduisant ils regardent des films, la télé, ou matent des bouquins pornos, pas tous, heureusement pour nous.

Je suis allé manger dans une petite guinguette cachée sous les arbres, peu de tables, mais à l'ombre, un petit vin pas prétentieux pour deux crus, un plaisir. J'ai dégusté une friture de goujons avec des frites fermes ne dégueulant pas l'huile. Lorsque je suis reparti après le verre du patron, enfin, une bouteille de ce petit vin, qui bien entendu ne peut faire aucun mal, je me sentais aussi étonnant que cela puisse paraître, d'une humeur de gai pinson. Comme quoi il me reste encore un peu d'humanité.

CHAPITRE V

Le soleil peinard se lève, à l'Est comme chaque jour, à son rythme, moi aussi. Malgré tout, bosser me manque, cela me faisait une occupation, car par moi-même je ne trouve pas de quoi m'occuper, pas que je trouve le fait de travailler comme la panacée, mais cela me force à bouger. Nous bossons pour vivre, d'autres vivent sans bosser, qui a raison, tout dépend si l'on prend le côté moral ou le côté démerde. Lorsque l'on bosse, nous le faisons pour faire fonctionner le système. Peu à peu ils transforment les peuples en être prêt à tout pour travailler (c'est-à-dire survivre), à point pour devenir les esclaves du nouvel ordre mondial. Regardez tout ce qui se passe dans le monde aujourd'hui, et demandez-vous si cela vous semble bien réel ? Ou décidé par ceux qui ont des perspectives bien différentes des nôtres, nous sommes les marionnettes de ces bouleversements. Tout est question sans vraies réponses, du 11 aux divers printemps, boston,

à la crise, le tout s'engouffrant dans une radicalisation que nous laissons s'installer. Pourquoi cette criminalisation des porteurs de vérité, etc. Et demandez-vous pourquoi un cafard de mon espèce se prend à penser à tout cela, paranoïa à n'en pas douter...

J'ai passé une bonne partie de la journée assis devant mon verre, amusé de voir quelle vie trépidante j'ai.

Et merde ! Je vais faire une balade.

Je vais au hasard, désormais, je quitte souvent mon quartier tant aimé, je m'aventure chez les autres.

_ Yann ? C'est toi Yann ?

Qu'est-ce que ? Denis, mon remplaçant à l'atelier !

_ Denis, comment vas-tu ?

_ Tout un programme ! Mais toi, tu ne bosses plus là-bas ?

_ Non !

_ Mais pourquoi ?

_ Mon choix, t'inquiète je suis un cas désespéré.

_ C'est pourtant vrai que t'es un peu spécial toi, mais au moins tu ne triches pas.

_ Et ce boulot ?

_ Justement, il faut que j'aie vu Chris pour qu'elle cherche un remplaçant, je pars.

_ Problèmes ?

_ Le boulot, impeccable, mais depuis que les filles savent que je suis homo, ce n'est plus possible, c'est l'enfer.

_ Au nom de quoi ?

_ De la bêtise humaine, ce sont de bonnes filles, mais leurs continuelles blagues et insinuation dont mon cul est l'objet, ras le bol.

_ Impose-toi merde !

_ Trop tard, ma faute, j'ai été assez con pour penser que cela allait passer, elle me paraissait tellement cool, je me suis trompé. J'ai toujours bossé, je bosserais encore demain, pas de soucis, dommage, bonne boîte, bon patron, mais voilà...

_ Tu es un type bien Denis, ne t'arrête pas là-dessus et bonne route !

_ Merci !

Les petites vaches, elles étaient exquises avec moi, jamais je n'aurais pensé qu'elles soient aussi connes, décidément... puisque je suis sur le chemin, je vais aller voir Vincent, pour discuter, pas pour lui dire ce qu'il doit faire ou pas.

Il est ravi de me voir, je lui explique pour Denis et lui demande ce qu'il pense de la façon dont tourne son entreprise. Il me regarde, fait la grimace, ses mains s'agitent.

_ Bonne question ! Je vais te dire, depuis un moment j'ai l'impression d'avoir créé un monstre en montant cette boîte ! Tout ce pour lequel je me suis battu depuis toujours me pète à la gueule, ce qui arrive à Denis ajouté à tout le reste, les ambitions glauques, les mesquineries, les bassesses, et j'en passe. La boîte est plus que rentable, c'est certain, mais ce n'est pas mon monde ça ! Attends.

Il décroche le téléphone et appelle Édith, le monsieur est en colère et un doute s'est installé en lui, il a besoin d'avoir un avis qui compte plus que tous les autres, celui de celle avec qui il avance depuis le début.

Édith arrive, nous nous embrassons, elle me dit que je ne change pas, venant d'elle pas sûr que ce soit un compliment. Vincent lui raconte ce qui le tracasse, ce qu'il ne voulait pas voir, pas dire, sa

déception sur cette entreprise qu'ils ont créée en pensant lui avoir insufflée en même temps leur façon de penser le travail et l'entente entre tous.

Édith me regarde, regarde son mari.

_ Tu vois, je ne saute pas au plafond, je ne hurle pas au scandale, pourquoi ? Tout simplement parce qu'aujourd'hui mon amour c'est ainsi partout, c'est ainsi dans chaque bureau dans chaque atelier. La société en générale avec son changement de concept de vie a posé son empreinte partout, avec ses différences, son hypocrisie, ses ambitions qui détruisent toutes chances de réelles entre aides dans le travail, toute véritable amitié. Chacun tire dans son sens. L'esprit vu de dessus semble harmonieux, celui du dessous est effroyable. L'argent Vincent, tout le monde veut plus, l'ambition de chacun est de manger l'autre, le travail n'est qu'un moyen d'y arriver, rien de plus.

_ Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ?

_ Tu sembles si fier de ce que tu as construit, que j'ai préféré te laisser avec tes rêves, je t'aime, je n'avais aucune envie de te voir comme tu es aujourd'hui. Je fais tout ce que je peux pour colmater les brèches, j'avoue que cela devient de plus en plus difficile, plus rien ne ressemble à notre souhait de départ. Notre entreprise est une entreprise comme les autres désormais, et notre idéal bien loin.

_ Allons, Vincent, comment voulais-tu construire une boîte telle que celle-ci avec l'esprit PME ? Vous êtes sur le grand marché aujourd'hui, ceux qui travaillent ici veulent faire du fric comme l'a si bien dit Édith. Ecraser le voisin, ne leur pose aucun problème, cela va du plus petit au plus grand. Sans compter ceux qui te considèrent comme un intrus. D'où viens-tu ? Fais-tu partie du bon syndicat de patron, du bon parti politique ? As-tu des amis bien placés ? Je parie que non, ou alors très peu de tout cela, ne te fait aucune illusion, tu n'es pas des leurs. Je connais, c'était mon métier de démolir des types comme toi, des battants, mais aussi

trop confiants. Mais bon, aujourd'hui même si je mate du coin de l'œil, je reste devant mon verre je ferme ma grande gueule.

Il ne bouge plus, il nous regarde, prend son visage entre ses mains, puis se lève va à un placard sort des verres et nous sert.

_ Du vingt ans d'âge, à l'abri pour les grandes occasions, en voilà une, je vais me battre faire le ménage, quoiqu'il advienne, je ne ferais aucun cadeau. Et s'il est trop tard, nous vendrons, Edith ?

_ Je suis avec toi mon amour.

Il a l'air tellement sûr de lui que je trinque avec plaisir.

Le jour même je décide d'aller habiter ailleurs, puisque nous sommes dans le changement continuons. Ce quartier n'est plus le même, il m'est devenu insupportable sans le rade, l'atmosphère qui y régnait est différente, il n'y avait que lui pour me donner cette sensation d'un ailleurs, le quartier par lui-même tout compte fait m'emmerde. Aujourd'hui il m'arrive de penser que vivre peut avoir un certain intérêt, je bois moins, je n'arrive plus à trouver assez de tristesse pour m'enivrer tous les soirs, le fait de m'emmerder à longueur de journée n'est pas suffisant. Il m'arrive même de penser à Chris, d'accord j'exagère. Seulement voilà, je pense trop, le résultat, je me couche avec une gentille cuite « je suis si sensible... »

L'eau a coulé sous les ponts, j'ai trouvé un nouvel « assommoir », un troquet paumé dans un quartier paumé, rien à voir avec ce que j'avais avant, mais suffisamment merdique pour mon moral, un petit truc au milieu d'une zone de pavillons anciens, pas tous bien entretenus tout comme le troquet d'ailleurs. Ce n'est pas le rade, impossible, il n'y en avait qu'un et il n'est plus, c'est autre chose, si nous sommes là aussi dans une auge à soiffards, ici les piliers sont bavards, tout le contraire de l'autre, où le silence nous aidait à sombrer dans le triste. Là ce sont plutôt de grosses conneries d'ivrognes qui flottent dans l'air. Je me suis fait une petite place au comptoir, je rigole de leurs vanes, je picole, ils m'ont accepté sans problèmes. Ici le comptoir est en bois exotique,

enfin je crois, bien lustré lui aussi, le patron un petit bonhomme avec moustache et casquette sur une calvitie avancée (vers l'arrière), toujours affublé d'un tablier noir, souvent noir lustré lui aussi. Sa femme petite bonbonne gueularde, à qui je mettrais bien un aller-retour tant elle est fatigante, n'appellez pas le MLF je ne frapperai jamais une femme, même celle-ci.

_ T'as des gosses toi le nouveau ?

_ Non !

_ Alors tu peux boire, c'est toi l'héritier !

Et voilà, ils rigolent de leurs conneries, heureux ! Bref, sinon je n'ai dit à personne que j'avais un autre point de destruction lente, pas la peine qu'ils me gavent, je le sais que j'ai tort.

Cela fait deux semaines que le week-end chez Vincent et Édith est repoussé, ils bossent dur tous les deux pour la remise à niveau...

En attendant je suis accoudé à mon nouveau coin de comptoir, ce soir ils ont la forme mes nouveaux collègues, je me demande combien de temps je vais tenir à écouter leurs débilites, vous voulez écouter ? Allons-y.

_ Les femmes c'est trop compliqué, par exemple ma femme, si j'ai envie de faire l'amour avec elle, il faut que je dépose un préavis, attentions plusieurs jours à l'avance !

_ T'as raison, faire l'amour ne doit pas être une obligation, mais au moins une possibilité ! Demain, voilà la réponse demain ! C'est pour cela que je dis bien fort « La branlette c'est de l'autosuffisance ».

_ Ce qui est sûr, c'est que chez les femmes, la migraine augmente en même temps que notre érection, quel jeu de cons !

_ Moi ma femme je l'ai quitté ! Ras le bol, mais elle a eu du mal à comprendre « mais enfin Léon ! Il n'y a que toi dans ma vie

depuis trente ans, pourquoi me quittes-tu ? » « Mais justement parce que cela fait trente ans ! »

_ C'est normal, une certaine rigidité en amour est nécessaire non ?

_ L'homme est faible devant la femme, regardez Adam s'il avait occupé les mains d'Ève, elle n'aurait pas croqué la pomme !

Ils se marrent, puis plus rien, le silence tout d'un coup, ils procèdent par phases. Maintenant c'est la phase alcoolisation, le silence est de mise, on ne rit pas en buvant, sinon on renverse. Le silence est un bruit mort dit-on et la mort un long silence.

Voilà, refermons la porte sur ces blagues d'un goût incertain, arrivé à un stade d'alcoolisation avancé, cela devient un gargouillis incompréhensible, c'est le moment pour moi de partir, trop c'est trop. Il faut quoi, quinze personnes maxi pour le remplir ce troquet. Ici aussi, il y a la fameuse glace, juste devant la rangée de bouteilles, elles contiennent les sirops, elles servent si souvent, qu'il est impossible de lire l'étiquette tant il y a de poussière dessus. Sinon les murs sont marron comme l'autre, crasse plus fumée de tabac, des pensées profondes sont accrochées au mur derrière la caisse, des conneries, du lourd du beauf. « Bouffez, baisez, picolez, vous vivrez vieux », « vous pouvez mourir de soif pas de boire » j'arrête, il y a encore plus con. Pas vraiment un endroit pour moi, ici, je n'arrive pas à me sentir un autre, je sais que c'est moi qui suis là, moi qui picole, mais quelque chose cloche, ça le fait pas.

J'ai revu Vincent, il n'a pas trop le moral, il devrait comprendre qu'une boîte comme la sienne, telle qu'elle est aujourd'hui, ne peut être une famille, trop de monde, trop d'ambitions personnelles.

_ Tu vois Yann, j'ai travaillé pour que la boîte fonctionne, qu'elle soit reconnue, que chacun ai sa part du gâteau, résultat : comme tu le dis si bien, cette boîte en fait, elle est comme les autres. Merde ! Ce n'est pas ce que j'ai voulu faire, je voulais qu'il

y règne une ambiance saine entre tous les employés, ma porte est toujours ouverte, mais non que dalle ! Tu sais ce qu'ils viennent faire dans mon bureau ? Se plaindre, uniquement se plaindre, jusqu'aux frites trop grasses, jamais rien de constructif, nada ! Ils pensent que ça, c'est mon job et uniquement le mien, à la limite que la boîte coule ils n'en ont rien à foutre, pas leur faute ! Ça me donne envie de tout bazarder, après tout elle vaut cher cette boîte désormais, nous pouvons en tirer de quoi vivre le reste de nos jours sans soucis d'argent. Alors simple, soit ils marchent avec moi, soit ils auront un nouveau patron et certainement moins con !

_ Vends ! Laisse-les le regretter, qu'ils crèvent !

_ Tu exagères un peu là, non ?

_ Peut-être...

Nous en sommes restés là, lui me regardait étonné, moi aussi...

Désolé, mais être gentil avec des abrutis, j'ai donné, y'a plus de rab ! Puisqu'il en est ainsi, je vais aller me faire une virée au troquet, je vais écouter quelques brèves de comptoir.

Pas un bruit, depuis que je viens c'est la première fois que je rencontre le silence en cet endroit, les grandes gueules sont absentes, enfin boire tranquille profiter du décor. J'ai été un peu vite en parlant de tranquillité, un type d'une cinquantaine, maigre, pâlichon, s'approche de moi, pose son verre.

_ T'as déjà été opéré toi ?

Tu fais chier mec, mais bon.

_ Oui, appendice.

_ T'as eu peur ?

_ Peur de quoi ?

_ De mourir tiens !

_ Pas pensé à ça.

_ Tu n'as pas eu peur de ne pas te réveiller ?

_ Sert à rien, si tu ne te réveilles pas c'est que tu es mort, et si tu es mort tu ne te poses plus de question, de plus tu ne sais pas que tu es mort puisque tu es mort.

_ Rien compris !

_ Pas grave !

_ J'ai préparé une lettre au cas où ?

_ Pour quoi faire ?

_ Pour ma femme, mes enfants, ma famille quoi.

_ Et pour leur dire quoi ?

_ Qu'il faut qu'ils continuent sans moi, que ma femme respecte notre nom, que les enfants soient de bons enfants, et d'autres trucs personnels.

_ Et s'ils font le contraire de ce que tu leur demandes, tu reviens sur terre pour les engueuler ? T'es mort machin, ils font ce qu'ils veulent, ils peuvent même cracher sur ta tombe. T'inquiète tu n'en sauras rien, alors laisse les gérer ton absence comme ils le désirent, ou alors tu fais juste une carte postale « A bientôt », un peu court, mais sympa.

_ Tu respectes rien toi !

_ La mort non plus, elle vient sans prévenir et terminé. Quoique lorsque tu souffres d'une merde pendant des mois, là t'as plutôt envie qu'elle se magne la faucheuse. Moi tu vois je la laisse venir dans mon verre, je l'absorbe peu à peu, un jour mon corps sera à elle, elle m'emmènera, un de moins sur six milliards cela ne se voit pas.

Il me regarde, secoue la tête, reprend son verre et va à l'autre bout du bar, me prend pour un dingue, machin, après tout peu m'importe. Je ne sais même pas de quoi il doit être opéré, quoique vu l'engin, va avoir du boulot le mécano. Je rentre tard et j'ai un peu de mal à trouver mon chemin, voilà que je me remets à m'allumer. Mon nouvel appart est situé dans une résidence, pas de luxe, non, des immeubles qu'ils ont appelés résidence rien d'exceptionnel. C'est propre, deuxième étage avec ascenseur, mais je m'en méfie lorsque j'ai la musette, les boutons bougent de place, c'est le bordel. Deux étages par l'escalier j'ai l'habitude, de plus ils sont moins raides, plus larges, je peux tanguer, twister, bref, un autre monde. L'appart ? Deux pièces, cuisine, c'est refait à neuf, vu sur l'immeuble voisin, mais bon, agréable, luxueux comparé à l'autre. Ici, les voisins je ne les vois guère, ils bossent, comme quoi...

Pas la tête des bons jours ce matin, café douche froide, un coup de remontant (la tremblote matinale), pas trop mauvaise mine, je suis un peu bronzé ça aide. Seulement manque de pot la première personne que je rencontre en allant en ville, Vincent ! Qui lui me connaît bien, le bronzage ne suffit pas à lui cacher, ma tête des mauvais jours.

_ Ça fait un moment que je ne t'avais pas vu avec ta tête « gueule de bois », un accident ou un nouveau départ ?

_ Cela ne t'arrive donc jamais d'avoir le moral qui fou le camp toi ?

_ Bien sûr que si, heureusement pour moi, j'ai un bon docteur.

_ J'oubliai Édith, ta compagne, ta maîtresse, ton bras droit et donc ton toubib, que sais-je encore ! Je reconnais que tu es bien épaulé, vous deux vous m'épatez, je suis heureux que vous existiez, avec vous je pourrai presque me persuader que l'amour est possible. Vous vous êtes trouvés pour votre plus grand bonheur, continuez ! Pour ma part rien de bien encourageant, alors

en partant de ce constat, ne m'emmerde pas avec ma gueule de bois, elle est mienne, elle.

_ Tu fais chier Yann ! Tu vau mieux que ce rôle de pauvre type, tu déjoues.

_ Peut-être, seulement voilà aujourd'hui j'en suis arrivé à la pire des mutations, je ne crois plus en rien, je ne suis plus qu'un être humain dans ce qu'il y a de plus inintéressant, je me sens vide, plus de jus, lorsque je réagis c'est surtout avec dérision. Si trop s'aimer n'est pas bon, trop se détester ne l'est pas plus. Je coule lentement avec l'impression que certains m'ont lancé une bouée que je refuse de saisir, le ferai-je ? Va savoir, un jour peut être vais-je prendre peur et m'accrocher à l'une d'elles, si bouée il y a encore, avant de couler définitivement, qui sait...

_ J'aimerais tant que tu te saisisses de l'une d'elles justement, il y a tant de choses à faire, tant à bâtir, j'aimerais que tu sois l'un de ceux emmène le groupe, tu en es capable ça je le sais, tu l'as déjà prouvé. Bref, fais attention, car comme tu as dit, un jour les bouées auront peut-être disparu.

_ Possible en effet.

Le soir je vais faire un tour au troquet, je n'arrive toujours pas à l'apprécier vraiment, il est presque trop normal. J'aimais le silence qui régnait dans l'autre, cela me manque, le gros avait raison, c'était notre vrai chez nous. Les chiures de mouche me manquent, le sol crasseux, cette atmosphère de taverne de fin du monde, oui cette impression d'avoir atteint le bout, que la seule suite possible à cet endroit ne pouvait être que la mort. Je sais, je me répète, mais je regrette cette ambiance de fin. Ici il y a trop de bavards. Lorsque je viens ici, je me demande à chaque fois qu'elle va être la connerie du jour, moi, j'ai juste soif...

Ce soir j'y ai droit, à peine installé qu'il y en a un qui se ramène, font chier, qu'ils aillent voir un psy !

_ Dis-moi toi qu'est beau gosse, t'as quelqu'un qui t'aime toi ?

Il est pas encore mûr toto, mais ça ne devrait pas tarder, je ne réponds jamais à la première attaque, j'attends, il arrive qu'ils n'attendent pas la réponse et continuent sur un autre sujet avec une autre cible. Pas cette fois-ci, il repasse à l'attaque, pas de pot.

_ Alors t'as quelqu'un qui t'aime ou pas ?

_ Personne !

_ Personne ? Mon pauvre vieux, personne, ça, c'est con. Et pourquoi que t'as personne qui t'aime hein ?

_ Je bois trop !

_ Tu rigoles, tu te fous de moi, c'est pas une raison ça, t'es con, moi j'ai une femme qui m'aime, pourtant tu vois je suis là.

_ Tu as de la chance, moi elle ne veut pas de moi tant que je boirais.

_ Tu fais chier, tu pouvais pas me raconter un bobard, une belle histoire d'amour ! C'est à cause de mecs comme toi que je finirais par me flinguer, vous êtes tous négatifs. Si tu m'avais dit que tu étais aimé, j'aurais pu enchaîner sur une belle histoire pour moi, pas une vraie, mais ça m'aurait fait vachement du bien. Mais non, t'es aussi merdique que nous, tu gâches le bonheur. Moi cela fait des années qu'elle est partie, depuis je la cherche dans les histoires des autres, sauf que les autres en sont au même point, leur histoire d'amour ils l'avaient eux aussi. Nous sommes tous des orphelins de l'amour, il devrait exister une DASS pour les gens comme nous, où nous pourrions être adoptables.

_ Et qui voudrait t'adopter machin, regarde-toi, tu tiens encore debout parce que tu as peur de renverser ton verre, au point où tu en es il n'y a que la mort qui puisse encore t'adopter.

_ T'es qu'un salaud, un mauvais rat ! J'vais pas crever moi, c'est des conneries, enfoiré !

La patronne qui s'amène.

_ Terminé tous les deux ! Toi (c'est moi) il a raison, t'es un enfoiré, tu n'avais pas besoin d'être dégueulasse avec lui, laisse-le délirer c'est sa vie.

_ Je t'emmerde grosse truie !

_ Dehors de chez moi, tout de suite ! Ne touche plus à ton verre, terminé, dehors !

J'ai hésité entre lui coller une mandale à cette grosse merde et sortir. Me voici dehors, même sur elle je ne lèverais pas la main, pourri peut-être, mais avec des limites malgré tout. D'accord madame, j'ai été dur avec le monsieur, peut-être que ce type ce soir, c'était moi, que je me dégoutte d'être ce que je suis, alors que je pourrais être, être quoi ? Qui ? Je sais qui, un mec avec un avenir, voilà ce que je pourrais être, voilà ce que tous voudraient que je sois, mais non, je m'enlise seul, en cachette, c'est minable. Ce soir terminé la boisson, plus un verre, ce sera ma pénitence, je bats ma coulpe je vais entrer dans les ordres, moine ou maquereau. Je rentre chez moi, me couche et si je le pouvais, si j'avais encore cette faculté, je pleurerais...

Ce matin, je suis triste, inconsistant. Je n'ai guère dormi, j'aurais tant voulu pleurer. Me voici de bien mauvaise humeur, je vais tout de même faire un tour, rester entre ces quatre murs à ne rien faire n'arrangera rien bien au contraire. Seulement, j'ai toujours les nerfs à fleur de peau, ce qui a pour conséquence, qu'à peine suis-je sorti qu'un passant, un homme, un innocent me bouscule, et moi, sans réfléchir je le colle au mur et lui demande ce qu'il me veut ? Rien, évidemment, je le relâche, il part en me regardant horrifié, il n'a pas tort. Je me sens empli de haine, j'en veux au monde entier une fois de plus, tous des cons, etc. j'essaie de me ressaisir, mais impossible, je défie tous ceux que je croise du regard, la connerie à l'état pur. Je rentre dans le premier café que je croise, en fait je ne le croise pas, je m'arrête et je rentre, voilà ! Je commande un cognac, il me faut du fort, un deuxième suit, je sens mon corps qui se relâche, le drogué à sa dose et c'est légal... je ne reste pas plus longtemps, au vu des regards qui

convergent vers moi (il est encore tôt pour le cognac, du moins pour eux), soit, non rien, je sors.

Dehors les filles sont belles et l'odeur du gazole parfume les rues, tous jouent le jeu et l'harmonie de surface règne. Des couillons grattent d'un geste rageur un ticket de dupe, des commerçants sur le pas de leur porte attendent d'hypothétiques pigeons à qui refourguer leurs diverses marchandises made in china, de la merde achetée un sou revendu dix voir trente. Des jeunes sont hypnotisés par le dernier iPhone sorti, il possède une fonction de plus que le précédent, géant ! Une jeune femme avec ses trois gosses est totalement dépassée, fallait pas les faire ! Un couple de miliciens de la ville passe en regardant autour d'eux, attendant le moment où il va se passer quelque chose, histoire d'être prêt à courir dans l'autre sens. Le facteur avec son vélo spécial facteur justement, dépose le courrier dans les boîtes placées là à cet effet, il le sait, alors il y dépose les factures. Un bus passe, à l'intérieur vu la tronche qu'ils affichent sans doute de futurs suicidés. Un chien chie au beau milieu du trottoir avec dans les yeux un amour infini de l'instant présent, c'est sa vie. Un SDF assis contre un mur regarde passer la société et voit ce que je vois, je lui laisse une pièce dans sa soucoupe, il me fait un vague signe de remerciement, pas de problème camarade. Devant un hôtel un type en costume d'apparat ouvre la porte à une poupée Barbie suivie par un vieil échantillon d'homme, l'autre se courbe, la casquette à la main, ferait mieux de balancer une grenade à l'intérieur de la limousine, esclave ! Dans la vitrine d'un magasin de lingerie, un type à l'allure dégingandé me regarde, t'as vraiment une drôle de touche mon pauvre Yann...

Cette promenade au Zoo m'a fatigué, je vais finir la journée au troquet. Peux pas dire que j'y sois le bienvenu, mais comme je ne suis plus à une bassesse près, j'entre, tête basse.

_ T'es gonflé toi, tu oses revenir après ce que tu as dit à ma femme !

_ J'étais pas dans un bon jour, j'avais besoin d'un souffre-douleur, excuse.

_ Nini vient voir !

Nini arrive, à me voir elle devient toute rouge de colère, m'insulte, je ne dis rien, elle s'essouffle, néanmoins elle arrive tout de même à me cracher à la gueule, j'espère ne pas attraper de pustules.

_ Ne recommence jamais ça toi ! Pigé ?

_ Oui madame !

_ Je sais même pas pourquoi je te pardonne, beau gosse c'est rare ici, va savoir...

_ Tu es trop bonne ma Nini !

_ Toi ta gueule !

_ Oui Nini.

Elle repart en dandinant sur ces courtes pattes, son ver de terre à la tête entrée dans les épaules, doit pas rire tous les jours machin.

_ T'as de la chance toi !

_ Nini a dit ta gueule, alors ta gueule !

_ Méfie-toi, je peux être très méchant !

_ J'ai vu...

J'ai la paix ce soir, ils déconnent entre eux, ces messieurs me boycottent. Je peux réfléchir à ma vie, mon avenir... je plaisante ! Ma vie c'est un peu comme une mauvaise pièce de théâtre, ça n'a pas l'air vrai, rien n'a l'air vrai dès que j'entre en scène, je me vois dans la glace du bar, c'est vrai que je n'ai pas l'air vrai.

Je suis au lit juste avant la biture, pourtant je me trimbalais encore un cafard énorme ce soir, un cafard fait de rancœur envers moi-même.

Aujourd'hui, je passe voir mon bon ami Vincent, il est ravi de me revoir, me sert un verre, il a l'air content de lui, il a dû mijoter un truc bien costaud pour remettre un peu d'ordre dans les mentalités. En effet, il a préparé quelques coupes franches, c'est comme partout, il suffit de peu de monde pour pourrir une ambiance. Il a cerné une dizaine de connards, il va commencer par les isoler, puis les mettre au placard. Pas question de les licencier, ce serait leur faire un bien trop joli cadeau, ils vont en chier, partirons, partirons pas ? Vincent accepte d'y mettre le prix, ils vont être remplacés à leur ancien poste, mais les futurs vont être choisis avec beaucoup de précautions. C'est une bonne chose, mais je ne suis pas certain que cela résoudra le problème à cent pour cent, il ne doit pas oublier qu'il a affaire à des êtres humains influencés par le monde qui les entoure. Je garde mes réflexions pour moi, il est trop ce Vincent.

Le soir arrivé je suis à nouveau au troquet, je bois avec un rythme que je croyais révolu, j'ai un nœud dans la gorge qui ne veut pas disparaître. À l'heure de la fermeture, je négocie une bouteille, je suis mûr, mais je n'en ai pas encore assez, le nœud bien sûr...

Une fois dehors je trouve un banc sur lequel je m'installe pour boire encore et encore. Puis hop j'explose, je me mets à hurler « Donnez-moi une vie ! Donnez-moi Chris ou la fin du monde, mais sauvez-moi ! Où es-tu Chris ! Où est la vie ! » Et je hurle ainsi sans plus m'arrêter « enculés ! Pourritures ! Crevez tous ! Crevez ! Au secours ! Je coule ! » Et bien pire encore, des fenêtres s'ouvrent, je me fais insulter, mais je m'en fous à un point...

Une voiture avec ses lumières qui dansent dans la nuit s'arrête à ma hauteur, des personnes en uniformes m'attrapent et me font monter, je continu à hurler dans la voiture. Quelques instants plus tard, un grand coup dans le bide me fait taire souffle coupé, plié en

deux par la douleur. Ce sont des tueurs, c'est machin qui me les a envoyés, machin, c'est l'autre, l'autre c'est tout le monde, c'est personne, c'est machin ! J'essaie de sauter en marche, une poigne me retient juste lorsque j'ouvre la portière « Il fait chier ce con ! » fait chier ? Tu parles c'est ma vie que je défends enfoiré. La voiture s'arrête, ils me sortent, que dis-je me traîne comme une bête que l'on emmène à l'abattoir, je suis foutu, ils m'ont eu. Une fois à l'intérieur du bâtiment ils m'enferment dans une cage en attente de mon exécution, je meurs pour sauver le monde de sa décrépitude ! Je vais mourir pour un monde meilleur !

Ça pue ! J'ouvre un œil, enfin j'essaie, je suis collé au sol, et ce dans quoi je baigne est rouge, c'est de cela qu'émane cette horrible odeur, je connais ce fumet, du vin rouge en vomi, le pire du pire encore une fois, je n'arrêtera donc jamais mes conneries ! Vomi qui colle mon visage sur le ciment, tout est puant, même ma cervelle de connard ! Je décolle mon visage, ma tête explose, je repose. J'attends quelques minutes, je recommence, même explosion, mais cette fois-ci je fais l'effort. Je vois des barreaux, pas besoin de dessin, même si c'est la première fois que cela m'arrive, j'ai dû faire le con. Putain, ma tête ! Mon estomac s'y met aussi, égalité même intensité dans la douleur, je tremble, j'ai les nerfs à vif, des vertiges, il est des moments (surtout au réveil) où tout de même, je regrette de tant picoler.

_ Tiens, notre poivrot se réveille, mon salaud tu vas te lever et vite, marre de cette putain d'odeur, tu vas nettoyer.

Nettoyer ? Je vais faire connard, pas de problèmes, néanmoins si cela pouvait attendre quelques minutes, sinon je crève sûr que je crève. J'ouvre à nouveau les yeux, normal quelqu'un essaie de me noyer, voilà un réveil brutal. La douleur s'est un peu dissipée, je fais un gros, voir un énorme effort pour me relever, j'y arrive, tenir debout est la seconde partie et marcher le final. J'arrive à faire tout cela sous le regard goguenard de trois perdreaux.

_ Tiens salopard, un seau un balai une serpillière, sent moi cette bonne odeur de désinfectant, alors magne-toi !

Je fais, mais en équilibre précaire, mais je fais. Le désinfectant ayant une odeur plus prononcée que le vomi, cela rend la tâche presque facile, et je ne tombe pas malgré les vertiges qui vrillent mon crâne. Une fois terminé ce délicat travail, ils m'emmènent vider mon seau et le nettoyer, ils pensent à tout.

Plus tard, quelques heures, qu'importe, ils me sortent de ma cage et m'amènent à un type qui me demande qui je suis, si j'ai des papiers, un travail, etc. qui peut venir me chercher, se porter garant pour moi, du classique. J'ai failli dire Chris, un reste de la nuit sans doute, en fait je donne le nom et le numéro de téléphone de Vincent. Pourquoi veulent-ils que quelqu'un vienne me chercher ? Et merde après tout ! Je retourne dans ma cage, ils ne m'ont rien proposé, ni à boire ni à manger, ça tombe bien je ne veux rien, enfin rien de ce qu'ils pourraient me proposer, car pour la tremblote je n'ose pas demander...

Une demi-heure plus tard, voici Vincent qui débarque. Il va parler avec les arquebusiers, puis vient me voir, là je comprends pourquoi ils voulaient que quelqu'un vienne me chercher, Vincent m'apporte des vêtements propres, pas si nuls ces garçons.

_ Ne dis rien Yann, tu vas aller sous la douche, te changer et ensuite nous pourrons peut être parlé.

Je fais tout dans l'ordre, ce qui me remet presque d'aplomb, je rejoins Vincent, ils sont tous là à me regarder comme si j'avais subi une transformation, oui bon d'accord ils ont raison, j'ai changé s'ils se réfèrent à la nuit dernière. Je sors enfin de ce commissariat prison, j'ai encore de vagues douleurs dans le crâne, néanmoins, dans l'ensemble cela tend vers une fin heureuse cette fois encore.

_ Content ?

_ S'il te plaît Vincent, pas la morale, tu n'aurais pas quelque chose à boire par hasard ?

Il me tend une fiole, je me fous de savoir le nom du produit, il m'apaise voilà le principal. Je le remercie, il pense à tout cet homme.

_ Je te donne mon avis c'est différent, et Chris dans tout cela c'est quoi ?

_ J'étais fait !

Pour moi Chris restera toujours cette nana tombée sur mon paillason, paquet de chiffons en guise de chrysalide, devenue en quelques instants une merveilleuse libellule. Puis très vite j'ai tout gâché, comme je sais si bien le faire. Cette nuit, je n'ai fait que déverser ma bile, je ne vais pas bien, j'avoue, pas bien du tout même, je coule lentement, mais je coule !

_ Tu arriveras bien un jour à faire la bêtise de trop, ai confiance...

_ Je suis fatigué, fatigué de moi, mes contradictions me fatiguent, mes singeries me fatiguent, mes faux fuyants, tout quoi...

Il me ramène chez moi, lorsque je descends de voiture, au moment où il me serre la main, je sens bien qu'il a encore bien des choses à dire, mais il n'insiste pas et s'en va. Je le regarde s'éloigner. Cher Vincent si tu savais où je me dirige, tu serais encore plus sceptique.

Personne ne me parle de ma cuite ici, c'est déjà cela. Il y a du monde ce soir c'est la fin de semaine, ce moment tant attendu, pouvoir boire sans penser au boulot du lendemain. Les grandes gueules y vont à fond, les bravades au sujet d'un patron contre qui l'on se révolte régulièrement « je ne me laisse pas faire moi ! » cela efface les humiliations encaissées pendant la semaine. Je me marre parfois avec leurs réflexions à la con. Mes réflexions ne sont pas pour autant d'une hauteur exceptionnelle, une bien étonnante : depuis combien de temps n'ai-je pas tenu une femme nue dans mes bras ? Je connais la réponse, l'énoncer est encore plus dur.

Cela commence à faire un moment que je suis là, planté sur le trottoir face au disparu, le rade, je secoue la tête et part marcher un peu. Plus loin, d'un coup surgit un lapin noir qui traverse la rue de gauche à droite, heureusement que c'était un lapin, car si à la place du lapin vous mettez un chat, alors là tout change, car un chat noir qui traverse de gauche à droite ça porte malheur, mais pas un lapin, non ! Comme quoi tout n'est pas négatif. (Si je commence à divaguer alors là, c'est foutu...)

Je vais mieux ! C'est venu comme ça, sans raison précise, je vais mieux ! J'ai réalisé quelques changements, désormais, je n'ai plus peur des autres, je m'habille d'une façon beaucoup plus sympa, moderne, quelques regards féminins semblent apprécier et ma foi je me sens à l'aise ainsi. Pas encore entré dans le moule, néanmoins j'arrive à me fondre dans la foule sans avoir l'envie de tuer quelqu'un au hasard, j'y gagne en tranquillité. Cela me fait penser à une époque révolue, lorsque j'étais toujours habillé impeccable (ma femme elle voyait un ringard), je m'habillais comme ceux avec qui je faisais des affaires, point. Je le devais si je voulais pouvoir faire ami, ami avec eux. Pour gagner de l'argent, j'en ai fait des saloperies, et cela sans trop me poser de questions, je devais faire entrer de l'argent pour entretenir mon train de vie (celui de ma femme étant un vrai TGV) cela seul avait un quelconque intérêt à mes yeux.

Vincent et Édith ont fait le ménage, je ne m'en suis pas mêlé. Par contre, ils ont eu une grande discussion avec le représentant des cadres qui a voulu leur donner des conseils sur la façon de gérer leur entreprise : personnel subalterne trop payés, manque de « complicité » de la part de la direction avec les cadres qui eux, etc. ce jour-là j'étais présent, d'ailleurs ce monsieur me jetait régulièrement un œil, en se demandant qui j'étais et ce que je faisais là. Vincent l'a regardé un moment, a regardé sa femme, a souri.

_ Tu vois Édith, nous pourrions être bien plus riches si nous le voulions, tu penses que nous sommes des idiots ?

_ Des idiots, et pourquoi ?

_ Nous sommes trop généreux avec nos employés. Nous devrions moins payer ces gens sans aucune qualification, tu sais ces Français d'en bas.

_ Je ne pense pas, et toi ?

_ Cher monsieur, je pense que je dois vous raconter un peu notre histoire. Voyez-vous, je viens d'une famille d'entrepreneurs, attention, dans le sens d'entreprendre, mon grand-père a fait des tas de métiers, il aimait bosser dur, mais n'aimait pas faire la même chose longtemps. Ce qui a eu pour cause une perpétuelle remise à zéro, il montait une entreprise, et lorsqu'elle fonctionnait bien, il revendait pour se lancer dans une autre aventure dans un autre domaine. Cet homme, qui un jour est parti de sa campagne pour monter en ville en sachant compter et lire sans plus, a monté un nombre impressionnant d'entreprises en tous genres, à chaque fois il a réussi. Pourquoi ? Simplement parce qu'il était un homme pour qui les heures de travail ne comptaient pas, souvent aux dépens de sa vie de famille, ça je vous l'accorde. Il ne pensait qu'à une chose, pérenniser l'entreprise avant de la céder, jamais d'actionnaires, libre toujours. Il aurait pu gagner plus d'argent qu'il ne l'a fait, mais là n'était pas son but, car il respectait trop ceux qui travaillaient avec lui. La guerre lui a fait presque tout perdre, il n'a pas été coopératif avec l'occupant. Déjà à cette époque mon père suivait son père, puis il a pris la relève, même envie de recommencer sans cesse, avec un peu moins de réussite certes, mais un bilan plus que satisfaisant. Ce sont eux qui m'ont légué cette maison ce parc ainsi qu'une belle somme d'argent. J'avoue, je n'ai pas suivi mon père, comme lui l'a fait avec le sien, il a voulu que je fasse des études, ce que j'ai fait, j'ai de beaux diplômes, j'ai commencé en travaillant dans l'administration, je n'y suis pas resté bien longtemps, ça ne bougeait pas assez pour moi. Mais j'y ai rencontré une femme extraordinaire, qui merci est toujours à mes côtés, nous avons entrepris plusieurs choses ensemble, nous avons réussi, mais voilà, nous avons le même défaut tous les deux, faire uniquement ce qui nous passionne, cela

vous étonne je le vois, mais nous sommes ainsi. Ce qui a fait que nous avons décidé de ne faire que ce qui pourrait nous apporter une satisfaction personnelle, l'argent ne venant qu'après. Nous aimons les livres, nous nous sommes lancés dans les livres, un hangar qui existe toujours et qui nous sert d'entrepôt aujourd'hui. C'est là que nous avons fait la connaissance de Yann ici présent. Yann a été très précieux pour nous, il avait un savoir que je ne maîtrisais pas vraiment.

Et là, comme si la lumière d'un coup se faisait dans sa tête.

_ C'est vous le gars du hangar qui...

_ N'écoutez pas les bavardages, ce n'est pas votre travail vous êtes cadre, restez dans le présent, un cadre doit avancer en emmenant les autres dans son sillage, et non pas jouer au seigneur dans son fief !

Ce type me fait penser à tous ces gens au QI supérieur, et qui pour cette raison se croient d'une intelligence supérieure. Pythagore, devait avoir ça, et pourtant, a-t-on besoin d'un QI de cent cinquante pour savoir qu'une baignoire pleine va déborder si je m'allonge dedans ? La relativité d'Einstein, pas besoin, je le sais que tout est relatif dans la vie. Et un super QI qui vous mène à la bombe atomique, est-ce bien utile ? Des exemples comme ceux-là il y en a beaucoup, le QI n'est qu'une mesure totalement inutile puisque ce qui importe c'est ce que vous faites de votre intelligence, la vraie... (J'aime bien raisonner par l'absurde, je déconne, m'amuse, eux m'ennuient). Je me lève, les regarde.

_ Je vous laisse, je pars quinze jours en vacances.

Ils me regardent comme si je venais de dire « merde à tous », j'admets que ma façon de dire les choses peut surprendre à un tel moment, mais tout de même ils me connaissent.

_ Accordé !

_ Merci patron !

_ Si seulement cela pouvait te faire réfléchir...

_ Occupe-toi de toi et de moi, laisse Yann gâcher sa vie si tel est son souhait.

_ Merci, Édith !

Lorsque je m'éloigne, Vincent me rejoint.

_ Tiens voilà les clés d'une voiture de la boîte, facile à reconnaître c'est la seule qui n'ait pas de pub dessus, une Clio. Prends ton temps Yann, réfléchis...

_ Merci, Vincent, comme d'habitude. Fais-moi plaisir, casse moi ce con !

_ C'était mon intention, j'apprends vite !

Quel type ! Comment peut-il supporter mes sautes d'humeur, je ne comprendrais jamais, mais, pas de doutes, j'ai un ami. Une fois chez moi, je me demande où je pourrais aller passer quelques jours tranquilles, sans pour autant aller trop loin ? Après une courte réflexion, j'opte pour le Tréport. Je sais ce n'est pas l'endroit le plus ensoleillé de France, mais j'aime son port et les possibilités de ballades aux environs, sans oublier ses poissons et crustacés, le tout avec quelques souvenirs de jeunesse.

Je me suis trouvé une chambre, au « café de la Marine » je me souviens vaguement de l'endroit, c'est face au port, simple, et dans mon souvenir plutôt sympa. Y'a plus qu'à, il y a longtemps que je n'ai pas conduit autant, une fois sur place je me servirai de mes jambes, besoin d'exercice. Le sac est vite fait, demain matin je démarre, arriver là-bas pour déjeuner sera parfait. Cela me fait bizarre de partir ainsi, j'ai parcouru bien des pays et aujourd'hui le Tréport me paraît être sur une autre planète, néanmoins j'y vais !

CHAPITRE VI

Le Tréport, vous connaissez ? Sympa lorsqu'il y fait beau et vite triste s'il pleut, un peu comme tous les bords de mer. Aujourd'hui, il fait beau sans plus, peu de vent, cette odeur d'iode me plaît, la mer a ses rides des bons jours, je la trouve plus belle encore lorsqu'elle est en colère ; comme certaines femmes. J'ai fait le voyage sans boire un verre, sauf celui du matin, un moment que je n'avais pas conduit, tout revient très vite, sauf l'ennui, conduire aujourd'hui m'ennuie, bof ! Je me sens dépaysé, cette immensité me donne le vertige, je suis resté trop longtemps enfermé dans mon quartier, ma vie en est devenue trop étriquée, les grands espaces me déstabilisent. Du haut je vois la ville dans son ensemble, typique des ports de la côte, voire Dieppe. Le calme règne à cette heure, je remarque qu'il n'y a plus autant de bateaux de pêche que dans le passé, suffisamment pour se dire qu'il doit y avoir encore quelques poissons dans les environs. Les falaises, illuminées le soir pour les touristes, en bas la plage à galets, les galets pour ceux qui ne connaissent pas Cannes par exemple, ce

sont de très gros grains de sable. Prenez des serviettes très épaisses et pour les enfants plutôt des marteaux pour jouer que des seaux. Il n'est pas poli de jeter du sable et assassin de lancer des galets. Je me dois de ne pas omettre à ce dépliant touristique, le chemin des douaniers, qui en fait était avant tout le chemin des contrebandiers, il fallait bien arrondir les fins de mois. Pour les fainéants, ils ont remis en service le funiculaire, amusant sans plus, je préfère utiliser mes jambes. C'est aussi une ville fleurie, sympa et un lieu où déguster quelques poissons et crustacés est recommandé. Sinon vous avez la même moule frites qu'à Bruxelles. Pour les amateurs vous pouvez aussi y voir L'Abbaye ST Michel, les anciennes Halles, des calvaires bien entendu, ainsi que d'autres monuments et curiosités, voilà, j'ai fait le job. Il y a toujours plus à dire, pour cela, allez-y !

Me voici dans ma chambre, ils ont un peu forcé sur le style marin, mais je m'y sens bien, la fenêtre donne sur le port, c'est ce que je voulais avant tout, j'aime les ports de pêche il y a un côté aventurier, départ sans retour, des hommes confrontés à plus fort qu'eux. Et puis les récits et romans dévorés dont on ne retient que le côté aventure, périls dont on revient héros (vivant ou mort), lutter contre la baleine ou le cachalot. Génial de pouvoir se reposer quelque temps dans le ventre d'une baleine, le temps de réfléchir à son avenir, bref tant et tant de récits tous plus passionnants les uns que les autres pour un enfant éveillé. Aujourd'hui heureusement la baleine n'est plus pêchée que par une ou deux nations de malades, si le poisson se fait rare c'est peut-être bien que nous ne lui laissons pas le temps de se reproduire, et continuer de pêcher dans ces conditions est une aberration, donc l'homme est un con (c'est un raccourci, mais il me sied). De plus il est tellement pollué ce pauvre poisson, qu'il va finir par devenir immangeable. Il n'empêche que j'aime voir ces bateaux doucement ballottés par la mer, mais ce que je préfère est la jetée et le phare. Vous me mettez une jetée avec au bout un phare et je suis un homme heureux, est-ce phallique ? Je m'en fou, j'aime les phares et les jetées...

Ceci étant dit et répété à souhait, je vais aller y faire une balade, le toucher du doigt ce phare. Mettre un pied sur le ponton, c'est déjà partir vers nulle part, ailleurs, il suffit d'un peu de brume ou de bruine pour que l'allégorie soit totale. Ce n'est pas le plus grand ni le plus beau qu'il m'ait été donné de voir, mais c'est un phare, cela me suffit, il est là avec sa cloche de brume qui n'est plus qu'un décor, doigt dressé devant la mer en furie...

J'ai suffisamment poétisé, je rentre, j'ai une petite faim, je pense que quelques moules pourraient combler ce mini-appétit. Il paraît, au dire du patron du « Café de la Marine » qu'il existe un petit restau trois rues plus loin, qui avec des prix très abordables nourrit avec goût ses clients. Toujours suivre les conseils d'un homme avisé, surtout si vous ne savez où aller. Me voilà parti.

Ce doit être ici, l'extérieur bleu clair et bleu foncé, avec des hublots, une ancre, des filets, etc. volonté du patron, ou décor pour touristes, j'entre. Chouette, il y a des tables, parce que pour le reste ce n'est que brocante maritime, là aussi, filets, lampe cuivre, harpons, bouées. Simple pensez à un chalutier et vous y êtes. C'est un peu poussé, mais en fait j'adore cet excès, j'y vois une pointe d'humour. Le patron a bien entendu la casquette adéquate sur la tête, le T-shirt rayé, nous voici chez Jules Verne, il m'accueille, d'un salut verbal et d'un grand signe de la main.

_ Soif ?

_ Soif !

_ Un petit blanc bien frais avant l'embarquement ! Il mange ?

_ Il mange.

_ Choisissez votre filet ! (il se marre)

Je choisis un filet quelque peu isolé, il y a une douzaine de clients, je m'écarte. Une jeune femme que je n'avais pas remarquée en arrivant me tend un menu, une brunette pas trente ans toute en sourire, joli minois et la ligne harmonieuse.

_ Soyons bref, des moules...

_ Frites ?

_ Pas ! Des moules au vin blanc échalotes, rien de plus.

_ Un homme de goût ! Des frites avec des moules, quels cons ces Belges. Boisson ?

_ Un pichet de rouge s'il est buvable.

_ Tout se discute, ne bougez pas, je vous fais goûter.

Je ne bouge pas, je viens d'arriver, je ne vais pas me sauver maintenant. Plaisante cette jeune femme, si elle me fait tester son vin en vrac, c'est qu'il ne doit pas être haut de gamme.

_ Tenez voici le nectar.

Putain ! Ça, c'est du pinard pour marin russe, du rinçage de cuve oui !

_ C'est pour me vendre du bouché que vous faites boire cette pisse ?

_ Je ne suis pas payé au bouchon, un peu de respect s'il vous plaît ! Les trois quarts des clients s'en contentent, vous savez. Je vais vous apporter une bouteille, un gentil petit vin pas cher, léger au palais, température cave, les moules adorent.

_ Vendu !

Je me sens bien, rien ne me manque et je ne manque à personne, les amis, les amis... les moules arrivent avec la serveuse, tout sourire, les moules, elles, rient un peu béatement. Moi qui ne suis pas un gros mangeur, ni un fin gourmet (du moins depuis après avant) je me sens prêt à dévorer entraîné par cette odeur alléchante.

_ À vous de jouer !

Bien son petit pinard, il se marie à merveille avec les moules c'est pourtant un rouge, comme quoi. Je ne mets pas longtemps à vider ma soupière, tout comme la bouteille d'ailleurs. J'avais oublié qu'il pouvait y avoir du plaisir à manger, à faire l'amour aussi sans doute, mais pourquoi je sors ça maintenant ? Ce sont les moules, c'est aphrodisiaque ces bestioles, à peine ai-je changé de décor que je vois la vie autrement, enfin différemment, bref, loin de mon trou j'ai un doute sur ma façon de mener ma vie, mais je le garde pour plus tard. Une fois de retour au café, devant un ballon de rouge, je pense à Chris, je suis vraiment un trou du cul ! Mais c'est très bien ainsi. Je vide mon verre, salut tout le monde et je vais me coucher, demain ça ira mieux...

Ce matin, le port est triste, la brume me fait douter d'être en été, je vois à peine le phare. Il est tôt, laissons au soleil une chance de pouvoir encore percer, tout est possible avec lui. Je descends me balader, je vais jusqu'au phare, il ne fait pas bien chaud, la mer a pris la couleur des nuages, la brume bouche l'horizon, fait chier ça ressemble à la grisaille de mon quartier. Ça sent le poisson, je ne m'en plains pas l'odeur de la viande m'écœure. Lorsque je reviens, le café est ouvert, je peux y aller prendre mon petit déjeuner. La serveuse est déjà là, les clients aussi, du passage, les autres dorment encore. Ceux-là avec leurs visages fripés autant que leurs habits, arrivent ou font la halte, les gosses dorment sur leur bol de chocolat, les conducteurs ont les yeux qui clignent, ces cons ont dû rouler jusqu'au bout de leurs possibilités, ils sont fiers devant leurs progénitures, et madame qui au fond d'elle s'en bas les mamelles. Il faut dire qu'il aurait été dommage de rater une matinée comme celle-ci.

_ Bonjour !

La serveuse est toujours aussi souriante.

_ Bonjour ! Dites-moi, lorsque vous prenez des vacances, vous allez où, si cela n'est pas indiscret ?

_ Mi-septembre dans le Lubéron, sans les touristes.

_ Très bon choix, sauf pour les moules.

Après avoir bu mon litre de café et deux tartines, je m'étonne un peu de n'avoir pas eu mes petits tremblements ce matin, je n'ai pourtant pas éclusé la moindre goutte d'alcool. À la place je risque juste de me payer une méga angoisse, à voir.

J'avais comme projet d'aller faire un tour à Dieppe, seulement, vu le temps, je vais remettre ça à plus tard. Je vais me balader en bord de mer, la plage est triste à mourir, je reconnais que le soleil change bien la réalité du mot vacances. Je pense à Vincent, Édith, puis bien vite j'efface leurs images de mes pensées, à quoi bon, autant les laissez en paix même en pensée, je les emmerde suffisamment comme ça. Même les bestioles volantes et criardes sont restées à la maison, un peu trop humide aujourd'hui, d'ailleurs je me rabats sur le premier café venu où je me bois deux coups de blanc pour faire couleur locale, mais surtout pour essayer de bloquer une angoisse montante. J'assure avec un troisième, et je repars, dégouté par moi-même, faut-il être con tout de même...

Le midi je retourne dans le petit resto de la veille, j'arrive à avoir une table, c'est plein, les moules frites passent au-dessus des têtes, vu le bordel je ne vais pas briser la chaîne, je commande la même chose, sans frites.

_ Sorry sire, il n'y a plus de place, accepteriez-vous que je m'installe à la vôtre ?

Je lève la tête, ce que je vois est charmant, voire plus, et ce léger accent anglais accentue le charme naturel qu'elle émet.

_ Faites donc, je m'en voudrais de vous priver de repas, et ne soyez pas sorry.

_ Merci, monsieur.

Elle aussi commande moule frites, les miennes arrivent, je lui propose de piocher dans mon plat si elle le désire, mais elle refuse presque choquée. Désolée princesse ! Je ne lui propose pas un verre, elle risque de crier au viol ! Je fais en sorte de ne pas la

regarder, les femmes quoi qu'elles en disent, sont agacées lorsqu'on les ignore (surtout lorsqu'elles sont agréables à regarder justement).

_ Monsieur, pardonnez-moi pour tout à l'heure, mais je n'ai pas bien compris votre invitation au partage, cela a été trop spontané pour moi je n'ai pas l'habitude.

_ Désolé, je n'avais pas de faire part sur moi.

_ D'après ce que j'arrive à comprendre, vous attrapez vite la mouche les Français.

_ Prenez la mouche, bref ! Vous, vous aimez la France, mais pas trop les Français, vous nous prenez pour d'incultes sauvages, des bœufs quoi.

_ Des bœufs ?

_ Des cons, ça rentre mieux dans votre dictionnaire ?

_ Ce n'est pas vrai !

_ Menteuse !

Elle part à rire, elle est encore mieux ainsi. Elle va pour se servir un verre de sa carafe de vin, je la retiens.

_ Vous êtes sûre de vouloir boire cette chose ?

_ Pourquoi no ? C'est du vin !

_ Goûtez alors.

Elle goûte, me regarde interrogative.

_ What ?

_ Il est bon ?

_ C'est du vin...

_ Et vous, vous êtes anglaise. Laissez celui-là, et goûtez celui-ci.

Je la sers, elle boit.

_ Celui-ci est plus agréable.

_ Si vous arrivez à faire la différence entre les deux, alors rien n'est vraiment perdu.

Je fais signe à la serveuse de changer le vin de ma voisine, elle sourit et me fait signe qu'elle a compris.

_ Les Français ne sont pas faciles à comprendre et leurs vins encore moins, vous avez toujours un meilleur quelque part.

_ Les Français ne sont pas plus bêtes que les Anglais, mais vous peuple conquérant voudriez que nous soyons comme vous, nous, un peuple révolutionnaire ; impossible ! Vous entretenez une Reine, elle et ses chapeaux ridicules, nous, nous leurs avons coupé la tête, plus de chapeaux ! Anglais, français, nous pouvons nous supporter, mais nous aimer, jamais !

Elle rit encore de bon cœur, une Anglaise avec de l'humour, cette femme me plaît.

_ Vous êtes typiques français et moi une affreuse royaliste, parlons autrement.

_ Un autre sujet, vous avez raison, que pensez-vous de ce plat typiquement belge ?

_ Belge ?

_ La frite est Belge comme la mauvaise cuisine est anglaise voyons !

_ Vous continuez les attaques, perfide français.

_ Veuillez m'excuser, votre cuisine est parfaite... pour des anglais du moins.

_ Vous êtes un sympathique français.

_ Vous êtes une Anglaise fort agréable.

Nous rions en trinquant. Et arrivés au dessert nous voici devenus deux amis en goguette. De merveilleuses profiteroles nous ont obligés à reprendre une bouteille, qui est à moitié vide avant même d'avoir pris l'air. Mon Anglaise à une descente relativement bien en pente, je me régale de sa présence, elle en est au point de mélanger l'anglais et le français d'une façon charmante. Après le double café, je lui propose de venir faire une balade au phare pour digérer, sur quoi elle ajoute « et pour faire mon équilibre » je ne corrige plus depuis un moment déjà. Le soleil est là, timide, plaisant néanmoins, elle me prend le bras « merci français ! » dépose un baiser sur ma joue et part en tourbillonnant, elle va se ramasser, mais non elle revient, me reprend le bras.

_ Merci d'avoir été sur mon chemin Yann, tu es un homme intéressant, je ne dirais plus de mal des Français, je dire moins, voilà.

_ Tu t'ennuyais donc tant que cela ?

_ Pas vraiment, il me manquait un peu de soleil, pour moi c'est bon pour ma tête, et toi tu aimes ?

_ J'aime le soleil, pourtant je vis à l'ombre.

_ Tu parles avec des choses bizarres dans ta tête.

Nous arrivons au phare, ici le soleil perce à peine et la mer est toujours grise.

_ Rentrons, ici c'est triste.

Elle a retrouvé toute sa lucidité et son français, sa compagnie me ravit, j'éprouve un bien-être oublié depuis trop longtemps, c'est agréable étrange...

_ Nous mangeons ensemble ce soir ?

_ D'accord, mais plus de moules pour moi !

_ Tu aimes quoi, Yann ?

_ Les calamars.

_ Ce soir nous mangerons donc des calamars, si je dois aller les pêcher, j'irais !

_ Alice, tu mériterais d'être française !

_ Oh non ! Quelle horreur, pas ça !

Nous rigolons et les rares promeneurs nous regardent bizarrement de leurs yeux tristes, ne soyez pas tristes le soleil est pour demain, vous allez pouvoir vous étaler sur les galets.

_ Rendez-vous ce soir à ton café, joli français.

_ À ce soir belle Anglaise. Vingt heures !

Je la regarde partir, la silhouette est plus que parfaite rien à jeter, elle se retourne et me tire la langue, j'adore...

Après une bonne douche, je me sens frais et joyeux, étrange sensation, presque dérangeante, anachronique, bref je vois de la lumière, j'en suis étonné. Je me regarde dans la glace, j'ai meilleure mine, le cheveu dru et rebelle, un peu long peut-être. J'ai encore le muscle saillant, le ventre plat (pour ce que je mange, pas étonnant) je me trouve pas mal, je sais, j'en fais un peu trop pour un type qui se déteste depuis presque deux ans, mais aujourd'hui c'est ainsi ! Serait-ce la rencontre avec l'ennemie héréditaire, cette Anglaise en tous points plaisante ? Possible, pourquoi si vite ?

Je descends au café, je demande un ballon, cela ne fait pas très chic, mais qu'importe les Français sont ainsi non ? À peine ai-je tourné la tête que je l'ai plein champ. Jean moulant, un pull léger, large, mais lorsque son corps bouge à l'intérieur, aucun doute sur le fait qu'elle ne porte pas d'emporte-pièce. Ses cheveux châtain bougent à chacun de ses pas, légers, lumineux, son visage fin et souriant annonce la couleur « je suis pleine de vie et je le montre », magique, mais je vais où moi ?

_ L'Anglaise est-elle à ton goût froggy ?

_ L'Anglaise est piquante, comme une rose...

_ Tu sais que tu es un bel mec !

_ Beau !

_ M'en fou tu as compris. J'ai une très bonne vue, je te vois très bien !

_ Que désires-tu boire ?

_ Comme toi !

_ Du rouge ?

_ Il n'est pas bon ?

_ Il est bon.

_ Alors il va me plaire. Ne me prends pas pour une Anglaise coincée, tasse de thé et bridge, je ne suis pas.

_ Pardonne au pauvre français dégénéré que je suis.

Elle rit, ce qui est pour moi la pire des armes, car cela lui va décidément à ravir. Nous buvons notre verre en échangeant des banalités, la soirée s'annonce douce, un peu l'impression de rêver moi...

Nous savons tous les deux qu'il est idiot d'avoir ce genre de conversation, nous sommes plutôt deux êtres non conformistes, mais il est ainsi des moments d'hésitation, comme aux dames, qui va avancer son pion le premier, connaître les réactions de l'autre, pour pouvoir entamer la partie.

_ Tu es marié Yann ?

_ Plus !

_ Moi je le suis.

_ Bien.

_ Pourquoi dis-tu « bien » ?

_ Que devrais-je dire ?

_ Rien.

_ OK !

_ Mon mari est un crétin.

_...

_ Il est un Anglais coincé et un Anglais coincé ce n'est pas la joie comme vous dites. Je ne supporte plus.

_...

_ D'accord, commande-nous un autre verre, tu peux ça ?

_ Avec plaisir.

_ Ensuite, nous irons manger des calamars, nous rigolerons de nous, ensuite je pourrais aller me coucher avec de la joie en moi.

_ Ne préférerais tu pas chère Alice quelques escargots ?

_ Baveux ?

_ Évidemment !

_ Le rêve de toute Anglaise, merci, Yann !

Le rire efface tout, je me sens mieux et allez savoir pourquoi le fait qu'elle m'ait parlé de son mari en ces termes me ravit. Non pas que j'ai quelques illusions sur la suite, nous passons un agréable moment ensemble ce qui est déjà beaucoup, elle rit, cette femme est heureuse d'avoir saisi l'occasion de s'amuser, cela lui permet d'oublier le reste, moi aussi, tout est pour me mieux. Quelle soit jolie n'étant qu'un plus pour les yeux. Une jolie femme est toujours une joie, pour les yeux ; et les sens...

Nous voici à nouveau dans notre petit resto, nous sommes reçus chaleureusement, Alice est tout émoustillée tout d'un coup, le

patron lui fait signe que oui de la tête. Il y a un coup fourré dans l'air. Nous buvons un ballon de rouge en apéritif, elle me regarde.

_ Français, tu me poses un problème.

_ J'ai horreur de cela, quel est donc ce problème ?

_ Pardonne moi, ce n'est pas ce que je voulais dire, oubli ce n'est rien.

Serait-elle plus compliquée qu'elle n'en a l'air ? Je connais peu la mentalité anglaise, chaque fois que j'y suis allé, cela n'a duré que le temps de signer un contrat. Sauf une fois où j'ai été invité à un match du tournoi des six nations (oui six), les Français avaient gagné et mes interlocuteurs anglais m'avaient félicité, moi qui ne m'intéressai guère au sport. J'ai tout de même apprécié leur fair-play, à part cela l'Angleterre reste pour moi une île inconnue.

Lorsqu'elle me dit que le plat arrive, je n'ai pas besoin que l'on me dise ce qu'il contient, je le sens. Des calamars arrivent, quelques clients aussi tournent la tête vers cette sublime odeur. J'ai retrouvé un appétit comme jamais, mon estomac pleure, il supplie que cette odeur tienne toutes ses promesses. Alice est ravie de mon air subjugué, elle me prend la main, la sert.

_ La petite Anglaise tient ses promesses Yann, j'ai été les chercher à Dieppe pour toi et un peu pour moi, je ne connais pas, mais je suis curieuse.

_ Tu sais aller jusqu'au bout de tes idées toi, merci, Alice, et merci au cuistot bien entendu.

_ Je suis obligé de manger si je comprends bien ?

_ Tu n'en veux pas ?

_ Bof !

_ Bien je vais dire qu'il les donne aux chats dans la rue, toi tu mangeras des pâtes avec de l'eau et sans sel !

_ Tu fais cela et tu repars chez toi à la nage !

_ Tu as failli m'avoir pendant trois secondes.

_ T'avoir pendant ne serai ce que trois secondes, un rêve...

Elle me regarde, souris en me fixant (un ange passe), puis elle me sert.

_ Je te sers, laisse-moi ce plaisir, toi verse nous à boire.

_ Sais-tu où nous aurions dû déguster ce met ? Sur une petite table avec une nappe blanche et des verres en Crystal au pied du phare. Les embruns, le bruit des vagues sur les galets, tous les deux vêtus d'un ciré jaune et de bottes de pêcheur.

_ Nous pouvons ?

_ Trop de promeneurs.

_ J'aurais aimé faire cela, avec un immense feu d'artifice rien que pour nous.

_ Les calamars et les filets de pêche nous suffiront pour ce soir.

Les calamars sont excellents et ma petite Anglaise a retrouvé toute sa pétulance.

_ Pourquoi le hasard nous a-t-il réuni Yann ?

_ Pour que nous puissions manger ces calamars sans doute.

_ C'est évident, pourquoi chercher autre ? Pourtant je n'ai aucune raison d'être ici spécialement, j'aurai pu m'arrêter ailleurs d'ici.

_ Coïncidences que tout cela, la vie n'est faite que de cela, il n'y a pas de destin écrit d'avance ou autres balivernes, coïncidence Alice, ne cherche pas plus loin.

_ Tu ne crois pas au destin, tu n'as aucune poésie, tu es Français pourtant.

_ Je ne crois en rien, cela me réussit je ne suis jamais déçu. Tu es là, demain peut-être je te chercherais et tu ne seras plus là, qui puis-je ?

_ Nous n'existons pas vraiment quoi.

_ Nous sommes éphémères...

_ Alors commande une autre bouteille, celle-ci aussi était éphémère.

Un accordéoniste est arrivé pour faire danser la soirée, mon Anglaise est déchaînée, elle chante Piaf et m'entraîne à danser sans jamais vouloir s'arrêter. À part pour boire un verre qui vient de nulle part et de partout, nous ne demandons rien, nous avons. Son envie de s'amuser me fait penser que cela a peut-être bien un rapport avec le fait que son mari soit un crétin, je devine quel genre de crétin ; le pire, l'ennuyeux. Nous dansons enlacés, je sens des larmes dans mon cou, mais la musique reprend son rythme endiablé et la voilà repartie ! Elle m'entraîne dans des farandoles impossibles, il y a beaucoup de monde, mais à aucun moment elle ne m'a perdu, car jamais elle ne m'a lâché. Puis comme tout a une fin, cette folie aussi, arrive l'heure de la fermeture, nous partons tout comme les autres, Alice embrasse le patron en sortant, j'entends qu'il lui dit « tout est en ordre » elle a encore sa tête ma folle Anglaise.

_ Yann, je viens de passer une soirée merveilleuse, j'ai trop bu, mais tu vois je français encore bien parlé. Et elle part en riant.

_ Tu t'es bien amusée, moi aussi, cela fait du bien.

_ Avec toi Yann, avec toi.

_ Tu ne m'as pas lâché, aucun risque.

_ Si je t'avais lâchée, trop de femmes auraient pris ton corps.

_ Et tous ces hommes qui ne te quittaient pas des yeux, espérant que tu me lâches pour t'attraper.

_ Je n'ai vu personne, je suis une Anglaise, j'ai besoin d'une île et mon île ce soir c'était toi.

_ Tu dis des sottises, belle Anglaise, je suis du vide rien que du vide.

_ Tu m'énerves Yann, tu connais ton pouvoir, pourquoi te caches-tu ?

_ La peur, sans doute, une peur atroce.

_ La peur des femmes ?

_ D'une, celle qui changerait tout.

_ Tu as tort !

_ Tu me rappelles une femme, tu lui ressembles, aussi dangereuse.

_ Yann, tu me poses problème, c'est toi le dangereux, je vais partir.

_ Tu vois ce que je disais, éphémère...

_ J'ai beaucoup appris avec toi, ce soir je viens de vivre un merveilleux moment de femme.

_ J'ai moi aussi apprécié cette soirée à sa juste valeur.

_ Si je ne t'ai pas lâchée, c'est que je savais que je n'irais pas au-delà de cette soirée, la danse la musique, la vie et toi.

_ Tu vas me manquer...

_ Toi Yann, tu me manques déjà, mais...

Je lâche sa main, j'ai tant envie de la prendre dans mes bras que je préfère partir en sens contraire, très vite, lorsque j'arrive au phare, je suis essoufflé, triste, cela fait un peu mélo, voilà, ceci n'est que du mélo Yann, donc facile à oublier, une Anglaise ?

Désolé je ne connais pas d'Anglaise ! Alors pourquoi tes yeux te piquent-ils ?

Les jours qui ont suivi, le temps est resté au beau, je me suis baigné, j'ai même bronzé, je me suis laissé vivre. Le soir j'ai eu une certaine tendance à picoler, plus comme avant, néanmoins la recherche de l'ivresse était tout de même le but. J'ai essayé de faire le point, penser à la suite à donner à ma vie, pas simple. Cette Anglaise que je n'ai jamais rencontrée m'a fait douter de mes certitudes, notamment au sujet de ma mort programmée, et ce à ma grande surprise. Voilà, je rentre demain, mais aujourd'hui, je sais une chose, je change de région, ce sera le début, ne me demandez pas de quoi, je n'en sais rien !

Il est tôt lorsque je me décide à partir, je vais jusqu'au phare, la journée va être belle, la brume au loin déjà se dissipe, la mer est calme, les galets roulent comme ils le font depuis toujours. La mer, à cet éternel va-et-vient incessant qui emmène et ramène les coquillages, espoirs et désespoirs, la mer fascine, belle et dangereuse. Je regarde l'horizon, là-bas au loin un espoir s'est enfui, je repars comme je suis venu, avec mon sac.

Arrête de pleurnicher, entends le rire des goélands...

Me voici de retour, je suis venu voir mon ancien quartier, je regarde autour de moi, rien n'a changé, le même gris habille les murs, même le rade disparaît sous une couche de grisaille encore plus anonyme, la mort gagne. Lorsqu'ils aplatiront ce putain de quartier, je ne serais plus là, juré ! Une fois chez moi, je me demande comment j'ai fait pour rester dans cet endroit aussi longtemps, à vivre dans cette merde le réveil est brutal et me laisse dubitatif. Presque deux ans avec un bandeau sur les yeux et une obsession, ne plus souffrir, quelle qu'en soit la raison, me cacher, fuir, fermer toutes les portes, ne laisser entrer aucun sentiment d'aucune sorte. Essayer de savoir ce que j'ai manqué, prendre ce temps écoulé pour du temps perdu ne servirait à rien, aujourd'hui j'en suis là où j'ai décidé moi-même d'être, point ! Ce n'est guère reluisant soit, mais puisqu'il faut bien repartir de quelque part,

acceptons le passé et droit devant. En regardant encore autour de moi me reviennent quelques moments mémorables, combien de nuits passées couché sur le carrelage la tronche dans le vomi, combien d'heures passées uniquement à boire ? Je ne peux reprocher quoi que ce soit à qui que ce soit à ce sujet. Je vais me chercher une bouteille dans ma cave personnelle, et m'offre un verre d'un excellent vin. Un verre me suffit, pas envie de plus, il est tard, d'ailleurs je suis resté longtemps avec ce verre dans la main, à réfléchir, à tout à rien, à ce qu'il me reste à faire avant de partir, à demain en somme.

Aujourd'hui vu que nous sommes dimanche, pour voir Édith et Vincent il me faut aller chez eux. Le soleil adoucit mon humeur, j'ai pris goût au soleil, ce qui ne fait que renforcer ma décision de partir d'ici où il est trop rare. Lorsque je sonne pour qu'ils m'ouvrent le portail, je pense qu'il va falloir leur rendre la voiture. Ils m'attendent devant la porte de la maison, tout sourire, ça fait plaisir, je les rejoins, ils me prennent dans leurs bras, je ne suis pas sûr de mériter tout cela.

_ Holà ! Je ne suis parti que huit jours, je ne reviens pas de la guerre.

_ Tu nous as manqué, un phénomène comme toi ça prend de la place dans les cœurs, tu es le pire et le meilleur des hommes, mais nous t'aimons.

_ Merci Édith, mais que répondre à cela ?

_ Rien, installez-vous tous le deux, j'amène à boire.

Nous nous installons dans le parc, à l'ombre, dans la paix et le calme. Les oiseaux se taisent, puis nous ayant reconnu, ils reprennent leur doux gazouillis, tout comme les feuilles se remettent à bruissier. (Vous voyez, je peux !)

_ Alors ?

_ Alors quoi ?

_ Ces vacances, c'était bien ?

_ Beaucoup plus agréable que je ne l'aurais pensé, un changement profitable.

_ Des rencontres ?

_ Des centaines de touristes.

_ Des rencontres personnelles je veux dire !

_ Bien entendu, partout il est possible de faire connaissance avec des gens sympas avec qui boire un verre, raconter quelques conneries.

_ Arrête de ne pas comprendre, je parle femmes !

_ Pas mal de petits culs sympas, souriants, mais bon...

_ Et toi Vincent ?

_ Moi ? Pas besoin de petits culs sympas, j'en ai un superbe dont jamais je ne me lasse.

_ C'est de mes fesses que tu parles ?

_ Oui mon amour.

_ Continue de te contenter d'elles !

_ Ce que je fais avec toujours autant de plaisir mon amour.

_ Vous êtes en chaleur, vous voulez que je vous laisse ?

_ Voilà ! Yann est de retour ! Qui d'autre oserait sortir ce genre de blague ?

_ Vincent !

Nous voici partis à rire, je suis heureux de les revoir, il va falloir que je me sépare d'eux aussi, ils vont me manquer, néanmoins tout à un prix.

_ Que tires-tu de positif de ces vacances ?

_ Que je vais vous quitter, changer de région ; de vie, de vin...

_ Tu nous quittes sûr ?

_ Ce n'est ni à cause de vous, ni du vin, mais cette région je ne la supporte plus, je pars au soleil. Je repars pour essayer autre chose, un boulot qui me plaît, une vie un peu plus en phase avec le monde, reprendre une place parmi les autres.

_ Tu ne seras jamais comme les autres me dit Édith, Yann, c'est en toi cette rage contre notre monde, tu peux vivre parmi les autres, mais cela s'arrête là. Tu n'auras jamais dix amis et vingt copains, tu es trop dur, quant aux femmes alors là, impossible de comprendre ta vision sur ce côté de la vie. Je t'aime beaucoup Yann, tu as tout pour plaire aux femmes, mais jamais je ne pourrais vivre avec toi. Mais surprends-moi, amène-nous une femme dont tu serais fou amoureux, nous en serions heureux pour toi, mais pour l'instant je ne te crois pas capable de construire quoi que ce soit avec qui que ce soit.

_ Et avec un homme ?

_ Idiot ! Mais, même dans ce cas-là, puisque c'est d'amour que tu es incapable, tu es quelqu'un un de bien, mais un paumé.

_ Paumé, j'admets. C'est décidé je pars, je ne sais quel moi-même je vais trouver là-bas, mais je me dois d'essayer, il le faut.

_ Tu vas nous manquer et c'est peu dire, je respect ton choix c'est évident, mais notre amitié compte beaucoup pour moi, bref. Il te reste encore un an de chômage, cela va te permettre de prendre un peu de temps pour trouver du boulot, je sais à l'avance que tu en trouveras si tu décides d'en trouver. Travailler ne t'a jamais fait peur. Si tu savais le nombre de gugus que Chris voit défiler, trop dur, trop tôt, pas assez payé, etc. ils n'ont pas encore commencé à travailler qu'ils discutent déjà des avantages et des conditions de travail, ça fait peur.

_ Et Chris justement ?

_ Elle va très bien, d'ailleurs elle va arriver, elle vient passer la journée avec nous, tu restes aussi j'espère ?

_ Avec plaisir si cela ne dérange pas le plan de table.

_ Penses-tu, mais nous avons oublié de te dire...

_ Les voilà justement !

J'ai comme l'impression que l'arrivée de Chris les soulage, je comprends vite pourquoi. Pas besoin de dessin, elle arrive en effet, au bras d'un fringant jeune homme qu'elle lâche en me voyant, elle a l'air d'interroger Édith et Vincent.

_ Yann vient d'arriver, il rentre de vacances.

Elle vient vers moi, m'embrasse et...

_ Tu veux bien venir avec moi Yann, j'aimerais te parler seul à seuls.

_ Pour me dire quoi Chris ? Que tu aies trouvé un homme digne de ce nom, jeune, à la hauteur, que tu sois amoureuse, qu'il faille que je comprenne, c'est bien ça n'est-ce pas ? Je te réponds, « sois heureuse » voilà, nous pouvons passer à autre chose »

Je tends la main à l'heureux élu.

_ Bonjour jeune homme, moi c'est Yann.

_ Bonjour, moi c'est Damien.

_ Bienvenu à Damien, mais vous deux, je suppose que vous le connaissez déjà n'est-ce pas ? Alors, buvons pour arroser cet instant mémorable !

_ Yann...

_ Que veux-tu boire Chris ? Champagne ?

_ Oui.

J'encaisse, de toute façon Chris et moi n'a jamais été et n'aurais jamais pu être, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai tout merdu. Mais à vrai dire, il y a désormais ce fantôme anglais qui me hante, là oui, j'ai des regrets.

La conversation tourne autour du boulot, en fait Damien travaille avec Chris depuis un moment, je n'y avais pas prêté attention, comme toujours. La boîte elle, tourne à son maximum, Vincent et Édith commencent à trouver que leur enfant est devenu beaucoup trop grand pour eux. Que le plaisir a fait place aux soucis, ce qui fait qu'ils parlent de vendre pour retrouver l'envie, le plaisir de construire, recommencer (décidément tout le monde veut recommencer quelque chose). Je les comprends, leur but n'étant pas d'amasser de l'argent encore et encore, autant se séparer du monstre en puissance. Chris elle, a décidée de rester tout comme Damien, ce qui se comprend, mais elle aussi veut construire quelque chose de nouveau. Vincent et Édith me demandent si cela me plairait de me joindre à eux, recomposer la petite bande des débuts. Je réponds que je préfère repartir seul, je ne suis pas fâché avec eux loin de là, j'ai tout simplement un challenge personnel à relever, me prouver que je suis encore capable de faire quelque chose par moi-même, retrouver un peu d'estime de moi-même. Ils comprennent et sont tous certains que je réussirais, têtu comme je suis.

Une fois rentré chez moi, je me rends compte à quel point il est urgent que je parte, si je reste ici, je meurs.

CHAPITRE VII

Sept mois ont passé depuis ce jour où j'ai dit « je pars », nous sommes au mois de mars, le soleil commence à faire son œuvre bienfaisante, la température est clémente ce qui me change d'où je viens. Je me suis installé du côté de Narbonne pas bien loin de la mer, lorsque je suis arrivé ici, plutôt que de rester dans mon coin comme je sais si bien le faire, je me suis mêlé aux habitants du village qui se trouve à pas trois kilomètres. Bien entendu je fréquente le café, histoire de faire connaissance de ce qui compte dans le village (le café étant le lieu de rassemblement). Bien entendu ils ont essayé de me faire ma fête, puis voyant que je tenais le coup, ils ont laissé tomber, aujourd'hui ils m'appellent par mon prénom. Désormais lorsque je vais chez les commerçants, ils me reconnaissent et tout bien réfléchi, cette méthode en vaut bien d'autres je me sens moins loup solitaire, je m'humanise. Désormais je suis dans la phase, que faire pour travailler à demeure, je possède une jolie maison que j'ai retapée, intérieurement et extérieurement en pierres apparentes, je n'ai refait que les joints (dur, dur !). C'est un gars du coin, qui m'a montré, ce qui m'a permis de constater que je savais me servir de mes mains. Sur un côté de la maison un chai, belle bâtisse qu'il me faut retaper entièrement, démolir les cuves en béton et en faire un lieu où je pourrais m'installer pour travailler. Il faut dire que par ici le travail il faut le chercher, ce que j'ai fait, mais je ne trouve que des boulots en CDD et salaire minimum. J'ai vendu du vin, j'ai été plaquiste, en ce moment c'est un peu plus intéressant, mieux payé aussi, je crée des sites internet, au moins c'est varié et plutôt sympa. Voilà un des boulots que je pourrais faire chez moi, j'ai aussi pensé à la restauration, à des gîtes, et à bien d'autres choses encore, seulement voilà, je n'ai pas les moyens de mes idées. La maison et le terrain (2500 M2) m'ont coûté presque tout mon pécule, j'avais amassé une jolie somme, je dépensais si peu en dehors de la boisson. Lorsque j'ai vu cette maison, je l'ai voulue, maintenant il faut la rentabiliser, pas le choix. Avec le terrain aussi je dois pouvoir faire quelque chose, c'est de la garrigue, mais oh merveille ! Planté de pins maritimes et quelques pins parasols, ils sont magnifiques, ajoutez à cela les parfums de la garrigue et voilà un endroit où l'on se bien.

Mais fi de tout cela, j'ai commencé à nettoyer le chai, puis une fois que je me suis retrouvé avec mon chai vide, sauf les cuves en béton, où, même en cognant comme un dingue je me démolissais moi, plus que les cuves. Un défi parfait, j'ai arrêté de bosser pendant une semaine, loué un marteau piqueur (un vrai) et je me suis mesuré au béton, j'ai fini par gagner, mais non sans mal. Cela fait je suis retourné bosser et le soir, les jours de repos, je continue à faire du chai un endroit où il fera bon être, je prends un gars pour m'aider lorsque je suis dépassé, j'ai aussi fait faire l'électricité et la plomberie, le reste ce sont mes petites mains qui l'on fait et ça roule. J'ai ouvert des fenêtres, agrandi la porte d'entrée, décrépi le mur dedans et dehors, refait les joints des pierres, une fois cela terminé, j'ai regardé le résultat, fait des photos puis j'ai réfléchi. J'avoue que ça a de la gueule ce bâtiment en pierres apparentes à l'ombre des pins parasols, je vois en fond, des gens heureux de pouvoir profiter d'un tel lieu, avec une cuisine basée sur le terroir et la mer, bref je rêvais...

Sauf que ce rêve m'empêchait de dormir, j'étais décidé, néanmoins il y avait du rêve à la réalité quelques dizaines de milliers d'euros que je ne possédais pas. Autant dire insurmontables pour un type qui n'a comme fortune qu'un rêve, malheureusement les rêves intéressent rarement les banquiers. Je pourrais en profitant de la crise refaire ce que je faisais avant, ainsi, me faire un joli pactole, croyez-moi si vous savez y faire la crise peut être très, très bénéfique. Seulement, voilà, j'ai juré de ne plus refaire ce genre de boulot, de plus je n'en ai aucune envie. Je suis peut-être très con, mais je vais faire avec. Dommage, car pour un alcoolo, jusqu'à maintenant j'ai bien bossé, ce qui pour moi est une fierté, mais bon...

J'en ai parlé avec Vincent au téléphone, il m'a juste dit que ce n'était peut-être pas l'idée du siècle un restaurant en cette époque de crise, rien de plus. Il m'a demandé s'ils pouvaient venir passer un week-end, tu parles ! Je ne demande que cela moi de les revoir.

Lorsqu'ils sont arrivés, j'ai ressenti un immense plaisir, ils me manquaient tout simplement.

_ Mais c'est magnifique Yann, tu t'es trouvé un endroit sublime et toi déjà bronzé t'es beau mon Yann !

_ Il est vrai que vous êtes un peu pâle, je suis très heureux de vous revoir tous les deux, voilà un week-end de plaisir, laissez-vous porter, reposez-vous.

_ Tu es superbe ! Toujours seul ?

_ Oui Édith, seul, j'avoue ne pas chercher non plus.

_ Je m'en doute ou alors c'est que les femmes d'ici sont nulles.

_ Montre-nous ton chai, ça me titille ton histoire.

Je les amène à ce fameux bâtiment, ils le regardent, se regardent.

_ Tu as superbement bossé rien à redire, ce serait là que tu ferais ton restaurant ?

_ Évidemment !

_ Dis-moi, Yann, pourquoi vouloir ouvrir un restaurant ?

_ Une envie, voir des gens prendre du plaisir me tente vraiment.

Il fait la grimace, celle qu'il fait avec moi lorsqu'il a quelque chose à me dire et qui risque de ne pas me plaire.

_ Pour une fois, je ne vais pas être d'accord avec toi, j'avoue l'endroit est superbe, je trouverais agréable d'y venir manger, seulement mon Yann tu vas te crever le cul pour pas grand-chose. Tu vas faire le plein en été soit, en hiver tu n'es pas loin de Narbonne ça peut tourner moyen. Mais il va te falloir du personnel, que, te connaissant, tu vas payer au-dessus du minimum, je suis pour remarque. Seulement, toi là-dedans tu vas te gagner le SMIC ne rêve pas. Ajoute à ça un paquet de soucis à gérer, le tout toujours sur le fil, non, ne fait pas ça. Par contre j'ai autre chose à te proposer ; des gîtes, dans un décor comme celui-là tu cartannes, tu peux leur faire la restauration pas de problèmes,

seulement il te faut au moins deux gîtes de plus, c'est-à-dire quatre avec les deux que tu peux faire dans le chai.

Je le regarde, son idée je l'ai eu aussi, elle me séduit tout autant que l'autre, sauf, sauf qu'elle nécessite un investissement encore plus important, pas question.

_ J'ai eu cette idée moi aussi, seulement, où je trouve l'argent ?

_ Nous !

_ Vous ?

_ Oui nous !

_ Et pourquoi ? Vous en avez assez fait pour moi et cela en ayant comme retour que d'emmerdes, vous êtes adorables, mais trop c'est trop, je refuse !

_ Arrête ! Ce que nous avons fait à aucun moment nous ne l'avons regretté. Et c'est un bon placement j'en suis sûr, nous sommes justement à la recherche de placements, si tu n'en profites pas ce sera d'autres, la vente de l'entreprise est en voie d'être conclue définitivement, alors imagine...

_ Vous êtes impossibles, deux dingues je n'aurais jamais dû vous parler de mon projet, vous dire que je manquais de fonds. Que vous m'aidiez une fois encore me gêne, je ne sais pas, c'est chiant j'ai l'impression de ne plus rien pouvoir faire sans vous, j'ai l'air d'un minable.

_ Et voilà ! Je te l'avais dit qu'il se cabrerait cette tête de mule ! Tu as tort Yann, si nous participons à ton projet, nous devenons associés, cinquante, cinquante, ce n'est pas un cadeau, mais une affaire que nous montons ensemble. Si je te dis que l'idée de travailler ensemble est notre motivation première, tu penses que c'est mieux ? En tout cas c'est sincère.

_ Eh bien, voilà ! Si vous aviez commencé par ça, au lieu de votre baratin de mauvais investisseurs, vous êtes prêt à ce que l'on travaille ensemble quitte à perdre de l'argent, soit !

Nous nous installons devant le chai à l'ombre, je vais chercher de quoi fêter ça (j'ai rapatrié ma cave secrète). Ce qui me fait penser qu'à un moment ou à un autre ils vont essayer de savoir où j'en suis avec la dive bouteille, je ne peux leur en vouloir, mais s'ils pouvaient éviter...

Pendant que nous buvons, la discussion porte sur le style de construction pour les deux gîtes que nous désirerions ajouter. Eux sont pour des maisons construites en paille, imbattables à leurs yeux question isolation et facilité de construction. Personnellement, je recherche surtout l'originalité, mon idée serait plutôt la Yourte, ils sont étonnés, puis semble alléché par la nouveauté, l'originalité du projet. Nous finissons la bouteille de blanquette et tombons d'accord sur la yourte, même sur trois de huit mètres de diamètre. Une fois la décision prise, tout a été très vite, surtout avec leurs moyens. Les trois yourtes ont été vite montées, nous avons tout basé sur le plaisir, le dépaysement, tout en gardant un certain confort malgré tout. Ce qui nous a fait choisir ce type d'habitat ; le côté typique et moderne, typique extérieurement, confort pour l'intérieur, moderne pour l'isolation. Devant, une terrasse en bois renforce l'idée d'un chez-soi, autour la garrigue est restée telle qu'elle, nous y avons juste ajouté une végétation adaptée, lavande, romarin, laurier-rose et graminée géants. Personnellement je me dis que c'est une réussite, mais ce sera aux locataires d'en décider.

Les deux gîtes dans le chai sont eux aussi terminés, nous ne sommes que mi-juin, c'est génial ! J'attends mes premiers locataires pour les yourtes, le site est lancé depuis quinze jours, comme quoi les gens sont plus curieux qu'on l'imagine. Les gîtes du chai sont pris pour quinze jours début juillet, une famille d'Anglais. Bref, tout cela me semble bien parti, alors que la saison touristique est annoncée quelque peu maussade au vu de la

conjoncture économique, ils ont tendance à filer droit sur l'Espagne, ça se discute...

Ça y est ! Les yourtes ont leurs premiers locataires, un couple de Hollandais avec deux jeunes enfants, et des Lorrains avec deux enfants eux aussi, plus un couple de Belges, deux jours qu'ils sont arrivés, il fait beau, il règne une belle harmonie. Une chose est sûre, ils sont ravis de ce concept d'habitation, étonné d'un tel confort dans ce qui de l'extérieur peut paraître sommaire, bref tout va bien. Nous avons eu le temps d'aménager l'extérieur, nous avons déniché une grande table avec des bancs, fait une haie de lauriers multicolores, un ombrage avec des lames de bois, qui inclinées d'une certaine façon laisse passer le jour et l'air, mais casse le soleil, génial d'ailleurs. Là, tout le monde peut s'installer pour manger s'ils le désirent, deux BBQ en pierre et un sur roulettes pour les grillades, chacun selon son goût, nous faisons les repas pour ceux qui le désirent, tout comme les petits déjeuners. Voilà ce que nous avons créé, je me suis régalé à le faire, me régale encore en y apportant au fur et à mesure des améliorations. Vincent et Édith sont avec moi depuis le début, nous nous entendons parfaitement et la maison est largement assez grande pour que nous gardions notre intimité. Vincent s'adapte, il devient peu à peu un manuel habile et Édith est une comptable parfaite, elle sait nous faire rester dans les clous. Demain arrivent nos Anglaises puisque d'Anglaises il s'agit, deux jeunes femmes, l'Europe est en marche.

Je pensais à mes Anglaises, les voici, jolie voiture pour jolies jeunes femmes puisqu'il sort de cette Audi deux jeunes blondes ravissantes, cheveux longs, très jolies silhouettes, sourire éclatant, deux rayons de soleil. Des jumelles, je me disais aussi...

Je vais être honnête lorsque j'ai su que deux Anglaises devaient venir, j'ai aussitôt pensé que peut-être Alice serait l'une d'elles, raté !

Je termine la journée un peu dans le brouillard, je suis triste, déçu, mon Anglaise me manque indubitablement, ce matin comme

un crétin je la voyais déjà descendre de voiture, je suis tombé amoureux d'une éphémère...

Le soir, je ne traîne pas comme d'habitude dans la propriété, je me change, le café ce soir sera mon refuge.

_ Tu sors ?

_ Et ?

_ Rien, je ferais le tour à ta place, bonne soirée.

Je sais qu'il sait, il me connaît trop bien, à voir ma tête facile pour lui de deviner où je vais. Et où je vais n'est pas un secret, je vais rejoindre quelques copains, j'ai fait travailler du monde avec les gîtes, tous les corps de métiers. Alors, où je vais, j'y suis toujours le bienvenu. J'y vais parfois passer un moment histoire de garder un bon contact avec les forces vives du village (quel menteur !). C'est d'ailleurs le seul endroit de ce type ici « le café de la place » ni le nom ni le décor n'est original, qu'importe, il est le seul.

_ Salut !

_ Yan ! Tu te fais rare en ce moment.

_ Je travaille moi monsieur !

_ Ne me fait pas rire, tu veux ma place ?

_ Je ne voudrais pas te rendre ridicule.

_ Un canon pour le rigolo !

_ Vous êtes encore au pastis à cette heure, ne m'étonne pas que l'action pastis monte en bourse et descende dans les vôtres.

_ Amène ta femme !

_ Il en a pas, c'est sa main droite !

Ils rigolent, je rigole aussi pour ne pas casser l'ambiance, dur de vouloir avoir des copains, ça en représente des compromissions, mais je ne peux pas toujours faire comme si les autres n'existaient pas. Et ce soir, peu m'importe, j'ai soif. Les verres défilent, je les trouve presque sympas, quelques heures plus tard je les accepte comme frères. Je chope mon électricien et je lui demande si par hasard il ne connaîtrait pas une Anglaise prénommée Alice ? Il essaie de me regarder dans les yeux, « Alice ? » hausse les épaules « bien sûr que oui, comme tout le monde, d'ailleurs il est temps que j'aille la rejoindre » je suis sûr qu'il ment, doit être bourré, peut pas connaître mon Alice ce con ! Je vais de l'un à l'autre, j'offre à boire, mais pas un ne veut me dire où est Alice ! Très bien, je vais repartir avec mon histoire, encore une fois il va me falloir oublier, hop ! Je m'éclipse sans un mot, ceux qui sont encore là, s'en foutent que je sois là ou pas. Je monte dans ma voiture, j'ai bien des problèmes avec ma clé, cela me rappelle la porte de ma turne là-haut, toujours trop petites ces putains de serrures ! Et merde ! Je dors là...

C'est quoi ce bruit ? Qui fait tonner le canon à cette heure, quelle heure d'ailleurs ? J'ouvre un œil avec grande précaution, je suis dans ma voiture, ça éclate dans ma tête, je sais pourquoi je suis ici. Un con frappe à la vitre, je l'ouvre.

_ Tu dors dans la rue toi maintenant ?

Je regarde qui est cet individu ; c'est le Maire, l'Antoine.

_ Je ne conduis jamais la nuit, ça me fait peur.

_ Vu ta tête, tu as dû avoir drôlement peur !

_ À ce point ?

_ Rentre vite te mettre sous la douche avant que le monde se réveille.

_ Merci, Antoine. Dis-moi, t'aurais pas vu Alice par hasard ?

_ Quelle Alice ?

Je me disais aussi, tous des cons ! Je démarre, je suis courbaturé, mal aux cailloux, envie d'un litre de café, d'une douche, de fringues propres et de continuer mon chemin de petit bonhomme. Bien entendu lorsque j'arrive à la maison, je tombe sur Édith qui prépare les petits déjeuners. Vincent lui est dehors il prépare la grande table, rien qu'à sa façon de me regarder, je sens que la scène du trois n'est pas loin, pitié !

_ Tiens un clochard ! File à la salle de bain, tu auras ton café en redescendant !

C'est fatigant les évidences, peut pas lutter contre, je leur en veux presque pour cela. Lorsque je redescends, la douce odeur du café me rend presque le sourire. Je m'installe, avale une gorgée de café, voilà ce que j'attendais, là je remonte d'un cran, ensuite je peux reprendre mes occupations. Effacer le rêve, plus de fantômes, j'assume, surtout après une petite rincette (pour les tremblements...).

Comme chaque matin, je vais saluer ceux qui viennent petit-déjeuner en commun, à part les Hollandais, ils sont tous là. Je serre des mains, échange des blagues, donne quelques renseignements, puis je m'installe, après demande, pour un petit café avec mes Anglaises, je n'y peux rien, elles me plaisent, m'attirent.

_ Bien dormi ?

_ Parfaitement, le calme, les lits tout est fait pour que cela se passe bien, merci.

_ Heureux que vous soyez satisfaite mes demoiselles.

_ Marvelous ! Nous ne pensions pas dormir aussi bien, monsieur Yan.

_ Yan suffira, ici je suis Yan rien d'autre, je veille sur vous.

_ Les baignades hors la mer vous avez ?

Je leur indique tous les lacs, sources, coins de rivières aménagées, elles me regardent fixement attentives. Merde, ces visages me rappellent quelqu'un, je deviens obsédé moi...

_ Vous avez l'air fatigué Yann.

_ J'ai pris une cuite cette nuit.

_ Vous bien amusé ?

_ Amusé ? Je n'irais pas jusque-là.

_ Alors pourquoi ?

Je fais mon demi-tour habituel dans ce genre de cas.

_ Je vous montrerais des endroits pour la baignade.

_ Oh ! Merci, Yann !

Je retourne à la cuisine, Édith et Vincent discutent en buvant un café, Vincent m'en sert un en me faisant signe de m'asseoir.

_ Jolie les Anglaises non ?

_ Il faudrait que je sois un sacré faux cul pour dire le contraire, mais si leur mère est du même acabit là je veux bien faire un effort !

_ Toi ! Une Anglaise ?

_ Si tu savais...

_ Un problème ? Yann si quelque chose cloche, tu sais que nous sommes là.

_ OK ! J'ai un petit secret, je vais vous conter ça.

Je leur raconte le Tréport, ma rencontre avec mon Anglaise, combien j'ai été sous le charme et touché par elle, et combien elle me manque aujourd'hui.

_ Amoureux ?

_ Cela y ressemble, mais voilà, avec moi c'est toujours un peu tordu.

_ Tu ne l'as pas recherché ?

_ Elle est retournée sur son île, je me demande même si elle a vraiment existé mon Alice, je fais une fixation sur les Anglaises depuis.

_ Je suis persuadé qu'elle existe, que tu sois un peu fêlé soit, fou, non. Écoute, nous devrions pouvoir la retrouver, connais tu son nom ?

_ Son nom ? Non ! Ce que je sais d'elle est assez simple, elle est superbe, plus jeune que moi, suffisamment pour qu'elle m'ait oublié moi et mes cinquante-deux balais.

_ L'âge n'a rien à voir arrête ! Il faut toujours que tu trouves quelque chose pour pleurnicher !

_ J'aime ta façon de me rentrer dedans Édith, tu es la seule à oser, continue.

Nous préparons le BBQ du midi, quatre inscrits, la plage les appelle, la plage les gardes. Se griller au soleil allongé sur le sable, voilà le but spirituel de tout bon estivant. La jouissance de voir les collègues malades de jalousie en raison de ce bronzage parfait, bref la réussite, d'une semaine du moins.

Surprise ! Une blonde me saute dessus.

_ Yann, nous pouvons déjeuner, nous ne sommes pas inscrites, mais nous avons assez de soleil pour aujourd'hui. L'accent ne fait que rajouter au charme c'est dire ma faiblesse...

_ Je vous attendais.

_ menteur !

_ Je vous espérais.

_ C'est gentil.

Les grillades terminées le dessert passé, je vais les rejoindre pour le café.

_ Alors comme ça le soleil était trop fort ?

_ Pour nous oui.

_ Je vous ai signalé des rivières, allez-y, c'est bien plus ombragé, il n'y a pas trop de monde.

_ Et des endroits où il n'y a personne vous avez ?

_ J'ai, mais il pas très facile de vous en expliquer l'endroit de vive voix, c'est un peu compliqué.

_ Venez avec nous !

_ Je ne suis pas en vacances.

_ Si vous suivez mes instructions vous y arriverez sans problème, sinon bonjour la galère !

_ Tu peux parler un français normal ?

_ Je disais chères petites têtes blondes, attention, écouter bien ce que je vais vous dire, OK ?

_ Yes sire !

Je leur explique d'une façon simple, mais efficace, je n'ai pas envie de les rechercher pendant des jours...

_ Vien avec nous !

_ Notre mère dirait « têtù ! »

_ Votre mère ? J'ai connu une Anglaise qui me disait têtù, elle s'appelait Alice.

_ Yes mummy ! Tu connais elle ?

_ Vous dites cela pour vous amuser de moi ?

_ Non ! Elle s'appelle Alice ! Tu connais elle ou pas ?

_ J'ai fait la connaissance d'une Anglaise au Tréport qui s'appelait Alice, bonjour bonsoir, à jamais !

_ C'est elle ! Tu es un homme étrange Yann, tu plais !

_ Allez vous baigner ! Et ne soyez pas trop dur avec les petits Français !

_ Nous ne sommes pas des enfants !

_ Si !

Alice ! Leur mère ! C'est quoi ce truc !

_ Attendez ! Qui vous a fait venir ici ?

_ Mummy !

_ Pourquoi ici ?

_ Ici lui a plu, elle veut passer des jours dans une yourte.

_ Elle va venir ?

_ Oui ! Avec Robert !

_ Avec Robert, ah...

_ Nous n'aimons pas Robert, nous partons avant qu'il arrive lui ! Robert n'est pas sympathique.

_ Que fait votre mère avec lui alors ?

_ Elle dit qu'il est un homme qui sait s'amuser, sortir, que cela lui change les idées.

_ Bien sûr !

_ Toi tu plairais à Mummy !

Ça, c'est à voir mes chéries ! Pour preuve, Robert !

_ Je déplaçais très vite, oubliez ça !

Je me sauve à la cuisine où je m'envoie une rasade de raisin fermenté, Alice ici, coïncidence ? Je pense, sinon encore une fois, Robert ! Encore une belle merde à avaler ! Achète-toi un flingue, ils font exprès je te dis ! Font chier !

Les filles sont parties, elles vont passer une quinzaine avec leur père. Demain arrive Alice et Robert, je ne me sens pas très bien moi, besoin de médicament.

Je ne me souviens plus à quelle heure je suis parti de la maison, pas plus que je me souviens comment et à quelle heure je suis rentré. Ce qui fait que ce matin je me lève avec un mal de crâne bien épais, rien que le chant des cigales risque de faire exploser le couvercle. Et elles y vont les belles ! Je descends à la cuisine, il ne doit pas être bien tôt, les petits déjeuners sont terminés, je m'installe, avec un bol de café. J'ai de plus en plus de mal à savoir qui je suis et où je vais, pas que cela m'inquiète, c'est juste déstabilisant.

_ Tiens te voilà toi ! Mais peut-être ne devrais-je pas élever la voix, tu as l'air de ce que tu es. Prends ton temps, il n'est pas encore l'heure de se coucher...

À travers mes neurones en désordre, je sens sourdre une colère bien compréhensible, mais totalement inutile vu l'état dans lequel j'erre. Donc, je ne réponds pas, mon pauvre Vincent, tu n'aurais jamais dû de fourvoyer avec une merde comme moi.

_ Alors ? Comment se porte notre Yann ce matin ?

Ça, c'est Édith, puisqu'il faut subir leur colère finissons-en !

_ Bof !

_ Tu n'es pas seul Yann, arrête de te croire abandonné, Alice est arrivée, elle est adorable, belle femme, tu es un homme de goût, fais en sorte qu'elle ne te voit pas dans cet état.

_ Robert ?

_ Robert ? Quel Robert ?

_ Rôbeurte ! Son mec !

_ Elle est seule, où as-tu été chercher un Robert ?

_ Seule ?

_ Va donc réparer les dégâts, nous verrons après !

Édith ! La voix de la raison...

Me voici redevenu présentable, du moins en apparence. Je les rejoins pour préparer les grillades du midi et les salades, non sans être passé par la case bouteille. Le silence règne entre nous trois, rien de fâcheux, un ange passe, me fait « coucou » et continue sa route, ils sont comme des parents dont l'enfant n'est pas tel qu'ils l'eussent souhaité, ils sont moroses.

Ceux qui désirent déjeuner sur place arrivent, elle aussi arrive, la femme du Tréport est là, je la regarde, elle n'a pas changé, belle comme peut l'être une femme dans un rêve. Ce que je ressens ? La certitude que j'ai devant moi la femme que je ne pensais plus jamais rencontrer, seulement voilà, elle va vite savoir ce que je suis vraiment, et la fin va arriver avant le début, adieu, Alice.

_ Yann !

Nous nous rejoignons, elle me regarde, m'embrasse, puis me regarde à nouveau.

_ Tu as l'air fatigué Yann, tu travailles trop !

_ Non Alice, je ne travaille pas trop, par contre je bois trop. Autant que tu le saches tout de suite cela évitera les malentendus.

_ Pourquoi Yann ?

_ Pourquoi ? Décidément vous y tenez à votre pourquoi.

_ Et l'homme merveilleux avec qui j'ai passé deux jours sublimes ?

_ Un tricheur, mais rester près de toi était un tel plaisir que mentir me paraissait justifié. Comment m'as-tu retrouvé ?

_ Internet est un outil très utile.

_ Tu as deux filles adorables, nous avons sympathisé, au fait et Robert ?

_ Elles t'ont parlé de lui, il était amusant, mais pas assez intéressant en tant qu'homme pour que cela aille plus loin.

_ Installe-toi, je vais te servir !

_ Yann ?

_ J'ai un petit vin rouge que tu vas apprécier, je vais te gâter.

_ Yann !

_ Yann, il est comme Robert, pas assez intéressant en tant qu'homme.

Je fais ce que je fais le mieux, je me sauve !

_ Vous vous retrouvez les amoureux du Tréport ?

_ Maintenant qu'elle sait, j'ai comme un doute...

_ Et voilà ! Il y a une chose que tu fais très bien, c'est chasser les femmes qui s'approchent de trop près, tu ne fais rien pour te donner une chance, tu declares forfait. Cette femme n'est pas venue ici pour les yourtes, mais pour te retrouver, toi ! Et l'imbécile la repousse, mets-toi une balle dans la tête, mais cesse de tricher !

_ Dis-moi Édith, tu voudrais bien appuyer sur la gâchette s'il te plaît ?

_ Tu serais trop content !

_ La journée s'écoule lentement, je me cache dans un coin à l'ombre avec une bouteille de rosé dans un seau à glace, j'essaie de ne pas penser à ce qui fait mal, du coup c'est la bouteille qui trinque (pas fait exprès celle-là !).

Le soir venu je disparaissais pour me retrouver au bistrot du village, j'ai peu d'argent, mais beaucoup de copains. Lorsque je tente de rentrer, plus frais du tout, je m'aperçois qu'ils ont pendant la nuit creusé un fossé juste au milieu de la route, les cons ! Bien entendu ma voiture tombe dedans et moi écoeuré par tant de bêtise, je m'endors.

Oh ! Quel est le con qui me secoue de cette façon brutal ! Je suis blessé à la tête doucement merde ! J'ouvre les yeux prudemment, j'ai peur de me voir en sang.

_ Yann ? Tu es blessé ? Tu peux bouger ?

Bouger ! Avec ma blessure à la tête qui me fait souffrir il rigole machin ! J'ouvre tout de même les yeux prudemment, qui je vois ? Encore L'Antoine, notre bon Maire !

C'est avec une bouillie dans la bouche que je lui réponds.

_ Monsieur le Maire avec tout le respect que je vous dois, sachez que n'importe quel imbécile sait qu'il ne faut pas secouer un blessé de la tête ni d'ailleurs, d'ailleurs ! Et j'aimerais que vous sachiez que je vais porter plainte contre vous pour avoir fait creuser un fossé au milieu de la route !

_ Mais il est encore saoul ce malandrin ! Sache espèce de crétin que tu n'es pas blessé et ta blessure à la tête ne vient que de la magistrale gueule de bois que tu te traînes ! Quant au fossé tu étais trop saoul pour savoir où il se trouvait dans le réel !

_ Tu laisses entendre que cet accident serait dû à un excès de boisson ? Sache, monsieur le maire, que je n'ai jamais eu un seul accident à ce jour, donc il vous faut chercher la raison ailleurs. Moi je maintiens que vos fossés sont dangereux pour le brave homme rentrant chez lui après avoir discuté en bonne harmonie avec ses amis !

_ C'est ça ! Aller ! Rendors-toi pendant que je vais chercher du secours.

Serait-ce possible que j'aie encore dépassé la dose ? Vaseux et pas très net comme je me sens, je pense qu'il a raison, j'ai fait très fort cette fois encore !

Voilà qu'ils se remettent à vouloir me réveiller ! Aller vous faire voir, putain j'ai sommeil !

Cette journée ? Je l'ai passée au lit. Le soir je suis reparti en bordée, puis les jours qui ont suivi, je suis même resté deux nuits sans rentrer. Ayez la bonté de ne pas me demander où j'ai passé ces nuits, car je n'en ai aucun souvenir. Un beau matin ensoleillé alors que je rentrais chancelant, j'ai croisé Alice...

_ Tiens ! Toujours là l'Anglaise ? Ça ne vaut pas le Tréport hein ma belle ? Le phare face à la mer, dressé comme un phallus, c'était chouette non ?

Elle n'a rien dit, mais je me suis pris une baffé de cow-boy quelque chose de bien. Allez savoir ce que cela a déplacé dans mon cerveau, mais le midi j'étais au boulot, j'ai servi, débarrassé, nettoyé, tout cela sans prononcer une parole, une fois terminé, je me suis retransché dans mon coin sous les arbres avec une bouteille et celle-ci une fois vidée, je suis allé me coucher. Le lendemain matin je préparais les petits déjeuners, je ne dis pas que je ne buvais plus, je ne me saoulais plus, cela laisse une belle marge entre les deux...

_ Dis-moi Yann, c'est le fait de t'être calmé qui te rend muet ?

_ Je suis muet ?

_ Disons que tu ne parles pas depuis deux jours, fâché ?

_ Fâché ? Aucune raison, surtout après vous, je dois être dans une phase lunaire défavorable.

_ Ce doit être la phase anglaise alors...

_ On va dire ça et ne pas aller plus loin d'accord ?

_ D'accord !

_ Merci, Édith.

_ Cela fait deux jours que tu évites sa table, si tu allais lui porter son plateau aujourd'hui ?

_ Tu sais que tu m'énerves ?

_ Je le sais, mais porte donc le plateau à la dame.

Je regarde le plateau, salade de crudités, fromages, melon et de l'eau gazeuse, je la vois assise seule à sa table, je n'ose pas y aller, mais comme je suis un type « achement » courageux, j'y vais !

_ Votre repas madame !

Elle lève la tête vers moi, me regarde (ses yeux sont...), je me demande ce qu'elle voit, elle ?

_ Yann ! Je ne te fais plus peur ?

_ Non, madame, mais ne me frapper pas s'il vous plaît !

Elle sourit (son sourire est...), je retrouve celle que j'ai connue.

_ Tu as meilleure mine aujourd'hui, puis-je t'offrir un verre ?

_ Je suppose que c'est cela l'humour anglais ?

_ Tu préfères peut-être du vin ? (L'accent vous le connaissez !)

_ Pourquoi te conduire aussi bêtement, cela ne te ressemble pas.

_ Plus rien ne ressemble à ce que j'ai pu croire Yann. Dis-moi, que te manque-t-il, que cherches-tu ? Tu as bien une raison pour être ainsi ? Tu démolis tout, tes amis sont formidables, ils auraient dû te chasser depuis longtemps, quelle raison peut bien te pousser à te détruire alors que tu as autour de toi de quoi être heureux ?

_ Je ne dois pas aimer être heureux sans doute. Je ne te raconterais pas mon histoire cela te ferait rire, tout cela pour si peu, va savoir pourquoi, je dramatise beaucoup.

Son regard ne me quitte pas, comme si elle cherchait dans mes yeux, mon visage, une faille, un souffle de vie.

_ Je t'aime Yann, je t'aime depuis le premier jour au Tréport, mais rien ne s'est passé comme je l'espérais, fais ce que tu veux pour m'écarter tu ne changeras pas cela, je sais que tu peux être autre, un homme merveilleux.

Moi aussi je t'aime ma belle, mais...

_ Bon appétit, chère madame !

_ Tricheur ! Tu n'es qu'un tricheur ! Tu m'aimes Yann ! Je le sais et tu le sais, alors cesse ! Tu me fais mal, un pas en avant et deux en arrière. Le bonheur te fait peur, te sentir mal dans ta peau est ce qui te convient le mieux, tu trouves cela rassurant, incroyable d'en être là ! Qu'un petit bonheur se pointe et d'un seul coup rien ne va plus, tu te mets sur la défensive, « c'est quoi ça, ce n'est pas normal ». Ton avenir ? Il ne tient qu'à toi qu'il soit positif, mais pour cela il faudrait que tu acceptes, que le fait d'être heureux ne soit pas une tare et....

_ Merci, Irma, j'ai ma dose, il y a peu d'erreurs dans ce que tu as dit, un défaut portant, aucun humour. Une chose est sûre pourtant, tu sais te faire comprendre.

_ Mon français s'améliore.

Je lui souris et je retourne au boulot, les clients s'impatientent. Lui parler m'a fait du bien malgré tout, je vais faire en sorte qu'elle apprécie de nouveau ma compagnie.

Je ne regrette pas d'avoir changé de comportement avec Alice, nous restons ensemble le soir à discuter du monde de la vie, en faisant bien attention de ne jamais aborder les sujets délicats. Certains soirs nous allons boire un verre au bord du canal, elle aime le canal autant que moi, nous discutons des arbres qui meurent, du désastre que cela représente, nous nous enflammons contre la bêtise et la lourdeur des véritables responsables. Ou alors nous partons sur des sujets beaucoup plus légers et rions de bon cœur, notre entente est un bien fait pour moi. Elle semble détendue, cela me ravit. Vincent et Édith eux pensent que je m'y prends comme un pied, m'en fou ! Je suis avec elle...

Le temps chemine à son rythme, certaines yourtes se remplissent se vident, il y a une demande énorme. Par contre d'après les comptes que fait Édith, les bénéfices ne sont pas à la hauteur de l'investissement et du travail de tous les jours. Nous faisons du bénéfice heureusement, mais nous sommes smicards par rapport au travail fourni. Je leur dis que pour moi cela suffit, ils rigolent, me disent que cela ne les étonne pas et que puisque c'est ainsi, alors tout va bien pour eux aussi. Nous rigolons de notre manque d'ambition monétaire, nous sommes bien ici, n'est-ce pas cela le but recherché...

Il est onze heures lorsque je reviens du marché avec Alice, j'y ai rencontré quelques connaissances, nous avons discuté (ils trouvent tous que j'ai trouvé une compagne superbe) c'est agaçant. Mais je ne le regrette pas, car dans une discussion j'ai appris que le propriétaire de la parcelle qui se situe derrière la nôtre et qui s'étend jusqu'au canal vend à un promoteur pour construire un hôtel de luxe. Le canal étant ce qui attirera les clients.

À peine arrivé, je demande à Vincent et Édith de venir me rejoindre, ils ont l'air surpris, je leur raconte, ils font la grimace.

_ Nous n'avons pas à craindre la concurrence, néanmoins le paysage va s'en trouver transformé, voir le calme.

_ Oui Édith, seulement pouvons-nous lutter contre ces gens-là ?

_ Il faudrait savoir à combien se monte la transaction et surtout si la vente est finalisée.

_ Attends Vincent, ils doivent avoir de gros moyens.

_ Tu es bien pessimiste Yann et tu sous-estimes nos possibilités.

_ Encore !

_ Quoi encore ?

_ Vous allez encore dépenser votre fric pour..

_ Pour une raison qui nous tient à cœur, nous sommes bien ici, mais, vois-tu ce terrain est grand, j'y vois bien une gentille maison sorte de mas provençal et dans une autre partie, trois Yourtes supplémentaires. Notre maison à nous, c'est important non ?

_ Tu veux que nous allions voir le propriétaire ?

_ Nous renseigner sur lui pour commencer, j'ai encore des amis bien placés, cela peut être rapide.

_ C'est peut-être trop, attend j'ai une idée qui peut marcher.

Je tape le nom du proprio sur annuaire, voilà son numéro de téléphone. J'appelle.

_ Allô, oui bonjour Monsieur Barotas, c'est le clerc de notaire, vous n'oubliez pas le rendez-vous pour le compromis de vente de votre terrain, c'est important, ils n'attendent eux.

_ (Une voix bourrue) Pourquoi j'oublierais ? Je serai là mardi à dix heures comme prévu.

_ Parfait Monsieur Barotas, à mardi !

_ Ouais !

Vincent applaudit.

_ Bien joué, nous sommes jeudi, donc pas de problèmes, c'est jouable, je m'occupe du reste.

Je continue à préparer le repas du midi, dehors j'installe les couverts, sans être vraiment présent, je suis inquiet, cette histoire m'emmerde.

_ Bien pensif Yann.

_ Bonjour, Alice !

_ Et mon baiser ?

Oui c'est nouveau, son baiser quotidien, il se fait au coin de sa bouche, chaque jour ce baiser est un supplice, sa peau est si douce ses lèvres si proches. Le baiser donné, le cœur redescendu à un rythme normal, je lui explique ce qu'il nous arrive. Elle reste un instant sans rien dire puis, « cher ? » je la regarde.

_ Pourquoi ?

_ Réponds à ma question !

_ Aucune idée, cela ne me paraît pas bien cher, le terrain va jusqu'au canal.

_ Tiens !

_ Tu es intéressée toi aussi ?

_ Va savoir...

_ Tu sais ce que tu veux toi au moins, c'est à se demander ce que tu peux me trouver de si attachant ? Le Tréport est loin et à jamais.

_ Mais Yann...

_ Écoute ! Va voir Vincent pour le terrain, ne m'emmerdez plus avec ça, je m'en tape ! Qu'ils construisent des HLM, aucune

importance, j'irai ailleurs, au pôle Nord, en plus ici je ne vois même plus mon chat.

_ Quel chat ?

_ J'ai dit un chat ? Un Sphinx oui !

D'ailleurs, qu'est-il devenu ce chat ? Est-il parti lui aussi ? Il savait lui lorsque je merdais, moi aussi, mais moi je ne m'écoute jamais.

_ Mais Yann...

_ Écoute ! Arrête d'être gentille, je ne changerais pas, la tête refuse et le corps se fatigue. Ton amour est très touchant, car sincère, mais je ne suis pas à la hauteur, bien trop beau pour moi, laisse Alice, une femme telle que toi ne peut perdre son temps avec un type comme moi.

_ C'est à moi de décider ce qui est bon pour moi ! Je crois en nous Yann quoique tu puisses dire !

_ Rentre chez toi Alice, ou va où bon te semble, mais ne reste pas ici, c'est inutile.

_ C'est ce que tu désires vraiment Yann ?

_ Pour toi ? Oui !

_ Pour moi ? Tu as raison Yann, je n'ai plus rien à espérer, je pars.

Je fais demi-tour, je viens encore de sacrifier une chance de vie pour de l'alcool, le pire je ne regrette rien, je ne me comprends plus moi-même, cela frôle la folie. Je sais malgré tout au fond de moi que je ne devrais pas la laisser partir, seulement voilà, c'est tout au fond, trop loin, là où je ne regarde plus. Une envie de démolir tout ce que j'ai fait effleure mon cerveau malade, je repousse cette idée par respect à Vincent et Edith, quelle merde !

Les gens bougent autour de moi, Vincent et Édith ont trouvé ici un nouveau pari, ils s'accrochent l'un à l'autre et ils avancent, ils aiment lutter ensemble. Pas pour le fric, pour construire, avoir sans cesse un projet qui les fera avancer, des défis, ensemble ils sont si fort. Moi j'esquisse, je triche fait semblant, je n'ai pas le bonheur dans la peau, je pars toujours perdant et bien entendu, je perds...

Et Chris qu'est-elle devenue elle aussi, est-elle enfin heureuse ? Je lui souhaite de tout cœur, elle avait une telle envie de vivre qu'elle ne peut être que gagnante. Et Françoise, mon ex-femme, a-t-elle la vie qu'elle a toujours désirée, ne manquer de rien, pouvoir jouer les grandes dames ? Sûr ! Elle est très forte et a ce qu'il faut pour appâter. Mais pourquoi penser à tout cela maintenant ? Le passé, c'est du sable entre les doigts.

_ Yann, je peux te parler deux minutes ?

_ Édith ! Bien entendu, je t'écoute.

_ Que fais-tu donc, Yann ? Après Chris, Alice, tu aimes donc tant cela détruire ? Ne serais-tu en fait qu'un salopard ? Tu les laisses s'approcher, et tu les tues ! Alice ne s'attendait pas à ce que soudainement tu te comportes comme tu l'as fait, pourquoi recommences-tu Yann ? Je croyais que tu étais très attiré par elle, que ta vision de l'amour avait évolué, alors pourquoi encore tout foutre en l'air ?

_ Elle me prend pour un autre, pour un gentil garçon, je n'ai pas le droit de la tromper ainsi. Je fatigue, marre de faire le gentil, Alice je lui ai juste dit de rentrer dans son île de merde, de ne plus venir faire chier les Français, il y a déjà assez de Françaises pour faire ça. Sinon, partir garder les moutons m'irai bien, mais je ne suis pas sûr que cela plaise aux moutons, avec Vincent vous êtes les deux seuls que je puisse supporter quoiqu'il arrive, vous êtes mon seul point de repère. Un jour vous vous lasserez, c'est normal, je m'y attends.

_ Allez, à demain !

_ Ne fait pas ça Yann, ça ne te mène nulle part, tu ne guériras jamais rien de cette façon !

_ Si tu connaissais la délivrance qu'apporte l'ivresse, plus rien n'a d'importance, je ne suis plus un minable, je suis libéré de tout ! Qu'importe le reste, j'ai toujours dit que cette merde sera ma mort, je ne vais pas me parjurer aujourd'hui tout de même ! Ne dis rien, à demain.

Lorsque j'arrive au café, il n'y a pas grand monde, il faut dire que c'est l'heure du repas, je prends un verre, le patron sympa essaie d'entamer la conversation, mais devant mon mutisme il s'avoue vaincu. Je me sens malheureux, le pire, je crois que j'aime ça, ma vie je la vois comme une grosse merde, alors pourquoi cela devrait changer. Si j'étais heureux, cela me rendrait sûrement malheureux, alors que le malheur je connais, je le cultive, c'est ainsi que je suis, ça ne tiens pas la route, je sais !

En fin d'après-midi, « les copains » arrivent, je suis déjà bien allumé.

_ Yann mon ami, tu es triste, qu'elle est donc cette femme qui te fait souffrir ? Cette superbe Anglaise ?

_ Bof !

_ Je vais te raconter mon histoire : un jour ma femme m'a dit « c'est le bistrot ou moi ! » j'ai choisi le bistrot, je ne le regrette pas, elle me cassait déjà beaucoup trop les couilles à cette époque. Tu vois, les femmes ne nous donneront jamais ce que l'on a ici, de toute façon elles ne jouissent jamais ces connes ! Après le boulot, c'est ici que je passe les meilleurs moments de ma vie, on déconne, la vie est simple ainsi.

Quel con ! Je ne sais plus si j'ai tout compris sur le moment, ce dont je me souviens c'est d'avoir bien déconné moi aussi, le lendemain matin, c'est encore l'Antoine notre bon maire qui m'a réveillé.

_ Antoine, dis-moi, tu passes ici tous les matins, ou tu ne viens que pour me réveiller ?

_ Rentre chez toi, ça t'évitera de dire des conneries.

_ Antoine, aux prochaines élections je ne voterai pas pour toi, tu ne respectes pas tes administrés.

_ Fou moi le camp pochetron !

_ Si l'on en arrive aux insultes alors...

Lorsque j'arrive au gîte, j'en ai encore un reste de biture, j'ai dû en prendre une grandiose encore cette fois, il y a du monde installé pour manger, je vais pour leur faire un bras d'honneur, mais Vincent arrive à temps pour arrêter mon geste.

_ Tu diras bonjour plus tard, viens.

_ T'as raison, allons boire un verre !

_ Tu n'en as pas assez ?

_ Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi, j'ai soif, je bois !

Il ne dit rien, il me regarde me servir, boire, me resservir, sourire et boire encore.

_ Putain, ça fait du bien !

Malgré la brume épaisse dans laquelle je suis, il me vient soudain à l'idée qu'il ne m'a jamais vu vraiment bourré, il a l'air navré, déçu. C'est trop triste, je vais pleurer, je pleure et me ressert un verre. Lorsqu'Édith apparaît, enfin je crois que c'est elle, je m'en serre un autre pour saluer son arrivée, puis ma tête tombe lourdement sur la table.

Lorsque je me réveille, il fait jour, ça d'accord, pour le reste, je sens tout mon corps se révolter, ma tête est un volcan en éruption, je sens le vomi, la fête continue, car n'ayant pas suffisamment de force pour me lever, j'en rajoute une couche. Et surprise, je suis

dans mon lit, tiens ? Je me lève, retombe sur le lit, trois fois de suite. Je reste un moment assis, puis je me redresse, arrivé à un équilibre satisfaisant, je réussis à atteindre la salle de bain et la douche. Je tombe assis dans le bac, arrive à ouvrir un robinet, c'est l'eau froide, m'en fou, je ne ressens rien sur le coup. Malgré tout, après quelques minutes de ce traitement, le froid commence à me saisir, je tremble, pleure sur moi-même, sur mon éternel malheur, pour une fois que j'arrive à pleurer, cela ne me fait aucun bien. Je me hais, ça, c'est assez classique chez les buveurs, se haïre d'être ce que l'on est, pas assez fort pour faire face. La vie ne se déroule pas comme tu veux mon pauvre chéri ? Quel monde injuste et cruel, tout le monde est contre moi, autant dire que je ne suis responsable de rien, je subis, pauvre petit bonhomme, d'ailleurs, pourquoi Alice ne se met pas à genoux devant moi en signe d'amour et d'allégeance, c'est vrai ça, je ne suis qu'un pauvre malheureux voilà la vérité ! Puis, j'éclate de rire, je hurle de rire pendant des minutes, toute la maison, même au-delà, tous peuvent en profiter, personne ne bouge, normal. Lorsque j'arrête je me vois si petit, si rien du tout dans mon coin de douche que j'en mets une couche. Oui, je suis ridicule, mon comportement dans la vie est nul, j'en vomis tiens !

Je sors de la douche, me déshabille avec beaucoup de mal, retourne me laver, puis de retour dans la chambre, je change les draps du lit bien que je sois toujours dans un épais brouillard, j'aère, puis me recouche avec deux cachets de doliprane.

Cette fois-ci il fait nuit, j'ai l'impression que c'est cela revenir d'outre-tombe, je suis vivant, ou alors je suis arrivé dans un monde parallèle. Mais non ! Je suis bien dans ma chambre, le brouillard s'est dissipé, j'ai la bouche pâteuse, mal partout, j'essaie de me lever, génial, y arrive, le premier pas est hésitant, tremblant, puis peu à peu le cerveau reprend les rênes. Ce n'est pas la grande forme, j'avance doucement, descends l'escalier avec précaution, vais dans la cuisine, j'ai le souffle court, mes boyaux font du yo-yo. Je fais du café, puis j'attends, ne plus rien faire avant le premier bol de café. On y arrive, la bonne odeur envahit la cuisine,

je vais le chercher, me sert et avale avec gourmandise ce nectar brûlant.

_ Tu m'en sers un ?

Putain ! Je fais un bond qui fait que mon cerveau se cogne contre le crâne et déclenche une vive douleur qui me fait maudire le coupable qui n'est autre que Vincent.

_ Tu veux me tuer ?

_ Moi ? Pourquoi donc, tu t'en charges toi-même imbécile

_ Tu es descendu pour me faire souffrir et m'insulter ?

_ Absolument pas, discuter, si cela est possible.

_ Discuter ? Il est quelle heure ?

_ Cinq heures ; du matin, du deuxième jour.

_ Je m'en suis mis une bonne, merde !

_ Tu as fait fort en effet, hier matin lorsque tu es rentré en grande forme, si je ne t'avais pas arrêté tu faisais un bras d'honneur à tous les clients. Ensuite, tu t'es mis à t'enfiler verre sur verre, pour nous emmerder à ce que nous avons pu comprendre, mais bon, nous ont te connais...

_ Un jour, vous m'expliquerez pourquoi vous vous emmerdez pour un type comme moi.

_ Je peux te le dire une fois encore, pas de problème !

_ Pas maintenant, je risque de ne pas tout comprendre.

_ Alice s'en va demain, elle avait prévu de revenir le mois prochain, mais elle ne le fera pas, je pense qu'elle a son compte.

_ Et tu veux en venir où exactement Vincent ?

_ Nulle part ducon, nulle part.

_ Tu deviens vulgaire, monsieur est colère !

_ Te dire que tu es un con n'est pas vulgaire, puisque c'est une vérité première.

_ Je vois, il ne me reste plus qu'à admettre que j'ai encore tout foiré, j'admets, je vais aller voir un psy.

_ Surtout pas, tu le rendrais dingue !

_ C'est gentil de plaisanter, seulement voilà, la réalité est que tu as raison, j'ai un problème avec les femmes.

_ Avec tout le monde oui, et avec tout, arrête de vivre avec ton nez fixé sur ton nombril, tu ne penses qu'à toi et ta petite misère, tu es nul, désolé.

_ Tu as sans doute raison, mais cela ne rentre pas dans mon cerveau.

_ Tu te sens suffisamment en forme pour reprendre du service ?

_ Je vais essayer, il faut que j'assume ma part tout de même...

_ Tu sais, elle n'est pas en colère, elle est triste.

_ C'est pire !

Ce midi, je m'occupe du BBQ, presque tous les vacanciers sont là. Au fur et à mesure qu'ils demandent, je fais. J'amène sa commande à chacun au fur et à mesure que cela cuit, lorsque j'arrive à la table d'Alice je ne suis pas spécialement à l'aise.

_ Bonjour, Alice !

_ Yann, tu es donc vivant ! Avec ce que j'ai entendu l'autre nuit je te croyais mort de rire.

_ Je ne m'en souviens pas, j'étais un peu perturbé.

_ Fin saoul oui, tu as une façon bien à toi d'effacer tes erreurs, tu es un lâche Yann.

_ Je le sais.

_ Alors c'est encore plus grave.

Sur ce, je fais demi-tour, je n'ai aucune envie d'aller plus loin, lâche...

La journée s'écoule doucement, je fais une courte sieste, vers la fin de la journée, je vois Alice revenir de la plage, superbe, demain elle part, cela me rend bien dubitatif sur ce que je ferai une fois qu'elle sera partie. Je perds gros cette fois-ci encore, pourquoi continuer d'avoir ce comportement totalement incohérent ? Ce que je vais faire après demain ? Continuer sans doute, vivre au jour le jour, continuer à me plaindre.

L'instant du départ est arrivé, elle sert Vincent puis Édith dans ses bras, moi, elle me regarde.

_ Tu m'accorderas bien deux minutes ?

_ Bien entendu !

Nous allons nous installer à l'ombre, une fois assise, elle me sourit.

_ Tu regrettes l'Anglaise du Tréport Yan ?

_ C'était un joli rêve et pour une fois je le vivais bien, j'ai été moi pendant deux jours.

_ Je suis cette Anglaise, tu sembles l'avoir oublié, c'était la première fois de ma vie que je me sentais attiré par un homme comme je l'ai été par toi. J'étais venu pour me reposer et réfléchir après avoir divorcé, et voilà que je tombe amoureuse, j'étais un peu perturbée. J'étais bien avec toi, je me suis sentie revivre, je me suis dit « ainsi tout peut recommencer », seulement voilà, si j'ai senti que tu t'étais attaché à moi, j'ai vite compris que tu ne ferais pas un geste, que tu ne dirais pas un mot qui puisse me le faire savoir. Cette nuit où nous avons dansé comme des fous tous les deux, bu aussi, je ne pensais pas que cela puisse se terminer aussi

tristement, quelle déception de constater que tu étais prêt à disparaître comme si rien n'était passé entre nous deux. À cet instant je me suis dit qu'il serait mieux pour moi de partir avant que je n'aie à souffrir. J'ai eu raison, car lorsque je t'ai dit « demain je pars » tu n'as rien fait pour me retenir, tu as eu un petit sourire triste, puis tu m'as laissé partir. Je t'ai suivie des yeux lorsque tu t'es dirigé vers ton phare, espérant à chaque instant que tu ferais demi-tour pour te jeter dans mes bras, petite fille que j'étais, midinette vous dites ici. Je t'ai haï à ce moment-là, j'ai peu dormi et très tôt je suis parti, je me suis sauvé pour être exact, vite être loin de toi, ne pas souffrir. Le temps a passé, mais jamais je n'ai pu t'oublier, je te trouvais toutes les excuses possibles, me maudissait de n'avoir pas été plus entreprenante, bref, il fallait que je te retrouve pour pouvoir tout recommencer à zéro. J'ai réussi à te retrouver, j'ai loué ici pour quinze jours, je me suis dit au moins cela va nous laisser du temps pour nous découvrir vraiment et enfin nous comprendre. Raté ! Pire que tout, j'ai découvert un homme qui refuse d'assumer, de s'assumer, ce que tu n'osais dire où faire tu allais t'en débarrasser au bistrot. Te saouler est ton exutoire, pratique, est-ce que cela remplace la branlette ou est-ce un complément ? Ne réponds pas ! Cela n'a aucune importance désormais, tu as tout gâché, au moins je pars sans remords cette fois-ci. Toi tu es bon pour une analyse, et en profondeur, remarque c'est vrai tu as le bistrot avec tous ces philosophes de comptoir, tu vas t'en tirer. Je ne te plains pas Yann, tu souffres ? Tant mieux ! T'es maso !

Je n'ai rien répondu, de toute façon elle avait déjà tourné le dos, et lorsqu'elle a démarré j'étais toujours à la même place. Je me demandais combien de fois j'avais entendu ce discours, que je trouve d'ailleurs d'une justesse implacable, je suis bel et bien ce qu'elle a dit.

_ Encore une femme adorable, tu sais les trouver (Édith est en colère) seulement voilà, tu es bien meilleur pour les perdre. Arriver à un tel niveau de bêtise, c'est de l'art.

Je ne me mettrais pas en colère contre Édith ou Vincent sur ce sujet, car hélas eux aussi ont raison, je suis très loin moi-même de trouver mon comportement dans la vie très... cohérent.

_ Si nous retournions au travail, rien de tel pour éviter de penser, et c'est un ancien patron qui vous le dit.

_ Esclavagiste !

Il fait très beau, nos touristes sont ravis, la saison est loin d'être terminée, Vincent a raison, au boulot !

Aujourd'hui, c'est fait ils viennent de signer pour l'acquisition du terrain voisin, ils sont heureux, nous fêtons cela tous les trois. Eux, au champagne, moi avec ma « réserve ».

_ À toi Yann, pour nous avoir attiré ici, à notre future maison et aux trois yourtes qui feront de notre plan gîtes une exception dans la région. Nous en profitons Édith et moi pour t'annoncer que nous avons fait une demande d'adoption, notre demande est en bonne voie, nous espérons que bientôt nous aurons un avenir à construire, celui d'un enfant.

_ Je trouve votre initiative fabuleuse, un enfant ne pourra qu'être heureux avec des parents tels que vous pour lui construire une vie et l'aimer, bravo !

Nous nous étreignons, nous sommes tous aussi émus, un enfant parmi nous, voilà du nouveau !

_ Et votre maison là-haut ?

_ Elle me manque sentimentalement, je n'arrive pas à trouver la bonne solution, un arrache cœur.

_ Ce genre de réflexion me rappelle quelque chose...

_ Tu as des comparaisons un peu limites Yann.

_ Ah bon....

_ Tu ne manques pas d'à-propos, rien ne t'échappe mon salaud !

Nous en rions, puis ils repartent dans leur discussion au sujet de de la future maison, pour le style provençal, ils sont d'accord, par contre sur les détails ils se chamaillent, car avec ces deux-là, le mot dispute n'est pas de mise, comme ils l'ont toujours fait, ils vont trouver un compromis, tout est si simple pour eux. Aucun des deux ne cherche à avoir raison, voilà la clé, il y a toujours une solution qui peut convenir aux deux. Ils ont compris que vouloir avoir raison absolument ne mène qu'à la frustration de l'autre, donc par la même à de la rancœur, etc.

_ Tu sais cette maison-là haut, si j'ai tant de mal à me décider sur sa future destinée, c'est qu'elle représente toute mon enfance, tous ceux que j'ai aimés. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour je puisse m'en éloigner aussi longtemps, et plus qu'incroyable, me demander ce que je vais pouvoir en faire. Ce n'est pas une page qui se tourne, mais un livre qui se referme, j'en ai la chair de poule. Cette maison c'est un peu l'histoire de notre famille, du moins son évolution. Mes parents faisaient partie de la bourgeoisie, mon père a toujours été à la tête d'une entreprise, comme son père, il en a changé plusieurs fois, et ce avec une certaine réussite. Ma mère elle, s'occupait de la comptabilité, du moins pendant un certain temps. Il faut dire que ma chère mère avait un problème récurrent, elle se plaignait de tout et tout le temps. Elle était la plus malheureuse des femmes, la plus minuscule des contrariétés se transformait en une angoisse démesurée. Je suis fils unique, comment aurait-elle pu, la pauvre, faire un deuxième enfant dans l'état de faiblesse dans lequel elle se croyait être. J'étais déjà pour elle une source d'inquiétudes et d'épuisement, voulait-on la tuer ? J'aimais ma mère, souvent en étant même je me posais la question : mais pourquoi lui font-ils du mal ? Et qui, quoi, s'acharne sur elle ? Pas mon père, j'en étais témoin, alors qui ? « Tout le monde mon fils, tous se liguent pour me rendre malheureuse » plus tard j'ai compris. Mon père ne disait rien, il faisait ce qu'il pouvait, bien que quoiqu'il fasse ma mère prenait cela pour une agression, pas simple. Heureusement pour

moi, j'avais mon grand-père et ma grand-mère, elle qui à chaque fois que j'allais les voir me disait sans que je demande quoi que ce soit et après m'avoir embrassé « il est à tel endroit, va le retrouver il t'attend », » bref elle savait pourquoi je venais, elle se félicitait d'ailleurs de cette connivence que j'avais avec lui. Ah, ce grand-père, un phénomène ! J'ai appris bien des choses en restant à ses côtés, surtout le goût d'entreprendre. Lui, toujours réussissait, moi ma carrière d'entrepreneur est plus modeste, il n'empêche que sans lui je me serais bien embêté dans la vie. J'ai vendu des voitures, cela a été une bonne entrée en matière, assez réussie. J'ai même eu une entreprise de grossiste en légumes, oui monsieur, c'est dire. Néanmoins, pour en revenir à mes parents, il est arrivé un moment où ma mère a atteint un seuil dépressif inquiétant. Les médicaments, même à forte dose sont devenus obsolètes, le mal était trop profond. Elle est entrée en maison psychiatrique j'avais seize ans, dix-huit lorsqu'elle en est sortie, officiellement en état d'affronter à nouveau la vie réelle. Une grande réussite de la médecine psychiatrique là encore, puisqu'elle a « réussi » à se suicider à sa troisième tentative. La dernière recommandation d'un spécialiste « Pour y arriver, il faut qu'elle s'accroche ». À quoi ? Plus rien n'avait d'intérêt pour elle, plus rien du tout, un zombie. J'avais dix-neuf ans et bien trop gentil à cette époque. Mon père lui, m'a raconté plus tard qu'il n'avait jamais douté que cela finirait de cette façon, il n'était pas vraiment triste, malheureux oui de n'avoir pu apporter à celle qu'il aimait la tranquillité d'esprit. Il a continué seul, moi je passais presque tout mon temps de libre avec le grand-père, je l'ai laissé trop souvent seul, je n'ai pensé qu'à moi. Je m'en suis excusé auprès de lui lorsqu'il a été malade, il ne m'en voulait pas, pour lui, j'avais choisi mon maître d'apprentissage, tout était en ordre. Il est décédé à soixante-huit ans, comme dirait le corps médical, « il n'avait plus envie de se battre... » Alors il faut me comprendre, cette maison pour moi chargée est d'histoire.

_ Ah l'enfance ! Personnellement en tant que même, j'étais comme les autres, rien de plus, rien de moins, enfin presque, pour moi il faut y ajouter le goût pour la solitude, seul avec de la

musique je me sentais bien. Ensuite je repartais avec les autres, je n'ai aucune explication à fournir, c'était ainsi. Nous étions une famille très normale, banale même, pourquoi aimer la solitude, j'avais besoin de ces moments où seul je me créais un monde à ma façon, pas de copain ni de copine, seul je me faisais une vision du monde qui n'appartenait qu'à moi. Mon père, un homme gentil, il pouvait en un clin d'œil passer de triste à gai luron, je dois avoir ça de lui. Il était fonctionnaire, travaillait aux impôts, vous savez la personne derrière le guichet, celle que vous insultez pour vous libérez de votre bile. Tellement plus simple que de s'en prendre à ceux qui décident, ceux qui vous ont menti et pour qui vous avez voté. Ma mère était une personne pimpante, elle était coiffeuse, employée. Le bonheur des jeunes filles de cette époque coiffeuse. Elle aimait son métier, moi moins, car elle n'oubliait jamais de nous couper les cheveux et je n'aimais pas. Mon frère aîné, deux ans de plus que moi, un peu fêlé le frangin, tous les défis ils les prenaient. C'était un héros, hélas un jour le défi de trop, à seize ans il a grimpé une falaise sur une plage Normande, le héros avait le vertige, mais réputation quand tu nous tiens... les falaises normandes, ce n'est pas très stable, ajoutez-y l'hésitation crée par le vertige, et vous avez ce résultat fou. Je n'étais pas présent ce jour-là, je suppose que c'est ce qui m'a permis de prendre cette mort moins brutalement que si j'y avais assisté. Je pense encore à lui en certaines occasions, lorsque je vois des gosses faire les cons, je me dis « tiens le frangin ». J'avais moi aussi un bon nombre de conneries à mon compte, différentes, voilà tout. Mes parents ont eu la force de continuer comme avant, pour moi, je l'ai compris, je ne les en aimais que plus. Mon père est décédé il y a une dizaine d'années, un cancer. Ma mère il y a cinq ans, le cœur qu'elle avait trop gros a lâché. Ils me manquent, ma mère par exemple savait calmer mes moments de doutes, elle parlait simplement et tout devenait plus simple, ensuite je repartais me moquant de moi-même et de ma façon si compliquée de voir la vie. Surtout d'accepter ce que je vivais avec ma femme à cette époque « tout va s'arranger fils, patience » d'accord elle avait un peu beaucoup tort, mais n'est-ce pas cet encouragement que je venais chercher auprès d'elle ? Une raison d'accepter ma vie telle qu'elle se déroulait.

À quoi bon ressasser le passé, mon enfance est loin, et mon présent bien trop désordonné. Nous avons tous deux perdu nos parents alors qu'ils n'étaient pas très âgés. Je suis touché par ce que ta mère a vécu, pour elle se devait être un putain d'enfer sa vie.

_ Peut-être bien, c'est surtout cette sensation atroce de savoir que tu ne peux rien y faire, vers la fin il était devenu douloureux pour moi de la regarder, son visage si joli était devenu livide, sans aucune expression, rien de ce que l'on pouvait lui dire ne provoquait la moindre réaction. « Il faut qu'elle s'accroche ! » tu parles ! Il y avait un moment qu'elle avait décrochée à tout jamais, business médical oui !

_ Une rente pour eux ce type de maladie.

_ Et toi Édith puisque nous sommes dans le passé, dans cette enfance, époque d'insouciance et qui pourtant nous à modelée.

_ Je ne vais pas te faire un roman, mon enfance a été d'une simplicité presque navrante. Nous sommes trois enfants, deux filles et un garçon, le garçon ils y tenaient, une question d'équilibre. Mes parents ? Mon père expert-comptable, ma maman employée de banque comme l'on disait à l'époque.

Ils sont tous deux encore en vie et j'en suis heureuse. Mon frère est installé en Chine depuis cinq ans, marié à une Chinoise, un garçon de douze ans, tout va bien pour eux. Lisa, ma grande sœur est mariée deux enfants avec un type que je me refuse de voir, qu'importe la raison, elle est mienne. Malgré cela je suis toujours en contact avec elle, aucun problème entre nous si l'on excepte son mari. Sinon que pourrai-je dire de ma jeunesse ? Qu'elle a été un moment agréable dans ma vie, que je ne regrette rien de ce que j'ai fait à cette époque. Je sais, c'est un peu court, j'ai été une jeune fille avec une vie de jeune fille, pour quoi en rajouter ?

_ Tu as bien raison, il en est tant qui font de leur vie un roman alors qu'il y a peu de vie qui mérite un roman justement. Tu as été heureuse, voilà bien la seule chose qui l'importe.

_ Si nous retournions au boulot ? Nous continuerons à nous raconter plus tard, notre petit monde nous attend.

CHAPITRE VIII

La saison tire à sa fin, nous faisons toujours le plein, le beau temps persiste, parfait. Sur le terrain d'à côté, la maison et les yourtes sont en chantier, ils n'ont pas perdu de temps, il faut dire que l'enfant n'arrivera que s'il a une maison pour l'accueillir, ceci expliquant cela. Pour ma part, rien de bien exceptionnel, moins de cuites il est vrai, une consommation raisonnée, j'ai même fait une conquête, étonnant de ma part je l'avoue. Une jeune femme seule, agréable, nous avons sympathisé, puis pour une raison que j'aurai bien du mal à analyser, nous avons passé deux nuits ensemble avant qu'elle ne parte. J'ai pu constater que je n'avais rien oublié sur ce qui concernait le sexe, je n'en garde pas un souvenir impérissable, pas qu'elle ne le mérite pas, non au contraire, elle a été parfaite. Seulement voilà, ce n'est pas vraiment à elle que je faisais l'amour. Alice me hante comme peut le faire un fantôme dans un château écossais. Vincent et Édith ont vu ma courte aventure comme la chose la plus positive depuis que l'on se connaît, comme si un coup de quéquette était plus efficace qu'un psy. Quoi que... et lorsque je leur ai avoué qu'Alice me manquait, ils ont haussé les épaules de concert « comme si nous ne le savions pas ! » si l'on ne peut même plus se lamenter alors...

Nous voici en octobre, il n'y a plus que deux yourtes qui soient occupées, mes deux compères me proposent d'aller m'aérer un

peu, c'est gentil, mais ici je suis en vacances, pas besoin d'aller ailleurs. J'ai ma maison, mon jardin, mes amis, j'ai trouvé l'endroit pour être heureux, c'est déjà ça.

Lorsque j'entre dans la cuisine, Édith y est installée, elle boit un café, le travail du midi est terminé.

_ Café ?

_ Quelle question !

Je bois beaucoup de café désormais, cela compense peut-être ma baisse d'alcool. Rien n'est avéré dans ce grand mystère qu'est la boisson. Je m'assieds face à elle, toujours ravissante, un vrai soleil cette femme.

_ Je peux te poser une, voire deux questions personnelles Yann ?

_ Avec Vincent vous êtes les seuls à pouvoir le faire, je t'écoute.

_ Lorsqu'Aline est partie, tu n'as rien dit comme d'habitude, pourtant j'aimerais savoir ce que tu as pensé à ce moment-là ?

_ Terrible question ! Ma première pensée en la voyant partir a été « tu viens encore de te conduire comme un minable » classique chez moi ce constat d'échec. Trop facile même, ensuite si j'ai eu l'air de prendre la chose à la légère, c'est que je me suis dit que tout cela était d'une implacable logique, que c'est ainsi que cela devait se terminer, que je ne faisais que reproduire ce que j'avais fait avec Chris. Que je n'avais toujours rien compris, que dès que l'amour entraînait dans le jeu je devenais totalement incohérent et bien entendu incompréhensible pour l'autre, d'où échec. Et que, que, etc. quoi.

_ Pourquoi n'as-tu rien fait pour la retenir enfin !

_ Une fois qu'elle a dit ce qu'elle avait à me dire, je n'ai pas même eu l'idée de le faire. Je suis tellement persuadé comme je te

l'ai dit que je suis un perdant, que je me suis dit : j'ai perdu, terminé !

_ Qui te dit que ce n'est pas ce qu'elle attendait jusqu'à la dernière seconde que tu la retiennes ?

_ Je dirais que je n'ai pas eu les tripes, un perdant reste un perdant.

_ Pourquoi serais-tu un perdant ?

_ Toute ma vie amoureuse le prouve.

_ Tu dis n'importe quoi, tout cela vient de ce qu'il s'est passé avec ta femme, pourquoi Chris et Alice devraient absolument être comme elle, as-tu une réponse à cela, une qui tienne la route s'entend ?

_ Si tu n'aimes pas, tu n'es pas trahi, voilà ce que je vois.

_ Mais c'est toi qui as trahi cette fois-ci, toi qui as trahi Chris et Alice ! Elles t'ont aimé et toi tu les as trahies Yann ! Toi, personne d'autre !

Qu'il y ait des vérités que l'on aimerait ne jamais entendre, surtout celles que l'on se cache à soi-même, mais qui n'en sont que plus dures lorsqu'elles sont prononcées par d'autres. Car il est vrai que j'ai laissé deux femmes m'aimer, je les ai laissées se découvrir pour finir par les trahir en les repoussant, et maintenant je suis hanté par ces erreurs.

_ Je le sais Édith que c'est moi le méchant, je le paie, car perdre Alice pour moi est ce que j'appellerais une lourde peine. Heureusement Chris a réussi à se reconstruire, cela me soulage un peu.

_ Et Hélène tu vois cela comment ?

_ J'ai découvert que le simple fait de ne pas aimer une femme rendait les rapports beaucoup plus faciles, simples. Je me suis laissé aller et j'ai redécouvert le sexe pour le sexe, ce qui n'a rien

de désagréable d'ailleurs, tout comme avec Katia ma gentille petite Russe.

_ Katia ?

_ Une adorable petite brune toute en formes, dans la yourte du fond.

_ Je vois ! Monsieur ne se prive de rien, Hélène était jeune, mais ta Russe une gamine.

_ Trente-deux ans, elle ne les faisait pas certes.

_ Le changement est radical !

_ Les circonstances, plaisir fugace, agréable, rien de plus et non prémédité. Je ne vais pas pour autant devenir un gigolo. Je n'espère qu'une chose, qu'Alice me revienne. Je la supplierais de pardonner ma bêtise congénitale, je l'emmènerais danser, ensuite nous ferons l'amour, tu vois j'ai encore des rêves.

_ Tout est possible Yann, seulement je serais étonnée qu'elle revienne d'un simple claquement de doigts. Peut-être devrais-tu faire en sorte que ce retour soit possible, aller au-devant d'elle, prendre le risque d'être humilié, mais au moins essayer.

_ Encore une fois tu as raison, mais de là à le faire...

_ Juste une histoire de courage, tu devais avoir ça avant.

Avant ? Sans doute.

Le beau temps persistant, j'ai décidé d'aller faire une dernière virée, je vais rendre visite au Gros dans son nord natal, idée bizarre, mais pourquoi pas.

_ Tu sais où tu vas, ou tu pars à l'aventure.

_ À l'aventure mon bon, ensuite je reviens et je ne bouge plus d'ici, jamais !

_ Alors bon vent et réfléchis !

C'est ça mon con ! Je préfère ne pas leur dire où je vais ni qui je vais voir, ils se feraient des idées, justes, mais des idées que je préfère qu'ils n'aient pas. Je pars avec la même voiture, celle que m'a confiée Vincent lorsque je suis allé au Tréport. Ah ! Le Tréport...

À peine arrivé à Narbonne, que je me demande pourquoi vouloir aller me pochtronner avec le gros. Je me demande ce que je cherche en faisant cela ? De plus, je ne suis pas certain qu'il sera heureux de me voir débarquer dans son village, déjà qu'il se cache pour boire...

Je fais demi-tour pour me diriger vers le centre-ville, je vais aller boire un verre à une terrasse et regarder le monde fonctionner.

Me voici donc installé à la terrasse d'un troquet, je regarde le monde en marche, il court le monde, le téléphone à la main, le doudou des ados et autres. Joignable, corvéable à souhait, surtout ne pas rater un seul appel ou SMS. Dire que l'on me critique, car je n'ai jamais mon portable sur moi ! Ce truc m'emmerde, surtout moi qui ne suis pas téléphone (sauf en musique), je trouve le téléphone trop impersonnel, j'ai horreur de discuter avec ce machin ! Bref, leur vie dans une petite boîte ! C'est faire peu de cas d'eux-mêmes. Moi qui parfois aime à compter en franc, juste pour voir, je me dis qu'un I Phone aurait coûté dans les quatre à cinq mille francs. Merde alors ! Ma grand-mère aurait dit quatre cent mille francs, les Gaulois je ne vous dis pas, d'ailleurs je ne le dis pas...

De verres de rosé en verres de rosé, je sens qu'il va me falloir me lever, je commence à faire tache. Je me lève, regarde autour de moi, je vais où ? J'ai la droite, la gauche ou devant ! Direction, les Barques ! Puis je vais aux Halles, à l'intérieur il y a quelques petits zincs accueillants, le premier est le bon, marre du rosé, je redémarre au rouge ! Ensuite ? Je ne sais plus très bien, j'ai suivi des malandrins, des soiffards, me suis retrouvé sur les bords de la Robine pour m'affaler sur des cartons servant de moquette. Là j'ai

tout de même le souvenir d'un pinard infâme, une rinçure de tonneau, mais n'est-ce pas, « pourvu que l'on ait l'ivresse... » Et l'ivresse je l'ai eue. Jusqu'à aujourd'hui, je savais ce qu'était de se réveiller dans son lit avec une gueule de bois carabinée, je renaissais lentement sous la douche, puis avec un bon café, tout cela étant à portée de cuite. Alors que là, sur le quai, rien ! Mon corps peut se révolter, avoir envie de déclarer forfait, rien n'y fait, il faut subir. Le seul médicament ? Ce pinard merdique, mais bon, c'est ça ou crever, ou crever avec ça, j'y vais ! Putain la descente ! De l'acide, mais après une demi-bouteille, ça passe...

Mes collègues peu à peu émergent, je n'avais pas remarqué hier au soir qu'ils étaient aussi classe dans leurs loques et surtout qu'ils puaien tant ! Eux ne se posent pas de questions idiotes concernant la douche ou le café, ils sortent le cubi et la journée peut démarrer. Ils me regardent, doivent se demander ce que je fous là, mais ils ne posent pas la question, très vite, ils partent chacun de leur côté, ils vont faire la manche. Et la manche à ses horaires. Dur métier à notre époque, le bourgeois a le porte-monnaie serré, mais, petites pièces plus petites pièces, les cubis sont assurés, pour la bouffe ils font comme moi, c'est épisodique. Tout cela fait que je me retrouve seul sur le quai, sans rien, ils prennent toujours leur paquetage avec eux. Je fouille dans mes poches, je compte trente-deux euros et des centimes, hier lorsque je suis parti du gîte, j'en avais trois cents ! Ils m'ont délesté, ou alors j'ai dépensé le tout en tournées ? Qu'importe, la question suivante, que fais-je maintenant ? Je rentre à la maison ou je me laisse aller ? En fait la vraie question est : où en suis-je arrivé pour me poser une telle question ? Je ne suis pas certain de savoir ce que je cherche en restant ici, beaucoup de points d'interrogation pour aucune réponse. Qu'est-ce que la vie, ou qu'est-ce que ma vie ? Et merde dors !

Putain ! Il y en a un qui me fout des coups de pieds, ça va gicler ! Je lève les yeux sur le coupable, je vois un uniforme bleu, pas bon ça !

_ Tu te tires d'ici toi, disparais sous merde !

Pourquoi je lui fou pas le coup de savate qui me démange dans la gueule à ce connard en uniforme ? Trop bonne éducation voyons...

_ J'y vais, d'ailleurs j'ai rendez-vous, excusez mes bons messieurs !

Ce sont eux désormais qui ont envie de m'en mettre une, je file, je vais aller boire un café. Déjà là, après seulement une nuit, je sens et je sens les regards méprisants posés sur moi. Décidément j'ai un réel talent pour la déchéance volontaire.

Huit jours que je vis dans la rue, huit jours que je ne dessoules pas, peut pas, trop triste cette vie. Mes collègues sont de sales teignes, enfin presque tous, heureusement pour moi j'ai la carrure, ils se méfient. Ici personne n'est l'ami de personne, s'occuper de soi est déjà beaucoup. Je manche comme les autres et je traficote tout ce que je déniche, et j'en déniche des merdes, et malgré tout il y a toujours quelqu'un que ça intéresse, comme quoi facile de recycler, il faut s'en donner la peine. Désormais je leur ressemble, ma barbe pousse, j'ai récupéré des fringues pas bien reluisantes, ce qui fait que question odeur, j'ai égalisé. Je m'y fais certes, seulement cela commence à m'ennuyer, c'est une vie bien monotone, picoler, mancher et sans cesse recommencer. Juste une, voire deux petites bagarres par jour pour me distraire, mais avec des adversaires qui ne tiennent pas même un round, trop usés. La solidarité ce n'est dans ce monde que vous la trouverez, chacun a trop peu pour être généreux, il faut faire gaffe à tout, les chaussures ici sont un bien convoité. Et ce n'est pas encore ici que je trouverais l'abandon sublime, je pourrais me foutre dans le canal comme abandon sublime, mais je veux voir la suite, sans trop savoir pourquoi et quelle suite. Je ne vais pas rester, vivre de cette façon n'a rien à voir avec la liberté, chaque minute qui passe est une galère. Partir, cela me rappelle que j'ai toujours les clés de la Clio, j'ai failli la vendre plusieurs fois, mais j'ai pensé à Vincent, alors je ne l'ai pas fait. J'ai envie d'aller voir comment cela se passe au gîte, ici n'est pas, alors si la Clio est toujours là...

Elle est toujours là, couverte de poussière et de merde d'oiseaux, cela n'empêche pas que c'est moi que l'on regarde de travers lorsque j'ouvre la portière, sans doute que le plus dégueulasse des deux ce doit être moi. Elle tousse doucement, la batterie est faiblarde, je réussis à démarrer, bonne voiture ça madame !

Lorsque j'arrive «chez moi» cela me fait bizarre, je ressens comme un décalage, mais impossible de dire dans quel sens. Cette maison et ce que je suis à l'heure actuelle sont deux entités qui ne peuvent en aucun cas s'accorder, d'ailleurs je vais en faire une démonstration. Je descends de voiture, puis je me dirige vers le gîte, j'y entre comme n'importe quel clampin, des regards s'accrochent à mon aspect, qui va me virer ?

_ Monsieur s'il vous plaît !

Je me retourne, Vincent vient vers moi, attendons, je me gratte la barbe pour en ajouter un peu.

_ Vous désirez ?

C'est bien du Vincent ça, demander gentiment à un clodo ce qu'il désire !

_ Faim, soif !

_ Suivez-moi !

Il m'emmène à la cuisine, Édith, étonnée nous regarde entrer.

_ Il a faim !

Elle me regarde, hésite. Faut vous dire que le bonhomme qui lui fait face n'est pas de première fraîcheur, rien que l'odeur, forte et indéfinissable, un bermuda qui pendouille sur des genoux crasseux, des sandales à faire scandale, une chemise tahitienne, après que l'île eu subit une marée noire. Une tête d'une couleur bronzée, moitié soleil moitié crasse, les cheveux drus et hirsutes, la barbe pouilleuse, bref, de quoi hésiter devant un tel invité.

_ Donne lui ce qu'il veut, pas dans la cuisine, hygiène oblige, installe-le sur le côté il sera bien et à l'ombre.

Vingt minutes plus tard, j'étais installé dehors, à l'ombre avec une assiette pleine de bonnes choses, sauf que comme d'habitude ; je n'ai pas faim ! Je me force, j'ai soif, je balance un peu de mon assiette dans les buissons, je botte en touche quoi. Le voici enfin avec une carafe de vin, pas grande la carafe ! En quelques lampées je l'ai vidée.

_ Encore faim ?

_ Merci, monsieur.

_ Soif ?

_ Un peu...

J'ai droit à une demi-carafe supplémentaire, pourquoi ai-je dit un peu ? Quel con !

_ Vous venez de loin ?

_ Narbonne !

_ Une bonne marche !

Je hausse les épaules.

_ Il me regarde, hésitant...

_ Dites ! J'ai un ami qui a disparu du jour au lendemain à Narbonne justement, du moins, d'après ce que l'on en sait, même corpulence que vous, plus jeune, bref vous me faites penser à lui, c'est sa maison ici, seulement voilà, il n'étant bien nulle part, un jour comme je vous ai dit, il a disparu, j'aimerais le retrouver.

_ Je ne connais personne, je fréquente quelques malandrins de mon genre, mais je ne connais personne.

_ Vous comptez aller où ainsi ?

_ Aucune idée.

_ Désirez-vous vous laver, prendre une douche, changer de vêtements ?

_ Pourquoi vous autres, Bourgeois, voulez-vous toujours nous laver ? Si je voulais me laver, je n'aurais pas besoin de vous, alors oubliez. Z'auriez pas un endroit tranquille pour la nuit ? Pas une chambre, un coin, juste un coin.

Il y a bien une grange, mais...

_ Parfait, merci, vous me montrer ?

_ Oui bien sûr, avez-vous besoin de quelque chose, une couverture, ou autre ?

_ Rien ! J'ai tout sur moi.

Je le suis en riant, il a l'air gêné, il voudrait faire plus, sacré Vincent.

_ Je ne veux pas aller trop loin, mais...

_ Oui ?

_ Si je pouvais avoir de quoi boire, du vin, même une merde.

Il me regarde, l'air agacé, c'est pas gagné

_ Non ! Mon meilleur ami vient de disparaître à cause de cette saloperie, suffit, désolé, mais vous n'aurez pas d'alcool, marre de de voir des gens se détruire !

_ Vous jugez, vous décidez pour les autres, de quel droit ? Que vous importe que je boive, nous ne nous connaissons pas, et quoique vous puissiez en penser c'est un service que je vous demande de me rendre, gardez votre jugement pour d'autres causes, pour moi là en ce moment, boire c'est survivre.

_ D'accord, je vous apporte une bouteille, mais vous disparaissiez avec !

_ C'est ainsi que vous avez fait disparaître votre ami ?

Il s'avance vers moi, il est prêt à frapper, puis il baisse les bras.

_ Imbécile !

_ Je ne voulais pas dire ça, j'ai été trop loin, je vais partir, vraiment désolé.

_ Désolé ? Ce con est désolé, une seule chose me désole aujourd'hui, ne pas réussir à le retrouver.

_ Vous le retrouverez, il est votre ami.

Il hausse les épaules et disparaît, j'ai été trop loin, ça, c'est sûr, comment réapparaître désormais, il va m'en vouloir à mort de ce que j'ai dit.

Le voilà de retour avec une bouteille ouverte, il me la tend, je la saisis et bois une longue rasade, je me sens mieux.

Il ne faut pas m'en vouloir pour ce que j'ai dit tout à l'heure, j'ai surjoué, et en y ajoutant le manque, j'ai-je l'avoue poussé le bouchon un peu loin, pardonne-moi une fois encore.

Il me regarde, me détaille.

_ Comment vous... Yann ? C'est toi ?

_ C'est lui, tu devrais savoir qu'il n'y en a pas deux pour être aussi con.

Il me saute au cou et m'embrasse, doit avoir chopé des puces, elles vont vites ces sales bêtes !

_ Doucement ! Tu vas te salir.

_ Tu rejoins enfin le bercail, qu'as-tu voulu découvrir ou prouver cette fois-ci ? Dans quelle galère t'es-tu encore fourré, tu fais chier Yann !

_ Ne me fait pas la tirade de « La femme du boulanger » !

_ J'ai envie de t'en coller une, mais à quoi bon ! Amène-toi, Édith ! Viens vite !

Elle arrive inquiète, son bonhomme avec un zombie ce n'est guère rassurant.

_ Vincent ? Que t'arrive-t-il ?

_ Tu le reconnais celui-là ?

Elle aussi essaie de voir sous la crasse.

_ Ne me dis pas que... Yann ?

_ Bonjour, Édith, stop ! Pour l'instant, reste donc à distance j'ai accumulé suffisamment de miasmes pour être dangereux.

_ Espèce de fou dramatique ! Tu nous en as fait faire du souci sale égoïste !

Je ne réponds rien, je me déshabille entièrement, mets mes fringues en paquet, à poil je vais à la cuisine, prend de l'alcool, des allumettes et retourne à mes fringues pour y mettre le feu. Ensuite je monte chez moi, file sous la douche et y reste un moment, je frotte comme si je voulais me séparer d'une peau qui n'est pas mienne. Je fais disparaître ma barbe de barde, je me sens mieux, je m'habille de propre, me demande ce que j'espérais tirer de cette expérience ? Accélérer le processus ? Que cherches-tu Yann ? La réponse ? J'hésite entre-deux, la fin ou le début, je penche plutôt vers le début, j'ai beaucoup appris de cette expérience. Lorsque je me sens prêt, je descends, je me sers un café que je vais boire dehors, sous mes arbres à l'ombre, caché. Me voici de retour, je viens de vivre une bien étrange période, là, j'étais véritablement hors du temps, hors société, hors tout. Non existant ! Comment peut-on imaginer un instant que ces personnes devenues ce qu'elles sont puissent un jour faire leur retour dans notre belle et structurée société ? Oui je sais ! Il y en a qui s'en sortent. Dans ceux que j'ai rencontrés, m'étonnerai ! Il faut les aider à se reconstruire, bien ! L'idée est belle, mais dans les faits, sans quelques associations ils crèveraient tout simplement de faim avec

en hiver le froid comme supplément. Un trou du cul a dit un jour qu'avec lui il n'y aura plus de pauvres dans les rues. Belle réussite monsieur le menteur ! Je pense la même chose du suivant...

Au début, ce n'est pas pour une simple expérience que je me suis laissé emporter, pas du tout, lorsque je suis resté vivre dans la rue, j'étais persuadé que là était ma place à ce moment précis, disparaître aux yeux du monde m'a paru une bonne idée, je me suis trompé. Ma détresse ne vient pas d'une quelconque façon de vivre, non, elle est là, nichée dans ma tête, réelle ou non, elle est là !

_ Ne pense pas autant ce n'est pas bon pour toi.

_ Tu as raison, tout cela, n'est qu'une erreur de plus.

_ Remets-toi, remplume-toi, retrouve ces muscles qui faisaient de toi cet Apollon que les femmes admiraient !

_ Désormais, je sais que ma place est ici, le reste devrait suivre. Non Vincent ! Je n'ai pas encore décidé d'arrêter de boire !

_ Tu devines mes pensées maintenant ?

_ Absolument pas camarade, je te connais cela me suffit.

_ Au fait et ce bambin qui doit illuminer votre vie ?

_ Pas de passe-droit, la maison d'abord.

_ Dites-moi, vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas du genre curieux, mais comment avez-vous fait pour obtenir cette adoption si rapidement ? Plutôt étonnant en France. Vous n'êtes pas obligé de me répondre bien entendu.

_ À toi pas de problème, il n'est pas français, l'étranger ce n'est pas nouveau pour les adoptions. Puis coïncidence et chance ont fait le reste. Nous nous sommes trouvés à parler avec un couple à qui il est arrivé une histoire assez particulière, ils devaient adopter un enfant venant d'Ukraine. Seulement la encore preuve que la vie nous réserve à tous des surprises, madame s'est retrouvée enceinte

naturellement, des années de traitements sans résultats, puis au moment de l'adoption la nature s'en mêle, ou s'emmêle comme tu veux. Donc abandon de l'adoption, et là, sans que l'on se soit concertés, nous voici tous deux à demander ce qu'est devenu l'enfant. La suite tu devines, la course pour cette idée folle, un enfant pour parfaire notre bonheur, nous avons réussis. Les conditions que tu les connais. Nous pas de problème, mais la maison d'abord.

_ En parlant de maison, qu'avez-vous décidé pour l'autre ?

_ Vendue !

_ Vendue ? La maison que tu aimais par-dessus tout, vendue ?

_ Décision difficile, mais c'est ainsi que grand-père aurait agi «tu veux recommencer une autre vie, fais le vide d'abord, avances, laisses le passé là où il est ». J'ai fait le choix d'ici, je ne regrette rien.

_ Je t'envie de savoir prendre une telle décision, c'est d'ailleurs pour cela que tu réussis.

_ Je suis surtout merveilleusement accompagné dans ce que j'entreprends.

_ Perplexe Yann ?

_ Non Édith, pas en ce qui vous concerne, vous êtes l'exception.

_ Tu te trompes Yann, il faut trouver la bonne personne, ensuite faire ce qu'il faut pour que cela perdure.

_ Facile à dire, la bonne personne je l'ai trouvé, mais rien n'est simple, comme dirait ma grand-mère t'as un problème gamin !

_ Toi tu m'énerves, tu es trop tordu, toi et la simplicité vous n'êtes pas du même lit.

Je ne réponds rien, je vais me préparer un autre café, puis cette fois-ci je vais m'installer devant, au soleil et me laisse bercer par

cette douce chaleur. Il va falloir que j'agrandisse l'espace repas avec les trois gîtes supplémentaires, comme il va me falloir fleurir tout cela. Y ajouter quelques petites améliorations de-ci de-là, il faut que ceux qui vont venir aient l'impression d'être dans un endroit différent de ce qu'ils connaissent déjà.

Quelques jours ont passé, suffisant pour que je me rende compte que lorsque je suis revenu, j'étais presque totalement déconnecté du monde, il faut bien admettre que là où j'ai vécu ces derniers temps, l'état du monde importe peu. Il y a de plus en plus de monde sous les ponts, la surpopulation pose problème là aussi, mais personne ne cherche à en connaître la cause.

Question actualité, j'ai rattrapé mon retard, pas bien difficile, l'économie continue à être malmenée par des banquiers malfaisants, le chômage augmente, la misère gagne du terrain, des pays s'écroulent, les riches s'enrichissent et moi je me regarde le nombril ! Que le monde s'effondre n'est pas une surprise, comment pourrait-il en être autrement ? Sept milliards d'habitants, une surconsommation et le profit avant tout. S'étonner serait malhonnête. Ceux qui encore aujourd'hui croient aux jolis discours des politiques, tout comme aux médias, vont vers de cruelles désillusions. Le pire n'est pas encore arrivé, ne soyons donc pas impatients...

_ Yann !

Je sursaute.

_ Vincent, merde ! Tu m'as fait peur.

_ Juste une chose que tu dois savoir, du moins nous le pensons, Alice va venir habiter une yourte le temps qu'elle se trouve une maison, elle a décidé de rester en France, ces filles se sont inscrites à la fac de Montpellier.

_ Ça fera une Anglaise de plus dans la région.

_ Ne fait pas semblant de n'y attacher aucune importance, pour nous elle est la bienvenue.

Encore un moment délicat à négocier, j'ai bien au fond de mon crâne vicié une solution, mais j'ai tant de difficulté à prendre une décision et à m'y tenir que...

En attendant, je regagne la cuisine, ils préparent le dîner, rien n'est monotone pour eux, tout à un intérêt, ils m'énervent !

_ Un coup de main ?

_ Nous y arriverons, t'inquiètes

_ Je ne me fais aucun souci, vous y arriverez sans moi, question d'habitude, larguez-moi ! Arrêtez de vous prendre la tête pour un type comme moi.

_ Nous continuons de penser que tu es un type bien quoique tu puisses penser.

Calme-toi, personne ne t'agresse !

Pour changer de centre d'intérêt, ils m'apprennent qu'il y a des demandes pour les mois à venir, uniquement pour les yourtes. Les gens sont curieux de cette façon de vivre, pour beaucoup c'est l'envie de tester ce genre d'habitat pendant l'hiver. Nous discutons pour essayer de savoir si cela vaut la peine, eux sont plutôt pour, moi aussi, à condition que ce soit juste pour la location, pas de repas, pas même de petit déjeuner. Ils sont d'accord, surtout maintenant avec leur maison qui avance et le petit à qui ils rendent visite régulièrement. De plus la comptable trouve que c'est positif pour notre chiffre d'affaires. Pour eux tout roule, j'en suis heureux. Le visage d'Alice passe très vite dans mon esprit, « je m'incendie volontaire, volontaire ! » si je pense trop à elle, je me grille la cervelle, j'ai vraiment été très con, je me sers un verre que je siffle d'un coup, ça ne va pas éteindre le feu, mais bon...

_ Tu penses trop Yann !

_ C'est tout ce qu'il me reste ! (je me ressers un verre)

_ Calme-toi, ne sois pas aussi nerveux, rien n'est jamais perdu.

Je hausse les épaules, bois mon verre puis me lève.

_ Je vais voir comment je vais faire pour agrandir le coin-repas, surtout qu'il faut qu'il y ait de l'ombre.

_ On fait quelque chose vers le canal ?

_ Ce serait sympa, mais nous risquons d'être emmerdés par le passage.

_ J'adore ce canal.

_ Moi aussi Édith, mais c'est délicat. La tranquillité que nous voulons offrir à nos locataires et le passage de centaines de personnes ne vont pas ensemble.

_ Nous pouvons tout de même leur proposer des ballades en bateau.

_ Excellente idée monsieur Vincent, une ballade, plus la possibilité de manger sur le bateau, ne serait-ce qu'un en-cas. Une journée croisière sur le canal, ton idée est intéressante, elle me paraît tout à fait réalisable, à étudier de plus près.

_ Je pourrais mettre une casquette de capitaine !

Nous rions de bon cœur, surtout que chacun à ses soucis en ce moment. J'allais me resservir un verre, mais je me retiens, je ne vais pas continuer à picoler au moindre stress. Je vais m'occuper de ma terrasse. Je délimite une surface, il va falloir agrandir la tonnelle et faire courir la vigne dessus, y ajouter des mûriers sans mûres, pas un travail de titan. Six yourtes, plus les deux appartements, voilà une jolie réussite, je ne la dois pas qu'à moi-même, loin de là, malgré tout, c'est mon idée et de cela je suis fier, ces yourtes sont un succès incontestable et cela en toutes saisons. Il y a longtemps que je n'avais pas ressenti pareille satisfaction, je n'ai pas tout raté puisqu'en plus j'y ai trouvé l'endroit où enfin je me sens bien.

Bientôt Edith et Vincent vont emménager dans leur maison, elle est presque terminée, il a mis du monde dessus et le résultat est étonnant.

_ Ce genre d'exploit a dû te coûter un bras.

_ M'en fou ! Nous avons hâte d'avoir le petit près de nous, il nous reconnaît désormais c'est génial, Édith en est folle, elle respandit encore plus c'est dire.

_ Écoute le celui-là, bien entendu à l'écouter lui est insensible à tout cela, sauf qu'il parle déjà de son avenir, « il faudra, nous devons, etc. »

_ C'est le contraire qui m'eut étonné, il s'est entraîné avec moi.

_ Bien évidemment que moi aussi j'en suis dingue, dire que cela ne nous a jamais vraiment manqué et qu'aujourd'hui nous nous demandons comment nous avons pu faire sans.

_ Les mystères de la vie mon bon.

_ Et quatre yourtes d'occupées, étonnant cela aussi.

_ Les gens sont plus curieux que je ne le pensais.

_ Trois étrangers sur quatre, tout de même, par contre, moins bonne nouvelle, le maire refuse que nous clôturions côté canal, nous allons devoir faire un mur naturel.

_ Nous mettrons des mines derrière ça devrait suffire.

_ T'es pas con toi.

_ Arrêtez vos bêtises tous les deux, les arbres suffiront bien.

Nous rions et rentrons pour boire un verre et déjeuner.

Les jours qui ont suivi, je les ai occupés à mes travaux, j'ai terminé et j'en suis satisfait. Pour le reste j'essaie de ne pas y penser, mais le soir lorsque je suis seul mes démons me rattrapent, ce qui fait que je ne me couche jamais sans avoir bu, je ne

m'assomme plus, néanmoins jamais sans ma dose. J'ai eu une aventure avec une Hollandaise (c'est ma mondialisation à moi) un moment agréable c'est déjà ça.

Vincent et Édith ne m'ont pas interrogé sur mes vacances dans la rue, j'aime autant, trop compliqué. Je bois certes, mais je continue à courir chaque matin, plus ou moins longtemps sur le bord du canal, j'évacue quelques miasmes et mes angoisses ; enfin presque. Le temps persiste dans son étonnante clémence, nous sommes dehors à boire un verre de rosé nous discutons de l'idée d'Édith ; faire un jardin où les vacanciers pourraient venir cueillir les légumes librement. Nous avons l'espace, mais aurons-nous le temps de nous en occuper, ça, c'est moins évident et comment faire pour que l'égalité règne ? Compter sur l'intelligence de chacun ? Nous mettons cette idée de côté pour le moment. Nous allons passer à table lors qu'un coup de klaxon retenti, une visite ou un client, c'est une visite et pas n'importe quelle visite ; Chris dans toute sa splendeur ! Nous nous levons tous les trois d'un bond pour aller à sa rencontre. Elle se retrouve enserrée par six bras, la bande des quatre à nouveau réunie. Nous la laissons respirer et se remettre de notre enthousiasme, elle est heureuse de nous voir, son visage exprime une forte émotion.

_ Quel bonheur de vous revoir ! Vous me manquiez terriblement, vous êtes ma source.

Édith la prend dans ses bras, son émotion est la nôtre, moi-même je suis étonné de constater le plaisir que j'éprouve à la revoir, une émotion toute platonique, je la revois sur mon paillason et je me dis que si je n'ai pas toujours été à la hauteur avec elle, c'est un peu grâce à moi qu'elle est devenue cette femme resplendissante.

Nous retournons nous asseoir pour déjeuner tous ensemble. La discussion est animée, nous voulons tout savoir sur sa vie, même si le téléphone a continué de fonctionner entre elles deux. Elle vit toujours avec Damien, ils sont heureux ensemble, un garçon attentionné, amoureux, bien dans sa tête et courageux. Ils ont

quitté leurs boulots dans l'ex entreprise de Vincent, ils sont désormais à leur compte, ils sont devenus propriétaires d'une agence de voyages qui tourne bien. Après le déjeuner, où j'ai bien fait attention de ne pas trop boire, nous l'emmenons visiter nos propriétés. Elle est très attirée par les yourtes, trouve ma vieille maison géniale et celle des Trent, superbe. Elle nous envie un peu de vivre ici, tout en laissant entendre qu'il n'est pas impossible qu'ils y viennent eux aussi. Avec Damien, ils ont décidé de changer de cap et de climat, ils sont sur une affaire : des gîtes dans les Corbières pas très éloignés des châteaux cathares, elle s'en occupera et Damien fera du dépannage informatique. Mais comme toujours, une question d'investissement qui est difficile à réaliser sans l'appui d'une banque. Vincent sourit...

Nous passons une journée agréable, nous sommes à l'unisson, de plus elle accepte de rester deux voire trois jours avec nous. La soirée est agréable, j'aime l'amitié sincère qui se dégage de nous quatre, cela aurait pu être ainsi bien avant si je n'avais pas foutu le souk !

En descendant prendre mon petit-déjeuner, je me retrouve face à Chris, un grand sourire, une bise bien plaquée, nous voici face à face devant notre bol de café. Nous parlons de la pluie et du beau temps, cela ne nous ressemble guère, j'attends qu'elle aborde « le » sujet. Pas eu longtemps à attendre.

_ Quand vas-tu te décider à être heureux Yann ?

_ Demain.

_ Avec toi demain ne veut rien dire, tu donnes l'impression d'avoir changé, seulement tu triches, d'ailleurs tu triches toujours. Nous parlons beaucoup avec Édith, je sais pour Alice, je sais surtout que tu as tout gâché une fois de plus.

_ J'avoue, je suis très doué pour tout rater, surtout avec les femmes. Avec Alice, j'ai tourné autour sans jamais me décider à lui dire que je l'aimais, j'ai été injuste avec elle.

_ Rien n'est perdu, elle t'aime, elle en souffre, seulement voilà si tu ne changes pas du tout au tout, tu la perdras pour toujours, tu devras te contenter de tes aventures passagères pour te croire heureux.

_ Tu sais tout en somme.

_ Nous dirons que je m'intéresse à toi, comme tu t'es intéressé à moi lorsque tu m'as trouvé devant ta porte.

_ Tu ne me dois rien, je te l'ai déjà dit.

_ Ce n'est pas ça, du moins pas que cela, tu comptes pour moi, comme tu comptes pour Vincent et Édith, nous avons envie que toi aussi tu sois heureux, est ce mal ?

_ Je reconnais que le fait de vous voir tous les trois plein de vie, avec cette envie de bouffer l'avenir le cœur léger, sans crainte, je me sens minable. Personne ne m'empêche d'être heureux sauf moi, moi et l'alcool. Voilà le mot lâché n'est-ce pas ? Laisse, vous avez raison, voilà le vrai problème, le seul, autant dire son importance.

_ Tu peux le résoudre, d'accord ce n'est pas simple, mais pas impossible, ça aussi, tu le sais.

_ En effet !

Nous nous arrêtons là, continuer serait tourner en rond. Cinq minutes plus tard, les deux Trent sont de retour, ils ont été au marché et reviennent avec des produits frais.

_ Nous allons nous régaler ! Rien que du beau, rien que du frais, rien que du bon.

_ Rien que de la bouffe !

_ Yann, garde ton enthousiasme pour toi STP.

_ Je plaisante, patron.

_ Pas drôle, quant au patron tu peux...

_ Stop, restons en-là !

_ Édith à raison, aller, tout le monde prêt dans une heure et au boulot !

Une fois tout le monde prêt, c'est la rigolade qui règne pendant la préparation du repas. Ce même repas qui se déroule dans une ambiance chaleureuse à laquelle je ne suis pas insensible, au point de m'interroger sur moi-même et ma vision un peu étriquée de la vie. Le reste de la journée se continue dans cette tranquille bonne humeur, comme quoi...

Pour le dernier jour de la visite de Chris, nous nous décidons pour un restaurant sympa et spécialiste des calamars, toutes les façons de le cuisiner y sont. Le repas est parfait, dans ma tête ça bouge...

L'après-midi nous louons un bateau avec chauffeur (bof !) ainsi, nous pouvons rester ensemble sur le pont. Chris est conquise et promet qu'elle va pousser pour que leur installation se fasse. Vincent dit à Chris que Damien prenne contact avec lui, son idée lui plaît. Connaissant bien l'animal, je devine qu'il va investir dans ce projet, comme il a fait avec moi, Édith qui sait déjà, sourit. Ces deux-là ont pour ceux qu'ils aiment un dévouement sans limites que je ne peux qu'admirer. Ils ont gagné beaucoup d'argent avec leur entreprise et comme ils ne sont pas du genre à jouir d'un chiffre si gros soit il sur un relevé de compte en banque, ils l'utilisent. Tout comme je n'ai aucun souci pour le petit, son avenir doit être déjà bien assuré.

Chris est prête, elle a les yeux quelque peu embués au moment des adieux, elle passe de l'un à l'autre, enserrant chacun de nous très fort, avant de monter dans sa voiture, elle me regarde.

_ Je rêve de te voir heureux Yann, je sais que tu réussiras.

Avec tous ces gens qui m'aiment, je me demande comment je fais pour rester ce que je suis...

Ce matin, j'étais de bonne humeur, seulement voilà, Édith m'a porté un coup fatal, Alice arrive, Alice est de retour ! Je savais qu'elle devait revenir, seulement il n'y avait pas de date précise, eh bien c'est aujourd'hui !

Lorsqu'elle arrive, ne sachant comment me comporter, je reste en retrait. Elle fait la bise aux Trent, puis regarde vers moi.

_ Bonjour, Yann !

Je me lève, je vais vers elle, elle me tend les bras et m'embrasse, ce que je ressens est énorme, une vague de bonheur comme jamais je n'en ai ressentie ! Cette femme est la femme qu'il me faut !

_ Bonjour, Alice, tu es magnifique.

Elle me regarde, baisse la tête et s'éloigne accompagnée par nos deux amis. Je m'attendais à quoi ? Que ce soit la femme qu'il me faille, je n'en doute pas, mais je ne suis pas l'homme qu'il lui faut à elle ! J'ai l'air normal dans ces cas-là, l'air d'un con...

Toute la journée je fais retraite dans mon coin sous les arbres, avec ma bouteille de survie. Je passe en revue les trois dernières années de ma vie et au vu de mon palmarès, pas de quoi être fier. Et c'est justement en pensant à ces années zombiesques, que je prends la décision de prendre une décision ! Ouf ! Bref, soit je regagne la rue pour en finir plus vite, ou je change radicalement. Il n'y a que deux choix, la décision m'appartient, quel qu'elle soit, elle doit être définitive, finit les tergiversations, qu'importe ce qui en sortira, mais le moment est arrivé (le dire rassure...). Il est certain que mon passé ne plaide pas pour moi.

Le midi, Alice déjeune avec nous, je fais mon possible pour paraître décontracté, cela n'a pas l'air de fonctionner, je suis trop crispé et je bois trop. Personne n'est dupe, je suis à côté de mes converses. Alice me regarde d'une façon agressive et l'orage me tombe dessus.

_ Pauvre Yann ! Tu n'as pas changé, va te regarder dans une glace et dis-moi ce que tu vois ? Non ? Tu ne veux pas voir ? Alors

je vais parler à la place de ton miroir : tu n'es plus que l'ombre de celui que j'ai connu, tu veux faire de l'esprit, mais mon pauvre Yann, tu n'as plus d'esprit ! Ou alors il est à la hauteur des brèves de comptoir. Tu flottes dans tes vêtements, continus, tu vas bien finir par disparaître. Je vais jusqu'à me demander si c'est bien toi Yann qui est là devant moi. Le plus débile dans tout cela est que tu m'aimes, j'en suis persuadée, mais qu'importe, ton amour est encore plus grand pour ton vice, retourne donc dans la rue, là au moins tu peux t'y adonner sans que personne ne te reproche quoi que ce soit !

_ Tu es bien sévère Alice !

_ Non Édith ! De plus, vous aussi avez votre part de responsabilité, jamais vous n'auriez dû céder à tous ses caprices ! Ne faites pas la même bêtise avec votre enfant, regardez le résultat ! Il sait qu'il a toujours à qui s'adresser en cas de problèmes, Yann n'est qu'un tricheur. Tout juste un mauvais tragédien, il faut une certaine dose de naïveté pour se laisser prendre à son cinéma ! L'alcool lui sert d'exutoire à son grand malheur, quel malheur au fait ? Un simple accident de parcours comme il en arrive tous les jours à bien d'autres que lui, pauvre chéri va ! Qu'en penses-tu Yann ?

_ Que veux-tu que je te réponde, je peux te parler de mes insomnies, de mes angoisses dévorantes à me taper la tête contre les murs, la souffrance du manque ou souvent, du trop ? De mon dégoût de moi-même ? Je suis un drogué, rien d'autre. Aucun intérêt n'est-ce pas ? Alors je n'ai rien à dire...

_ Ta faute !

_ Oui ! C'est aussi ma souffrance.

_ Soigne-toi !

_ Tu m'emmerdes Alice, tu vois cela comme s'il s'agissait d'une simple grippe, malheureusement nous en sommes loin.

_ Essaie au moins...

Je me lève de table, j'ai besoin d'air, jamais je n'ai ressenti autant de haine pour ce que je suis devenu, là au moins pas de cadeaux, elle a foncée droit au but. J'en reviens donc à ce que je pensais hier, l'heure du choix est arrivée, plus moyen d'y échapper.

Aujourd'hui, je fais en sorte de ne pas rencontrer Alice, je préfère, j'évite aussi Vincent et Édith, ils en ont pris un coup eux aussi hier avec l'Anglaise, perfide Albion !

Ce soir, je vais passer ma soirée au café du village. Ils sont contents de me revoir, c'est l'occasion de fêter ça, de boire sans retenue puisque c'est fête ! Je fête, je fête même beaucoup, je fais le con comme jamais, lorsque le café ferme, que chacun rentre chez soi, je me retrouve seul comme un gland sur le bord de la route. Eux sont repartis, fini de boire, ils m'abandonnent, crevards ! J'arrive à monter dans ma voiture, à démarrer et à arriver au gîte vivant, c'est beau non ? Une fois que j'ai réussi à m'extraire de mon siège, tout en titubant, je chante, que dis-je ? Je hurle des chansons de poivrot, j'y mets tout mon cœur. Et bien entendu, c'est Vincent qui m'intercepte.

_ Moins fort Yann ! Nous avons du monde, t'es chiant !

_ Moi ? Chiant ? Tu plaisantes, je suis un garçon modéré, tout comme je bois modérément, mange et baise de la même manière, ma vie n'est que modération. Appel moi modéré, ce nom me va bien, non ?

_ Viens modéré, allons-nous coucher, tu commences à faire chier ! Il a fallu que tu recommences, enfoiré, tu es un enfoiré Yann !

_ Penses-tu, c'est l'Anglaise qui te fait dire ça ?

Le réveil me réveille, il ne fait que son boulot. Je ne traîne pas, encore titubant, je me lève, mal au crâne, j'entends les réacteurs d'un avion, c'est désagréable et bruyant, mais aujourd'hui je laisse faire, une poignée de cachet devrait faire l'affaire. Une fois les

réacteurs en sourdine, je descends, un café devrait clore ce dernier épisode.

Édith est assise, elle me regarde arriver, elle semble dubitative.

_ Un coup de pas bon Yann ?

_ Non, pourquoi ?

_ Juste pour le plaisir alors ?

_ C'est un peu ça en effet.

_ Pas simple toi, décidément.

_ T'inquiète au contraire tout s'éclaircit.

Vincent arrive.

_ Alors bandit, moi qui pensais que tu te serais calmé après la séance d'hier.

_ Juste une salve d'honneur, mais, pardonnez, ce n'est pas le jour pour discuter de tout cela, je vais être en retard.

_ Vacances ?

_ Repos.

_ Repos ?

_ Repos, je serais de retour dans cinq à six semaines, ne coulez pas la baraque pendant mon absence.

Édith fine mouche comme toujours.

_ Yann, tu es formidable...

_ Chut ! À bientôt vous deux.

Pas envie d'effusions, ce n'est déjà pas simple, vais-je seulement aller au bout ?

Après un sevrage en hôpital, me voici en centre de cure, je découvre là un monde connu et inconnu tout à la fois. Des hommes et des femmes de tous âges, espérant se débarrasser de cette putain d'addiction ! Certains ont le physique si dégradé qu'ils font bien dix ans de plus, des femmes qui n'ont plus rien à espérer des crèmes anti-âge, et ceux qui sont encore intacts physiquement. Tous ont une histoire, comme au rade. Je fais ami-ami avec tout le monde, nous sommes dans la même galère. Ils nous expliquent les dégâts de l'alcool autant sur la santé que dans la vie, les dégâts sur le couple, sur le travail, comment éviter les pièges à la sortie et rester sobre, etc. La première semaine passée, je peux enfin sortir, je pars seul faire de longues marches dans la forêt proche, je me sens bien, je ne ressens aucun manque, ici nous sommes dans un cocon, peu de risques, même si un ou deux craquent en cours de route. Je profite de ces balades où je suis seul pour faire le point sur moi-même, pas simple, mais je sais que j'avance, j'accepte le fait qu'une autre vie m'est encore possible. Par contre, j'ai refusé de rentrer chez moi le week-end, je me mets des barrières, me méfie de moi-même, et je préfère ne voir personne en ce moment. Je sais que ce n'est pas gagné, il va encore me falloir être fort, mais une maxime est ancrée dans ma tête « ne plus redevenir ce que j'ai été ».

Le plus dur est en vue, la fin de la cure est arrivée, le temps ne m'a pas paru long, j'avais tant de comptes à régler avec moi-même. Nous voici tous réunis, dix-huit sur vingt au départ, pas un qui ne soit persuadé que plus jamais il ne boira, hélas, pour m'être renseigné je sais que seulement une infime partie du groupe y arrivera, serai-je de ceux-là ? À moi de me battre, à moi désormais de décider de mon avenir, et j'ai tant à faire, tant à me prouver que je suis optimiste, et cela est préférable dans mon cas.

Me voici sur la route du retour, j'ai l'impression de sortir de prison, libéré de mes chaînes, un retour à la liberté, ne plus être prisonnier de cette merde.

Dans une minute je suis chez moi, une boule d'angoisse roule dans mon estomac, pas évident de se retrouver devant ceux qui

vous aiment et vous épaulent depuis si longtemps, ceux qui ont supporté tous mes excès. J'ai besoin de leur confiance, besoin qu'ils croient en moi. Je dois leur montrer que je suis devenu celui qu'ils ont toujours voulu que je sois, moi !

Arrivé ! Je suis collé à mon siège, je n'arrive pas à ouvrir la portière, bêtement des larmes viennent effleurer mes paupières, l'émotion est forte. Heureusement une fois de plus je suis secouru, Vincent ouvre.

_ Alors ? Tu te décides ? Ce n'est que le premier pas qui coûte, le reste suit, nous sommes là.

_ Vous êtes là en effet, je ne vous remercierais jamais assez pour tout ce que vous avez fait pour moi, votre amour et surtout votre patience. Tout me paraît différent désormais, mon regard sur la vie, n'est plus le même tout a repris de son importance, j'ai payé la note, gâché bien des choses, je veux reprendre ma vie, celle que je me suis volée.

_ Rien n'est perdu, laisse la vie prendre son cours à nouveau, tu n'es pas le seul à y réfléchir, et une personne y pense sérieusement.

Du passé, j'ai réussi à faire table rase, la boule est passée et a tout écrasé, là-bas, hier...

FIN

